This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

par la censure; on saisira ces journaux. Remplacez-les par du papier gris ordinaire ne servant pas de fil conducteur à la pensée.

— Et de ce petit revolver, — la tranquillité des parents et des gouvernements, que pensez-vous?

— Un revolver!... je vous le confisque. S'il tombait par hasard de vos poches, on vous prendrait pour un conspirateur, un sicaire, un nihiliste, un assassin... Vous n'avez plus d'armes?

— Si, un parapluie.

— Un parapluie?

— Oui, un parapluie à épée, acheté au Louvre et très-commode en voyage : il se démonte comme une flûte et se met dans une malle.

— Je vous confisque votre parapluie, — arme dont la découverte serait d'autant plus grave, qu'elle est cachée sous l'enveloppe la plus candide et la plus inoffensive... Vous achèterez un parapluie tout simple, au manche de rotin solide.

— Comme celui de M. Louis Ratisbonne... Soit. On peut encore se défendre ou attaquer avec.

— Et ces livres?... Ah! trop de livres! trop de lumière!

— Il faut bien un peu de pain blanc pour l'esprit.

— En Russie, on ne tolère que le pain bis, et encore faut-il qu'il ait été pesé dans les balances du gouvernement... Vous emporterez un volume, un seul; on vous le laissera peut-être, s'il ne sent pas trop le roussi... Tenez, voici les *Mémoires d'un touriste* de Stendhal... Quant aux autres livres, je vous les confisque, comme le ferait la douane russe; seulement elle, elle ne vous les rendrait pas... Et ces notes, qu'est-ce que ces notes manuscrites?

— Le voyage que nous venons de faire ensemble en Galicie.

— Et vous alliez emporter ce tas de papiers avec vous en Russie! Dieu de mes pères! jusqu'à ce que la police ait déchiffré ce grimoire, des siècles se passeraient... Je confisque ces papiers.

— Ah çà, vous êtes donc un douanier déguisé?

— Non, mais j'ai l'expérience!... l'expérience de la Russie... une terrible expérience, allez!

Et d'une main ferme, exercée, Wolowski continua le triage de mes effets.

Je le laissais faire, confiant dans sa grande habitude des emballages internationaux.

C'est un type curieux que celui de mon ami Bronislas Wolowski, frère de Ladislas, fils de Wenceslas et petit-fils de Boleslas. Vif comme une pie,

remuant comme un écureuil, il a la gaieté de la cigale et l'activité de l'abeille. En voyage, le compagnon le plus précieux que je connaisse! Un Guide fait chair, un horaire vivant, une horloge pneumatique! Il sait à quelle heure les trains partent et quand ils arrivent; s'il y a de quoi boire et manger dans les stations; si les hôtels ont des draps de lit et des serviettes, des sommeliers ou des sommelières, des puces ou des punaises; si le soleil se lèvera sans nuages ou s'il se cachera sous un manteau de brume ou de pluie. Dans les monts Tatry, Wolowski était le directeur de notre

— Je vous confisque votre parapluie!

caravane, notre providence à pied et à cheval, l'étoile qui nous éloignait des étables pour nous rapprocher des châteaux. Nous lui avions confié la caisse, et il avait su en faire une grosse caisse. Il débattait les prix avec les aubergistes et les cochers, retenait les voitures et notre folle ardeur, indiquait les relais, réglait les comptes et les montres, entonnait les chansons, entamait les bouteilles, embrigadait les musiques, rédigeait les discours et dressait les arcs de triomphe sous lesquels nous passions ensuite, salués par les acclamations du peuple. On eût dit un prince de féerie, un Riquet à la Houppe faisant à des visiteurs illustres les honneurs de ses États. Tout lui obéissait : les oiseaux du ciel qui chantaient à notre approche avant de

se laisser tomber dans les casseroles, les escadrons de montagnards à cheval qui accouraient à notre rencontre, les rivières qui s'arrêtaient et se desséchaient pour nous offrir leurs poissons, et les châteaux forts qui s'ouvraient pour nous offrir leur hospitalité.

— Voilà qui est fait, s'écria Wolowski en se redressant et en me montrant mon bagage divisé en deux lots. Vous prendrez ceci et vous laisserez cela... Vous emballerez vos effets cette nuit. Allons dîner..

— Et vous croyez que je passerai?

— Je n'en réponds pas encore. Vous êtes mal noté. C'est pourquoi je vous accompagnerai jusqu'à la station la plus voisine de la frontière, où j'attendrai jusqu'au soir le retour du train, et le vôtre.

Jeune Polonaise.

CHAPITRE II

LA FRONTIÈRE RUSSE

Colporteur juif.

Le lendemain, à sept heures, nous prenions le chemin de fer qui mène de Léopol à Brody et à la frontière russe.

Peu de voyageurs. Une vingtaine de Juifs avec des sacs de toile en guise de sacs de nuit, leur vieux parapluie de coton déchiré sous le bras, la pipe à la bouche, la chemise sale comme celle d'un charbonnier. Ils sont toujours, ces descendants d'Isaac Laquedem, par voies et par chemins, à la poursuite de quelque affaire, à la piste de quelque gain. Habiles, persévérants, infatigables, ils ne s'attardent pas et arrivent les premiers. On ne les voit jamais attablés dans les buffets des gares, buvant et mangeant, faisant, comme les chrétiens, un dieu de leur ventre. Ils emportent avec eux trois ou quatre oignons, du sel dans un carré de papier, un morceau de pain : cette maigre pitance suffit pendant deux jours à leur appétit oriental. Aussi, qu'ils sont maigres! qu'ils ont l'air souffreteux et anémique! Et comme leurs enfants au teint couleur de suif rance, à la chair empâtée de crasse, sont frêles et malingres!

Ils n'auraient pas assez de force pour travailler de leurs mains, et l'on ne sait de quoi ils vivraient si leur intelligence n'était pas assez éveillée, assez vigoureuse pour chercher et nouer des combinaisons commerciales qui tournent généralement à leur profit. Sans le Juif, le propriétaire polonais ne vendrait ni son blé, ni ses betteraves, ni son bois, ni son bétail. C'est l'intermédiaire nécessaire, obligé, comme l'éditeur l'est pour l'auteur. Et le Juif n'est pas seulement marchand, il est banquier; sans ses avances, les champs resteraient souvent en friche, et la moisson ne pourrait être rentrée.

Avant le départ du train, plusieurs d'entre eux, la tête recouverte du

KIEW ET MOSCOU

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1883.

DU MÊME AUTEUR :

La Hongrie, de l'Adriatique au Danube, impressions de voyage, par Victor Tissot. Ouvrage illustré de 10 héliogravures, d'après Valério, et de plus de 160 gravures dans le texte, dont 100 dessins de Poirson, et d'une carte coloriée. Un beau volume grand in-8° colombier. Prix, broché..... 20 fr.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Frontispice.

PETITE RUSSIE. — UN PUITS DANS LES STEPPES.

LA RUSSIE

ET LES RUSSES

France, est cultivable. La production des céréales, devenue aujourd'hui le commerce le plus important de la Russie, est concentrée tout entière

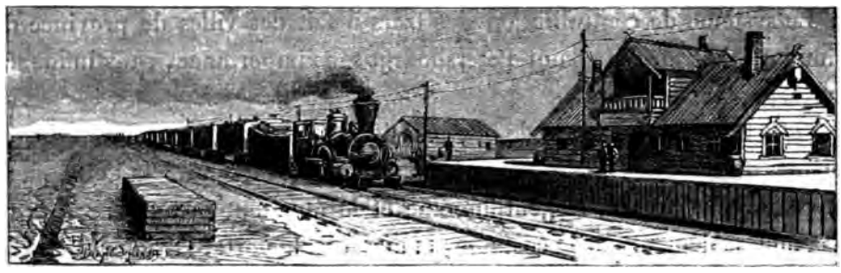
Le lendemain, c'est dans un traîneau attelé de chiens qu'il traverse d'affreux déserts de neige...

dans les huit gouvernements du centre. Le rendement annuel de l'agriculture ne dépasse pas 350 à 380 millions de roubles; en Angleterre, il est bien plus considérable. L'économie rurale est mal comprise. Les paysans sont indifférents et routiniers, leurs instruments insuffisants et primitifs.

Mais aucun pays d'Europe n'est aussi riche que la Russie en chevaux, en mines d'or, d'argent, de platine, de fer, de cuivre, de plomb, etc. Et aucun pays n'a des fleuves plus grands, des cours d'eau aussi nombreux, un système de canalisation aussi complet.

Relativement à son étendue, la Russie est très-peu peuplée. En Europe, elle ne compte que 15 habitants par kilomètre carré, et 9 en Asie. L'Allemagne en a 78 par kilomètre, et l'Angleterre 114. La fécondité de la race est cependant remarquable.

Les villes ne sont ni nombreuses ni populeuses. On dirait que les Russes ont conservé leurs instincts nomades, et qu'ils ont de la peine à se fixer. A part Saint-Pétersbourg, toutes les villes russes, perdues dans des espaces sans limites, ont un aspect champêtre. A côté des maisons en style italien



Une gare russe.

de quelques riches particuliers, s'élèvent des cabanes de bois, avec leur toit dressé en pointe, leur cour entourée d'un mur de planches. Quatre villes seulement, sauf Pétersbourg et Moscou, comptent 100,000 âmes; dix-sept, plus de 50,000; il n'y en a que vingt-cinq qui aient 25,000 habitants.

Le même contraste qui existe entre les *isbas* des paysans, les maisons de pierre de Saint-Pétersbourg et les tentes de feutre des Kalmouks, se retrouve dans les races et les religions. On ne parle pas moins de quarante dialectes ou idiomes différents d'un bout de la Russie à l'autre. La statistique officielle de la Nouvelle-Russie[1] nous montre que dans ces provinces, que Catherine II ouvrit à l'immigration, il y a non-seulement des Grands et des Petits Russes, mais des Polonais, des Serbes, des Monténégrins, des Bulgares, des Valaques, des Allemands, des Suédois, des Suisses, des Français, des Italiens, des Grecs, des Arméniens, des Tartares, des Juifs et des Égyptiens.

[1] On a donné le nom de *Nouvelle-Russie* à la Crimée

LA RUSSIE

ET

LES RUSSES

KIEW ET MOSCOU

IMPRESSIONS DE VOYAGE

PAR

VICTOR TISSOT

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE PLUS DE 240 GRAVURES
DONT 67 DESSINS DE F. DE HAENEN ET 115 DE PRANISCHNIKOFF

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1884

Tous droits réservés

Enfin, voici une isba au toit pittoresquement découpé, avec son balcon et sa coquette vérandah : c'est une gare, isolée, perdue au milieu de la campagne.

Quand le train arrive, ses fenêtres aux dentelles de bois peintes en rouge et en vert se garnissent de têtes espiègles.

C'est vraiment une jolie chose qu'une gare russe.

Au bord de la voie, un chariot rustique était arrêté; le paysan qui le conduisait était coiffé d'un bonnet en peau de mouton, et son attelage se composait de deux grands bœufs aux cornes recourbées en forme de lyre.

Chariot de la Petite Russie.

KIEW ET MOSCOU

PREMIÈRE PARTIE

LA PETITE RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

LA VEILLE DU DÉPART.

Juif polonais.

C'était à Léopol[1], capitale de la Galicie autrichienne, ville hospitalière et charmante qui venait de recevoir magnifiquement l'heureux monarque qui règne sur les plus jolies femmes de la terre : les Viennoises, les Polonaises et les Hongroises.

Nous autres, journalistes, on nous avait traités comme les ambassadeurs de cette puissance démocratique nouvelle et justement redoutée : l'opinion publique. Nous étions logés chez les particuliers ; nous avions nos domestiques et nos équipages, nos banquets intimes et nos festins officiels. J'étais descendu avec Wolowski, directeur du *Messager de Vienne*, dans la belle et grande maison de l'éditeur Goubrenowitch, presque un palais.

[1] Les Allemands appellent cette ville Lemberg. Lwow, nom polonais de cette ville polonaise, veut dire : *Ville du Lion*.

Les fêtes étaient terminées. De retour d'une excursion en Bukovine, où j'avais suivi le cortége impérial, où j'avais vu le fameux rabbin « à miracles » de Sadagora et visité un monastère de religieuses dissidentes russes réfugiées en Autriche, du côté de la Bessarabie, depuis le règne de Nicolas, j'étais revenu à Léopol pour compléter ma malle et prendre le chemin de la Petite Russie.

Devant la fenêtre ouverte de ma chambre, embrassant d'un coup d'œil le superbe panorama de la ville, je lui envoyais un dernier adieu. Au premier plan, sur les déclivités de la colline que les nouveaux quartiers escaladent dans un élan de conquête, une rangée de maisons neuves, richement ornementées de sculptures, aux balcons de pierre supportés par des cariatides, descendait rejoindre la ville basse. Vis-à-vis, un parc aux arbres séculaires arrondissait ses portiques d'ormes et de tilleuls enchevêtrés, si touffus que les rayons du soleil, ne pouvant les percer, y suintaient en gouttelettes d'or, suspendant comme des stalactites de lumière et des pendentifs de diamant à la voûte de l'épais feuillage. Au delà, le nouveau palais de la Diète, dans un encadrement vert, dressait l'architecture grandiose de sa façade neuve. Puis des lignes de toits monotones, recouverts d'ardoises luisantes comme des écailles, couraient à droite et à gauche se perdre dans de jolis lointains d'arbres, au-dessus desquels des clochers et des tours se dressaient dans une poussée joyeuse.

Le soleil, à son déclin, mettait sur ce tableau une gamme de tons chauds qui lui donnaient un resplendissement inattendu.

Et, au fond, sur un monticule drapé d'une solide verdure que les teintes dorées de l'automne rendaient plus belle et plus riche encore, la citadelle, toute rose sous les lueurs caressantes du couchant, souriait, comme éveillée de son rêve de pierre.

Quel calme dans ce superbe paysage! Pas un cri d'oiseau ou d'enfant, pas un son de cloche. Devant moi, les rues qui s'ouvraient étaient vides. Il y avait dix jours à peine, la vie les encombrait, un fourmillement d'hommes et de femmes dans leur mélange pittoresque de types les plus opposés et de costumes les plus sauvages et les plus recherchés, allait, venait, s'agitait.

Je la voyais maintenant défiler dans mes souvenirs, cette foule bruyante, papillonnante et moutonnante, avec ses habits et son enthousiasme de fête, se bousculant pour saluer cet empereur que des paysans, près de Przemysl, avaient attendu à genoux dans la poussière.

Ici, groupées en des poses coquettes, sous des parasols dont les couleurs bariolées criaient dans la vive lumière, de belles et jeunes Juives, d'une pâleur ambrée, aux cheveux noirs, aux traits fins, à la lèvre ferme et rouge

comme la fleur du grenadier, en toilette voyante, harnachées comme des mules d'Espagne, regardaient de leurs longs regards d'une paresse orientale; à côté d'elles, des paysannes et des servantes dont la tête hardie sortait d'un grand mouchoir rouge noué sous le menton; plus loin, de vieilles Juives, aux yeux de chouette, enveloppées de châles extravagants comme des plumages de perroquets, tendaient, dans un mouvement de curiosité fébrile, leur cou ridé de tortue, chargé de colliers de perles fausses, et agitaient leur tête à perruque couronnée d'une espèce de diadème; derrière elles, des Juifs polonais orthodoxes[1], en longue lévite crasseuse, culottes rapiécées, bas blancs et babouches jaunes, la barbe en pointe, les papillotes frisant sur l'oreille, tortillaient de leurs mains osseuses aux ongles en deuil, leur bonnet en peau de renard, dans une attitude embarrassée d'attente et de crainte.

Des paysans ruthènes, les cheveux retombant en boucles sur les épaules et divisés en deux à la russe, la chemise brodée serrée à la taille par une ceinture de cuir et flottant sur le pantalon, formaient près d'un arc de triomphe un groupe fier et immobile comme ces guerriers slaves encore prisonniers dans les bas-reliefs romains.

Devant cette haie vivante, des gentilshommes polonais en tunique à brandebourgs, en hautes bottes, s'appuyaient, l'air casseur, sur leur canne à pomme d'argent, la moustache hérissée et grognonne, la barbe sortant en touffes broussailleuses du hausse-col de crin.

Tous ces groupes se détachaient dans le cadre grandiose des maisons pavoisées, aux fenêtres égayées et fleuries de femmes en corsage de dentelles et de soie, au milieu du tapage des banderoles déployant leur écharpe de couleur, et sous un ciel qui déroulait son azur tendre comme un immense dais de satin bleu.

Non-seulement je voyais, mais j'entendais mes souvenirs.

Des airs de polka et de valse, qui résonnaient dans ma mémoire comme un écho de mélodie entraînante, me transportèrent de la rue dans ces salons de l'hôtel de ville et du Casino où brillait la fleur de l'aristocratie polonaise, ces jeunes filles d'un noble sang, d'une beauté si idéale et si pure, et ces cavaliers qui avaient repris le costume de leurs ancêtres pour montrer qu'ils n'étaient pas indignes de s'appeler leurs fils, et qu'ils étaient, eux aussi, prêts à mourir héroïquement.

C'était, dans une atmosphère de grâce et de jeunesse, dans un parfum d'élégance et de distinction, une vision féerique de chevelures blondes et

[1] On appelle ainsi les Juifs restés fidèles au vieux rite judaïque et à toutes les prescriptions du Talmud.

Procession de l'image miraculeuse.

bourgeois, qui ne se gênent pas d'afficher leur mépris pour la popesse, ses filles et ses fils.

Notre causerie sur le clergé et la religion russes se poursuivit jusqu'à notre arrivée à une grande gare, point de bifurcation de la ligne de Varsovie et de la ligne de Kiew.

Tout autour de nous, encore de vastes plaines, où l'œil cherchait en vain la coupole verte de quelque église ou le toit noir de quelque chaumière.

Le long d'un chemin désert, des saules rabougris frissonnaient au vent, laissant pendre leurs branches comme des lambeaux de toile mouillée.

Le ciel qui se couvrait, et le soleil qui laissait retomber sa tête mourante au milieu de nuages entassés comme des oreillers tachés de sang, augmentaient l'impitoyable détresse de cette campagne abandonnée. Les espaces se rapprochaient, l'horizon montait pareil à une haute muraille où des nuées humides apparaissaient comme des plaques grises grossissantes. La température avait encore baissé.

Nous entrâmes en nous secouant dans la salle du buffet, où des bouffées

Sur une table bout un énorme samovar.

de chaleur douce nous caressèrent, et où nous fûmes doublement mis en joie par le parfum des fleurs et le fumet des plats.

Les bougies, supportées par les branches dorées des candélabres, éclairaient déjà de leur lumière immobile et blonde les nappes blanches des tables, sur lesquelles étincelaient les services d'argent, miroitait la porcelaine fine des couverts et s'irisait le cristal taillé des verres et des carafes. Des reflets voltigeants mettaient de petites aigrettes de feu aux casques de plomb des bouteilles de vin de Champagne et de vins fins formant le carré, comme des bataillons qui attendent l'ennemi.

Il n'y a pas de buffets de chemin de fer plus copieusement et plus luxueusement garnis que les buffets russes. Et tout y est, relativement, à bon marché. Un verre d'excellent thé coûte vingt centimes ; un demi-poulet, un franc. Il faut voir les appétits kosaques se ruer sur ces tas de

mangeailles : jambons roses, fricandeau à la gelée, poissons salés ou conservés, pâtés de foies gras; quel engloutissement! Ce ne sont pas des bouches qui fonctionnent, mais des trappes qui s'ouvrent.

Sur une table, à côté du comptoir, bout un énorme samovar de cuivre, véritable monument, ayant la forme d'une urne colossale. Une jeune fille tourne le robinet, l'eau bouillante jaillit, fumante, et se mélange à l'essence de thé qui répand un arome délicieux; chacun se sert, emportant son verre sur une soucoupe où sont placés le petit pain, le sucre et la rouelle de citron. Il faut espérer qu'un jour le samovar s'introduira dans nos buffets français; en hiver, il n'y a pas de boisson plus saine, plus tonique, plus réchauffante et réconfortante que le thé, qui a en outre l'avantage d'être à la portée de toutes les bourses.

Les gendarmes, qui nous avaient minutieusement examinés à la descente des voitures, allongeaient de temps en temps le cou pour voir ce qui se passait dans la salle du buffet. Ils avaient remplacé leurs casques à pointe dorée par un bonnet de police de forme plate, semblable aux bonnets des pâtissiers de M. de Moltke.

En allant prendre l'air dans le vestibule, je remarquai leurs casques posés sur une étagère et recouverts d'un grand cornet de papier qui les garantissait contre la poussière. Des paysans petits-russiens groupés près de la porte, pieds nus, silencieux, la mine triste, immobiles, attendaient, ne jetant pas même un regard aux riches propriétaires, qui allaient et venaient, la pipe ou le cigare en bouche, bien chaussés, bien vêtus et déjà emmitouflés dans leurs pelisses à collets de loutre.

Le Russe avec qui j'avais lié connaissance en wagon se promenait de long en large, de l'air d'un homme fortement impatienté.

— Eh bien! lui demandai-je, en avons-nous encore pour longtemps à attendre?

— Ne m'en parlez pas... C'est tous les jours la même répétition... On reste ici quelquefois une heure, deux heures, trois heures, quelquefois quatre heures. Il n'y a rien de régulier sur cette ligne, qui est une ligne secondaire. C'est à croire que le chef du train s'entend avec les restaurateurs.

— Et nos deux popes?

— Ils sont là...

Il me les montra à travers la porte vitrée, attablés dans la buvette des seconde et troisième classes. Ils étaient assis à l'écart, buvant lentement leur thé dans leur soucoupe, par petites gorgées, à la manière russe, le morceau de sucre entre les dents.

— Allons les trouver... Je leur offrirai un verre d'eau-de-vie... Ce sera un moyen de les faire parler.

— Je suis à vos ordres.

Nous allâmes nous placer auprès d'eux. La salle était remplie de fumée ; sur les bancs qui couraient le long des murs, entre toutes sortes de ballots et de paquets noués dans des mouchoirs, se tenaient des moujiks en touloupe et en armiac, des paysannes en robe de percale sous leur pelisse de peau de mouton, et des enfants tout roses et tout blonds, en grandes bottes, le bonnet fourré enfoncé jusqu'aux oreilles.

— N'est-ce pas, mes Révérends, le thé et le wodka [1] ne sont pas de trop ? le froid commence à piquer, s'écria mon introducteur en guise d'entrée en matière.

— Oui, oui, l'hiver sera dur, et les pauvres gens comme nous peuvent se réjouir, répondit le plus jeune.

Et ils récriminèrent contre le clergé noir, c'est-à-dire contre les moines qui ont tous les priviléges et qui forment le clergé gouvernant, tandis que les popes sont le clergé gouverné.

C'est aux monastères qu'affluent les riches offrandes, les donations en tout genre. Au commencement du siècle dernier, plus du quart de la population entière de la Russie appartenait aux moines. Le couvent de Troitza avait à lui seul cent vingt mille serfs et des terres en proportion.

Le clergé noir a de tout temps été byzantin, tandis que le clergé blanc est national russe.

Depuis Pierre le Grand qui supprima le patriarcat et le remplaça par le saint synode, le tzar est le chef spirituel de l'Église orthodoxe.

Après une demi-heure de causerie, nous revînmes dans le buffet des premières.

On nous annonça que nous aurions au moins encore deux heures à attendre. Que faire dans une gare perdue au milieu des champs? Quelques voyageurs dormaient; d'autres s'étaient mis à jouer. Je proposai à mon compagnon de route de déguster un certain vin de Bordeaux que j'avais distingué entre les autres, sur la table.

— Vous avez pu juger par vous-même, me dit-il, de l'ignorance de notre clergé. Quand vous irez dans les campagnes, vous verrez quelle est sa cupidité. Aussi le paysan russe, qui n'est point sot et qui a une certaine tournure d'esprit satirique, donne-t-il toutes sortes de sobriquets aux popes. Et

[1] Eau-de-vie.

l'imagination populaire, si féconde en jolis contes qui se répètent pendant les longues veillées d'hiver, ne les épargne pas.

— Vous savez des contes populaires! m'écriai-je. Ah! comme j'aime leur saveur, leur goût du terroir! Et puis, voyez-vous, ces petites histoires-là vous en apprennent souvent davantage, sur les mœurs et le caractère d'un pays, que de gros livres. Je vous en prie, dites-moi un de vos contes russes.

— Attendez, que je me rappelle... C'est qu'il y en a de bien risqués... Les histoires de vos vieux conteurs gaulois sont des histoires pour les petites filles, à côté des récits comiques de nos paysans... Mais je puis vous conter l'*Histoire du pope aux yeux avides*...

Le pope entra dans une grande colère...

D'abord, il faut que vous sachiez que chez nous, on dit de quelqu'un d'intéressé et d'envieux qu'il a « un œil de pope ». Il y a aussi un proverbe : « Ne frappe pas le pope avec un bâton; essaye sur lui l'effet d'un rouble. »

— Oh! avec un rouble, on obtient d'un pope de campagne tout ce qu'on veut. L'histoire que je vais vous dire est un petit conte d'un persiflage charmant, et dont la moralité est indulgente et pleine de bonhomie comme le paysan russe.

— Je vous écoute...

Il s'appuya sur le dos de sa chaise et me fit le récit suivant :

— Il y avait une fois un pope qui desservait une pauvre paroisse de la Petite Russie. Un jour qu'il avait ouvert le tronc de son église et qu'il n'y avait rien trouvé, il entra dans une grande colère, s'arma de son trousseau de clefs, et s'approchant de l'image de saint Nicolas, il frappa le saint sur les épaules en lui disant : « Fainéant, paresseux, tu ne guéris et n'exauces donc plus personne, qu'on ne te donne plus un kopeck! Je ne veux pas servir un maître comme toi, qui laisse mourir de faim ses serviteurs. Adieu! »

Et il partit, emportant son bagage dans un petit sac.

Où allait-il? Il n'en savait rien lui-même. On était au mois de mai, et il faisait si bon courir les chemins! Les haies embaumaient, les oiseaux chantaient, les papillons voltigeaient, les abeilles bourdonnaient, et les ruisseaux, tout joyeux de s'échapper de la prison de glace de l'hiver, sautaient, gambadaient et bondissaient comme des moutons blancs à travers les prés tout luisants d'herbe nouvelle.

A la sortie d'un bois, notre pope joignit un homme à cheveux blancs, qui marchait en s'appuyant sur un long bâton.

— Sois le bienvenu, lui dit le vieillard. Veux-tu que nous fassions route ensemble?

— Volontiers, répondit le pope.

Vers l'heure de midi, comme le soleil était très-chaud, qu'ils étaient

Et ils se remirent en route.

fatigués et qu'ils avaient faim, ils s'assirent sur le talus de la route, à l'ombre d'un arbre.

— Voici, dit le vieillard en puisant dans sa poche, deux petits pains.

— J'ai aussi quelques biscuits, repartit le pope : mais réservons-les pour plus tard, et mangeons d'abord les petits pains.

— Soit, dit son compagnon.

Ils y mordirent à belles dents, mais le pope fut très-étonné de voir que le pain qu'il mangeait ne diminuait pas; si bien qu'avec ce petit pain-là, il aurait pu se nourrir toute sa vie.

— Votre pain, s'écria le pope, pas plus que le mien, ne diminue, et cependant il apaise la faim. Chez quel boulanger l'achetez-vous donc?

— Ah!... c'est mon secret, répondit le vieillard; et il remit les petits pains miraculeux dans sa poche.

— Quelle fortune, se dit le pope en lui-même, si je possédais ces petits pains! Et il tourna vers la poche de son compagnon deux gros yeux avides.

Après le repas, le vieillard s'étendit sur l'herbe pour faire la sieste. De

son côté, le pope fit semblant de céder au sommeil; mais dès que son compagnon se fut endormi, il se tourna vers lui, retira adroitement les petits pains de sa poche et se mit à les manger.

Cette fois, ils se fondirent dans sa bouche.

— Où sont mes deux petits pains? demanda le vieillard, lorsque, réveillé, il tâta sa poche vide. Est-ce toi, pope, qui les as mangés?

— Moi! vous voler! que le ciel me confonde! s'écria-t-il d'un air indigné.

— Je te crois, répondit le vieillard.

Et ils se remirent en route.

Après quatre heures de marche, ils arrivèrent le soir dans un pays inconnu. Ils aperçurent sur une colline, éclairés par les rayons du soleil couchant, les murs et les tours roses d'une ville, au-dessus desquels les dômes des églises brillaient comme des boules d'or. Ils s'y dirigèrent, et en arrivant sur une grande place au milieu de laquelle s'élevait un château qui leur sembla être le palais du roi, ils virent une foule énorme; mais au lieu de se livrer à des manifestations bruyantes, cette foule était muette, silencieuse, consternée.

— Que se passe-t-il donc chez vous? demanda le vieillard à un habitant de la ville.

— La princesse royale est mourante. Le roi son père vient de faire publier qu'il donnera à celui qui la sauvera la moitié de ses richesses.

— Faisons-nous passer pour médecins, chuchota le vieillard à l'oreille du pope; nous deviendrons riches.

Les yeux du pope brillèrent comme deux roubles d'argent tout neufs; il suivit son compagnon jusqu'à la porte du palais.

— Nous voulons parler au roi, fit le vieillard.

— Qui êtes-vous? leur dit l'officier de la garde du palais.

— Nous sommes deux médecins.

— Entrez; c'est Dieu sans doute qui vous envoie.

On les introduisit dans une salle toute dorée où se tenaient les hauts dignitaires et les chambellans.

Une porte s'ouvrit, et le roi parut, pâle, accablé, défait, portant sur sa royale figure les marques de sa douleur paternelle.

— Soyez les bienvenus, dit-il aux deux étrangers, et puisse votre art arracher ma fille à la mort! Si vous réussissez, la moitié de mes biens est à vous; — mais dans le cas contraire, vous serez pendus.

Le pope jeta un regard interrogateur et inquiet sur son compagnon, qui demeura impassible et répondit au roi :

— Nous acceptons tes conditions; fais-nous apporter une large table, un

seau d'eau, un sabre à la lame bien affilée, et laisse-nous seuls. Nous te promettons de sauver la princesse.

— C'est bien, fit le roi. Et il les introduisit dans la chambre à coucher de sa fille, toute tendue de satin. La pâle petite malade était endormie et comme noyée dans la blancheur neigeuse des dentelles de son lit.

Des domestiques apportèrent une grande table, un seau d'eau, un sabre à la lame affilée; et le roi se retira, laissant les deux médecins seuls. Ils transportèrent, sans la réveiller, la petite princesse sur la grande table. Puis le vieillard, s'armant du sabre, coupa son corps en morceaux, mit ceux-ci dans le baquet, les lava et les nettoya soigneusement, et les ayant de nouveau rassemblés, il souffla dessus.

Un léger frisson sillonna la peau lisse de la jeune princesse, qui ouvrit doucement les yeux comme si elle sortait d'un long sommeil.

Les couleurs de la vie étaient revenues sur ses joues; le lys s'était changé en rose, et elle souriait comme une fleur qui s'épanouit au soleil.

— Accourez, prince, cria le pope en ouvrant la porte. Venez embrasser votre fille; elle est sauvée!

La petite princesse n'attendit pas que son père fût près d'elle, elle s'élança au-devant de lui, et ils se tinrent longtemps serrés dans les bras l'un de l'autre.

Le roi pleurait de joie.

— Voulez-vous des titres, des terres, de l'or? demanda-t-il aux médecins en leur prenant les mains avec effusion.

— Nous voulons de l'or, fit le pope; et ses yeux fauves étincelèrent.

Le roi les fit conduire dans la chambre du trésor. Une porte de bronze y donnait accès; les murs étaient tout en fer. Un gros diamant, suspendu au milieu de la voûte, l'éclairait, brillant comme une étoile. Des tonneaux bondés de pierres précieuses s'entassaient les uns sur les autres; à terre, il y avait des chaudrons remplis de perles; et dans les coins, des lingots d'or mis en tas comme des pavés. Le trésorier ouvrit, en pressant un petit mécanisme, des coffres-forts aux serrures bizarres, en arabesques, regorgeant de pièces d'or et d'argent frappées à l'effigie du roi.

— Prenez, leur dit-il.

Les yeux du pope semblaient sortir de sa tête. Il puisait à deux mains, à pleines poignées, emplissant et bourrant ses poches; et quand elles furent pleines, ce fut le tour de sa valise. Quant au vieillard, il ne se servait que du pouce et de l'index; on eût dit qu'il cueillait des fleurs.

— Je n'ai plus de place, soupira le pope en se redressant et en essuyant la sueur qui coulait de son front.

— Eh bien! partons, lui dit son compagnon.

Le pope souleva avec peine sa valise, et ils quittèrent le palais. Arrivés hors de la ville, le vieillard lui dit : « Enterrons notre or sous un arbre et reprenons notre chemin; nous gagnerons encore de l'argent. »

Ils attendirent la nuit, creusèrent un trou profond, y enfouirent leur or et continuèrent leur route.

Le lendemain au soir, ils arrivèrent dans un autre pays dont ils trouvèrent aussi le roi en proie à une grande douleur, car sa fille était à l'agonie. Il avait également fait annoncer qu'il donnerait la moitié de ses richesses à celui qui sauverait sa fille, mais qu'au cas de non-réussite, le médecin serait pendu.

S'armant du sabre, il la coupa en morceaux.

Le pope se dit en lui-même : « Maintenant que je connais le secret de mon compagnon, pourquoi n'irai-je pas seul au palais du roi pour guérir sa fille? Je n'aurai plus besoin de partager. »

Il s'esquiva et alla frapper à la porte du palais. « Je suis un médecin étranger, dit-il; je viens guérir la princesse. » On le fit entrer, on le mena auprès de la petite malade, et on lui apporta ce qu'il avait demandé : une grande table, un seau d'eau et un sabre bien affilé.

Quand il eut couché la jeune princesse sur la table, il prit le sabre, l'aiguisa, puis il découpa son beau corps, sans pitié pour les gémissements qu'elle poussait. Il la mit en menus morceaux qu'il jeta dans le baquet; puis il les lava, les rinça; et, les reprenant un à un, il les rapprocha soigneusement, comme avait fait le vieillard.

Cette opération terminée, il souffla dessus, mais rien ne bougea dans le corps de la petite morte. Il souffla encore, pas une fibre ne tressaillit. Alors, d'une main tremblante, il replongea dans le baquet les morceaux du

corps de la malheureuse princesse, les rinça, puis les plaça de nouveau à côté les uns des autres.

Il souffla encore, mais sans plus de résultat.

— Ah! malheur à moi! s'écria le pope en pâlissant, j'ai fait là une bien mauvaise besogne!

Le roi entra sur ces entrefaites, et voyant sa fille coupée en morceaux, il cria, pleura, et ordonna qu'on pendît le pope sur-le-champ.

— O roi! dit celui-ci, attends encore un peu; fais appeler mon compagnon qui est à l'auberge; c'est un habile médecin, lui; il te rendra ta fille, je te le jure!

— Si je ne réussis pas, tu nous pendras tous les deux.

Le roi envoya chercher l'étranger. A son arrivée au palais, celui-ci trouva le pope au pied de la potence. Dès que ce dernier l'aperçut :

— Vieillard, lui dit-il, pardonne-moi; je suis un malheureux possédé du mauvais esprit. J'ai voulu guérir seul la fille du roi, mais je n'ai pas réussi; si tu ne la rappelles pas à la vie, c'en est fait de moi...

— Pope, qui est-ce qui a mangé mes petits pains? lui demanda son compagnon d'un air sévère.

— Ce n'est pas moi! Que le ciel me confonde! jura le pope.

Le bourreau lui fit monter l'échelle, et le pope répéta encore :

— Ce n'est pas moi!... Non, ce n'est pas moi...

Le bourreau lui passa le nœud coulant autour du cou, et le pope répéta encore : « Ce n'est pas moi qui ai volé tes petits pains!... » Alors, se tournant vers le roi, le vieillard lui dit :

— Fais selon ta volonté; mais permets-moi de réparer le mal causé par mon maladroit compagnon. Dans cinq minutes, ta fille sera rappelée à la vie. Si je ne réussis pas, tu nous pendras tous les deux.

Le vieillard, accompagné du roi, se rendit dans la chambre de la princesse; il réunit de nouveau les morceaux du corps que le pope avait maladroitement coupés, souffla dessus; et la jeune fille, poussant un cri de joie, se leva sur son séant, rajeunie et guérie.

Le roi était comme fou de joie; il fit apporter aux deux étrangers un coffre plein d'or.

— Partageons, dit le pope, dont les yeux brillèrent comme des yeux de chat.

Le vieillard, sans répondre, entassa les pièces en trois piles, formant ainsi trois parts.

Le pope le regarda, surpris, et lui demanda :

— Cette troisième part, pour qui est-elle? nous ne sommes que deux.

— Cette part, répondit le vieillard, est pour celui qui a mangé mes petits pains.

— Mais c'est moi qui les ai mangés! Cette part me revient, s'écria le pope. Elle est à moi!...

— Ah! c'est toi qui es le voleur!... Je le savais... Prends donc cet or, et va-t'en... Retourne dans ta patrie, ne sois plus si avide, et surtout ne t'avise plus de frapper saint Nicolas avec tes clefs.

Ayant dit ces mots, le vieillard disparut.

Gendarmes russes.

CHAPITRE IV

VOYAGE NOCTURNE. — BERDITSCHEW.

Juif de Berditschew.

Le train est reparti entre chien et loup.

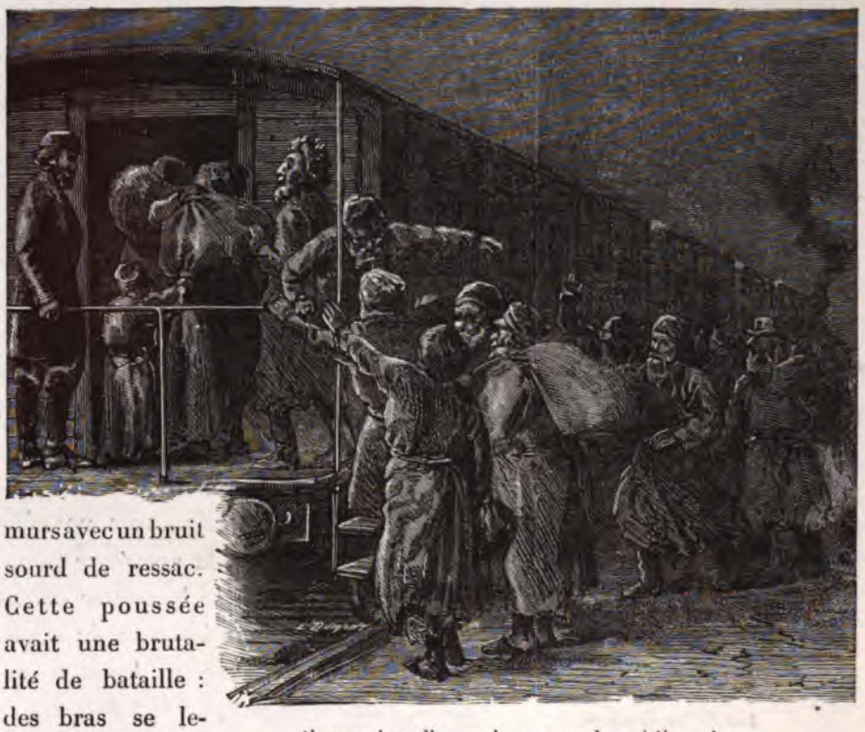
Des plaines et encore des plaines, pelées, sans caractère, d'une platitude énervante, se succèdent avec la même monotonie et la même tristesse, sous un ciel rechigné que la pluie ride de ses longues hachures grises. On n'entrevoit que des formes diffuses, des choses vagues qui flottent, molles comme des brouillards. D'un coup d'aile, avec un effarouchement d'oiseau, la pensée se transporte ailleurs, et va se bercer au-dessus des flots bleus, dans les pays du soleil. On voyage machinalement, les yeux ouverts, vides de regard, à l'état de colis.

Bientôt, dans les wagons, les bougies s'allument et s'agitent comme de petites âmes prisonnières derrière leur treillage de fil de fer. Chacun fait ses préparatifs pour la nuit. Des coussins et des couvertures sortent on ne sait d'où, s'entassent et se déroulent comme pour un campement. Ici, sur la soie rouge d'un oreiller, une figure barbue s'enlève en vigueur, faisant une tache noire; là, une adorable tête de femme, les paupières entre-closes, ressort toute blanche, avec une finesse de camée, dans l'encadrement d'or de sa chevelure blonde. Commodément installé dans mon coin, j'imite les autres et je me laisse doucement aller au sommeil.

Après bien des heures, une rumeur vague, un bruit étrange, pareil au clapotement de la mer, me réveilla en sursaut.

Le train s'était arrêté.

Je mis le nez à la portière. Nous étions au milieu d'une gare lugubre, à l'aspect étranglé de tunnel, toute grouillante d'une foule confuse au-dessus de laquelle s'agitaient dans un mouvement de houle des casquettes plates et des chapeaux Gibus en détresse. Les salles d'attente ouvertes lâchaient sans cesse de nouveaux flots humains qui s'entre-choquaient et battaient les



Ils prenaient d'assaut les wagons de troisième classe.

murs avec un bruit sourd de ressac. Cette poussée avait une brutalité de bataille : des bras se levaient, roidis dans un geste de menace, ou retombaient élastiques, en tapant. Il s'agissait, pour cette foule uniquement composée de Juifs, de prendre d'assaut les wagons de troisième classe accrochés en tête du train. — C'était un samedi, et les Israélites des environs étaient venus par centaines célébrer le sabbat au chef-lieu.

En Russie, les Juifs n'ont pas le droit d'élever librement des temples ; quand ils veulent se réunir pour prier dans une synagogue, ils sont obligés souvent de faire un assez long chemin.

A la vue de cet immense troupeau de boucs d'Israël, je devinai que nous étions à Berditschew, — la Jérusalem russe et polonaise, où je m'étais promis de m'arrêter comme en un endroit curieux et inexploré.

Je rassemblai mes paquets à la hâte, et je descendis du wagon.

Il était deux heures du matin.

Un fiacre — était-ce bien un fiacre? — horrible, délabré, estropié, démantibulé, attelé d'un cheval — était-ce bien un cheval? — se détachant en squelette, attendait, seul, devant la gare. Tout autour, rien, pas une maison, pas de lumière autre que le petit lumignon mourant des réverbères à huile pendus à leur poteau, çà et là.

— Où est Berditschew? demandai-je au cocher juif qui s'était approché de moi, et qui, agitant sa barbiche rousse d'un air méphistophélique, m'offrait ses services.

— Là-bas...

L'isvochtchik monta sur son siége et fouetta sa haridelle.

Il me montra un point invisible, évanoui dans les profondeurs flottantes de la nuit.

— Combien de temps faut-il pour y arriver?

— Si Votre Honneur ajoute un bon pourboire au prix de la course, nous y serons dans un quart d'heure.

— Partons.

— Où faut-il vous conduire?

— A l'hôtel.

J'aurais été bien embarrassé de lui donner une adresse. Qui est-ce qui est jamais allé à Berditschew?

L'isvochtchik monta sur son siége, fouetta sa haridelle : « Ekh! na! »

Elle s'ébranla en trébuchant, et un craquement sourd, un bruit de fer-

raille fêlée, se fit entendre dans le fond de la voiture, qui n'était apparemment pas plus solide que la pauvre bête qui la traînait.

La pluie avait défoncé le chemin : de larges et profondes ornières s'ouvraient comme des trous noirs, comme des fossés où nous risquions de verser. L'eau des flaques, près des réverbères coiffés de leurs chapeaux de fer-blanc, avait des teintes sales et dégoûtantes de vomissements et de sang coagulé. Sur quelques-unes, plus larges et d'une teinte glauque, l'ombre mouvante du cheval aux hautes jambes grêles et au cou branlant, faisait danser une silhouette maigre et hérissée de bête fabuleuse, apocalyptique.

Pas un bruit. Pas une horloge lointaine qui jetât dans l'espace sa note rassurante et familière. Nous traversions des terrains vagues, vides comme le néant.

Le cou tendu, l'œil aux aguets, serrant entre mes jambes ma seule arme : un parapluie, je suivais avec méfiance les mouvements de mon cocher. Il me semblait qu'au lieu d'aller droit devant lui, il prenait un chemin compliqué de détours; qu'il cherchait des endroits écartés, et que dans sa marche louche de rôdeur de nuit, il s'isolait comme pour un rapide coup de main. La route s'allongeait, s'allongeait, agrandie par la nuit, la solitude et le silence. Tout à coup mon imagination échauffée crut distinguer un bois. Je me préparais à une défense vigoureuse, quand une éclaircie au ciel me montra, entre deux nuages, la face blême et railleuse de la lune éclairant les premières maisons de Berditschew. Maisons affreuses, ignobles, éborgnées, basses et plates, affaissées de vieillesse et de maladie, croulantes, aux murs de terre glaise fendus et ouverts, sur lesquels coulait, comme le pus verdâtre d'un abcès, un livide rayon lunaire.

Nous descendîmes à gauche. D'un côté, des terrains vagues s'étendaient, parsemés de pierres blanches semblables à des ossements lavés par la pluie. On eût dit un charnier, une place des exécutions. Près d'un mur défaillant, un réverbère à poulie dressait son cauteleux profil de potence. La rue continuait, ébauchée; entre les fentes et les interstices des hautes clôtures de planches mal jointes, on apercevait des pans de ciel où, pareils à un paquet de loques, des nuages humides et grisâtres pendaient. Plus loin, quelques arbres levaient leurs branches dépouillées, dans une attitude suppliante, comme des bras amaigris de mendiants ou de prisonniers.

D'un pas d'enterrement, nous gravîmes une pente boueuse, parallèle à une grande place vide, et nous nous engageâmes de nouveau entre deux rangées de maisons ensevelies dans une paix morte de cimetière.

Les roues de la voiture cessèrent tout à coup de geindre et de craquer; nous étions arrêtés devant une bâtisse de mauvaise apparence, au-dessus

de la petite porte de laquelle une lanterne aux vitres brisées accrochait comme une aigrette sa flamme rouge et tremblotante.

— C'est l'hôtel, me dit l'isvochtchik en sautant à terre. Et il appela, en cognant aux contrevents.

Au bout de quelques minutes parut un domestique, un chandelier de fer à la main, les yeux caves et brouillés de sommeil, les cheveux ébouriffés, la chemise déguenillée, dans une tenue malpropre de garçon d'écurie.

Il prit ma valise et me conduisit par un escalier de bois gluant et glissant de boue au premier étage, où, dans l'étroit couloir, deux domestiques dormaient étendus à terre, comme deux gros chiens. Il poussa une porte et me fit signe que c'était ma chambre.

Entre quatre murs de prison, je vis une table boiteuse, une chaise de paille, un canapé de cuir éventré, montrant ses entrailles de crin, un petit miroir fendu criblé de taches de rousseur, et un petit bois de lit qui n'avait qu'une paillasse.

— Et les draps? demandai-je.

— Comment?... Monsieur ne voyage pas avec sa literie? fit d'un air étonné le polowai [1].

— Non, je voyage à l'européenne.

— C'est différent... Je vais aller voir si nous avons encore des draps, mais le prix de la chambre sera plus cher. C'est affiché.

Il me montra un carré de papier collé au mur, sur lequel était indiqué ce que coûtait la chambre avec ou sans lit complet.

Il y a trente ans, les lits étaient encore inconnus dans les auberges de campagne : on étendait le foin des tarentass [1] dans la salle commune, et tout le monde couchait dessus, pêle-mêle.

Le polowai revint avec quelque chose de flasque et de long qui ressemblait à un drap.

— Monsieur, me dit-il, il faudra vous contenter de ça... Nous n'avons pas de draps... On nous en demande si peu souvent!...

Il s'approcha du lit et y étendit une vieille nappe sale et déchirée.

— Non, non, m'écriai-je, remportez cette guenille... Je dormirais peut-être dans des draps, mais sur une nappe, cela sort tout à fait de mes habitudes... Je ferais de mauvais rêves... Laissez tout cela comme ça... Je m'envelopperai dans ma pelisse...

— Oh! monsieur dormira bien... Le froid a engourdi toutes les punaises... Écoutez...

[1] Garçon d'hôtel.
[2] Voitures à quatre roues.

Il promena son pied à droite et à gauche, et de petits craquements se firent entendre, comme des boutons de nacre qu'on écrase.

— Hein? Avez-vous entendu? Si nous étions en été, vrai, ces vilaines bêtes se régaleraient à vos dépens...

Le polowai, sa nappe jetée sur l'épaule, riait d'un air stupide.

M'apercevant qu'il n'y avait pas plus de table de nuit que de sonnette dans ma chambre, je jetai un regard sous le lit pour m'assurer si un certain vase, qui n'est ni un vase étrusque ni un vase de fleurs, n'avait pas été oublié.

Mais il n'y avait rien!

— Ne m'en apporterez-vous pas un? dis-je au polowai, faisant allusion à ce meuble aussi indispensable en voyage que chez soi.

— Et les draps? demandai-je.

— Ah! oui, oui, fit-il en se grattant la tête... Mais c'est que, voyez-vous, le patron n'est pas pour les innovations allemandes... Il n'y en a qu'un seul dans l'hôtel, et c'est un prince qui l'a retenu... en payant un supplément!

Oh! j'étais tombé dans une jolie auberge! Je dois cependant dire qu'il y avait une cuvette, mais elle était en bois.

A huit heures du matin, un individu, roide et empaillé comme un fonctionnaire, portant la barbe taillée à la façon d'Alexandre II, pénétra dans ma chambre sans frapper[1] et me demanda mon passe-port. Il le serra, sans mot dire, dans un portefeuille graisseux qui en contenait plusieurs autres, me salua militairement et sortit. C'est une mesure de police en vigueur dans toute la Russie : dès qu'un étranger arrive dans une ville, on lui retire ses papiers, qui ne lui sont rendus qu'au moment de son départ.

[1] L'habitude de frapper avant d'entrer n'existe pas en Russie.

A travers les vitres de ma fenêtre sans rideaux et ternies de buée, un pauvre petit jour se glissait, comme honteux, jusqu'à mon lit, et m'empêcha de me rendormir.

Je m'habillai à la hâte et sortis; mais, arrivé sur le seuil de l'auberge, impossible d'aller plus loin : la rue, non pavée, n'était qu'une vaste nappe de boue gluante et noire, épaisse de vingt à trente centimètres, sillonnée d'ornières profondes comme des fossés. Deux gros porcs, crottés jusqu'à l'échine, pataugeaient avec délices dans cette bouillie qu'ils fouillaient de leur groin rose, avec des reniflements et des grognements d'aise.

Je fis appeler l'aubergiste pour lui demander de quelle façon l'on traversait les rues, s'il louait des échasses ou des chaises à porteurs. Il se mit à rire.

— Votre Honneur n'est pas habitué à voyager chez nous...

La place du marché à Berditschew.

Et, s'adressant à un domestique qui descendait l'escalier :

— Ivan, prie le petit Samuel de venir avec sa collection de galoches... C'est pour monsieur...

Le domestique se glissa le long des maisons, en sautant par-dessus les mares, comme une chèvre. Au bout de quelques minutes, il revint avec un petit Juif qui portait sur son dos un tas de chaussures en caoutchouc. Je choisis une paire de demi-bottes qui me donnèrent un faux air d'égoutier, mais qui me permirent enfin de quitter le seuil de mon auberge, où j'attendais comme un naufragé sur un récif.

L'horrible ville que Berditschew! Elle fait songer aux cités maudites dont parle l'Écriture. En elle et autour d'elle, tout semble frappé de déchéance, d'abjection et de mort. Les maisons montrent des façades pelées, ou tachées de plaques lépreuses.

On dirait que du bourbier au milieu duquel elles sont bâties, s'échappent des miasmes morbides, des vapeurs corruptrices qui les rongent et les décomposent.

Ville de boue et de guenilles, capharnaüm d'ordures, sentine sans nom où la juiverie, accumulant sa misère et ses crasses, étale ses plaies et ses ulcères, comme Job sur son fumier.

Jamais, si ce n'est une fois au printemps, à la fonte des neiges, on ne nettoie les rues où les immondices accumulées pourrissent.

Cet aspect de malpropreté, d'abandon et de ruine se retrouve dans presque toutes les petites villes polonaises russifiées. Varsovie même, encore sans canalisation, est presque inhabitable en été.

Voici cependant quelques maisons neuves qui tranchent sur toutes ces masures, comme des dents artificielles à côté de dents gâtées. Il y en a qui sont badigeonnées de bleu pâle et précédées de petites bâtisses surmontées de terrasses auxquelles on monte par un escalier extérieur.

Derrière leur balustrade de fer se tiennent de vieux brocanteurs israélites qui vous interpellent comme des charlatans du haut de leur voiture. L'entrée de ces boutiques est bariolée de grandes enseignes de foire sur lesquelles on voit, ici, des messieurs frisés et pommadés, en habit, avec une cravate rose et des gants jaunes; des jeunes demoiselles en toilette de bal, les épaules rondes, la gorge pointue; là, des pachas à gros ventre qui fument, des boyards en pelisse qui se font faire la barbe, des magiciens en pourpoint rouge qui secouent, d'une corne d'abondance de carton, une cascade de petites boîtes, d'étuis, de bobines, de ciseaux, d'ustensiles de toutes sortes, de pots, de tasses et de théières. Le paysan ne sait pas lire; l'enseigne peinte remplace pour lui l'enseigne écrite.

Sous ces terrasses, d'autres magasins et d'autres boutiques entre-bâillent leur trou. Une croûte de poussière durcie voile la porte vitrée de ces antres obscurs et discrets où se cache la contrebande, échoppes plus basses que la rue, qui ressemblent à des repaires, et sont habitées par des hommes. Des tas d'enfants aux cheveux crépus, sans cris et sans gaieté, les yeux rouges et chassieux, le teint verdâtre, dans d'ignobles haillons, se tiennent immobiles, roulés en boule comme de petits magots, devant ces taudis nauséabonds.

A gauche, une ruelle infâme qu'ébauchent deux rangées de misérables maisons aux murs de terre qui se crevassent et s'effritent, se termine en cul-de-sac.

A droite, un marché composé de pauvres baraques embourbées m'attire, malgré les difficultés de l'accès. Un boucher, espèce d'athlète, la chemise

ouverte sur sa poitrine velue, les bras énormes, taille à coups de hache un quartier de bœuf; des femmes, assises sur une caisse vide, un châle rouge croisé sur les épaules, vendent des pains alignés sur une planche ou sur une petite charrette; plus loin, des marchands de poissons séchés, en tablier de toile, la casquette de drap sur les yeux, attendent patiemment la pratique en tournant leurs pouces.

Détachés en groupe pittoresque, des paysans ruthènes qui ont conduit des légumes sur leurs chariots, causent entre eux, vêtus de houppelandes en peau de mouton et chaussés de grandes bottes, tandis que de gentilles petites bonnes polonaises, d'une appétissante fraîcheur, les cheveux blonds ébouriffés, le panier au bras, font leurs emplettes en gazouillant comme des hirondelles qui font leur nid, et s'en vont, sautillant, la robe relevée, d'échoppe en échoppe.

A l'extrémité de la rue principale, une ancienne église catholique décapitée arrondit son dôme verdâtre surmonté de la croix byzantine aux chaînes de métal. Devant cette église se concentrent toute la vie et l'activité de la ville. Chaque dimanche il y a là un grand rassemblement de paysans, de soldats et de Juifs, confondus ensemble dans une masse grise et neutre, sans couleur et sans relief. Les charpentiers, une longue hache sous le bras ou une scie suspendue à l'épaule, attendent, l'air indifférent, qu'on vienne les embaucher pour la semaine.

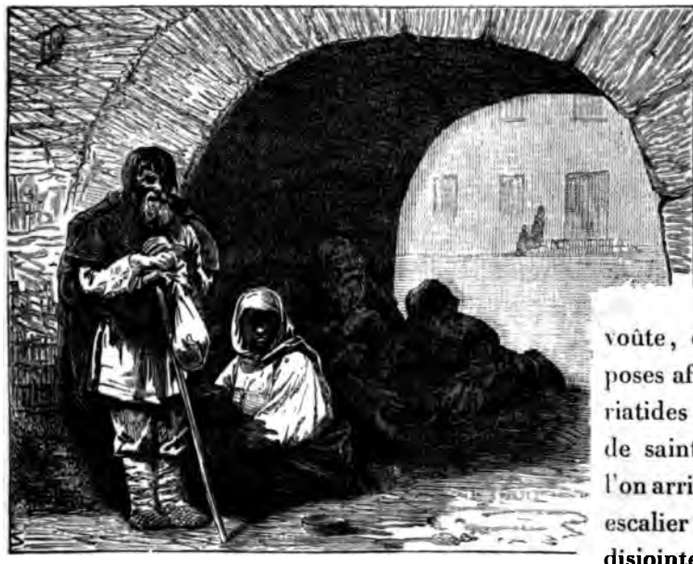
Les Juifs mettent seuls un peu d'animation dans cette foule, qui a l'immobilité d'un troupeau arrêté. Chargés de vieilles défroques, ils vont et viennent, proposent des ventes et des échanges, se glissent parmi les groupes, réveillent par un mot la torpeur du moujik qui rit alors de son large rire de faune, faisant luire dans sa face poilue ses solides dents blanches. Enveloppé dans sa pelisse, le riche commerçant israélite se promène orgueilleusement au milieu de la foule, entouré de ses clients, suivi de ses courtiers, de ses commissionnaires et de ses commis.

J'étais arrivé près de l'église, où l'on chantait; le service venait de commencer : un pope de stature imposante, majestueux comme un patriarche avec sa grande barbe d'argent, revêtu d'une dalmatique de velours brodée de perles et coiffé d'un bonnet de velours grenat, officiait. Les portes dorées et ornées de saints de l'iconostase étaient fermées; devant elles, le pope se tenait debout sur une petite estrade recouverte d'un riche tapis, et les diacres, de leurs superbes voix de basse, remplissaient la nef d'un chant triste et émouvant.

De l'église orthodoxe je descendis à l'église catholique, qui élève un peu

plus bas son pauvre clocher délabré. C'est la chapelle d'un ancien couvent de Carmes déchaux, héroïque et tragique comme un couvent espagnol, aujourd'hui tout en ruine et désert. Des bouts de planches cloués en croix barricadent ses portes; et, en haut, les fenêtres sans vitres montrent des trous noirs, hideux comme des orbites vides. Des pans de murs, déchiquetés en dentelles par la mitraille, ressemblent à des restes d'architecture gothique.

On suit un petit chemin qui rampe au pied d'une haute enceinte, avec les sinuosités d'une issue secrète; on passe sous une porte sombre où de vieux mendiants, appuyés à la voûte, ont de belles poses affaissées de cariatides et de statues de saints mutilés, et l'on arrive en face d'un escalier aux marches disjointes, qui mène à l'église.



L'étroite cour est encombrée de pauvres et de pauvresses.

L'étroite cour, lugubre et laide comme une cour de prison, est encombrée de marchands d'objets de piété; et des pauvres et des pauvresses, dans des attitudes suppliantes, marmottent des prières et vous assourdissent de leurs appels et de leurs cris.

Ici l'affluence est bien plus nombreuse que dans l'église grecque. Les femmes débordent, avec un remous de jupes de couleur, jusque sous le porche. De jeunes Polonais, en uniforme de soldats russes, se prosternent sur les dalles « en faisant la croix » — les bras étendus, la tête penchée, comme le Christ sur le crucifix. La foule accompagne les chants du prêtre; mais dans la mélancolie navrante de cette chapelle aux murs balafrés de fissures, les notes joyeuses des psaumes et des cantiques retombent inertes comme des oiseaux frappés de mort dans leur vol.

D'épais remparts défendent encore le couvent et l'église du côté de la

vallée. A l'époque des invasions tartares, toute la population de la ville et des environs se réfugiait ici.

Les confédérés de Bar trouvèrent dans les Carmes de Berditschew d'audacieux alliés. On vit ces moines batailleurs prendre le fusil et s'embusquer avec des airs de malandrins derrière les créneaux de leur monastère. Les Russes durent les déloger à la baïonnette. Il y eut une journée d'horrible boucherie. Depuis, le couvent est resté fermé comme une tombe.

Vainement je cherche un café ou un restaurant pour déjeuner, sans être

Flairant en moi un étranger, ils me harcelaient.

obligé de retourner à mon auberge. La rue n'est bordée des deux côtés que d'ignobles boutiques juives suspectes comme des bouges.

Des jeunes filles aux allures sauvageonnes, dans leurs vêtements d'une saleté repoussante, la figure à demi noyée sous les ondes noires d'une épaisse toison bouclée, sortaient de la pénombre avec une rapidité d'apparition, portant dans leurs mains une assiette recouverte ou un pot ébréché qui fumait.

Les marchands hébreux, flairant en moi un étranger, me harcelaient. J'en avais une longue queue que je traînais à mes trousses, dans la boue; celui-ci voulait me vendre une pelisse en peau de renard, celui-là me demandait à acheter mon pardessus; un autre me proposait à l'oreille un faux passe-port.

L'après-midi, je m'en allai jusqu'aux bords de la rivière, dont les eaux jaunâtres croupissent au bas de la ville, et qui porte le nom trop peu ino-

dore de *Hnibpiat*, c'est-à-dire « la plante des pieds qui pue ». De ce côté de la ville, les maisons dégringolent dans la vallée en se bousculant les unes les autres comme une bande d'ivrognes qui trébuchent. Construites en terre ou en bois, toutes petites, sans étage, et basses comme des étables, elles sont entourées, au lieu de jardin, d'amas de pourriture et de tas d'immondices. En passant de l'une à l'autre, on s'enlise dans des ornières coulantes, on patauge dans des mares empuanties et bourbeuses. Des culottes rapiécetées, des bas à la juive, en coton blanc, troués, des gilets qui ressemblent à des torchons, pendent à des perches, comme des épouvantails.

A l'intérieur de ces noirs taudis, des grognements rauques de porcs se mêlent aux piaillements aigus des enfants. La même pièce sert à la fois de cuisine, de salle à manger, de dortoir et même d'étable.

Le prolétariat juif de Berditschew est venu s'entasser dans cette espèce de faubourg, où il grouille dans la crasse et la vermine, au milieu des ordures et des détritus de toute sorte qui descendent de la ville quand il plaît à la pluie de l'en nettoyer. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu d'endroit plus abject, plus répugnant, plus endolori, plus navré. Pas un arbre, pas une pointe d'herbe verte, pas une fontaine.

On ne comprend pas comment des cloportes humains peuvent vivre dans cette atmosphère de léproserie et de miasmes, dans cet affreux bourbier d'immondices. Des ficelles pourries, nouées à de hautes perches, indiquent les limites d'un enclos imaginaire — le *thoum* — inventé pour éluder la loi de Moïse.

Le jour du sabbat, il est défendu aux Juifs de porter quoi que ce soit, même un mouchoir de poche, en dehors de l'enclos de leur maison. Pour se soustraire à cette prescription tout en la respectant, les talmudistes ont imaginé d'entourer des quartiers entiers de hauts poteaux simulant une clôture, de sorte que, le jour du Seigneur, ils peuvent circuler dans ces limites, chargés de paquets ou de fardeaux, sans se rendre coupables de péché.

Quand on a traversé la rivière sur un pont de bois, le coup d'œil que présente Berditschew est plein d'imprévu et de nouveauté. La ville couronne des pentes abruptes, d'un ton de terre de Sienne brûlée. Émergeant d'une nappe de toits verts comme les eaux d'un étang, la tour du feu, très-haute, en briques rouges, monte toute droite, semblable à un phare. Un peu plus loin, le dôme de l'église russe s'arrondit comme un ballon énorme qui se gonfle. Et, au bout de la ville, dans une position avancée de sentinelle, retranché derrière la ligne belliqueuse de ses remparts, l'ancien

couvent de Carmes dont nous avons parlé superpose ses lourdes assises et élève, comme un drapeau déchiqueté par la mitraille ennemie, son frêle clocher percé à jour.

A la couleur de leur badigeon rose ou bleu, on reconnaît les maisons des riches Juifs, et à leurs murs blancs lavés à la chaux, les maisons des chrétiens.

Un pâle soleil glaçait d'argent les brumes frissonnantes qui remplissaient le fond du tableau; et, au premier plan, la rivière jaunâtre et visqueuse coulait, épaisse et lente comme une eau de fumier.

En voyage, tout est changement à vue, tout est contraste. On sort d'un musée pour visiter une boucherie; on laisse derrière soi un hôpital pour entrer dans un théâtre.

Berditschew qui n'a ni café ni restaurant, ni lieu de réunion d'aucune sorte, Berditschew qui est une ville sans plaisir et sans joie, a cependant une salle de spectacle, vaste baraque en planches où les troupes de passage donnent une représentation de loin en loin.

Le jour de mon arrivée, des affiches café au lait placardées sur les murs annonçaient pour le soir une opérette juive : *la Recrue,* jouée par des comédiens juifs, avec un orchestre juif. La troupe venait de Roumanie, et son directeur, M. Goldfaden, était à la fois l'auteur de la pièce et le compositeur de la musique.

Je ne pouvais manquer une si bonne occasion de voir le public des premières de Berditschew, et d'assister à un spectacle qui promettait d'être plein de couleur locale. L'aubergiste m'indiqua le chemin du théâtre :

— Descendez tout droit, traversez la grande place et montez à gauche.

Je me mis en route, glissant au milieu des fanges, cherchant à m'orienter sur les réverbères qui piquaient les ténèbres de leurs petites pointes jaunes. Je me perdis dans des démolitions, dans des terrains vagues et pierreux, dans des hangars borgnes et pleins de trous; après avoir franchi un fossé, — peut-être les fondements d'une maison, — je me trouvai enfin sur la grande place qui m'avait été indiquée. Des ombres la noyaient. On eût dit une mer. Les voitures qui la traversaient, avec un bruit sourd, leur capote de cuir noir relevée, prenaient des apparences vagues de gondole. Au loin, deux lanternes rouges, qui brillaient comme les falots d'un navire, indiquaient la porte du théâtre. Je réussis à y arriver.

Des cabriolets étaient rangés à la file, et les cochers, descendus de leur siége, se tenaient groupés en curieux, avec la marmaille, des deux côtés

de la porte de la palissade qui entourait la baraque comme d'une cour extérieure.

Dans le bureau des billets, misérable guérite dressée en plein vent, une superbe Juive, un coffret de fer devant elle, trônait, le corsage décolleté, des bracelets enlacés comme des serpents d'or autour de ses poignets souples et blancs, des bagues à chaque doigt, et à ses oreilles de grandes boucles de forme étrange qui scintillaient comme des diamants. Ses yeux étaient frangés de longs cils, et ses dents de neige souriaient entre ses lèvres de feu.

La salle était à demi pleine, mais sans cesse de nouveaux spectateurs arrivaient. Au fond, sur des gradins, le menu peuple était assis. Il y avait

La caissière du théâtre juif.

là des Juifs en guenilles qui sentaient l'ail, des servantes coiffées d'un mouchoir, les joues florissantes, les mains rouges. Au-dessus, dans une loge recouverte d'étoffe rouge, on voyait, coupés au ventre, les bustes de toute une famille israélite : le père, un beau brun; la mère, très-grasse, en grande toilette; les enfants, la tête frisée et ailés de grands cols, habillés non à la juive, mais à la parisienne.

Au point de vue du costume, ce public présentait très-peu de variété pittoresque. Les Juifs qui étaient venus au théâtre n'appartenaient évidemment pas aux sectes de la vieille croyance et à la communauté orthodoxe. Ils ne portaient ni la redingote longue, ni la calotte traditionnelle. C'étaient des Israélites mis comme des chrétiens. Leurs figures avaient pourtant toutes cette empreinte sémitique si frappante, cette expression intense

qui révèle bien plus la race que l'individu : race opiniâtre, têtue, rusée, tenace, active et souple, patiente et ferme, ne se laissant abattre ni par le malheur ni par l'oppression.

Dans la baraque mal éclairée, plusieurs belles Juives d'une pâleur mate faisaient briller l'éclat superbe de leurs grands yeux.

Aux stalles d'orchestre représentées par des bancs de bois grossier drapés de percaline rouge, des officiers russes, la raie au milieu de la tête, le lorgnon à l'œil, les mains gantées et appuyées sur la poignée de leur sabre, causaient avec des dames en toilette élégante.

Les musiciens, l'air ennuyé, promenant un long regard sur le public, vinrent enfin s'asseoir derrière leur pupitre.

Dans une loge, on voyait toute une famille israélite.

Le brouhaba des causeries tomba tout à coup quand le chef d'orchestre leva son archet. L'ouverture fut jouée avec beaucoup de brio. Les violons chantaient, les flûtes lançaient des fusées de trilles légers, les cymbales vibraient, la grosse caisse ronflait.

Il y avait dans cette musique alerte et jeune quelques éclairs de mélodie vraiment neuve. Cela tintait doucement à l'oreille comme un son de cor lointain perdu dans les bois; cela chuchotait et bourdonnait comme des mouches d'or dansant la farandole du printemps dans un rayon de soleil.

Enfin la toile se leva sur une salle basse, aux poutres saillantes, meublée de quelques chaises et d'une vieille table, sur laquelle étaient posés des chandeliers de cuivre à plusieurs branches. Une demi-douzaine de Juifs, en

long cafetan noir, la *tfioulime*[1] posée sur le front, les *peïssé*[2] bouclant sur l'oreille, de chaque côté des joues, marmottaient leurs prières, la tête couverte d'une sorte de drap bariolé. Ils tenaient un livre graisseux à la main et balançaient la tête de droite à gauche pour chasser les distractions. Cette célébration du culte en commun fut brusquement interrompue par l'arrivée d'un sergent instructeur accompagné de ses hommes. On eût dit un soliveau tombant au milieu d'une mare à grenouilles. Les Juifs se mirent aussitôt à sauter et à gambader comme des pantins, à crier et à se lamenter comme des enfants qui ont peur. Aucun d'eux ne voulait être soldat. Une musique vive et légère, comme l'écho d'un rire moqueur, chargeait encore cette scène d'un comique achevé. On riait à se tordre, surtout en entendant les raisons que donnaient ces pieux observateurs de la loi pour ne pas endosser l'uniforme de conscrit[3]. A bout de patience, le sergent recruteur les fit enlever de force. Et ils se débattaient comme de beaux diables, aux sons d'une musique au rhythme drôlatique comme leurs contorsions.

Au second acte, les fils d'Israël, tondus, rasés, nettoyés, sanglés dans un uniforme militaire, apprennent le maniement du fusil sous le commandement d'un officier de l'armée roumaine. Quand on leur crie : « A gauche », ils vont à droite. Soudain des *ran plan plan* belliqueux retentissent à la cantonade : c'est la générale qui bat. L'ennemi entre dans la ville. Une panique folle s'empare des conscrits, leurs mains tremblant de frayeur laissent tomber leurs armes; ils se jettent tous à plat ventre. Des coups de feu partent autour d'eux. Les soldats ennemis arrivent sur la scène, mais à la vue des cadavres qui jonchent le sol, ils se dirigent d'un autre côté.

Les héroïques descendants de Gédéon, qu'on aurait pu assommer comme de vulgaires Philistins, à coups de mâchoire d'âne, ne sont cependant pas morts.

Au troisième acte, ils se relèvent en se tâtant, pendant que l'orchestre joue en sourdine. L'officier, convaincu qu'il ne fera jamais d'eux des soldats sérieux, les renvoie et les chasse à grands coups de taloches. Dans le transport de leur allégresse, les Juifs exécutent alors une espèce de cancan final, sur un air de valse affolé et délirant. Les Juifs de la vieille croyance ne dansent jamais avec les femmes ; ils se livrent seuls ou deux à

[1] Gaine de cuir renfermant les dix commandements.
[2] Petites boucles de cheveux frisés.
[3] Presque tous les jeunes Juifs qui en ont les moyens émigrent, à l'âge de dix-sept à vingt ans, de Russie en Allemagne ou en Amérique, pour échapper au service militaire obligatoire.

deux, en se tenant par les épaules, à des sauts et à des gambades plus ou moins excentriques.

Cette opérette, lourde et indigeste, sans l'ombre d'intrigue, n'était qu'une farce mise en musique ; ce qui la rendait intéressante et comique, c'était son cachet « national », le charabia hébraïco-allemand dans lequel elle était jouée ; c'était la mimique des acteurs qui faisaient, avec la fidélité d'un miroir grossissant, la charge de ces Juifs orthodoxes et talmudistes, vivant en dehors de leur époque, figés dans leur long *talare*[1], momifiés dans leurs antiques mœurs et leurs anciens préjugés.

La pièce finie, les applaudissements ébranlèrent la baraque, on rappela les acteurs et l'auteur, puis la salle se vida, avec un bruissement de vagues, dans le silence de la nuit.

[1] Le *talare* est la longue robe noire, en forme de soutane, que portent les Juifs fidèles à l'ancien costume que leur avaient imposé les rois de Pologne.

Juives de Berditschew.

CHAPITRE V

JUIFS RUSSES.

Un compte d'auberge.

Berditschew est le quartier général, la ville sainte des Juifs de l'Ukraine, de la Podolie et de la Kyoeie. Où pourrait-on mieux étudier cette race étrange qui est restée, dans cette partie de l'Europe, ce qu'elle était en Italie, en France et en Allemagne au treizième siècle, et qui, en ce moment, attire de nouveau sur elle, de la part des Russes, les malédictions et les persécutions du moyen âge chrétien?

En tenant compte de la population flottante, on évalue à cent mille le nombre des habitants juifs de Berditschew. C'est ici que tous les colporteurs qui s'en vont, haletants, le dos courbé sous leur balle, battre les grands chemins de la Pologne, de la Bessarabie et de la Galicie, viennent faire leurs emplettes de bijoux, de colliers d'ambre et de corail, de dentelles, de mouchoirs, de savons et d'eau de senteur. Malgré la répugnance du Juif pour tout travail manuel, on en rencontre cependant, à Berditschew, qui sont orfévres, bijoutiers, couteliers, ferblantiers; mais la majorité ne fait œuvre de ses dix doigts que pour vendre et pour compter.

Jadis, à l'époque florissante des grandes foires qui se tenaient dans cette ville, on voyait sortir des anciennes grottes préhistoriques qui longent la rivière et servent de magasins d'entrepôts aux commerçants israélites, des richesses aussi merveilleuses que celles entassées dans la caverne fabuleuse d'Ali-Baba. La contrebande, plus facile, était alors très-active. Le héros du *Gil Blas* russe, Ivan Wuishiguin, engagé au service d'un Juif, nous raconte comment les choses se passaient.

Un matin, son patron attela trois chevaux à une bristchka recouverte de

toile et garnie à l'intérieur d'oreillers, de coussins, de caisses de toutes les formes et de toutes les dimensions. Après trois jours de voyage, on arriva devant une méchante auberge, à l'entrée d'un pauvre hameau composé de misérables cabanes. Le cabaretier témoigna beaucoup de joie de l'arrivée du Juif, son coreligionnaire, et dépêcha immédiatement dans une direction inconnue trois paysans avec trois lettres. A la nuit, plusieurs Juifs arrivèrent, les uns à cheval, les autres en char. Ils furent bientôt une vingtaine. Des paysans étaient venus s'attabler dans l'auberge, selon leur habitude, pour fumer des pipes, boire de l'eau-de-vie à crédit, manger du poisson

Un matin, son patron attela trois chevaux à une bristchka.

séché et gloser, à la lueur vacillante d'une *loutchina*[1], sur leur seigneur et son intendant. Les Juifs, ayant à s'entretenir de choses particulières, se retirèrent dans une pièce à côté et eurent une longue et bruyante conférence où la plupart du temps ils parlaient tous ensemble. A minuit, sous le prétexte qu'il devait dresser le lit de ses hôtes dans la salle à boire, l'aubergiste mit les paysans à la porte. Ceux-ci voulurent protester, mais on les calma en leur donnant du tabac et de l'eau-de-vie pour la route. Ils s'en retournèrent chez eux en chantant.

[1] Espèce de copeau qui, dans les campagnes, tient lieu de chandelle.

Peu après leur départ, le galop d'un cheval lancé à bride abattue retentit au dehors. Le cheval s'arrêta devant l'auberge, et l'inconnu qui descendit resta une demi-heure avec Mowscha, le patron du petit Ivan Wuishiguin, qui les entendit débattre le chiffre d'une somme d'argent. Puis l'étranger rentra dans la salle commune, vida un verre de wodka à la santé de l'honorable société, alluma sa pipe, remonta à cheval et repartit aussi vite qu'il était venu, dans la direction de la forêt.

Mowscha et ses compagnons se jetèrent tout habillés sur les matelas que l'aubergiste avait étendus à terre.

Avant l'aube, toute la bande se dispersa, et Mowscha, accompagné de quatre de ses associés et de deux chariots attelés chacun d'un cheval, prit le chemin de la forêt. — Le jour se levait lorsqu'un bruit de roues et de jurons se fit entendre. Mowscha sourit dans sa barbe rousse, et pressa le pas. Il rejoignit bientôt un convoi chargé de barriques de potasse et de goudron. Les conducteurs étaient tous des paysans, à l'exception d'un seul, un vieux Juif avec qui Mowscha échangea à l'oreille quelques brèves paroles. Après une marche de deux heures, on arriva en présence d'un détachement de garde-frontières kosaques, parmi lesquels se trouvait l'inconnu qui était venu, la nuit, à l'auberge. Aussitôt qu'il aperçut Mowscha, il s'éloigna du détachement et s'approcha des chariots avec l'officier de Kosaks.

— Que conduisez-vous là? demanda-t-il.

— De la potasse et du goudron, répondit le vieux Juif.

— Est-ce toi qui es le propriétaire?

— Non, noble seigneur, fit le Juif en montrant Mowscha qui s'avançait son bonnet à la main, l'échine courbée.

— Coquins que vous êtes! Vous conduisez de la contrebande! s'écria le monsieur en habit bourgeois.

— Oh! Votre Honneur, de la contrebande! Dieu nous en garde! Les honnêtes gens ne font pas ce trafic-là. Nous sommes de pauvres Juifs qui essayons de tirer profit d'un petit commerce de goudron et de potasse... Ayez l'obligeance de vous en assurer vous-même.

Le monsieur descendit de cheval, détacha de sa selle une petite tige de fer pointue, tira un couteau d'un sac de cuir et se mit à frapper sur les barriques en prêtant l'oreille; il introduisit ensuite sa petite sonde dans l'intérieur des tonneaux, puis il fouilla le fond des voitures et les poches des paysans.

— Allez au diable! s'écria-t-il d'un air de dépit affecté.

Les petits yeux de Mowscha brillèrent de joie.

A peine les Kosaks furent-ils hors de portée, il fit claquer ses doigts en riant.

— Attrapés! attrapés! répétait-il en clignant ses grosses paupières d'un air malin.

Le convoi arriva sans encombre à l'auberge d'où l'on était parti le matin.

Les barriques furent roulées dans la grange, et les paysans congédiés après qu'on leur eut payé leur salaire en eau-de-vie, en tabac et en harengs.

A la nuit, Mowscha s'enferma dans la grange avec le cabaretier et ses quatre associés, et procéda à l'ouverture des tonneaux, qui ne contenaient du goudron et de la potasse qu'au milieu, car leurs deux bouts étaient bondés de marchandises de prix : dentelles, toiles de batiste, pièces de soie, rubans et bijouterie. Ils emballèrent tout cela dans des caisses, firent fondre du plomb dans un réchaud, et, pendant que le petit Ivan attisait la braise, Mowscha marquait les marchandises et plombait les colis aussi exactement qu'on l'eût fait dans les bureaux de la douane russe.

Avant le jour, des Juifs débouchèrent de toutes parts avec des chariots et enlevèrent rapidement cette contrebande, puis Mowscha remonta sur sa britschka et reprit, léger et joyeux, le chemin du logis.

Pour mettre un terme à la contrebande juive, l'empereur Nicolas fit raser toutes les forêts voisines des frontières, sur une étendue de cinquante verstes.

Ce tzar énergique fut dur aux enfants d'Israël. Il leur interdit le costume polonais, la longue robe, les boucles de cheveux frisés : les *peïssé,* et le bonnet carré en peau de renard, dont ils se coiffent encore le jour du sabbat en Galicie. Ceux qui se montraient dans les rues en *talare* étaient arrêtés, conduits chez le chef de police; là, d'un coup de ciseaux on raccourcissait leur cafetan; et on les tondait comme des chiens s'ils avaient l'imprudence de porter des papillotes.

Ce qui était plus cruel, c'était le procédé employé alors pour le recrutement des soldats parmi la population juive. Les agents recruteurs arrivaient à l'improviste dans une ville ou un village, et se saisissaient de tous les jeunes gens qu'ils rencontraient dans la rue. Dans ces razzias se trouvaient souvent des enfants de huit à dix ans. On les faisait entrer dans une école militaire et on les convertissait à la religion orthodoxe. Une fois, on en baptisa trois cents ensemble, dans la Néva, et on leur donna à tous le nom de Jean (Ivan).

Nicolas contraignit les Juifs à prendre des noms de famille, à rédiger leurs actes légaux en langue russe et à se soumettre, comme les autres sujets de l'empire, aux lois du pays. Il leur défendit de s'administrer par eux-mêmes et de rendre la justice d'après les prescriptions du Talmud; mais le *Kahal* n'en est pas moins resté secrètement debout, et il n'est pas un Juif russe un peu orthodoxe qui ne soit soumis à ce gouvernement occulte, formé du conseil supérieur de la communauté. Le Kahal exerce des pouvoirs civils et religieux, il inflige des amendes, il lance des excommunications et fulmine des anathèmes [1].

Pour empêcher les Juifs de vagabonder en tziganes à travers l'empire ou d'émigrer comme ils le font, par familles, Nicolas leur défendit de séjourner

— Oh! Votre Honneur, de la contrebande! Dieu nous en garde!

ailleurs que dans les provinces du Midi. Il avait encore une autre pensée : il espérait tourner leur activité vers les travaux agricoles.

Le Juif qui avait obtenu la permission de voyager dans l'intérieur n'avait pas le droit de passer la nuit dans les murs d'une ville russe; au coucher du soleil, il devait se retirer du côté des faubourgs sous peine de punitions sévères.

Aujourd'hui, la loi s'est humanisée. Tout Juif qui a un grade universitaire, qui est admis dans une gilde de marchands ou fait partie d'une corporation d'artisans, peut s'établir où bon lui semble, à Pétersbourg comme à

[1] En Galicie, le Kahal prononce fréquemment l'anathème contre un propriétaire chrétien. Le malheureux ne peut plus alors vendre son blé. Il est mis en interdit. Pas un marchand juif ne fait d'affaires avec lui. Qu'on juge de sa situation dans un pays où tout le commerce est entre les mains des Juifs.

On trouve dans les nouvelles et les romans de deux écrivains galiciens, MM. Sacher-Masoch et Franzoz, les détails les plus curieux sur les mœurs absolument inconnues de ces Juifs talmu-

Moscou. Mais sur les deux millions trois cent mille Israélites qui vivent en Russie, il y en a encore deux millions, isolés et parqués comme dans un immense ghetto, dans les provinces de la Petite Russie et de l'ancien royaume de Pologne.

Refoulé vers les confins de l'empire, séparé du reste de la nation, isolé et solitaire au milieu de ceux qui l'entourent, le Juif russe a conservé non-seulement la pureté de son sang, mais l'inviolabilité de son caractère. Comme tous les humiliés et les persécutés, il vit en dedans, concentré en lui-même, fidèlement attaché à ses souvenirs, à sa langue; fanatique pour tout ce qui touche à ses habitudes et à ses traditions religieuses, il a conservé, dans sa puissante individualité, une haine cachée et profonde de

Le petit Jean attisait le feu.

l'étranger. La civilisation ne l'a pas atteint; il a su, avec une obstination acharnée, se tenir en dehors de ses influences et de ses contagions. Tel il était au treizième siècle, tel on le retrouve aujourd'hui, portant le même costume, la même barbe, ne connaissant pas d'autre livre de prières et de lois que le Talmud; pour se conformer aux préceptes de cet évangile sévère, le Juif orthodoxe ne mange qu'une fois dans la journée, un peu avant le coucher du soleil, et presque toujours son repas se compose de mets froids, de radis, de concombres, de harengs, de pois chiches. Ceux d'entre eux qui

distes et orthodoxes, dont beaucoup d'Israélites français ignorent même l'existence. Enchaînés par des lois religieuses surannées, sans émancipation morale, condamnés à l'immobilité par la stricte observance de l'Ancien Testament qui confond le spirituel avec le temporel, ces Juifs forment un monde à part; ils ne ressemblent d'aucune façon aux autres Israélites qui ont abandonné les étroites prescriptions ritualistes, et qui, en Russie comme en Pologne, se donnent eux-mêmes le nom de « Juifs civilisés » (*civilisirte Juden*).

observent les préceptes talmudiques dans toute leur rigueur n'approchent jamais de leurs lèvres ni eau ni bière. On sait que le Talmud attribue à l'eau des influences malfaisantes. Il ordonne cependant aux Juifs de se baigner fréquemment. Mais il faut voir les ignobles piscines où ceux-ci se livrent à leurs ablutions! Souvent la baignoire est représentée par un tonneau enfoui à niveau du sol, au fond d'une cave. A la file, l'un après l'autre, tout nus, jeunes et vieux s'y plongent quelques minutes et en ressortent plus sales et plus crasseux qu'ils n'y sont entrés.

Les *hadjidimes*[1] s'imposent des jeûnes à côté desquels le carême des Chartreux est un festin. Ils se soumettent à une pénitence volontaire appelée *téchouba gakana*, qui consiste à ne prendre pendant six années consécutives presque aucune nourriture d'un samedi à l'autre. Les hadjidimes restent quelquefois vingt-quatre heures de suite, leur Talmud sur les genoux, à prier ou à méditer. A ce régime-là la plupart crachent le sang, sont épuisés d'anémie ou rongés par quelque maladie cutanée. Pâles, défaits, déguenillés, ils errent comme des fantômes dans l'étroite et infecte ruelle qui conduit de leur misérable logis à la maison de prières. — Ils croient se rendre agréables à Dieu en ne changeant ni de vêtement, ni de chaussures, ni de linge avant que leur costume tout entier tombe en loques. Quand ils rencontrent un chrétien, ils se détournent à sa vue. Et quand un chrétien a mangé dans une de leurs assiettes, ils la brisent.

Le Talmud blâme le célibat à tout âge de la vie. C'est pourquoi les Juifs orthodoxes se marient à seize ans au plus tard. Avant la promulgation d'un oukase du tzar Nicolas, qui voulait empêcher la trop grande reproduction de l'espèce, ils épousaient à douze ans des fillettes de dix ans. — Le mari trop jeune pour gagner sa vie est entretenu avec sa femme par son beau-père; la plupart du temps, l'habitation et la table sont communes. A l'époque de la conscription, le jeune Juif a déjà deux ou trois marmots. Ainsi s'explique sa répugnance pour la carrière des armes. On ne trouve pas de plus mauvais soldats que le talmudiste russe et polonais. Sur une scène populaire, la présence d'un conscrit juif est toujours un élément comique d'un succès assuré.

Les unions précoces jointes aux longs jeûnes abâtardissent et étiolent la race, la rendent incapable de tout travail demandant un effort soutenu, exigeant une dépense de force musculaire. Aussi les Juifs de ces contrées ne sont-ils réellement aptes qu'à la spéculation et au négoce.

A Berditschew, les mariages se célèbrent à la porte de la synagogue. Le

[1] Secte professant la stricte observance.

couple est obligé de s'y rendre à pied, entre dix et onze heures du soir, souvent par une pluie battante, à la lueur des torches et aux sons d'une musique infernale. Le mari est ensuite ramené au domicile de sa femme, et la musique, qui se répandait un instant auparavant en notes joyeuses, ne joue plus que des airs tristes et funèbres. Le lendemain, on rase la tête de l'épouse et on la coiffe d'une horrible perruque dont les faux cheveux mêmes sont faux.

A la naissance d'un fils, il y a de grandes réjouissances, et l'on suspend durant tout un mois au-dessus du lit de la mère et de l'enfant divers écriteaux sur lesquels sont tracées en lettres hébraïques des sentences et des maximes de ce genre : « *Dieu garde Israël par le ministère des anges, et te protége de tout malheur.* » Au bout des trentre jours, l'enfant est « racheté » si c'est un premier-né, car, d'après l'ancienne loi, tous les premiers-nés devaient être consacrés au Seigneur. On appelle un *kahan,* c'est-à-dire un descendant de prêtre, et on lui donne six à huit roubles pour qu'il libère l'enfant et le rende à ses parents; ensuite le petit Juif est élevé dans le *cheider,* c'est-à-dire dans l'école biblique et talmudique.

Les cérémonies de la mort ne sont pas moins curieuses que celles du mariage et de la naissance. Dès que le moribond a rendu l'âme, on rassemble précipitamment tout ce qui est nécessaire à l'ensevelissement de son corps. Puis les fossoyeurs arrivent, prennent une planche qu'ils attachent tant bien que mal à deux perches, placent le cadavre sur ce brancard improvisé, et l'emportent. Maintes fois il est arrivé que le mort mal assujetti a roulé en chemin dans le ruisseau ou dans la boue.

Les Juifs orthodoxes de Berditschew, comme ceux de Pologne et de Galicie, reconnaissent pour chef suprême le rabbin de Sadagora, auprès duquel ils se rendent fréquemment en pèlerinage et qu'ils vont consulter, s'ils en ont les moyens, dans les circonstances difficiles. Ce rabbin passe pour avoir le don de prophétie et le pouvoir de faire des miracles.

Ces Juifs de l'ancien type, conservateurs et orthodoxes, vivant dans l'ignorance du temps qui marche et du progrès qui s'accomplit, forment encore les deux tiers du peuple hébreu, mais ils ne se rencontrent plus qu'en Russie, en Pologne et en Galicie.

Ils s'assemblent dans de sombres synagogues aux murs dégradés et humides, ou dans de sordides chapelles installées dans des maisons particulières. Là on les entend se livrer à un effroyable charivari; et quand la lune se montre dans son plein, ils viennent jusque dans la rue la saluer, en aboyant à sa face, affublés d'un costume étrange et cabalistique. — Ils se partagent en une infinité de sectes. A Berditschew, on en compte une

trentaine. Chacune d'elles se prétend la plus sainte et la plus agréable au Seigneur. Tous ces Juifs ne connaissaient qu'un livre, le Talmud, et condamnent les autres livres comme des œuvres impies et sacriléges. Ils ne savent pas d'autre alphabet que l'alphabet hébraïque, et écrasent de leur mépris ceux de leurs coreligionnaires qui s'écartent du texte mosaïque, du formalisme des prières, des cérémonies primitives du culte. C'est à ces derniers, aux Juifs réformés ou émancipés, que nous avons appliqué le nom plus poli d'Israélites.

On peut dire qu'en Angleterre, en France, en Suisse, en Italie, il n'y a plus, aujourd'hui, que des Israélites se distinguant des vrais Juifs par leur cosmopolitisme, leurs vues extrêmement libérales, ne se faisant pas scrupule de laisser leur magasin ou leurs comptoirs ouverts le jour du sabbat, ni de s'attabler dans le premier restaurant venu, sans s'inquiéter si la viande qu'on leur sert provient d'un animal tué selon le rite hébraïque. Un écrivain juif a dit, avec raison, qu'il y a maintenant des milliers de familles où le judaïsme commence à la circoncision et s'arrête là.

Un enterrement juif à Berditschew.

En Russie et en Pologne on peut faire aussi, mais sur une toute petite échelle, la même observation; la jeune génération israélite qui fréquente les

universités se détache peu à peu du judaïsme des rabbins, néglige les prescriptions étroites d'un culte surchargé de pratiques extérieures, dépouille la vieille défroque des talmudistes et des orthodoxes, et revient chez elle, ses études achevées, la tête farcie d'idées et de croyances nouvelles, de doctrines matérialistes, athées et nihilistes.

La contagion a gagné les femmes. Parmi les jeunes Juives de Berditschew, on m'en a cité plusieurs qui sont d'ardentes révolutionnaires, des « propagandistes » qui finiront peut-être un jour comme Jessa Heffmann et tant d'autres de leurs coreligionnaires, en ce moment en prison et dans les mines.

— Expliquez-moi, disait un procureur à un vieux Juif dont le fils avait été arrêté avec des nihilistes, pourquoi l'on trouve tant de révolutionnaires parmi vous[1]. Ce ne sont pas les pauvres diables, ce sont les riches surtout qui se mettent là dedans. On dit que les Juifs aiment à amasser. Eh bien, ces garçons-là donnent leur argent pour faire de la propagande; ils donnent le sang et la sueur de leurs pères; ils prêchent contre la propriété, contre le capital et les capitalistes, contre les fabricants, les propriétaires d'usine; et parmi ces fabricants, ces propriétaires, ces capitalistes, il y a tant d'Israélites qu'on ne les compte plus, surtout dans notre région. Vos enfants combattent contre vous. Comment expliquer ce fait?

— La cause de cette situation, c'est à la fois nous et vous... Oui, c'est notre faute, à nous autres parents, si nos enfants sont sous les verrous. Nous sommes restés croyants, eux ne le sont plus. Notre foi n'est plus la leur. Ils ne prient plus avec nos prières, et ils n'ont pas davantage vos croyances... Quand mon fils est revenu dans sa famille après avoir terminé ses études à l'université, tout lui était étranger, notre religion, nos habitudes, nos affaires, nos idées, tout, même notre argent, notre fortune, cet argent qui donne au Juif une situation et une force... Lui, l'Israélite, c'est le collége qui l'a séparé de la société dans laquelle il vivait auparavant, et il ne lui en a point donné une nouvelle..... Ses camarades chrétiens ont devant eux une carrière tout ouverte, lui n'en a pas. L'État ne veut pas de Juifs parmi ses serviteurs; il ne fait d'exception que pour les grands savants et les grands artistes. Aussi les autres, la masse, ceux qui n'ont ni une grosse fortune, ni un grand talent, ni une science hors ligne, au sortir des écoles, se trouvent comme dans un endroit sans chemins : pas de retour possible vers les leurs, pas de route qui les conduise vers d'autres. Il faut

[1] *Israélites et nihilistes*, récits d'après nature.

vivre cependant, et vivre avec un but. Le jeune homme est intelligent, il a dans la tête comme un tourbillon d'idées, il est instruit, plus instruit que ses camarades chrétiens..... Alors il cherche quelque chose à faire; il cherche avec sa tête et il cherche avec son cœur, et il sent, dans ce cœur, comme un affront de ce qu'il est un étranger partout, au milieu des siens et parmi les chrétiens. De son affront à lui, il passe par la pensée aux affronts des autres, aux affronts de quiconque, sur cette terre, se croit blessé et outragé. Alors, il lui semble qu'il est de son devoir de réparer tous ces affronts-là, de se lever pour lui-même et pour ceux des siens qui ont reçu des outrages, et pour tous les outragés. Mais un homme isolé ne peut rien faire; on ne peut pas combattre à soi tout seul. Avec qui mettre ses idées en commun? Avec qui travailler? Avec qui vivre? Je vous ai dit, monsieur le procureur, qu'il n'avait pas de possibilité de retour vers les siens, pas de chemin vers les vôtres; alors il va vers les autres, vers *eux*... Chez les nihilistes, que l'on soit Israélite, Russe, Polonais, Allemand, c'est tout un. Vous êtes de la religion de Moïse, ça ne fait rien. Vous n'avez pas de religion du tout, ça ne fait rien. Les nihilistes ne s'occupent pas de tout ça. Nos enfants sont intelligents, ils ont de l'éducation et de l'argent : chez les nihilistes, ils ne sont pas seulement les égaux des autres, ils sont les premiers; on ne les met pas à la porte, on ne leur tourne pas le dos, on ne leur fait pas sentir qu'ils ne sont que tolérés : on les recherche, on les aime, ils sont les premiers..... Monsieur, mettez tout cela ensemble, ajoutez-y leur jeunesse, et vous comprendrez pourquoi ils sont avec les socialistes.....

La religion juive, comme les religions catholique et musulmane, n'est pas reconnue en Russie, elle n'est que tolérée et doit se plier à tous les caprices bureaucratiques du gouvernement le plus bureaucratique de l'Europe et de l'Asie; elle est soumise à la direction des cultes à Saint-Pétersbourg, auprès de laquelle elle est tenue d'avoir un représentant.

Les classes dirigeantes ont conservé en Russie, vis-à-vis du Juif, les anciens préjugés des peuples superstitieux du moyen âge. Pour elles, le Juif est « l'homme immonde », l'homme d'outrage, l'homme sur lequel tout le monde crache, le bourreau qui planta la croix sur le Golgotha. Toutes les portes lui sont fermées, à moins qu'il ne fasse sonner et briller dans ses mains aux ongles crochus une poignée d'or. Il lui est défendu d'avoir des chrétiens à son service. Dans l'armée, il n'a aucun avancement à espérer. Un jour, à Sébastopol, Nicolas passait en revue la flotte de la mer Noire; frappé de la précision des exercices de deux matelots, il ordonna de les

faire passer officiers. On lui répondit qu'ils étaient Juifs. « Demandez-leur, dit le Tzar, s'ils veulent changer de religion. » L'aide de camp leur transmit ces paroles comme un ordre. Les deux jeunes gens s'embrassèrent, puis se précipitèrent ensemble dans les flots, aimant mieux mourir que trahir leur foi.

Pendant l'insurrection de Pologne, les Juifs s'étaient surnommés : « les Polonais de la loi de Moïse ».

Les Russes leur reprochent leur cupidité excessive, leur indifférence hostile pour le pays et le peuple qui leur donne asile, leur obstination à faire bande à part, à former une nation dans la nation, à vivre comme des étrangers, des parasites et des exploiteurs. Partout où ils s'abattent, le paysan est démoralisé et ruiné. — Parcourez, ajoutent les Russes, parcourez nos campagnes des provinces du Sud, pénétrez, si vous en avez le courage, dans cette masure malpropre, au toit de chaume pourri, qui s'élève à côté d'une mare puante, au milieu du village et au bord de la route : entre ses quatre murs froids et nus vous trouverez le Juif, retranché avec sa nichée derrière un treillage de bois, vendant jour et nuit, à travers un petit guichet, de l'eau-de-vie frelatée à des paysans, à des femmes, à des enfants. Il a recours à tous les moyens pour augmenter sa clientèle et grossir les dépenses. Une scène du *Gil Blas russe* donne une idée exacte de la manière dont les Juifs procèdent avec les villageois.

Il s'agit d'un règlement de compte entre Mowscha, le débitant israélite, et un riche paysan arrivé la veille du marché avec deux voies de froment et d'orge, et deux vaches qu'il veut vendre.

Comme le Juif remarque que le paysan se dispose à souper très-sobrement avec un de ses compagnons, il s'avance gracieusement vers lui et le prie d'accepter un petit verre de sa meilleure eau-de-vie.

— Excellente! s'écrie le paysan. Et le Juif s'empresse de faire remplir une seconde fois son verre.

L'eau-de-vie est très-forte. La tête du paysan commence à se troubler : — Apporte-nous, dit-il au Juif, un quart de la même, mais cette fois, c'est moi qui paye.

Le Juif apporte le quart demandé : puis il va dans le village chercher les plus robustes buveurs et les amène pour qu'ils se régalent avec le paysan. Les « quarts » succèdent aux « quarts », et les idées se brouillent, et les langues s'épaississent; l'eau-de-vie devient de plus en plus faible, et les buveurs s'en plaignent, mais le Juif demeure sourd aux réclamations, essuyant avec résignation toutes les injures dont on l'accable. Enfin les buveurs roulent les uns après les autres à terre, et s'endorment. Le lende-

main, le Juif prend le riche paysan à part et lui dit : — Il serait temps de régler notre petit compte; il date de quelques mois et commence à s'élever un peu haut.

— Ah! pas aujourd'hui... Remettons ça à une autre fois... Votre eau-de-vie m'a donné une si violente migraine que je n'y vois plus.

— Non, non, les bons comptes font les bons amis. Un compte réglé est un compte réglé. On est bien plus tranquille après, insiste le Juif qui se refuse à tout délai et veut profiter de l'état de son client encore tout brouillé d'ivresse. Il ouvre son livre de comptes, rédigé en hébreu, le feuillette d'une main, tandis que de l'autre il tient un morceau de craie.

Le Juif vend jour et nuit de l'eau-de-vie.

— Te souviens-tu d'avoir logé trois jours avant la Saint-Nicolas d'été?

— Parfaitement.

— Le matin, tu pris un demi-quart d'eau-de-vie, n'est-ce pas?

— Oui.

— Regarde si je marque, dit le Juif, et il trace un petit trait blanc sur la table.

— Puis ton gendre étant venu avec Rikita, tu pris un second quart.

Sur quoi le Juif crayonne un autre trait.

— A dîner, tu pris encore deux huitièmes.

Ici encore deux traits, sans distinction de mesures.

— Après le repas...

Mais le paysan, qui n'a cessé de se gratter les oreilles et de se frapper le front, interrompt le Juif...

— Pann arender[1], je n'y tiens plus vraisemblablement; fais apporter de l'eau-de-vie, la tête me fend.

Le Juif, qui en est où il voulait en venir, crie d'une voix éclatante:

— Hé! Sarka! Rifka, de l'eau-de-vie pour le hospodar[2].

Le paysan vide un grand verre en se trémoussant et en faisant une grimace affreuse; et l'affaire prend aussitôt une autre tournure.

— Après le repas donc, tu demandas un demi-quart.

— Oui.

Un trait.

— Et à l'arrivée d'Ivan, un autre quart.

Ils viennent au cabaret avec tout ce qu'ils ont.

— Ce n'est pas moi qui l'ai demandé, c'est Ivan.

— Bien.

Un autre trait, rangé sous les autres.

— Le soir, tu pris un demi-quart?

— Oui.

Nouveau trait.

— Et le lendemain matin, pris-tu quelque chose?

— Non, rien.

— Rien, bon.

Un trait.

— Au dîner du lendemain, tu pris une demie.

[1] Titre dont les paysans de Lithuanie honorent les Juifs.

[2] Qualification que les Juifs donnent aux paysans qu'ils veulent duper.

— Non; un demi-quart seulement.

— Eh! mon Dieu, oui, un demi-quart, fait le Juif, et il n'en trace pas moins un trait qui représente une demie.

L'opération continue de ce train; Rifka et Sarka ne cessent de verser de l'eau-de-vie au paysan et le Juif d'aligner des traits que le « hospodar » reconnaît ou nie sans que le Juif tienne aucun compte de ses contestations.

Les yeux du paysan s'obscurcissent, ses paupières se ferment à demi, sa tête tourne.

Le Juif, qui l'observe, tire alors de son gilet un morceau de craie à deux pointes, et ne procède plus que par doubles traits. Quand la table est couverte, il appelle des paysans pour être témoins du compte; l'addition est faite, et l'on donne au total des traits la valeur correspondante en argent. Le « hospodar » se trouve avoir bu sa meilleure vache et tout son convoi de grain, formant ensemble un total plus que décuplé de sa dette réelle.

Si le buveur n'est pas solvable, le Juif ne lui donne à boire que sous nantissement. La passion de l'eau-de-vie est si forte qu'on voit des paysans et des paysanes venir au cabaret avec tout ce qu'ils ont; amener des veaux et des brebis, apporter des poules, des canards, ou sur les épaules un instrument de travail, une roue de chariot. Un pauvre diable est-il dans l'impossibilité de payer? Le Juif ne le laissera pas partir avant de l'avoir dépouillé de sa redingote ou de sa pelisse, ou même de ses bottes[1].

Les Juifs ont aussi l'habitude d'attendre, sur la place du marché, le paysan qui arrive avec sa charrette chargée de blé ou de légumes. Ils en débattent le prix avec lui, puis ils l'emmènent boire, et l'enivrent. Pendant que le moujik dort dans un coin, souvent à terre, les Juifs déchargent la charrette, et quand elle est vide, ils y hissent le pauvre diable, et fouettent le cheval qui reprend tranquillement le chemin du village.

L'aubergiste juif est presque toujours épicier et banquier. Il prête à la petite semaine. Mais pour le Juif semer de l'argent, c'est récolter de l'or. Malheur au moujik qui se laisse prendre dans l'engrenage de l'emprunt! — Toute petite et insignifiante d'abord, sa dette gonfle à vue d'œil. C'est la grenouille qui, sans éclater, s'enfle et devient aussi grosse que le bœuf. Il pensait s'engager pour une somme de quatre-vingts roubles; en fin de compte, c'est huit cents roubles qu'il doit. Il recourt au juge. Le Juif l'achète. Le paysan, sans défenseur et sans appui, est condamné. Les

[1] « Plus du septième des Juifs de la Petite Russie, dit M. Reclus dans sa *Nouvelle Géographie universelle*, sont cabaretiers et ramassent ainsi, kopeck à kopeck, le petit avoir du paysan; mais il en est aussi qui tombent dans la misère : dans l'Ukraine occidentale, on compte plus de vingt mille mendiants israélites. »

recors arrivent, mettent sa terre sous séquestre; un mois après, elle est vendue aux enchères, et lui, sa femme, ses enfants, sont jetés, dépouillés et affamés, aux boues du chemin.

Tant que les banques agricoles ne se développeront pas, il en sera ainsi, et les mesures policières seront aussi impuissantes, d'un côté, à détruire l'usure que, de l'autre, à arrêter le mouvement antisémitique qui en est la conséquence.

C'est contre le capital, représenté par le Juif enrichi, que se lève le paysan ruiné.

Jadis il était le serf du seigneur dont il incendiait le château; aujourd'hui il est le serf du Juif dont il pille la maison.

Cette lutte, qui prend des proportions si graves pour l'avenir, n'a pas le moindre caractère religieux; elle est purement économique et sociale.

L'étranger remonta à cheval.

CHAPITRE VI

KILYNA.

C'était un complot qu'ils ourdissaient.

Le train marchait de cette allure prudente et sage des chemins de fer russes, qui semblent toujours transporter quelque chose de fragile : de la porcelaine ou une couronne.

Il était deux heures du matin. Au milieu d'un ciel troublé et agité où roulaient, semblables à des vagues écumeuses, de gros nuages au ventre blanc, le croissant recourbé de la lune vacillait comme un petit esquif d'or ballotté par la tempête.

Au-dessous de ce ciel en guerre, dans le vaste silence et la solitude infinie des steppes, la terre dormait, ensevelie dans une paix sacrée. On n'entendait rien autre chose que le halètement saccadé de la locomotive, qui éructait bruyamment sa vapeur. Parfois, une fusée d'étincelles partait et flottait dans l'air comme une chevelure en feu. Puis tout retombait dans l'uniformité vague de la nuit. A droite, à gauche, des plaines se déroulaient, immenses, toutes noires de leur profondeur. Çà et là, une flaque d'eau, comme un morceau de nacre ou de verre, luisait, frappée par les clartés intermittentes et obliques de la lune.

J'étais en route depuis une heure. Berditschew m'avait montré tout ce que peut montrer une pauvre ville de province où grouillent, entassés dans une sorte d'égout à ciel ouvert, soixante mille Juifs qui sentent mauvais.

J'éprouvais un si pressant besoin d'échapper à cette atmosphère fétide, que je n'avais pas voulu attendre jusqu'au lendemain pour partir. A minuit, je m'étais fait conduire à la gare, après avoir passé le reste de ma soirée dans une famille polonaise à laquelle on m'avait recommandé, et où j'avais eu le plaisir de rencontrer madame Monkiewiez-de-l'Arbre, qui a écrit sur la Volhynie et l'Ukraine des nouvelles d'une saveur exquise.

Elle avait bien voulu nous lire un de ses intéressants récits, rempli de détails curieux sur les mœurs de ces provinces peu visitées et peu connues. Seul dans mon wagon, je songeais à la douce Kilyna, type poétique et charmant de la paysanne ruthène. Je voyais devant moi, dans l'évocation du souvenir, l'adorable héroïne de la nouvelle de madame Monkiewiez, avec sa couronne de magnifiques cheveux blonds piqués de fleurs naturelles et enlacés d'un ruban de laine rouge. Chargée de deux seaux vides, elle descendait lentement, en plein soleil, grande, élancée et fière, le sentier qui mène au puits. Sa robe d'indienne aux couleurs vives était coquettement relevée sur ses jambes nues. Un jour de semaine, et par une si belle journée, porter des bottes, c'eût été un luxe ridicule! Sa chemise de toile fine, richement brodée, était retenue à la descente des épaules et aux poignets par de petits rubans de soie ponceau. Des colliers de verroterie et de corail incrustaient leur mosaïque bariolée dans les blancheurs de marbre de la chemise arrondie par les contours délicats d'une poitrine de vierge; ses joues étaient roses comme une églantine, et dans ses yeux brillaient les ardeurs d'une belle fille qui épanouit sa force et sa jeunesse au milieu de l'universel épanouissement du printemps. A sa vue, les jeunes paysannes qui bêchaient les jardins voisins en chantant une wesnianka[1] s'interrompirent et coururent au-devant d'elle. Les fleurs qui ornent les cheveux de Kilyna n'annoncent-elles pas qu'elle est fiancée? A quand la noce? Ah! comme on s'amusera, comme on dansera!

— Mais je ne suis pas encore *volosna*[2], répond la jeune fille en rougissant.

— Va, tu le seras bientôt!

Et les jeunes paysannes mènent autour d'elle une ronde, et dansent en improvisant des couplets de circonstance.

A ce moment la porte du parc du château de Kourylouvska s'ouvrit, et une jeune demoiselle, vêtue avec un extrême bon goût, se montra en compagnie d'un jeune homme. C'était mademoiselle Wanda Bielska, fille de madame la maréchale, propriétaire du château de Kourylouvska.

[1] Chanson de printemps.
[2] *Volosné*, maire de la commune. *Volosna*, femme du maire.

S'interrompant dans leurs chants et dans leur danse, les paysannes s'avancèrent en troupe au-devant du jeune couple pour lui baiser les mains. Bien que le servage ait été aboli, les anciennes traditions de soumission et de respect envers ceux qui étaient jadis maîtres et seigneurs, se sont conservées dans les campagnes.

— Bonjour, jolie fiancée! s'écria Wanda; et elle expliqua à son cousin, qui venait de l'étranger, que Kilyna allait épouser le volosné du village, veuf depuis deux ans.

— Aime-t-elle son futur? demanda le jeune comte.

— Si elle l'aime? fit Wanda en riant. Croyez-vous que nos paysannes soient des héroïnes de romans? Sa mère lui a dit qu'il fallait bien finir par se marier un jour, et que cet homme-là ou un autre, c'était bien la même chose... Elle pourrait tomber plus mal; on ne rencontre pas tous les jours un gospodar (monsieur), un volosné.

Les jeunes paysannes avaient repris leur chanson en chœur.

Pendant ce temps, un nouveau personnage était entré en scène. C'était un petit homme d'un extérieur repoussant, vêtu d'une redingote râpée, un *tchinovnik* (fonctionnaire russe), appartenant à la caste cléricale, et qui remplissait auprès du volosné les fonctions de secrétaire adjoint. Les maires élus par les communes ne sachant ni lire ni écrire, le gouvernement leur impose des *pysar,* c'est-à-dire des écrivains, qui ne tardent pas à prendre la haute main dans toutes les affaires de la *volost* (commune).

Le pysar jeta au jeune comte un regard haineux. Il adressa un compliment à Kilyna; mais celle-ci lui répondit par une plaisanterie qui parut vivement blesser le petit homme.

— Rentrons au château, dit la jeune demoiselle à son cousin. Ce pysar me fait peur. — Ils remontèrent le sentier qui conduisait à la porte du parc. Ce parc, datant de la fin du dix-huitième siècle, était une merveille. Il avait été tracé par le même jardinier artiste qui avait créé le fameux jardin de Sofiouska, chez le comte Potocki.

Depuis la maladie de sa vieille mère, mademoiselle Wanda Bielska gérait le domaine seigneurial.

Ce n'était pas la seule demoiselle polonaise de la contrée qui se fît remarquer par ses aptitudes administratives et son bon sens pratique. Elle et sa mère aimaient leurs terres avec passion. Ce vieux château était pour elles une sainte relique de famille. Dans l'ombre de ces grands arbres, que de souvenirs dormaient! Le dôme vert de la petite église qu'on apercevait au loin leur rappelait toutes les joies et toutes les douleurs de leur vie.

Elles s'étaient attachées à ce sol, tombeau de leurs ancêtres, comme le

lierre s'attache aux ruines; et elles semblaient n'avoir qu'une pensée : faire autour d'elles le plus de bien possible.

Devant le château un vieillard attendait. Il s'approcha de mademoiselle Wanda :

— Tu as l'air triste ce matin, Bonaventure; qu'as-tu? lui dit-elle.

— J'ai un gros chagrin, mademoiselle. Et une larme se perdit dans sa moustache grise.

— Quoi donc?

— Il s'agit de mon fils... Vous avez bien voulu payer son éducation, et vous savez s'il a étudié, le jour et la nuit!... Il était à la veille de son dernier examen, parfaitement préparé, et il allait pouvoir entrer à l'Université... Mais...

— Qu'est-il arrivé?

— Hélas! Il a oublié qu'il est défendu de parler polonais à l'école : on l'a chassé du gymnase malgré sa conduite exemplaire.

Le vieillard sanglotait.

Mademoiselle Wanda lui promit d'écrire au gouverneur et d'intercéder pour son fils.

L'époque fixée pour le mariage de Kilyna était proche. Mais à mesure que les jours s'écoulaient, la jeune fille devenait plus inquiète, plus triste. Elle ne savait pourquoi, lorsqu'elle filait, assise sur la *prizba* [1], les chansons gaies ne lui venaient plus aux lèvres. Elle chantait comme si elle eût déjà été une malheureuse *moloditza* [2] :

« N'étais-je pas dans les champs — Le froment doré? — Pourquoi m'a-t-on coupé — Et lié en gerbe?

« N'étais-je pas chez ma mère — L'enfant aimée? — N'étais-je pas chez mon père — La fille unique?

« Pourquoi m'a-t-on mariée? — Le monde est fermé pour moi. — Oh! ma triste destinée! — Ma triste destinée! »

Quand elle chantait ces choses-là, involontairement ses beaux yeux se remplissaient de larmes; et elle ne savait comment cela se faisait, elle pensait alors au jeune homme qu'elle avait rencontré en allant au puits avec mademoiselle Wanda. Il l'avait regardée d'un œil si doux, si bienveillant! Et sa figure était belle comme celle des saints de l'Église. « Que les demoiselles, se disait-elle, sont heureuses! Quand elles épousent des hommes pareils, elles sont sûres de ne pas être battues! »

— Ah! si l'on pouvait ne pas se marier, maman! dit-elle un jour à sa mère.

— C'est impossible, lui répondit la vieille. Tout le monde se moque

[1] Banc en maçonnerie, qui fait le tour de toute chaumière petite russienne.

[2] Femme mariée.

[illegible] des [illegible]-
Mais qu'[illegible]
[illegible]
[illegible] arcens [illegible]-

[illegible] N

[illegible] dépendre
[illegible]

[illegible] vivier
[illegible] verrait
[illegible] pas
[illegible] et de
[illegible] la [illegible] et
[illegible] disait-on,
quelque odieux
[illegible] [illegible]aire.

[illegible] les [illegible]
[illegible] une rivière
[illegible] pelerine
[illegible] cette troupe
[illegible] Sylvias, ou

[illegible] au milieu de la
[illegible] pas avec elles, et
[illegible] sur le gazon. La galerie
[illegible] le gracieux voyageurs que
[illegible] avec une dou-
[illegible] vers le réseau des
[illegible] se dérant d'étoiles
[illegible] ne passent pas
[illegible] de l'étrange phéno-
[illegible] plus jeune que celle
[illegible] une comète.

ELLE S'AVANÇA ENCORE, PERDIT PIED ET DISPARUT.

Page 72.

d'une fille qui ne peut cacher ses cheveux gris sous le mouchoir des moloditza. Je sais bien que le mariage n'est pas le bonheur... Mais qu'y faire, mon enfant? Dieu a voulu que les filles se mariassent. Il faut subir la loi commune. Allons, file, file, presse-toi pour finir les essuie-mains nécessaires à la noce.

— J'aimerais mieux mourir! soupira Kilyna.

— Que la croix du Seigneur soit avec toi! s'écria la vieille effrayée. Ne parle plus ainsi, cela porte malheur!

Quelque temps après, Kilyna dit à sa mère qu'elle voulait entreprendre un pèlerinage. Des voisines allaient à Berditschew prier la Vierge miraculeuse. Elle irait avec elles.

Un matin, elle baisa les mains de sa mère et partit. La pensée de visiter une ville et de prier dans une belle église la réjouissait. Puis elle verrait de superbes boutiques où il y avait des entassements des plus belles percales à fleurs qu'on pût trouver, et des verroteries de toutes grosseurs et de toutes couleurs. Elle avait bien un peu peur de ces vilains Juifs à barbe en pointe qui avaient la réputation d'être d'habiles filous, et qui, disait-on, volaient des enfants chrétiens pour employer leur sang à quelque odieux mystère de leur religion; mais elle n'était plus une enfant, et ces histoires ne lui paraissaient pas suffisamment prouvées.

Vers le soir, elle aperçut, sur l'horizon rouge, des dômes et des clochers: c'était Berditschew. Au pied de la ville, dans les prairies plates, une rivière flambait, incendiée de soleil. La vieille Martocha, qui avait déjà pèleriné bien des fois à Brailow, à Kiew et même plus loin, conduisit la petite troupe dans la cour fermée et plantée d'arbres de la *tzerkow*[1] de Saint-Nicolas, où l'on pouvait fort bien passer la nuit à la belle étoile.

Elles étanchèrent leur soif à la fontaine qui s'égouttait au milieu de la cour, mangèrent le morceau de pain sec qu'elles avaient pris avec elles, et s'enveloppant dans leur pelisse, elles s'étendirent sur le gazon. La galerie couverte, élevée pour abriter les pèlerins, était pleine de pieux voyageurs que la fatigue avait déjà endormis. La paix de la nuit descendit avec une douceur de bénédiction sur la grande église silencieuse; et, à travers le réseau des branches d'arbres duvetées de feuilles nouvelles, le ciel se fleurit d'étoiles d'or. Kilyna rêvait, les yeux tout ouverts. Au fond de son rêve ne passait pas son fiancé; mais sans qu'elle pût se rendre compte de l'étrange phénomène, elle apercevait une figure plus sympathique et plus jeune que celle du volosné, une figure qui ressemblait à celle du jeune comte...

[1] Église.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ELLE S'AVANÇA ENCORE, PERDIT PIED ET DISPARUT.

Page 72.

Enfin l'aube perça la nuit de ses flèches roses, qui vinrent se planter toutes vibrantes au sommet des clochers et des dômes des églises. De tendres appels, des gazouillements d'amour s'échangèrent dans les arbres, car les nids n'étaient pas encore commencés. Une cloche sonna. Pèlerins et pèlerines se levèrent, firent leurs ablutions et entrèrent dans l'église pour entendre la messe orthodoxe, brûler des cierges bénits et déposer des offrandes devant la Vierge miraculeuse.

Avant de quitter Berditschew, la petite troupe de pèlerines de Kou-

Kilyna.

rylouvska alla voir le « couvent ». On appelle ainsi l'église catholique, qui était autrefois un couvent de Carmes déchaussés.

Les paysans orthodoxes de la Petite Russie aiment beaucoup les cérémonies du rite romain; quand ils entrent dans les églises polonaises, ils se prosternent, pleins de dévotion et de respect, devant les images des autels illuminés de cierges et ornés de fleurs.

Le vieux tableau du maître-autel de l'église catholique, représentant la Vierge et son Fils, tous deux revêtus d'or et d'émail, couronnés de perles et de pierreries, fixa d'abord l'attention des pèlerines. Elles se mirent à faire leur *polkon* orthodoxe, s'agenouillant pour toucher la terre du front, se relevant pour faire le signe de la croix, puis se prosternant de nouveau.

Un prêtre à cheveux blancs chantait les vêpres.

Cette madone souriante au milieu des fleurs et des lumières, ces encensoirs qui exhalaient des parfums troublants, la musique émouvante de l'orgue mêlée à celle plus douce et plus vibrante des cuivres et des violons, l'ombre qui tombait des arceaux et enveloppait les fidèles d'une nuit mystique, tout cela fit sur l'âme enthousiaste de Kilyna une impression douce et profonde, qui l'éleva au-dessus des choses terrestres.

— Mais le voilà, votre tableau! s'écria derrière elle une voix qu'elle crut reconnaître. Et, se retournant, elle vit mademoiselle Wanda au bras de son cousin. L'église était à peu près déserte, et le jeune couple causait à mi-voix. Ils s'étaient arrêtés près de Kilyna sans qu'elle les eût aperçus, et ils admiraient en artistes cette figure de jeune paysanne, que semblait transformer une flamme intérieure.

— Vous êtes donc venue en pèlerinage? lui dit mademoiselle Wanda. Nous nous sommes arrêtés ici en passant; nous repartirons demain, et vous viendrez avec nous, ma chère Kilyna.

Le lendemain, par une délicieuse soirée de printemps, la jeune paysanne rentrait à Kourylouvska, assise sur le siége de la voiture de la maréchale, à côté du jeune comte... Mais la douce paix de la veille avait disparu de son âme.

La fenaison était terminée. On était arrivé à l'époque fixée pour le mariage de Kilyna et du volosné. D'ordinaire, les paysans de la Volhynie et de l'Ukraine ne se marient qu'en automne, quand ils ont assez de blé, de légumes et du lard pour tenir table ouverte, et assez d'argent pour acheter de l'eau-de-vie au Juif. Mais dans les familles aisées, on suit la loi naturelle; on se marie au milieu des tendres allégresses du renouveau. Le volosné pouvait faire une noce splendide sans s'endetter chez Wolka, le cabaretier juif, et la mère de Kilyna avait assez de farine pour confectionner le *korowai*.

Le korowai est un gâteau symbolique qui figure dans les cérémonies du mariage et sur lequel on place un jeune sapin orné d'épis, de baies de sorbier et de bougies de cire. On ne fait pas le korowai comme un gâteau ordinaire. Quand la pâte a été retirée du pétrin et roulée en boule, on y plante cinq bougies allumées, et l'on met solennellement le gâteau au four. Cette cérémonie, dont on ne sait pas bien la signification, est accompagnée de chants de circonstance dans lesquels les noms des fiancés reviennent fréquemment, mêlés à ceux de la Vierge, du soleil, de la lune, des étoiles et d'une pierre blanche énigmatique située « au delà des mers ».

Une noce ruthène ou petite russienne ne dure jamais moins de trois jours, le plus souvent, une semaine. Elle commence toujours le samedi

soir; c'est la « soirée virginale ». Toutes les compagnes de Kilyna s'étaient assemblées dans la chambre de sa mère, et entouraient la fiancée en chantant avant de commencer les danses. Un vieux joueur de violon accordait son instrument de forme primitive et rustique; un joueur de cymbales et un petit garcon armé d'un tambourin complétaient l'orchestre.

Que chantaient les jeunes filles? Elles avaient improvisé une mélancolique complainte. Kilyna avait perdu son père; elles lui en rappelaient le souvenir :

« Le père de Kilyna est devant le Seigneur. — Il croise ses bras sur sa poitrine — Et adresse une prière à Dieu : — Mon Dieu! laisse-moi descendre sur la terre — Et aller dans ma maison, — Afin que je voie mon enfant! »

La pauvre Kilyna, qui était loin d'être gaie, se mit à pleurer.

En ce moment, le prince[1] entra avec sa cour, composée de deux garçons d'honneur, de deux matrones et d'une jeune fille. On le fit asseoir à la place d'honneur, sur un banc, du côté des images saintes. On avait recouvert ce banc d'une peau de mouton, comme l'était le siége des mariées dans l'ancienne Rome. Toute l'assistance chantait en chœur.

La fiancée arriva alors, portant sur une assiette deux mouchoirs, l'un rouge et l'autre blanc; elle présenta celui-ci à l'un des garçons d'honneur.

Le prince prit le mouchoir rouge, le noua à sa ceinture et jeta sur l'assiette une pièce de monnaie. Kilyna apporta ensuite une bouteille d'eau-de-vie, s'en versa un verre, y trempa ses lèvres et offrit le reste du verre au prince, puis elle en donna un autre au garçon d'honneur assis à côté du fiancé.

Le chœur chantait toujours.

On servit le souper; chacun se régala de *borsch* (soupe aigre aux betteraves), de gros morceaux de pâte remplis de fromage et de lard, de viande de porc et de choucroute, et d'autres mets tout aussi substantiels.

Le repas fini, on alla en cortége rendre visite aux parents du fiancé. Ceux-ci attendaient le personnel de la noce sur le seuil de la chaumière.

[1] Le fiancé petit russien porte le titre de prince, et la fiancée celui de princesse. Quand un homme a jeté son dévolu sur une femme, il cherche deux des plus habiles orateurs de l'endroit, et les envoie porter sa déclaration. S'adressant aux parents, ils leur disent : « Nous vous saluons comme nous saluons le soleil, la lune et les étoiles, et nous venons vous annoncer que notre prince (le prétendant), étant sorti pour chasser, a poursuivi une belette qui s'est sauvée à travers champs et est venue se réfugier dans votre maison. Nous permettez-vous de la chercher et de la livrer à notre prince, ou préférez-vous qu'elle reste chez vous? » La mère répond aux gospodars : « Cherchez-la. Si c'est la vôtre, emmenez-la; si c'est la mienne, laissez-la-moi! » — Mais la jeune fille prévenue est allée dans une chaumière voisine rejoindre ses amies. Un des ambassadeurs du prince va la réclamer. Ses compagnes refusent d'abord de la laisser sortir et lui cachent ses bottes. A la fin, le gospodar la prend par le bras et l'amène chez sa mère. Sur ces entrefaites, le « prince » arrive et adresse à celle qu'il désire pour femme une demande formelle. — Si la jeune fille accepte, ses compagnes forment « sa cour ».

Avant d'entrer, les fiancés tombèrent trois fois à genoux et reçurent la bénédiction paternelle. On leur présenta ensuite le pain et le sel, et on les introduisit solennellement dans la chaumière, où un nouveau souper leur fut servi. Puis on revint chez la mère de Kilyna, où l'on mangea le korowai et où l'on dansa jusqu'au matin.

Le lendemain, la noce se rendit à la petite église de Kourylouvska. Les yeux de Kilyna étaient cernés d'un cercle bleuâtre, elle avait tant pleuré! Mais ni ses larmes ni l'expression de tristesse de son visage n'avaient excité d'étonnement. Chaque fille qui se marie ne pleure-t-elle pas comme

L'enterrement.

une fontaine? Et puis, tous ces chants de noce sont d'une mélancolie si poignante! Ils ne parlent que de la douleur des parents qui se séparent de leur enfant, de la tristesse de la mariée qui dit adieu à sa vie insouciante de jeune fille. Les habitants du village remplissaient l'église. Mademoiselle Wanda et son cousin étaient parmi l'assistance. Le pysar, invité par le volosné, tint la couronne de métal doré au-dessus de la tête de Kilyna et suivit la jeune fille dans la procession symbolique autour du *naloï* [1].

Le cortége ramena Kilyna chez sa mère. On dîna; puis le mari sortit pour aller réunir ses amis et venir chercher sa femme avec un chariot. Mais à son retour il trouva la porte de la chaumière solidement fermée.

[1] Espèce de table inclinée, servant de pupitre aux lieux saints.

Il fallut débattre les conditions d'un traité de paix et d'alliance avec la cour de la « princesse ». L'eau-de-vie et les chants jouèrent le principal rôle dans ce petit débat diplomatique.

Quant la porte s'ouvrit, les défenseurs de la jeune femme acceptèrent des assiégeants, comme gage de paix, une pomme de pin en pâte qu'ils payèrent d'un présent pareil. Puis la mère de Kilyna apporta de l'eau aux garçons d'honneur qui se lavèrent les mains, et reçurent d'elle de longs essuie-mains brodés qu'ils s'attachèrent à la ceinture et gardèrent en toute propriété.

Le comte causait familièrement avec la paysanne.

Après plusieurs autres cérémonies, le mari s'approcha de sa femme et l'embrassa; ce fut pour les matrones le signal de coiffer la mariée; elles lui mirent sur la tête un bonnet de couleur et un voile, en chantant :

Nous te coiffons, notre sœur, — En te souhaitant bonheur et santé; — Sois saine comme l'eau, — Féconde comme la terre, — Vermeille comme la rose, — Belle comme le printemps.

Après le souper, avant que les mariés prissent le chemin de la demeure conjugale, la mère de Kilyna donna à sa fille une poule, pour lui rappeler qu'à l'avenir elle aurait à s'occuper des soins du ménage.

L'été était venu avec ses rudes travaux; gospodars et gospodines, filles et garçons sortaient avant le jour, armés de la faux et la faucille. La belle

Kilyna, vêtue d'une chemise bien blanche et d'une jolie jupe à fleurs, passait chaque matin devant la petite porte du parc. Mademoiselle Wanda, qui avait l'habitude de venir s'asseoir en cet endroit avec son cousin, échangeait avec la jeune femme quelques paroles amicales. Le comte, son album sur les genoux, esquissait le portrait de Kilyna. Mais la paysanne n'avait plus l'humeur enjouée d'autrefois. Elle était pâle, ses yeux étaient rouges, on eût dit qu'elle souffrait de quelque chagrin secret.

Serait-elle malheureuse avec son mari? se demandait Wanda chaque fois qu'elle la voyait.

La maréchale étant souffrante, son médecin lui ordonna de changer d'air; Wanda et son cousin durent l'accompagner. Pendant de longs mois, le château de Kourylouvska resta désert.

Vers la fin de l'été, quatre hommes sortirent de la petite église du village et se dirigèrent vers la hauteur où se trouvait la maison de la mère de Kilyna. Ils portaient une grande croix et des bannières. Arrivés dans la cour, ils trouvèrent un char attelé d'une paire de bœufs. La porte de la chaumière s'ouvrit, donnant passage à quatre paysans, qui soutenaient une bière de bois blanc. Ils la placèrent sur le chariot.

Le funèbre convoi se mit en marche. Une jeune femme poussait des sanglots au milieu des matrones qui chantaient : c'était Kilyna. Elle suivait l'enterrement de sa mère et exhalait son désespoir en plaintes poétiques, selon la coutume du peuple ruthène. « Ma mère, ô ma colombe grise, disait-elle, oh! me voilà aussi seule qu'un épi dans un champ désert; la froide terre va te couvrir!... O froide terre, est-ce toi qui seras ma mère désormais? M'appuierai-je sur ton sein pour que tu me caresses? Te demanderai-je des conseils? O froide terre, rends-moi celle qui me portait dans ses bras, celle dont le sein m'a nourrie! Mais tu ne me la rendras pas. La mort me l'a prise et te l'a donnée pour toujours! »

Kilyna, brisée de douleur, s'affaissa au bord de la fosse; elle aurait voulu y descendre aussi pour y trouver la paix et l'éternel sommeil.

Un mois plus tard, comme elle passait devant le château, elle rencontra le vieux cocher de la maréchale qui conduisait la grande calèche jaune.

— Où allez-vous comme ça, Jacob? lui demanda-t-elle.

— Les dames reviennent; je vais à leur rencontre à Berditschew, répondit gaiement le cocher.

— Oh! tant mieux, fit Kilyna. Depuis qu'elles sont parties, le village est d'un triste...

Mais elle ne pensa pas même à demander si les deux dames revenaient seules.

Le lendemain, étant allée chez la femme du forestier, elle traversa, en s'en retournant au village, un bout de forêt. Elle marchait plongée dans ses pensées et n'entendit pas le galop d'un cheval qui venait derrière elle par le même chemin.

— Bonsoir, Kilyna! lui cria une voix qui la fit tressaillir.

Elle se retourna vivement et reconnut le jeune comte.

— Vous semblez tout effrayée de me voir seul, lui dit-il. Rassurez-vous. Ces dames vont arriver, mais pas aujourd'hui; elles sont trop fatiguées. Moi, j'ai pris les devants.

Le comte avait mis sa monture au pas, il causait familièrement avec la paysanne, qu'il avait vue tant de fois et dont il avait si souvent esquissé le portrait. Il n'y avait vraiment là rien que de très-naturel. Près du village, le chemin étant devenu difficile, le jeune cavalier mit pied à terre et conduisit son cheval par la bride.

Le crépuscule tombait autour d'eux comme une cendre fine tamisée par les branches. Le bois se remplissait d'ombres. Ils n'aperçurent pas la silhouette d'un petit homme qui les suivait depuis un certain temps, ricanant dans sa barbe : « Ah! mes colombes, vous voilà attrapées!... Vous verrez, maintenant, beau comte, et vous, belle dédaigneuse, ce que peut un vilain petit pysar! »

Quelques jours plus tard, l'adjoint du maire était avec celui-ci sur le banc qui entourait sa chaumière.

— Je vous assure, volosné! que vous n'êtes qu'une bête, lui disait le pysar en clignant ses yeux jaunes. Si j'avais su que vous agiriez d'une manière aussi peu sensée, je ne vous aurais rien dit! je croyais que vos fonctions vous avaient un peu élevé l'esprit... mais vous n'êtes décidément qu'un grossier moujik...

— Où voulez-vous en venir? grommela le volosné.

Malgré son caractère peu facile, il subissait l'ascendant du pysar, qui pouvait lui dire impunément les plus grosses injures.

— Où je veux en venir? Est-ce qu'un volosné bat sa femme comme un ivrogne? Est-ce qu'on bat une femme comme Kilyna?

— Alors j'aurais dû la remercier? N'est-ce pas vous qui m'avez dit...

— Oui, c'est moi... parce que je les ai vus... Mais ce n'était pas sur elle que vous deviez vous venger... C'était sur lui. Si vous n'êtes pas une oie, volosné, une oie à vendre à Wolka le Juif, vous intenteriez un joli petit procès au comte.

— Un procès? quelle espèce de procès voulez-vous que je lui fasse? Sur quoi le fonder?...

— Volosné, vous n'êtes qu'une oie!... Vous ne me comprenez pas... Ne savez-vous pas qu'il suffit de vouloir pour mettre une mauvaise affaire sur les bras de quelqu'un?

— Les délations sont plus difficiles aujourd'hui qu'autrefois...

— Allons donc! tout cela est écrit sur le papier... mais dans la pratique, c'est toujours la même chose!... Il y a fort peu de temps, deux popes de Gitomir n'ont-ils pas été exilés parce qu'une femme a dit qu'ils employaient la confession pour parler contre le gouvernement?... Personne cependant n'aurait pu témoigner que la femme disait vrai. C'est un exemple. Les Bienski ne sont pas bien vus par les autorités; il n'est pas difficile de les compromettre en inventant quelque bonne petite accusation. Je vous assure qu'ils sont tous suspects, jusqu'au vieux régisseur! Le jeune comte voyage et écrit des livres... Mademoiselle Wanda apprend à lire aux enfants du village, ce qui est formellement défendu... La maréchale est la veuve d'un insurgé...

Les deux fonctionnaires se croyaient seuls et parlaient à cœur ouvert.

Kilyna se trouvait par hasard tout près d'eux, derrière l'angle de la maison. On sait que la prizba entoure la chaumière du Petit Russien; c'est la place favorite de ceux qui se reposent ou font un ouvrage sédentaire. La jeune femme cousait, assise du côté du jardin, et entendait tout ce que disaient les deux hommes. Une sourde colère gonflait son cœur, mais soudain elle se sentit trembler, elle eut peur. C'était un complot contre ceux qu'elle aimait, qu'ourdissaient le pysar et le volosné! Ah! comme la vie lui était à charge! comme elle aurait voulu mourir, là, sur-le-champ, pour qu'il ne fût plus question d'elle! Elle portait donc malheur? Elle se maudissait. Elle pensa trouver du repos dans le sommeil, mais elle ne put dormir. Sa pensée la reportait en arrière, aux années heureuses de son enfance; et quand elle songeait au présent, ses regrets étaient plus cuisants, sa tristesse plus profonde. Des cauchemars l'oppressaient. Il lui semblait qu'elle avait le délire. Elle voyait une plaine toute blanche, immense, se perdant dans l'infini. Des Kosaks à cheval escortaient un convoi de prisonniers. Le jeune comte, pâle et défait, était parmi eux. On l'envoyait en Sibérie!

Kilyna cacha sa tête dans ses mains. Une sueur froide ruisselait de ses tempes. Au matin, dès que les pâleurs de l'aube glissèrent dans la chaumière, elle sortit furtivement de son lit, et, sans s'habiller, à demi folle, pleine d'épouvante, elle s'enfuit comme si elle s'échappait de la maison d'un assassin. Machinalement, elle descendit le petit sentier qu'elle prenait chaque jour pour aller puiser de l'eau dans l'étang. Elle marchait toute

droite, les yeux fixes comme une somnambule, sans voir la façade grise du château qui s'élevait en face d'elle, au-dessus d'une rangée d'arbres qui déjà laissaient tomber des feuilles mortes sur la surface de l'étang, qu'elles tachaient de rouille. Kilyna entra résolûment dans l'eau, comme une femme qui va prendre un bain. A chaque pas qu'elle faisait, elle enfonçait davantage. Elle avait à présent de l'eau jusqu'aux hanches. Elle avança encore, perdit pied et disparut. Un bouillonnement troubla la surface de l'étang, qui reprit aussitôt son immobilité stagnante et mortuaire.

Un pêcheur établi parmi les roseaux, sur la rive opposée, avait été témoin de cette scène; il alla en hâte au château demander du secours. Mademoiselle Wanda, le comte, les domestiques, accoururent avec un grand filet. On réussit à retirer de la vase le corps de la pauvre femme. On la coucha sur le sable. Mademoiselle Wanda s'agenouilla auprès d'elle, et en passant la main sur le cœur de Kilyna pour s'assurer s'il battait encore, elle rencontra un petit linge qu'elle déplia. C'était un mouchoir de poche marqué aux initiales de son cousin.

— Vous le voyez, lui dit Wanda en français, pour ne pas être comprise par les domestiques, Kilyna vous aimait!

— Je vous jure que je l'ignorais, répondit gravement le jeune homme.

Tous les secours furent inutiles. Le corps de Kilyna n'était plus qu'un cadavre.

L'hiver s'avançait. Les corbeaux piquaient de points noirs les branches dénudées du parc. Le jeune comte était parti pour l'étranger. Dans ses lettres à sa tante et à sa cousine, il ne parlait jamais de son retour. Et des années se sont passées ainsi, sans qu'il soit jamais revenu. La maréchale est morte, mademoiselle Wanda se consacre tout entière au soulagement des malheureux. Quant au volosné, il boit de plus en plus, mais sans parvenir à noyer son chagrin...

Telle était l'histoire touchante et vraie que nous avait dite madame de Monkiewiez, et que je me racontais à moi-même comme je vous la raconte ici, pendant les longues heures d'ennui de mon voyage matinal.

Dans le ciel, les nuées continuaient de courir et de changer de formes. Il me sembla que la lune avait maintenant le profil pâle et verdâtre d'une tête de noyée, détachée du tronc, et roulant dans les vagues d'une mer sinistre. Un nuage roux la coiffait d'une chevelure hideuse.

Enfin, avec la douceur nacrée d'une lumière qui brûlerait derrière un rideau de soie, l'aube parut.

Tout à coup une lueur brilla, vive comme un éclair. A l'horizon, un

voile se déchira. Et, à travers ses lambeaux flottants, il y eut une brusque irruption de lumière, semblable à la coulée d'une cascade d'or, au débordement d'un torrent rutilant de pépites. C'était l'aurore qui faisait sa trouée victorieuse. Et lentement, comme un ballon enflammé, le soleil se leva, tout rouge.

Au premier rayon, la plaine engourdie fut secouée d'un frisson de vie. Des lueurs coururent, allumant les gouttes de rosée tremblantes, balancées au bout des herbes flexibles. Des alouettes montèrent tout droit vers le soleil, comme pour lui porter le premier salut de la terre. Des moucherons aux ailes de gaze, d'un éclat métallique, semblaient se faire balancer par la brise matinale, sur l'escarpolette vacillante des longs fils de la Vierge, suspendus à la coupole bleue du ciel. Quelques chaumières groupées autour d'une église aux murs jaunes et au dôme vert dévidaient des écheveaux de fumée qui flottaient dans l'air. Au bord des mares, brillantes et rouges comme des bassins de cuivre, des roseaux dressaient leur hampe barbelée de feuilles vertes, en forme de cimeterre, et des cigognes, plantées sur un pied, ouvraient leur long bec dans un bâillement paresseux. Un vol de mouettes tourbillonna, puis s'effeuilla comme un bouquet de roses blanches, tandis qu'au fond de l'horizon, sur la mer bleue de l'azur, passait une flottille d'oies sauvages rangées en triangle, déployant comme des voiles leurs grandes ailes grises.

Seul, l'homme manquait au paysage, qui gardait la grandeur solennelle, le dénûment triste du désert. J'avais abaissé la glace de mon wagon et je buvais l'air à petits coups, avec une joie voluptueuse d'ivrogne privé depuis longtemps de vin. Ah! de quel parfum de fraîcheur matinale, de quel souffle vivifiant, de quelle haleine embaumée je me sentis enveloppé en sortant du bain de puanteur de Berditschew!

Kourylouvska.

CHAPITRE VII

FASTOW. — DANS LES STEPPES.

L'envoyé du comte.

Vers onze heures, nous arrivâmes à l'importante station de Fastow. C'est de là que part le tronçon qui va, à travers les steppes, rejoindre les lignes de Kerson et d'Odessa.

Avant de me rendre à Kiew, je désirais parcourir un peu la campagne, pousser une pointe jusqu'au cœur de cette Ukraine dont j'avais si souvent entendu les suaves chansons et les merveilleuses légendes.

L'Ukraine! la terre des steppes aux horizons sans fin, des limpides cours d'eau, des plaines superbes, des moissons puissantes, des nuits étoilées de diamants; fertile et beau pays où le Kosak, libre comme l'oiseau, galopait jadis sur son petit cheval noir, ne connaissant pour maîtres que le tonnerre et les vents!

Un riche propriétaire de l'intérieur, M. le comte X..., devait envoyer un de ses employés à ma rencontre jusqu'à la gare où nous venions d'arriver.

Ce monsieur m'attendait au buffet.

C'était l'heure du dîner. Une heure d'une physionomie bien locale et qui groupe en un tableau vivant et moderne la foule bariolée et toujours si curieuse à observer des voyageurs en chemin de fer.

Il y a dans les buffets des gares russes un luxe qui rappelle les églises byzantines; quelques-unes possèdent ce que celles-ci n'ont pas : un orgue qui, après vous avoir joué la prière de *Moïse,* vous égaye d'un coquerico de M. Lecocq.

Au fond, une espèce de bar, flanqué de chaque côté d'un salon à l'aspect mystérieux de chapelle latérale, déployait son vaste comptoir de marbre blanc tout chargé de bouteilles et de fioles au long cou de cygne et au gros ventre de moine, tapissé d'étiquettes imagées, parafées et médaillées. De

fraîches corbeilles de fleurs secouaient des senteurs de printemps sur les harengs nageant dans l'huile, sur le caviar entassé comme une pyramide de perles noires, sur les sandwichs de pain bis et les galantines truffées, dont la gelée, couleur de topaze, avait des tremblements miroitants. La vie ensoleillée des plantes du Midi donnait comme une animation factice à ces natures mortes.

Sur les étagères, entre les pots de moutarde anglaise et française, entre les terrines de foie gras et les boîtes de fer-blanc pleines de conserves, se détachait, tirant l'œil et sonnant en note claire, l'écorce fauve d'une orange. Des coupes débordaient de magnifiques grappes de raisins de Crimée, rouges et fermes comme d'énormes rubis, fondants comme le miel. Des gigots, des rosbifs, des fricandeaux, des poulets, des bécasses, des faisans percés d'une flèche ornée d'une petite étiquette indiquant le prix de la

Meule de foin dans le steppe.

portion, étaient couchés sur des plats d'argent posés sur des réchauds et sentaient bon comme des cassolettes et des encensoirs. Au milieu, un samovar monstre ronflait, étalant son énorme ventre bouddhique sur lequel frappaient des reflets de soleil qui semblaient y incruster des rubis et des diamants. On eût dit l'idole baroque de cet autel élevé au dieu de la Bonne Chère, de la Goinfrerie et de la Bombance.

Les garçons et les sommeliers en habit noir, cravatés de blanc, allaient, venaient, portant des soupières fumantes, des tranches de rosbif, des portions de poisson rose nageant dans une sauce verte, des plats de purée de pommes de terre flanquée de côtelettes, des verres de thé sur une soucoupe avec un rond de citron placé à côté des morceaux de sucre irréguliers, brisés à coups de marteau.

Toutes les tables étaient garnies.

Assis devant une bouteille de vin de Champagne et une fricassée de poulet aux truffes, un gros général au cou apoplectique, aux cheveux coupés en

brosse, les sourcils hérissés, le nez mou et épaté comme un Kalmouk, la bouche goulue, vidait sa platée avec un appétit de cannibale. On nourrirait trois Français, deux Anglais, un gendarme allemand et un petit Suisse avec ce que mange un vrai Russe. Le climat pousse à cet engouffrement formidable. Un estomac vide est incapable de lutter contre le froid. Et non-seulement il faut le bien doubler de choses solides et grasses, mais encore l'imbiber d'eau-de-vie, de vins capiteux, coupés de liqueurs qui réchauffent le sang [1].

En face du général, un Allemand, grosse tête, gros yeux, grosses lèvres, gros ventre remontant dans l'estomac, dévorait avec un air de mouton enragé un hachis de porc arrosé de sauces anglaises, malpropres à la vue. A côté de lui, élégante et svelte comme une fougère près d'un tronc noueux,

Le joug au garrot, les bœufs traînent la charrue en toute liberté.

une jeune dame extrêmement jolie, l'air distingué, mangeait des petits pâtés. Une toque en peau de loutre posée un peu de travers, avec une crânerie coquette, relevait sa tête fine et éveillée. Il y avait en elle ce quelque chose de décidé et de candide qui caractérise la Polonaise.

Le guide que m'avait envoyé M. X... n'ouvrait la bouche que pour manger. Il avait une tête rouge et ronde comme un fromage de Hollande. Enfin, quand il eut nettoyé tous les plats et mis dans sa poche les amandes et les pommes du dessert, il se renversa sur sa chaise, accepta le cigare que je lui offris, et, en homme pratique qui fait chaque chose en son temps, il causa. Il me dit qu'il fallait trois heures, en chemin de fer, pour aller à R...; que le château était dans une situation merveilleuse, au milieu d'un grand parc, près d'une rivière, où il y avait des cygnes et un petit bateau à vapeur, mais que le bon temps, hélas! était passé.

Jadis les propriétés de M. X... avaient 160 kilomètres de long sur 148 de

[1] La ration d'un Russe malade, en 1815, dit Brillat-Savarin, aurait grisé un fort de la Halle.

large, l'étendue d'un département français. Plus d'un million d'hectares ! Les villes, les villages et les hommes, tout appartenait au comte. Il avait 150,000 serfs. Ah ! c'est alors qu'il faisait bon demeurer au château ! La belle vie qu'on y menait ! Quelle gaieté ! Quel entrain ! Quel mouvement ! Toujours une foule d'invités ; et des bals, et des chasses, et des courses de chevaux, en veux-tu, en voilà... Un tapage, un va-et-vient, un chassé-croisé dont on n'a pas idée. M. X... était jeune, et il n'était pas marié. Ah ! qu'on s'amusait, qu'on s'amusait !

L'envoyé du comte me rappelait tout cela avec un air de componction et un attendrissement comiques. Et maintenant, son maître était vieux et impotent, il ne montait plus un étalon du Caucase, blanc comme la neige, rapide et léger comme le vent. C'était dans une voiture basse, traînée par un âne, qu'il allait, aussi triste qu'Hippolyte au sortir des portes de Trézène, se promener dans les allées silencieuses de son parc. Il y avait cependant toujours nombreuse compagnie au château : des hôtes de partout, de gros propriétaires des environs en tournée de visites, des parents, des amis, des chasseurs invités pour les grandes battues, des nobles décavés, des généraux en retraite devenus voyageurs parasites, prenant les châteaux pour des auberges et venant s'y faire goberger en payant en histoires de garnison. Monde curieux, bariolé, riche en types comme en ont magistralement décrit Gogol et Tourgueneff.

Les tables du buffet s'étaient dégarnies, les sacs de voyage, les cassettes à fermoirs de cuivre, les coussins, les pelisses et les manteaux entassés sur les bancs avaient disparu, le train était reparti dans la direction de Kiew et de Moscou. Notre tour arriva de nous mettre en route. Mon compagnon fit signe d'approcher au suisse qui se tenait près de la porte, et le chargea d'aller prendre nos billets.

En Russie, un voyageur qui se respecte ne va jamais se mêler aux Juifs, aux moujiks et autre menu peuple, sale et fétide, qui fait queue devant les guichets.

Nous montâmes dans un train composé de quatre ou cinq wagons. Un grand soleil éclairait la plaine bleue comme la mer, et qui se confondait au loin avec le bleu du ciel. C'est ici que commencent les véritables steppes de l'Ukraine, la zone la plus fertile de toutes les Russies. Le *tchernoziom*, le terreau noir, poussière en temps de sécheresse, boue liquide et grasse en temps de pluie et d'humidité, recouvre le sol de sa couche fertilisante qui n'a pas moins d'un mètre d'épaisseur.

Comment s'est formé ce riche et puissant humus?

Par la décomposition lente des herbes qui atteignent, dans ces prairies. une hauteur de cinq à six pieds, et qui s'entassent et pourrissent là, depuis des siècles, comme les couches d'un fumier chaud et fécond.

Le blé pousse, serré et robuste, sans le moindre engrais, dans cette large bande noire de tchernoziom qui se déroule sur toute la largeur de la Russie d'Europe et qui, au delà de Kazan, reparaît en Sibérie, après avoir été coupée par les monts Ourals. La fertilité superbe de cette région embrassant une étendue de 55 millions d'hectares, n'est comparable qu'à celle de la Beauce et à celle du bassin du Mississipi.

L'ensemencement se fait sur un seul labour et sur un seul hersage. Pendant trois ans, cette terre donne généreusement aux grains qu'on lui confie tout son suc nourricier. Mais après trois récoltes de froment, il faut la laisser pendant six ans en repos, en jachère, reprendre des forces. C'est pourquoi le steppe cultivé est toujours voisin du steppe sauvage. Il y a même des steppes vierges qui n'ont jamais été déflorés par le travail de l'homme. Des cultivateurs nomades viennent peu à peu en prendre possession. Ils se construisent des huttes de roseaux, et, pendant la saison des labours, on les voit promener dans ces terres robustes et grasses qui n'attendent que le grain de blé pour être fécondées et se couvrir de moissons exubérantes, des charrues attelées de dix bœufs au manteau gris et aux longues cornes recourbées en croissant.

La culture se fait encore en maints endroits de la façon la plus primitive, avec des instruments fort imparfaits. L'essentiel pour le colon est d'avoir le moins de frais possible. Ses charrues sont grossières, fabriquées d'un seul morceau de bois. Le joug au garrot, les bœufs traînent en toute liberté la machine, qui creuse le sol à une profondeur de trente centimètres. Ces bêtes sont si bien dressées et si vigoureuses, qu'elles travaillent dix heures de suite, sans le plus léger écart, allant toujours en ligne droite, guidées seulement par un gamin armé d'une gaule. Derrière l'homme qui tient la charrue, marche un charron, le marteau à la ceinture et la hache sur l'épaule, prêt à faire sur-le-champ toutes les réparations nécessaires.

La nuit, les bœufs sont mis au pacage sous la garde de leurs bouviers, et de grands feux s'allument dans le campement; autour d'eux dorment les laboureurs, six par six, abrités sous des couvertures de feutre, ou enveloppés dans leur pelisse de peau de mouton.

Mon compagnon de route, qui me révélait ces particularités, me disait que, dans un siècle, les steppes de l'Ukraine seraient aussi complétement et aussi bien cultivés que la Normandie.

Les grands propriétaires se font les promoteurs de tous les progrès agricoles; ils ont depuis longtemps adopté toutes les machines et les instruments perfectionnés inventés en France, en Angleterre et en Amérique. Les batteuses à vapeur fonctionnent dans leurs domaines. Ils ont introduit dans le steppe la culture industrielle, qui donne de splendides résultats. Là où ne s'étendaient jadis que d'immenses terres en jachère, on voit maintenant des champs de betteraves qui servent à la fois à fabriquer du sucre, de l'eau-de-vie, et à engraisser des bœufs. Les profits de cette nouvelle culture sont immenses. Elle se développe chaque année davantage; et l'Ukraine pourrait non-seulement fournir toute l'Europe de blé, mais aussi de sucre. Il n'y a pas jusqu'au steppe marécageux, le pays des fon-

Campement de laboureurs dans les steppes.

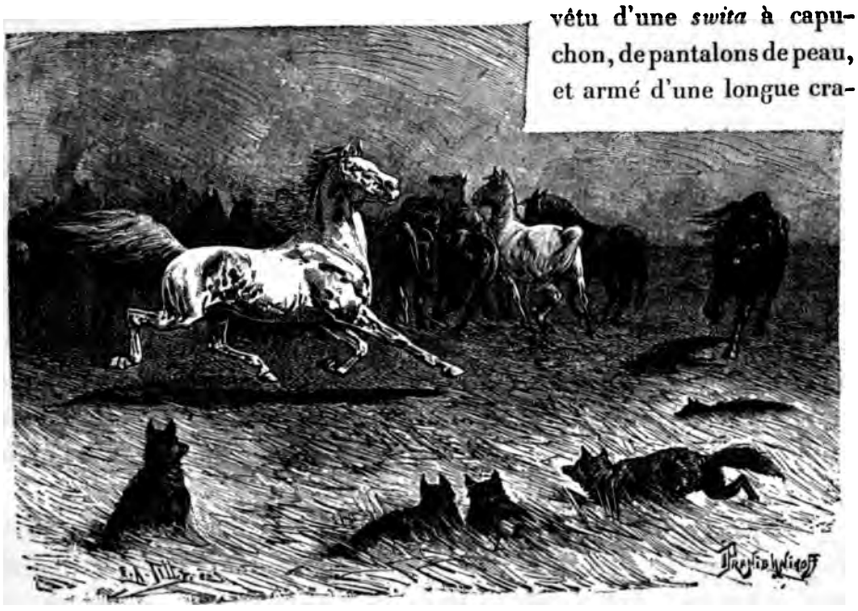
drières et des tourbières qu'on appelle le Pinsk, qui ne se civilise et ne se rende au progrès de la culture. Jadis, toute cette contrée dormait comme une vase noirâtre sous les flots huileux d'un grand lac mort. Qu'a-t-on fait? On a d'abord ouvert des canaux, des tranchées, et le lac s'est en partie écoulé, mais en laissant derrière lui de larges mares, des étangs, des rivières croupissantes dans les profondeurs humides de vastes forêts aux arbres pourris.

Aujourd'hui, grâce à de nouveaux travaux de desséchement, ce qui reste de ces eaux pestilentielles s'écoule peu à peu.

Des îles fleuries répandent des senteurs parfumées là où des marécages maudits exhalaient des miasmes qui tuaient. Les loups ont presque disparu; on trouve encore çà et là quelques castors et quelques loutres, et le lièvre des marais au pelage bleuâtre. Le cygne et le héron deviennent plus rares à mesure que les eaux disparaissent. 130,000 hectares de marécages ont été ainsi conquis à la culture et transformés en belles prairies, et

90,000 hectares de forêts ont pu être rendus à l'exploitation. Les villages de la province de Minsk ont perdu enfin leur aspect barbare, et les maladies épidémiques, les fièvres mauvaises, ne sévissent plus.

L'élève des chevaux, des moutons et du bétail se pratique surtout dans les steppes de la Nouvelle Russie, qui sont comme le prolongement des steppes de la Petite Russie et de l'Ukraine vers les côtes de la mer Noire et de la mer d'Azow. Là, de même que dans les pampas de l'Amérique du Sud, des centaines et des milliers de chevaux sauvages galopent en troupe sous la garde d'un farouche *tabuntchik,* coiffé d'un bonnet de peau d'agneau, vêtu d'une *swita* à capuchon, de pantalons de peau, et armé d'une longue cra-



Chevaux attaqués par des loups dans les steppes.

vache, d'un lasso et d'un gourdin noueux pour se défendre contre les loups. A la fin de l'hiver, à l'époque de la fonte des neiges, ces animaux affamés deviennent extrêmement hardis et dangereux, et, quand ils sont en nombre, ils attaquent parfois, la nuit, à l'improviste, les troupeaux de chevaux.

Dès que les yeux phosphorescents d'un loup brillent dans l'obscurité, le cheval du steppe dresse les oreilles et pousse des hennissements qu'on entend de très-loin. A cet appel, les autres chevaux, étalons, juments et poulains accourent, tête levée, crinière et queue au vent. Les loups, effrayés de voir cette cavalerie compacte qui fond sur eux, reculent. Les chevaux hennissent plus fort, avec un bruit de trompette, et tous les gardiens arrivent au galop. C'est le signal de la bataille. Les loups exécutent alors

une rapide volte-face et essayent d'enlever quelque jeune poulain inexpérimenté qui trotte aux côtés de sa mère. Celle-ci, pour reprendre son petit, saute au milieu de la bande, et les autres chevaux venant à son secours se déploient en cercle pour l'attaque. Ils cherchent d'abord à bousculer leurs adversaires sous leurs pieds de devant; puis, quand le loup est terrassé, ils l'achèvent en le frappant d'une ruade.

Si l'attaque ne vient que de quelques loups isolés, l'étalon seul se charge de la défense; il galope en dehors du cercle que forment les croupes des juments, tête en dedans; et lorsque tous les poulains se sont réfugiés sous leurs mères, l'étalon se jette sur le loup le plus rapproché; il le foule sous ses pieds de devant, puis l'assomme d'un coup de sabot. On a même vu des étalons apporter le loup défunt devant les vindicatives juments qui piétinaient sur son cadavre.

Il est bien rare cependant que les loups acceptent le combat. Le loup est un animal essentiellement rusé qui ne pratique guère, comme l'Indien et le sauvage, que la guerre d'embuscade. Il s'avance lentement et sans bruit à travers les hautes herbes, en rampant sur le ventre et en marchant contre le vent. Il épie pendant des heures entières les juments qui paissent à l'écart avec leurs poulains. S'il se voit découvert, il feint de s'enfuir. Les juments, qui le confondent souvent avec le chien, continuent de brouter paisiblement et sans défiance. Le loup fait un détour, revient d'un autre côté, saute brusquement au cou de la jument, l'étrangle avant qu'elle puisse crier, et emporte le jeune poulain.

Les loups ne s'attaquent guère aux troupeaux de bœufs sauvages, qu'ils redoutent bien plus encore que les troupeaux de chevaux. Quand les bœufs sont en présence d'une bande de loups, ils fondent sur eux, rapides comme la foudre, la tête baissée, les cornes en avant, et les clouent au sol.

Ce sont les troupeaux de moutons qui ont le plus à souffrir de l'avidité et de la hardiesse prudente du loup.

On confie ces troupeaux à la garde de *tschabani,* espèces de bergers à demi sauvages, et à de gros chiens d'une férocité terrible, appelés *aflascharki*. Chaque troupeau se compose de 2,000 à 3,000 moutons. En trente ans, un troupeau de 1,500 moutons s'accroît de 97,000 têtes. A Pâques, les tschabani émigrent pour le steppe, emmenant une ou deux voitures attelées de bœufs et servant au transport des provisions, des médicaments, des ustensiles de cuisine, et des peaux de ceux des moutons qu'on sera obligé d'abattre pendant cette longue campagne, qui dure jusqu'à l'hiver.

Les pâturages sont choisis avec soin, autant que possible auprès d'une source ou d'un puits. Les tschabani dressent alors une vieille tente déchirée,

ils se construisent un foyer en terre et creusent une cave, pour mettre leurs provisions au frais. On coupe des roseaux pour faire du feu, la grosse marmite est suspendue à trois pieux, réunis en faisceau, et le *borsch,* ce potage national du Petit Russien, bouillonne bientôt en exhalant ses aigreurs de betterave.

Le matin, on trait les brebis. Cette opération se fait rapidement : le tschabani prend à poignée, dans ses deux grosses mains, les mamelles gonflées de la brebis et les presse simultanément, de manière à les vider d'un coup. Le lait est ensuite exposé au soleil jusqu'au soir; il crème, et l'on en retire la matière caséeuse qu'on laisse égoutter dans de petits sacs suspendus à l'intérieur des voitures. Le lendemain, ce résidu est pressé, salé, et empilé dans des peaux de cabri qu'on recoud, et qui communiquent à ce fromage une odeur âcre et très-appréciée des palais kosaks[1]. Dans les steppes du Volga, l'automne venu, on abat les moutons par milliers, pour faire fondre leur graisse qui donne un suif très-estimé et très-recherché. La viande de mouton ne pouvant se vendre, on achète, au moment du carnage, des troupeaux de porcs qui s'en régalent et deviennent gros et dodus comme des conseillers auliques nourris de truffes et de foie gras. Les hécatombes de moutons achevées, ces porcs sont ramenés à un régime moins sanguinaire; pendant quinze jours, on ne les nourrit que de graine et de son pour atténuer le goût violent qu'a pris leur chair, puis, à leur tour, ils sont égorgés sans pitié; on fond leur graisse et l'on sale leur viande.

Pour les marchands qui se livrent au commerce du suif, la peau du mouton et la valeur intrinsèque de la viande doivent payer le prix d'achat de la bête. Les frais de pacage sont couverts par la vente de la laine, et c'est le suif et l'engrais rapide des cochons qui donnent les bénéfices.

C'est vraiment une jouissance et une ivresse que de voyager dans le steppe, où la terre verte et le ciel bleu unissent leurs deux immensités! Mais ce n'est pas à la veille de l'hiver qu'il faut parcourir ces vastes plaines. L'automne les assombrit de teintes tristes, qui leur prêtent un air faux de maladie et de souffrance.

Le triomphe du steppe est au printemps, qui le couronne de rayons et de verdure. Alors les tiges montent en fusées et retombent en pluie de perles et d'étoiles, de boutons et de fleurs. L'écorce des arbres se déchire, pareille à un corsage trop étroit. Les oiseaux de passage reviennent, traversent les airs en longues troupes, s'abattent au bord des étangs et des rivières dé-

[1] Ce fromage, qu'on fabrique aussi en Galicie et en Transylvanie, est connu sous le nom de *brenza.*

bordées. Du milieu des flots grossis par la fonte des neiges et qui peu à peu s'abaissent, les îles du Dniépr émergent de nouveau, laissant flotter dans le courant les longues branches des saules, comme des chevelures de femmes noyées. Debout sur les *kourganes*[1], on aperçoit de grands aigles, dans une immobilité héraldique, tandis que des éperviers planent en décrivant lentement des cercles noirs dans l'azur. Au-dessus d'un ravin, des outardes défilent en caravane, précédées de leurs éclaireurs. Des tourbillons de corneilles passent comme une nuée sombre chassée par un coup de vent, et s'en vont bien loin, bien loin, s'abattre sur les maigres bouquets d'une oasis d'arbres perdue dans le verdoyant désert. L'air vibre, tout rempli de cris harmonieux ou stridents, de chants d'oiseaux, de bourdon-

Troupeaux campant la nuit dans le steppe.

nements d'abeilles, de susurrements d'insectes, de grincements de sauterelles. Au crépuscule, les cailles jettent leur note monotone, et les perdrix font entendre leur appel. Un concert formé de mille voix, des aubades et des sérénades délicieuses réveillent la nature, cette belle aux champs dormant, qui, toujours aussi jeune, rouvre les yeux au milieu de son palais restauré et refleuri.

La transition des neiges de l'hiver aux fleurs du printemps est si prompte, si brusque, qu'on dirait la naissance d'un monde nouveau, l'épanouissement subit d'une terre vierge sous la chaleur fécondante du soleil. Il y a dans les airs et dans les herbes une fête charmante. On n'entend que battements d'ailes, frôlements d'écailles, roucoulements, gloussements et bêlements. Tout s'agite, tout chante.

En juin et en juillet, les foins du steppe sont mûrs, les brises vagabondes qui rident l'océan des hautes herbes secouent les pollens et les semences

[1] Anciens tombeaux préhistoriques.

dont elles sont chargées. Des centaines de faucheurs accourus de la Grande Russie et des Carpathes entrent en ligne de bataille et commencent la fenaison. A cent pas derrière eux, des femmes et des jeunes filles aux jupes bariolées, la chemise blanche ornée de broderies, un mouchoir rouge ombrageant leur tête, ramassent l'herbe fauchée et la rassemblent en meules. Que de fois, l'hiver, par les jours de tourmente, le voyageur a trouvé un abri sauveur au pied de ces hautes citadelles de foin!

Quand le temps est favorable et les ouvriers nombreux, la fenaison se fait en trois ou quatre jours.

La moisson dans les steppes.

Au commencement de septembre arrivent les joyeuses armées de moissonneuses et de moissonneurs avec leurs faux et leurs faucilles étincelant au soleil, leurs râteaux et leurs fourches de bois aux formes contournées et bizarres.

Le sifflement des faux passe comme le sifflement d'un vent de mort, qui courbe et jette à terre les blés orgueilleux à la lourde aigrette d'or. Il n'est pas nécessaire, comme dans nos pays, de laisser la moisson sécher au grand soleil. Les moissonneuses lient aussitôt les blés en gerbes et les apportent à la batteuse à vapeur qui ronfle au bout du champ ; ou bien, fidèles au vieux système, elles étendent les javelles sur le sol durci et transformé en aire, et laissent aux chevaux le soin de fouler les épis sous leurs pas.

Chaque soir, moissonneurs et moissonneuses se réunissent autour d'un grand feu, et pendant que les plus âgés, la pipe aux dents, causent entre eux, les jeunes jouent du chalumeau et de la *bandoura*[1]. Le dimanche, on danse; les rondes se forment et tournent doucement, tandis que les jeunes filles chantent d'anciennes ballades de guerre et d'amour. Parfois, c'est un dialogue qui s'engage entre les jeunes filles et les jeunes gens : « — Belle jeune fillette, — Abreuvez mon cheval! — Non, mon cœur, c'est impossible. — Je ne suis pas encore à vous. — Quand je serai votre femme, — J'abreuverai vos deux chevaux, — De l'onde de la plus pure fontaine, — Avec un seau tout neuf. »

La plupart du temps ce sont des chansons inédites, improvisées en dansant, des couplets jetés comme un chant d'oiseau à travers l'espace :

« — Jadis, quand nous nous aimions, — Les arbres morts reverdissaient; — Maintenant que nous ne nous aimons plus, — Les beaux arbres verts se dessèchent. »

Ou bien c'est un chant d'amour d'une note gaie qui précipite la danse et lui donne une allure de ronde fantastique, aux lueurs rouges et vacillantes des feux, sous les rayons pâles de la lune :

« — Une colline est haute, — Et l'autre est plus basse. — Une fillette est loin de moi; — L'autre se trouve plus près.

— Chez celle qui habite loin de moi, — Il y a des bœufs et des vaches. — Celle qui habite près de moi — N'a que ses sourcils noirs. — La fillette lointaine, — Je la donne à un autre. — Et je cours à pied — Chez ma chère voisine! »

Il n'y a pas de peuple dont l'âme soit plus poétique que celle du Petit Russien. Comment en serait-il autrement, en présence d'une nature aussi grandiose, dans ces steppes changeants et superbes comme la mer, ouvrant le champ aux rêveries infinies? A la vue de ces horizons sans bornes, de ce soleil puissant qui éclaire les houles d'or des blés et les vagues vertes des herbes, à l'aspect de cette flore merveilleuse qui éclate tout à coup, au printemps, comme un bouquet radieux de feu d'artifice; sous le dôme de ces nuits étoilées comme les nuits féeriques du désert, quelque chose vibre et chante en vous sans que vous vous en rendiez compte; une poésie, une prière s'échappe du cœur et va se mêler là-haut aux chants aériens de l'alouette et de l'hirondelle!

[1] Sorte de vielle.

CHAPITRE VIII

KOSAKS ET PETITS RUSSIENS.

Un Kosak.

Sous l'influence d'une digestion heureuse et prospère, mon compagnon de route s'était assoupi. Un rayon de soleil, qui jouait dans le wagon avec une espièglerie de lutin, mettait sur le front chauve, la face glabre, les joues blafardes et molles du dormeur, des reflets blonds et nacrés de coquillages, des luisants chauds de vieil ivoire. Le bout de son cigare, qui était resté planté dans sa bouche, entre ses grosses lèvres allongées et sans couleur, lui donnait une vague ressemblance avec un jeune veau en nourrice, les yeux voluptueusement clos, tetant sous les jambes de sa mère.

Le train, après une heure de marche paresseuse, s'arrêta à une pauvre petite station où, sous un vaste hangar ouvert et à demi construit, des sacs de blé s'entassaient très-haut, comme des murailles grises. Les femmes du pays étaient venues avec leurs enfants en bas âge, mal lavés, mal mouchés et mal culottés, apporter à dîner à leurs maris, charpentiers, maçons et gâcheurs de plâtre, assis sur des poutres, leurs outils de travail à côté d'eux; ils mangeaient gravement, à l'aide d'une cuiller de bois, la soupe et le

cacha contenus dans le double pot de forme primitive et bizarre, posé sur leurs genoux.

Le sifflement de la machine, la secousse qu'elle imprima aux wagons en s'arrêtant brusquement, réveillèrent en sursaut mon cornac.

— Sommes-nous arrivés? s'écria-t-il en se frottant les yeux... Les voyages en chemin de fer, ah! c'est pour moi comme la lecture d'une gazette allemande : ça m'endort toujours.

Les femmes et les enfants étaient venus apporter à dîner à leurs maris.

— D'après mon indicateur, nous avons encore deux stations, lui répondis-je.

Il mit le nez à la fenêtre.

— Parbleu, c'est Biélaya-Tserkow[1], la terre seigneuriale du comte Branicki!... Savez-vous que ses propriétés ont l'étendue d'un duché, et que ses revenus sont ceux d'un roi? Ses aïeux, des Kosaks à longues moustaches, faisaient la guerre aux Turcs et enlevaient les femmes tartares; lui cultive tout simplement des betteraves, distille de l'eau-de-vie, engraisse des

[1] Blanche église.

bœufs et fabrique du sucre... C'est moins amusant et plus lucratif... Voyez-vous ces longues cheminées qui fument là-bas? Ce sont les raffineries et les distilleries du comte... Il y en a comme ça une dizaine... De quoi soûler toute la Pologne et sucrer toute la Russie!...

La locomotive s'était remise en marche. Nous passions maintenant devant Biélaya-Tserkow, qui montrait, derrière un rideau d'arbres, ses petites maisons blanches, carrées comme des dés et coiffées de toits verts. La tour du feu, en bois, montait dans le ciel comme un échafaudage hardi dominant toute la contrée. En 1651, l'hetman Khmelnitzky signa ici un traité par lequel la Pologne s'engageait à reconnaître l'indépendance de l'Ukraine.

— Autrefois, me dit mon compagnon, le bourg entier appartenait au

Une jeune fille chevauchait sur un cheval noir.

comte Branicki; aujourd'hui, toutes ces maisons sont la propriété d'anciens serfs, dont les fils vont au gymnase et deviendront des messieurs... Le gymnase de Biélaya-Tserkow a été bâti aux frais du comte. C'est lui aussi qui a fondé l'hôpital que vous voyez là-bas, et qui a fait construire les deux églises grecque et catholique. Et l'on dit que notre aristocratie n'est pas libérale!...

Sur la route qui longeait la voie ferrée, une jeune fille chevauchait sur un petit cheval noir à longue crinière et à longue queue, allant de sa lourde allure de bête de labour, paisible et vaillante. Montée comme un homme, la paysanne laissait pendre de chaque côté ses jambes chaussées de bottes. elle n'avait ni éperons, ni selle, ni étriers. Avec sa tresse flottant dans le

dos et son mouchoir rouge noué autour de la tête en forme de haut turban, elle était fort jolie, je vous assure, cette amazone du steppe. Un manteau disgracieux, pareil à une robe de chambre ouatée, cachait malheureusement sa taille, qui devait être bien cambrée, si l'on en jugeait par sa façon crâne de se tenir à cheval.

Autour des bourgs et des villes, la solitude se peuple rapidement. Çà et là des chaumières tachaient de points blancs la verdure des arbres et des vergers. Dans les cours palissadées et les jardins aux clôtures de branches d'osier entrelacées, des enfants jouaient, et des femmes, les bras levés dans une attitude de grâce, étendaient du linge au soleil.

— Quand vous aurez vu l'intérieur de quelques chaumières, me dit mon cicerone, vous comprendrez quel bienfait a été pour le peuple l'abolition du servage. Jadis, le paysan était une brute qui se cachait au fond d'une tanière. Aujourd'hui, c'est un homme qui loge dans une maison.

— Mais ce qui est vrai ici, dans la Petite Russie, peut n'être pas vrai dans la Grande Russie, observai-je.

— En effet, la différence est grande entre les régions du Nord et celles du Midi; le contraste n'est pas seulement frappant dans les productions du sol, dans le climat, l'architecture, le costume, mais aussi dans le caractère, dans les mœurs, les habitudes, la langue. L'isba au toit dentelé est inconnue chez nous.

— Et j'ai déjà pu observer que le Grand Russien porte sa chemise sur ses pantalons, tandis que le Petit Russien la porte dans ses pantalons.

— C'est parfaitement exact. De plus, au gros de l'été, le premier garde sa courte pelisse de peau de mouton, le second ne conserve que son bonnet de fourrure. L'un protége sa tête, l'autre son corps. Et quelle différence d'usages, d'aptitudes et de tendances!...

Causez avec un Petit Russien, vous serez étonné de la vivacité de son esprit, de sa sensibilité d'âme, de son amour passionné et profond pour la liberté! Très-attaché à son pays, il ne le quitte qu'à regret et avec l'espoir d'y revenir. Le Grand Russien, au contraire, est un nomade, un vagabond, un errant. Il aime l'aventure, le déplacement, les voyages, les expéditions lointaines, le commerce, les foires, les pèlerinages : tout ce qui est mouvement, tout ce qui répond à son besoin incessant de changer de place. Avant tout agriculteur, le Petit Russien fuit les villes et ne se plaît que perdu dans l'immensité rêveuse de ses prairies. Chez les Grands Russiens, le fils marié continue d'habiter avec son père, et à la mort de celui-ci, l'aîné devient le chef de la communauté. Rien de pareil dans la

Petite Russie : le fils qui se marie quitte la maison paternelle et va fonder une autre famille.

— La condition de la femme n'est-elle pas aussi tout autre?

— Oui, car chez nous on ne marie jamais une jeune fille sans son consentement. Et une fois femme, elle compte pour quelque chose dans la maison du mari. On la consulte, on écoute ses avis; elle est traitée avec bien plus d'égards que la malheureuse compagne du moujik. Comparez, du reste, le rôle que joue la femme dans les chansons de la Petite Russie et dans celles de la Grande Russie, et vous sentirez encore mieux la différence. Dans les chansons populaires grandes russiennes, la femme n'apparaît que comme un être matériel; on ne célèbre que sa beauté plastique, la forme sensuelle de son corps; dans les chansons des Petits Russiens, la beauté morale est mise bien au-dessus des charmes et des avantages extérieurs. Et cependant, au point de vue physique, notre paysanne petite russienne a bien plus de grâce, de féminité, de séduction toute-puissante que la Grande Russienne, massive et flegmatique. Il y a dans la démarche de la Petite Russienne quelque chose de joyeux, d'ondulé, de serpentin; elle a une tournure vive et printanière, pleine de cachet personnel, d'élégance native, de jeunesse et d'entrain. Au fond de son regard, il y a une mélancolie douce qui attire, et sa voix a quelque chose de caressant, car la langue petite russienne est de tous les idiomes slaves celui qui a le plus de douceur. Et comme son costume est plus coquet! comme il a plus d'originalité et de couleur! Par la coupe et la richesse des ornements, il se rapproche du costume si gracieux des paysannes roumaines de la Transylvanie. Autour du cou, plusieurs rangs de colliers de corail retombent en rouge cascade jusque sur les seins; autour de la taille, une espèce de tablier de laine tissé à la maison; et, pour complément de cette toilette peu compliquée, une longue chemise toute chamarrée d'où s'échappe, ronde et ferme, la jambe nue, chaussée le dimanche et les jours de fête d'une botte rouge ou noire, fièrement campée sur les talons.

— Les mêmes différences physiques dont vous parlez ne se retrouvent-elles pas chez les hommes?

— Le Petit Russien ne ressemble pas, en effet, au Grand Russien. Le Petit Russien a la tête plus petite, les traits plus distingués et plus fins. Svelte et élancé, il est plus souple et plus agile que le Grand Russien. On reconnaît en lui le cavalier intrépide du steppe et le mâle descendant d'une ancienne race guerrière. Les grenadiers de la garde se recrutent presque tous dans la Petite Russie. Le Grand Russien n'a pas l'esprit militaire des populations de l'Ukraine. « Tous les soldats, dit un chant popu-

laire des bords de la Moskva, s'en vont en pleurant; ils s'en vont pleurant et sanglotant; pas un qui s'en aille gaiement sans s'affliger »; tandis que c'est en chantant que les Petits Russiens partent pour la guerre.

— J'ai lu quelque part que le Grand Russien et le Petit Russien se méprisent et se traitent en ennemis?

— Aujourd'hui, ce ne sont plus que des rivaux. Dans les provinces du Midi, les noms de « *Moskal* » et de *Katzap*[1] s'appliquent encore aux hommes du Nord, mais avec une ironie amicale; et ceux-ci, de leur côté, donnent en riant le sobriquet de *Chocol* aux Petits Russiens. Ce terme désigne la longue mèche en forme de tresse que l'habitant des steppes

Paysanne petite russienne.

portait autrefois sur le sommet de sa tête ordinairement rasée, et qu'il enroulait autour de son oreille.

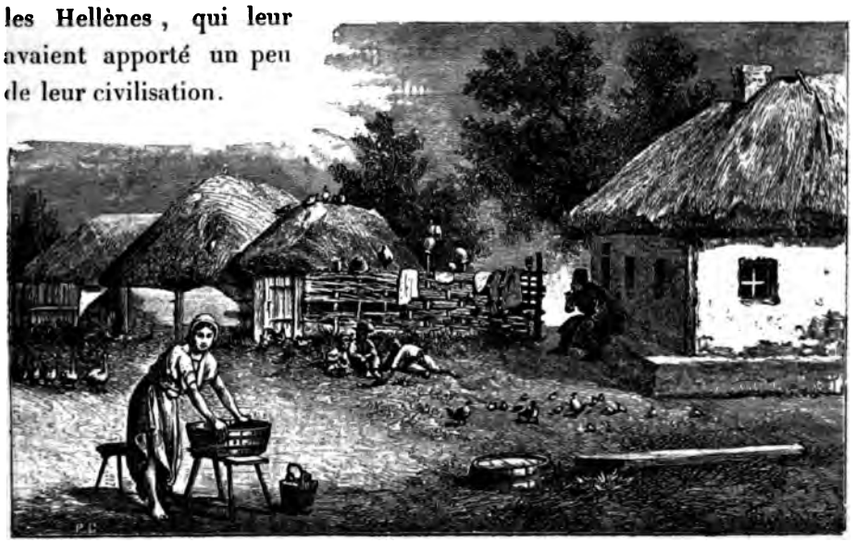
— Mais, à vous entendre, on dirait que le Grand Russien et le Petit Russien appartiennent à deux races distinctes; le même sang slave ne coule-t-il pas dans les veines de l'un et de l'autre peuple?

— Pas au même degré. Le sang du Petit Russien est plus pur, ce qui ne veut pas dire qu'il soit tout à fait sans mélange; le Petit Russien passe pour le type du vrai Slave et du vrai Russe, descendant des Scythes, tandis que le Moscovite est croisé de Tchoude, de Kirgis, de Tartare. Certains ethnographes refusent même de l'admettre dans la famille euro-

[1] *Moskal*, c'est-à-dire Moscovite. *Katzap* veut dire bouc. Le Grand Russien, qui porte toute sa barbe, a en effet quelque ressemblance avec cet animal. Les Polonais appellent de même les Russes : *Moska'*; et ceux-ci les appellent : *Polak*.

péenne. Vous savez que la Petite Russie a été la patrie des premiers Slaves mentionnés dans l'histoire ; Hérodote décrit les mœurs des Scythes qui occupaient les rives du Dniéper, les steppes de l'Ukraine, les bords de la mer Noire et de la mer d'Azow. Voyez-vous ces monticules qui forment çà et là dans la plaine des bosses vertes, comme de grandes vagues?... Ce sont des *kourganes*. On appelle ainsi les tombeaux des anciens Scythes.

Ils se faisaient enterrer sous ces tertres artificiels avec leurs chevaux, leurs armes, leurs bijoux, et les cadavres des serviteurs et des femmes esclaves qu'on immolait sur leur tombe. Les objets recueillis dans les fouilles prouvent que les Scythes étaient en relations commerciales avec les Hellènes, qui leur avaient apporté un peu de leur civilisation.



Cour d'une maison de paysans de la Petite Russie.

Des statues de pierre, représentant de vieilles femmes, surmontent encore quelques-uns de ces tertres. On donne à ces idoles barbares le nom de *baba* (vieille). Elles tiennent leurs mains jointes sur la poitrine, et sont restées en grande vénération parmi les paysans. Si un enfant tombe malade, sa mère l'amène à la puissante baba, la lui fait embrasser, et s'agenouille pour prier devant la statue à qui elle offre du blé, des fruits, des pièces de monnaie. Le peuple russe n'est que fardé de christianisme. Il est resté païen. On célèbre encore dans plusieurs villages, par des chants et par des danses, la fête de la déesse slavonne Dida et de son fils Lado, et l'on tire des augures d'un arbre orné de rubans, qu'on abandonne au courant de la rivière. Dans la Russie Blanche, en Volhynie, il n'est pas de chaumière qui n'ait son serpent sacré. Et les paysans vont encore jeter des

kopecks au fond de certaines sources pour leur demander la guérison. On vénère par des repas la mémoire des aïeux. Les bouleaux et les chênes sont l'objet d'un culte religieux.

Lorsque les colonies slaves de la mer Noire furent refoulées vers le Nord par les invasions turques et tartares, les nouveaux venus se mélangèrent aux tribus finnoises, mongoles, tchoudes, qui occupaient la Grande Russie, et finirent par absorber tous ces peuples dans leur puissante nationalité slave. Ceux qui étaient restés dans la Petite Russie s'étaient réfugiés dans les steppes, et avaient réussi à se soustraire au contact et à la domination des étrangers. Au douzième siècle, lors de l'invasion des Tartares-Mongols, les immenses plaines de la Petite Russie offrirent aussi un refuge aux Slaves du Nord, qui vinrent en masse grossir les rangs clair-semés des Slaves du Midi : des villages entiers émigraient, impatients de se soustraire au joug du vainqueur.

Les seigneurs polonais accordèrent toutes sortes de priviléges à ces colons, qu'ils opposèrent comme un cordon militaire aux incursions des Turcs et des Tartares qui venaient enlever les femmes et les enfants pour les vendre aux pachas de Stamboul. Les harems de cette ville étaient alors remplis de belles captives petites russiennes. « Terre des musulmans, disaient les chanteurs, sois maudite! Tu es enflée d'or, tu t'enivres de boissons, mais que chez toi le sort des prisonniers est triste! » Les *Kobzars* chantaient le courage des jeunes filles qui se tuaient ou se noyaient plutôt que de devenir la proie des Turcs.

Dès cette époque, on donna à tout le pays le nom d'Ukraine, qui vient de *kraïn,* frontière, limite, et l'on appela Kosaks[1] les habitants des campagnes qui s'armaient pour aller guerroyer contre les infidèles et les envahisseurs.

— Mais, à côté de ces Kosaks disciplinés, il y avait les Kosaks libres, espèces de brigands chevaleresques chantés par les poésies et les légendes populaires?

— Oui, ils formaient de petites républiques, des communautés indépendantes que venaient grossir les serfs fugitifs, les déserteurs, les moines défroqués, les repris de justice : gens de sac et corde, n'ayant rien à perdre et tout à gagner, poussés par leur esprit de vagabondage, d'indépendance et d'aventure, par leur besoin de mouvement continuel et d'action, leur soif de vol et de pillage.

— Tels étaient, je crois, les Kosaks Zaporogues?

[1] Le nom de « Kosak » vient du tartare et signifie soldat irrégulier, armé à la légère.

— Ce sont les plus fameux. Ils s'étaient installés dans une île rocailleuse au milieu du Dniépr, pour garder le cours du fleuve. Un pont-levis donnait accès dans leur « steche » ou lieu de rassemblement fortifié. Ils logeaient là sous de grands hangars, et le temps qu'ils n'employaient pas aux exercices des armes, ils le passaient en fêtes joyeuses, dansant, buvant, jouant, ripaillant. Quand ils rentraient, tout gorgés de butin, dans leur enclos palissadé, c'étaient des orgies et des scènes d'ivresse dont le dénoûment était souvent tragique. Emportés par leurs petits chevaux rapides, ces sauvages cavaliers fondaient sur une ville ou un village comme un vol de vautours. Dans les steppes herbeux qui les cachaient tout entiers eux et leur cheval, ils chassaient à l'infidèle comme on chasse au loup, et suspendaient à leur selle, par les cheveux, la tête coupée de l'ennemi. Constantinople, la ville merveilleuse, la ville aux palais d'or, aux mosquées de marbre, les attirait, comme elle avait attiré les Croisés. Ils rêvaient de ses harems et de ses sultanes; et plus d'une fois, les sentinelles turques qui veillaient aux remparts signalèrent l'approche des corsaires kosaks, dont les barques légères s'attaquaient aux gros navires de la flotte impériale. Ils se proclamaient les défenseurs de la foi. « Que celui, chantaient-ils, qui veut, pour la foi chrétienne, être empalé, roué, écartelé, nous suive! » Mais à dire vrai, le vol et le pillage les intéressaient bien plus que la défense de la religion. Quand ils rentraient les mains vides dans leur setche, ils brisaient les boutiques des juifs et s'emparaient sans payer de tout ce qu'elles contenaient. La justice se rendait chez eux en présence de toute la communauté, et la sentence s'exécutait à l'instant même, car le bourreau attendait près des juges, la hache en main. Il s'avançait vers le coupable, et lui demandait sa tête, ou un de ses bras. Les voleurs étaient attachés à un poteau d'infamie, et roués de coups. On enchaînait à un canon celui qui avait fait des dettes, et on le laissait ainsi jusqu'à ce qu'un de ses camarades consentît à payer pour lui. Le meurtrier était couché vivant dans une fosse profonde; on posait sur lui le cercueil qui renfermait le cadavre de sa victime, puis on les couvrait tous deux de terre.

Ils étaient soumis à un chef suprême qui avait le titre d'hetman, et que les rois de Pologne investissaient eux-mêmes, en lui remettant l'étendard à queue de cheval, la masse d'armes et le sceau. Jamais peut-être ils ne se seraient insurgés contre les Polonais, si ceux-ci avaient eu assez de diplomatie pour leur laisser leurs priviléges, et respecter leur religion, à laquelle ils étaient très-attachés. Mais les seigneurs polonais avaient chassé tous les moines orthodoxes et transformé les monastères en étables. Les enfants mouraient sans baptême, car les églises avaient été louées aux Juifs qui

n'y laissaient entrer que ceux qui payaient. Si vous avez lu *Tarass Boulba* de Gogol, vous devez vous souvenir que les cris de guerre qui éclataient alors parmi les Kosaks révoltés étaient : « Pendons d'abord les Juifs; qu'ils ne puissent plus faire de jupes à leurs Juives avec les chasubles de nos prêtres! qu'ils ne mettent plus de signes maudits sur les hosties! Noyons toute cette sale engeance dans le Dniépr[1]! » Les représailles des Kosaks furent terribles. Ils massacraient les enfants, incendiaient les villages, et arrachaient, du genou à la plante des pieds, la peau aux malheureux Juifs.

Gogol raconte que le prélat d'un monastère polonais ayant eu connais-

La « steche » des Kosaks Zaporogues.

sance de l'approche de Zaporogues, envoya deux de ses moines au-devant d'eux. « Dites à l'abbé de ma part, répondit le *kochevoï* (chef), qu'il n'a rien à craindre. Mes Kosaks ne font encore qu'allumer leurs pipes. » Et bientôt la magnifique abbaye fut entièrement livrée aux flammes; « les colossales fenêtres gothiques, ajoute le poëte, semblaient jeter des regards sévères à travers les ondes lumineuses de l'incendie. » — Les cadavres des Polonais trouvés après le combat étaient attachés par grappes aux queues des chevaux que les Zaporogues chassaient devant eux à travers les champs à grands coups de fouet, et tous ces corps nus, mutilés, sanglants, rou-

[1] La haine des populations petites russiennes contre les Juifs date de cette époque. Les derniers massacres de Bal ont montré combien cette haine est encore vivace. Les anciennes gravures du temps représentent les cavaliers kosaks jouant de la *bandoura*, assis sur un tertre, à l'ombre d'un arbre, aux branches duquel sont pendus par les pieds un Juif et un Polonais.

laient et se heurtaient dans la poussière comme dans les dernières convulsions d'une lutte horrible et sauvage.

Les Kosaks n'avaient pitié ni des jeunes femmes « aux noirs sourcils », ni des jeunes filles au visage rayonnant. Elles ne pouvaient pas même trouver un refuge dans les temples. « Tarass, dit Gogol qui s'est fait l'historien fidèle du héros d'une de ces insurrections de Kosaks, Tarass les brûlait sur les autels. Plus d'une main blanche comme la neige s'éleva du sein des flammes vers le ciel, au milieu de cris déchirants qui auraient ému des rochers, et fait trembler d'émotion l'herbe des steppes. Mais les cruels Kosaks n'entendaient rien, et soulevant les petits enfants sur la pointe de leurs lances, ils les jetaient aux mères dans les flammes. »

Enfin, après de longues années de lutte, les Kosaks envoyèrent une

Les cadavres des Polonais étaient attachés à la queue des chevaux.

députation à Moscou pour solliciter la protection du Tzar; mais bientôt, craignant de s'être donné un maître, ils voulurent reprendre leur ancienne indépendance. Qui ne connaît l'histoire de Mazeppa? Sous Catherine II, Potemkin, cet intelligent créateur de la Nouvelle-Russie, s'empara, sur l'ordre de la souveraine, de la setche des Zaporogues et exila tous les Kosaks guerriers dans l'île de Phanizoé, et sur la rive orientale de la mer d'Azow. Les Kosaks qui font aujourd'hui partie de l'armée, forment une espèce de gendarmerie à cheval employée à la police des villes, à la surveillance des frontières et au transport des prisonniers et des déportés. Dans les villages de la Petite Russie, composés autrefois de paysans nobles et libres, et de paysans serfs, les descendants des premiers sont si fiers de leur origine qu'ils se donnent encore le nom de « Kosaks », et que pour rien au monde ils ne frayeraient avec les fils de serfs, ni ne s'allieraient avec eux par des mariages.

Le train s'était de nouveau arrêté devant une de ces gares du steppe qui se ressemblent toutes, et qui ont l'aspect peu pittoresque et peu intéressant d'une grande baraque délabrée. Sur un banc, près de la porte, dans une attitude d'abandon et de repos, se tenait un magnifique vieillard à la longue moustache blanche et aux épais cheveux qui se tordaient en désordre le long de ses joues maigres et hâlées. Il était en bras de chemise et étalait en plein soleil sa large et puissante poitrine. Des pantalons d'indienne à raies et à dessins bleus bouffaient autour de ses fortes cuisses, au-dessus de grosses bottes en cuir racorni qui lui montaient jusqu'aux genoux.

— Tenez, voici un vrai Kosak ! s'écria mon cicerone. On pourrait chercher longtemps un type aussi parfait. Voyez l'expression fière et belliqueuse de sa figure !... Imaginez un tel homme à cheval, équipé en guerre, armé de sa longue lance, je vous défie de trouver son pareil dans toutes les armées du monde...

Le train était reparti avec un sifflement. A mesure que nous avancions, le pays devenait plus beau. C'étaient des prairies sans limites, « riches et libres », comme les appelle le Petit Russien. Le steppe avait pris un élargissement superbe d'océan, une immensité profonde de haute mer, poussant comme des flots, jusqu'à l'horizon bleuâtre, ses herbes ondulantes, que les clartés pâles du soleil couvraient de reflets argentés, semblables à de blanches écumes. Je regardais de tous mes yeux ce splendide changement de décor, et j'éprouvais une étrange sensation. Il me semblait que je voyageais maintenant en bateau à vapeur. Le train glissait si mollement !... Et les rares bouquets d'arbres que j'apercevais à des distances infinies me faisaient l'effet de petites îles battues par les vagues vertes des plantes sauvages. Une ligne mouvante de points blancs passait au fond de cette solitude. On eût dit une troupe de cygnes. C'étaient des outardes.

Les outardes barbues sont très-communes dans les steppes, me dit l'envoyé du comte, où elles demeurent même l'hiver. C'est alors que la chasse en est le plus facile. La gelée blanche couvre leurs ailes d'une couche de glace et paralyse leur vol. Les habitants du steppe montent sur leurs meilleurs chevaux et les poursuivent jusqu'à ce qu'ils puissent les assommer à coups de *nagaika*[1]. Les vieux mâles sont très-courageux et se défendent aussi bien contre l'homme que contre les chiens. Quand on les chasse au lévrier, elles se groupent pour tenir tête à l'ennemi. En été, il est fort difficile d'approcher ces oiseaux, qui s'entourent de sentinelles comme les marmottes. Il faut que le chasseur ait recours à toutes

[1] Fouet kosak à nœuds.

devant une de ces gares du steppe qui
peut peu pittoresque et peu intéressant
[illegible] près de la porte, dans une
[illegible] mécanique vieillard à la longue
[illegible] pendaient en désordre le
[illegible] bras de chemise et étalait
[illegible] d'indienne à
[illegible] au-dessus de
[illegible] IX [illegible]
[illegible] contrat cher-
[illegible] inquiéteuse
[illegible] guerre, armé
[illegible] les armées

[illegible] nous avancions,
[illegible] riches et
[illegible] pris un élar-
[illegible] poussant
[illegible] les
[illegible] à de blan-
[illegible] changement de
[illegible] je voyageais
[illegible] Et les
[illegible] plantes sau-
[illegible] votre solitude
[illegible]
[illegible] dit
[illegible] que la
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Page 106.

CHASSE AUX OUTARDES.

sortes de ruses. L'outarde ne se défie pas des paysans et des femmes; pendant que ceux-ci travaillent, elle se promène autour d'eux, en se dandinant et en se pavanant. Aussi le chasseur se déguise-t-il en paysan, quelquefois même en femme; ou bien, couché sur un char de campagne traîné par des bœufs, il cache ses armes dans le foin.

Les femelles ont pour leurs petits la plus vive tendresse. Quand ceux-ci sont en danger, elles essayent de les sauver, en attirant sur elles seules l'attention des chasseurs. En Ukraine, on élève des outardes domestiques en faisant couver leurs œufs par des poules ou des dindes. — Les steppes abondent en oiseaux de toute espèce. L'aigle, la grue, l'oie sauvage, la caille, y sont communs; les perdrix nichent dans les hautes herbes, les hérons se cachent dans les roseaux, les tourterelles et les pigeons sauvages roucoulent dans les chênes, les geais azurés s'appellent et se répondent; et, la nuit, le rossignol jette aux petites étoiles qui sourient, les effusions mélodieuses de son cœur.

Bientôt, entre les bras maigres des cerisiers et des pruniers, les premières chaumières du village de N... nous apparurent pittoresquement disséminées comme des tentes dans une oasis.

Des pies, sautant de branche en branche, jacassaient comme de vieilles commères, avec des mouvements de queue saccadés. De notre wagon, nous dominions l'intérieur des enclos aux murs faits de branches entrelacées. Près des granges aux toits de chaume noirs, et à moitié dégarnis, des enfants jouaient, des chiens dormaient, des pigeons volaient, et des porcs obèses comme des pachas, couchés sur un lit de boue moelleuse et chaude, étalaient dans une jouissance et une douceur de bien-être leur gros ventre flasque et rose chatouillé de rayons de soleil.

Des pots en terre servant à la cuisine domestique s'égouttaient et séchaient à l'air, plantés sur des perches, comme des épouvantails. Et, sur les palissades, sur les toits, sur les pots même, partout où ils avaient pu trouver un perchoir, des coqs se dressaient dans une attitude hautaine de coqs de clocher. Il y en avait de toutes les couleurs, depuis le blanc crème jusqu'au rouge braise; de grands, de petits, de jeunes, de vieux, levant leur tête guerrière couronnée de pourpre, battant de l'aile et poussant un coquerico d'appel.

Dans un enclos, près d'un puits à la longue poutre levée, une scène biblique se passait. Une Rebecca petite russienne donnait à boire, dans un petit baquet de bois, à un Éliézer du steppe, aux longs cheveux et en hautes bottes. La jeune fille avait une grâce charmante, malgré une espèce de pardessus sans manches qui l'emprisonnait comme dans une gaîne. La che-

mise retroussée sur ses bras nus, elle tenait d'une main la petite perche du puits, à laquelle est attaché le baquet, et de l'autre elle faisait pencher le vase aux lèvres du jeune homme, à qui elle semblait dire comme dans la chanson : « O Ivan, si tu veux boire, nous boirons ainsi toujours ensemble; ensemble nous ferons le chemin de la vie, ton bras soutiendra mon bras et mon bras soutiendra le tien, et nous tâcherons d'égayer deux maisons : la maison de ton père et la maison du mien ! »

Une Rebecca petite russienne.

CHAPITRE IX

VIE DE CHATEAU.

Le nain du comte.

Une élégante voiture attelée de deux superbes chevaux et un laquais portant une livrée sombre aux boutons blancs armoriés, nous attendaient devant la gare.

Nous traversâmes rapidement le village, où toutes les femmes en émoi s'interpellaient d'une chaumière à l'autre, et accablaient de malédictions et d'injures le cadavre d'un énorme loup que les domestiques du château transportaient sur une charrette. Une battue avait été organisée dans la journée par les hôtes du comte. De quatre loups qu'on avait débusqués, on n'avait pu en tuer qu'un. Ces animaux deviennent heureusement assez rares dans la Petite Russie, et les histoires de voyageurs en traîneau, poursuivis par des bandes de loups, ne sont plus que des légendes.

— Ah! monsieur, s'écria mon cicerone, ne croyez pas que ce soit là la vraie manière de chasser le loup! La bonne manière, la plus gaie, la plus amusante se pratique en hiver, quand la plaine n'est plus qu'un désert de neige durcie. On choisit une nuit de clair de lune. On fait un bouchon de foin, on l'attache derrière un traîneau, on met deux petits cochons dans un sac, on attelle un vieux cheval de paysan, et *prrrt!* on part... Les loups sont très-malins. Ils savent parfaitement distinguer un attelage campagnard d'un attelage de seignenr, et ils se méfient toujours de ce dernier. C'est pourquoi l'on prend une vieille rosse. Quand on est en pleine campagne, on pince les oreilles des petits cochons, qui se mettent aussitôt à crier : *couic! couic!...* Les loups affamés qui rôdent se disent : « Oh! oh! de la chair fraîche! » et ils accourent dans la direction d'où viennent les

cris. Le bouchon de paille suit tous les mouvements et les oscillations du traîneau, et les loups croient avoir devant eux un véritable cochon qui rebondit sur la neige en criant... Les voilà qui s'élancent, des étincelles rouges plein les yeux... Une décharge générale les accueille. Ah! quels hurlements! Il y en a quelquefois cinq ou six qui se débattent, mortellement blessés... Je vous assure que c'est bien amusant, bien plus amusant que de les chasser à courre, car en rase campagne un loup finit toujours par se laisser prendre comme un lapin : on lui encapuchonne la tête, on lui lie les pattes et on le rapporte en croupe. Les paysans enferment le pauvre animal ainsi capturé dans un hangar; et quand il est bien reposé, quand il a repris ses forces, ils lâchent un chien contre lui : le combat est terrible. Il dure plusieurs heures... Souvent les deux adversaires succombent... Les Tartares de Crimée chassent encore le loup avec l'aigle... Quand l'animal s'abat épuisé, l'oiseau fond sur lui et lui crève les yeux.

A droite et à gauche du chemin, les maisonnettes du village, coiffées de leur grand toit de chaume, se dressaient au milieu de leurs jardins à la clôture festonnée de melons et de concombres. Quelques tournesols levaient encore leur tête noire entourée d'une auréole d'or, et des pruniers chargés de fruits ressemblaient à des arbres tout bleus. Des fleurs jaunes grossièrement barbouillées sur les murs blanchis à la chaux d'une maison attirèrent mes regards.

— Vous ne savez pas ce que veut dire cette enseigne? me demanda l'envoyé du comte.

— Non.

— Elle veut dire qu'il y a là une fille à marier... Les jeunes filles peignent elles-mêmes ces fleurs, avec le suc de certaines plantes... En Lithuanie, le père met bien sa fille sur un char, avec toute sa dot, et s'en va la promener de village en village, jusqu'à ce que la jeune fille ait trouvé un mari... Oh! nos mœurs se sont conservées originales... Ainsi, quand une jeune fille devient mère, ce qui est du reste très-rare, on la dépouille de sa chevelure et on la coiffe du *pokritk,* du mouchoir noué en turban des femmes mariées... Et si le père, gardien responsable de l'honneur de sa fille, a failli, on passe un collier de cheval à son cou et on le promène à travers tout le village...

Les paysans que nous rencontrions, vêtus de la *swita* brune, fumant leur pipe courte, leur *tulka,* étaient de belle race, de taille moyenne, robustes; ils avaient le teint clair, les cheveux blonds ou châtains. Les paysannes me rappelaient par leur attitude ces belles Italiennes qu'on voit, plantées

comme des statues de déesses, à l'entrée des misérables hameaux de la campagne romaine. Elles ont le teint brun, les yeux profonds, voilés de longs cils, la taille large, une vigueur superbe comme celle de la nature qui les entoure.

En sortant du village, on aperçoit à droite un grand diable de bâtiment tout blanc; c'est un ancien grenier d'abondance qu'on a transformé en caserne d'artillerie.

Des canons, gardés par des sentinelles qui bâillaient comme eux, allongeaient vers l'horizon leur cou luisant et doré, flairant le vent qui venait du côté de l'Autriche.

Devant nous, dans un encadrement de verdure, se dessinait la grande grille du parc, près de laquelle deux mendiants étaient assis. Le plus âgé, au front haut, aux traits réguliers, à la belle figure de vieillard résigné et paisible, était aveugle. Il était vêtu d'un cafetan en guenilles retenu autour de son corps maigre par une écharpe rouge. Ses pantalons de toile, noués avec une ficelle au-dessus de la cheville, laissaient voir ses pieds nus dans des restes de bottes trop larges, dont on avait coupé la tige avant de les lui donner. Sa besace à demi pleine servait de point d'appui au bras de son compagnon, assis plus bas que lui, sur un tas de terre. Ces deux figures se détachaient sur la blancheur crue de la muraille avec un accent de poésie réaliste si poignant, que je regrettai de n'être pas peintre. C'était un de ces tableaux bien modernes, magnifiquement simple, racontant dans son émouvante tristesse le drame quotidien de la misère humaine.

La voiture traversa le parc en suivant une belle allée principale que des paysannes coiffées d'un mouchoir de couleur, pieds nus, nettoyaient; armées de râteaux, elles entassaient comme des monceaux d'or les feuilles d'un jaune métallique, tombées des tilleuls, des platanes et d'autres arbres d'essence différente qui élevaient là, comme dans le fouillis d'une forêt sauvage, leurs cimes mouvementées et inégales. Au bout de l'allée, dans une grande trouée claire, se montrait un jardin dont les dernières roses, les dahlias rouges et jaunes, piquaient d'une note vive et éveillaient d'un sourire les mélancolies de l'automne qui déjà avaient envahi les parterres.

Je m'attendais à voir surgir, au milieu d'une cour hérissée de mauvaises herbes et parsemée de maisonnettes de service aux toits de chaume rongé, véritables ruches à souris, un de ces châteaux branlants de gentilhomme ukranien comme en a décrit Tourgueneff : haut d'un étage, élevé sur une assise de briques, avec un perron entouré d'une rampe vermoulue, des vitres verdâtres dans d'étroites fenêtres que surplombe un toit en planches jadis

peint en rouge. Mais ce fut devant une villa pimpante et fort jolie, construite sur le plan d'un temple grec avec une façade à colonnes surmontée d'un fronton, que les chevaux s'arrêtèrent. Les châteaux, dans le sens que nous donnons à ce mot, n'existent pas en Russie, où les seigneurs n'ont jamais été les défenseurs ni les protecteurs de leurs vassaux. Quand le Turc ou le Tartare était signalé, les paysans allaient se réfugier dans les couvents, qui seuls avaient des enceintes fortifiées.

L'arrivée de la voiture attira les domestiques portant l'ancien costume

Chasse aux loups.

polonais, la redingote à brandebourgs, les hautes bottes. On me fit passer par un large couloir où pendaient, encadrés de bois blanc, des portraits de chevaux peints à l'aquarelle ; puis je fus introduit dans le salon que prolongeait, du côté du jardin, une terrasse vitrée comme une serre, et remplie de fleurs, de plantes embaumantes et d'arbustes rares, aux floraisons étranges.

Le comte, en robe de chambre de soie, sa chemise russe sans col boutonnée vers l'épaule droite, était renversé dans un fauteuil américain et lisait la *Revue des Deux Mondes*. Il avait à ses côtés un petit être grotesque et contrefait, espèce de Triboulet et de nain uniquement chargé de lui

nouer sa cravate (il montait pour cela sur la table), de confectionner ses cigarettes, et d'allumer celle que son maître daignait choisir pour la porter à ses lèvres.

La présentation fut très-cordiale. Le comte est un homme simple, très-bon, très-affable. Pendant que de sa bonne grosse voix traînante et dolente il me parlait de ses rhumatismes, j'examinais les merveilles et le luxe de satrape qui l'entouraient. Des nattes de Chine sur lesquelles des peaux

A la porte du parc, deux mendiants étaient assis...

d'ours blancs mettaient des plaques neigeuses, recouvraient le parquet. Des lampes bizarres, décrochées de quelque mosquée du Turkestan, descendaient avec des contorsions de plantes noueuses et trapues du milieu des rosaces bleu et or du plafond, qui devait ressembler, la nuit, à un vrai morceau de firmament étoilé. Sur des socles de marbre, à demi cachées par des massifs d'azalées et de glycines grimpantes, des statues se dressaient.

A l'extrémité de la galerie, une vaste rotonde décorée de tapis persans

et de portières orientales. Au-dessus d'un large divan caucasien, une glace de Venise épanouissait les floraisons de verre de son cadre moulé en guirlande; et, de chaque côté, disposées en étoiles, des panoplies d'armes barbares : pistolets kirghis, coutelas circassiens, lances turcomanes, étaient accrochés pour mieux faire ressortir la grande glace, qui luisait comme un bouclier d'argent massif. En face, à l'autre bout de la galerie, se détachait dans son cadre noir sculpté un magnifique tableau à l'huile, œuvre d'un maître de la jeune école russe : un paysage grandiose du steppe au coucher du soleil, alors que « la brillante étendue, comme dit Gogol, reflétant les derniers rayons, prend une teinte de plus en plus sombre; que l'ombre s'allonge et devient d'un vert foncé; que les vapeurs du soir s'élèvent et se font plus épaisses, et que chaque petite fleur, chaque brin d'herbe, exhale une odeur ambrée ». C'était bien la scène décrite par le poëte de l'Ukraine que le peintre avait voulu représenter : des Kosaks couchés sur leur manteau, tandis qu'autour d'eux leurs chevaux errent dans les hautes herbes. Les étoiles de la nuit les regardent, ils écoutent tout ce monde d'insectes qui remplit le steppe, et dont les cris, les sifflements, les susurrements, retentissent comme pour bercer leur sommeil. Le ciel, par endroits, est coloré des reflets ardents des joncs secs brûlés dans la prairie, et une troupe de cygnes, volant vers le nord, prend en passant dans cette réverbération une teinte rose : « il semble que des mouchoirs rouges volent dans les ténèbres. »

— Monsieur, me dit le comte après dix minutes de conversation, je ne veux pas vous retenir plus longtemps... Vous avez peut-être besoin de vous reposer un peu.

Je ne me reposais que trop! Une béatitude pleine de douceur coulait en moi, dans cette atmosphère aux effluves parfumés; et, ébloui de ces splendeurs asiatiques, rêvant aux steppes chantés par Gogol, je fermais à demi les paupières. Songez un peu, sortir de Berditschew pour tomber dans ce palais des *Mille et une Nuits!* Mais si le comte avait été une petite comtesse, je n'aurais certainement pas fermé les yeux, et je l'aurais regardé comme on regarde une fée.

A un coup de sonnette donné par M. X..., un valet de pied parut.

— Voici, me dit le comte, votre domestique. Il répond au nom d'Andry et sait assez d'allemand pour vous comprendre. Il va vous conduire dans le petit appartement qui vous a été préparé... Nous dînons à six heures, et nous déjeunons à midi... En dehors des repas, la liberté la plus complète! Chacun fait ici ce que bon lui semble... Avez-vous envie de vous promener en voiture? Demandez qu'on attelle... Voulez-vous monter à cheval?

Choisissez le cheval qui vous convient... Il y a toujours vingt chevaux dans les écuries...

Autour de la villa, cachés comme des nids dans les arbres, s'élèvent six pavillons uniformes à deux étages, réservés aux hôtes du comte. Andry me conduisit au dernier pavillon de droite, à côté duquel s'ouvrait, avec la noblesse sévère d'un portique, une des grandes allées ombreuses du parc. Oh! qu'elle était jolie, ma chambre, avec son parquet de chêne miroitant, ses tapis en peau de loup, ses vieux portraits qui mettaient autour de moi comme le sourire du passé, ses rideaux de soie bleue relevés de bouffettes rouges, et son petit balcon étroit, blotti entre deux colonnes, derrière une draperie de chèvrefeuille suspendue comme un rideau d'alcôve! Quel endroit délicieux pour se reposer et rêver!

Des pelouses vertes coupées de parterres encore fleuris fuyaient en de lointaines et mourantes perspectives, jusqu'à une rivière qui partageait le paysage en deux, d'une longue barre d'argent niellé; de l'autre côté, sur la berge, au milieu de saules aux chevelures éplorées et de peupliers droits comme des panaches, une ferme levait en plein midi son toit de tuiles brillantes et ses murs lavés à la chaux. On eût dit une paysanne coiffée d'un mouchoir rouge et vêtue d'une chemise blanche.

Les ombres s'allongeaient, bleuâtres et flottantes; dans les buissons et dans les allées du parc, le jour s'endormait; à l'horizon, au milieu d'un poudroiement d'or et de rubis, le soleil se couchait, et dans la nuit qui déjà avait envahi les ramures, des échanges caressants, des tendresses nocturnes de voix s'entendaient.

Une cloche sonna, à laquelle quelques hurlements de chiens répondirent; c'était l'heure du dîner, le premier appel.

Les convives s'étaient réunis dans le grand salon, où une profusion de bougies noyait dans une clarté intense et vibrante les riches tentures et les tableaux qui décoraient les murs. Auprès du comte, sur un divan, se tenaient une jeune femme et une jeune fille en toilette simple, mais élégante, qui ne faisait que mieux ressortir la grâce et la finesse aristocratiques de leur taille. C'étaient la comtesse et sa fille, celle-ci blonde, l'autre brune, mais toutes deux également charmantes. Un groupe d'hommes en habit noir les entourait, parlant français comme dans un salon parisien. La comtesse racontait qu'elle venait d'avoir une grande frayeur. Elle était allée, l'après-midi, dans le bois voisin, son petit corbillon au bras, cueillir des fraises avec sa fille. Un chien sauvage, comme il en rôde tant dans le steppe, passa près d'elles, heureusement sans les voir : il était atteint

de la rage. En retournant au château, elles rencontrèrent un paysan attaché au domaine, ses pantalons sanglants et déchirés, qui leur dit qu'il avait été mordu, qu'il allait mourir, et qu'il venait leur faire ses adieux. Il se jeta aux pieds de la comtesse en lui demandant pardon si jamais il l'avait

Il se jeta aux pieds de la comtesse pour lui faire ses adieux.

offensée : « Pardonnez-moi comme je vous pardonne ! » Ayant dit ces mots, simplement, d'une voix douce et calme, il se releva, puis il s'en alla d'un pas tranquille, comme un travailleur qui a fini sa journée et qui va se reposer jusqu'au lendemain.

La comtesse ajouta qu'elle avait déjà vu plusieurs paysans ainsi mordus par des chiens, et que tous avaient montré le même sang-froid, la même résignation stoïque en face de la mort. Pas une plainte. Une attente sereine que la vie se soit écoulée comme le flot d'une source qui peu à peu se tarit.

Tourgueneff l'a dit, le Russe a une manière étrange de mourir. Nous, nous regrettons tant de choses! Pour le moujik, la mort est la fin d'une dure existence de travail et de misère; et puis, c'est encore le changement, l'inconnu, le mieux peut-être, le calme repos en tout cas. Le paysan croit qu'il ressuscite immédiatement dans l'autre monde sous la même forme charnelle qu'il a eue dans celui-ci. Aussi, chaque fois qu'un de ses cheveux ou un poil de sa barbe tombe, il le recueille précieusement afin

Halte des tschoumacks dans le steppe.

de se présenter devant le Père Éternel et ses anges, orné de toute sa chevelure et de toute sa barbe.

Un domestique annonça que le dîner était servi. Les messieurs offrirent leurs bras aux dames; on passa dans la salle à manger, en vieux chêne, avec des dressoirs où s'entassait, derrière les vitrines, une massive argenterie. Au milieu et aux deux bouts de la table, des fleurs remplissaient des corbeilles d'argent, de hauts candélabres faisaient pleuvoir une pluie de paillettes et d'étincelles sur les carafes, les verres de cristal, sur les assiettes de porcelaine aux fines transparences, sur les cuillers, sur les fourchettes, sur la lame polie et miroitante des couteaux.

Les habits noirs des hommes tranchaient sur les toilettes claires des dames et les blancheurs de leur teint, justifiant ce surnom de « colombes » que les Turcs avaient donné aux femmes de l'Ukraine.

Nous étions une trentaine de convives, mélangés comme une société de table d'hôte. Il y avait là des gentillâtres du steppe, des fils de famille de

Varsovie, grands chasseurs et grands coureurs, des invités venant de Kiew, des intendants de toutes les catégories, des marchands de passage, des hommes d'affaires, des voisins et des voisines, et un vieux militaire en retraite à qui l'on donnait de l'Excellence long comme le bras. A sa grosse chaîne de montre d'or pendaient, en guise de breloques, des canons et des pistolets. Sa cravate était ornée d'une tête de mort en corail, montée en épingle; il louchait et parlait d'une voix flûtée en dressant un long cou maigre de vieille cigogne.

Le service commença par un potage polonais, un *borsch* velouté, étoffé, délicieux; puis vinrent des hors-d'œuvre variés, un magnifique poisson pêché dans la rivière et qu'on mangea baigné d'une crème aux écrevisses, puis ce fut un filet de bœuf piqué, à cœur rose, royalement couché dans la pourpre de son jus, des poulets de grain à la broche, des cailles truffées à la moelle, posées sur des coussins de pain grillé, et je ne sais combien de plats de légumes, d'entremets et de desserts, le tout de haute facture et confectionné de main de maître. Sous la surveillance d'un majordome français, les domestiques en livrée allaient et venaient, versant du vin de Madère, du vin de Bourgogne et du vin de Bordeaux, que les hommes buvaient à plein verre. La conversation était fort animée. Mon voisin, un jeune propriétaire, me faisait un tableau poétique de la vie de château en Ukraine :

— Je voudrais, me disait-il, vous faire goûter cette vie; vous verriez comme elle est active, comme elle est pleine et intéressante! Un tourbillon, comme votre tourbillon parisien, mais un tourbillon qui fortifie, au lieu de ne laisser que lassitude après lui.

Les grands propriétaires ne viennent passer que les mois d'été dans leurs résidences seigneuriales du steppe. L'hiver, on les rencontre à Nice, à Paris, au pied des pyramides ou sur les glaces de la Néva. Quand le steppe s'est changé en vaste océan de fleurs, quand les brises n'apportent plus que des bouffées de salubres senteurs, quand les rossignols jettent de nouveau leurs mélodies rêveuses à la mélancolie de la lune, dans les murs du château muet se réveillent tout à coup une animation extraordinaire, une gaieté expansive, un véritable entrain kosak, plein d'élan, de fougue, de fièvre.

Chaque jour amène des hôtes nouveaux. Jamais l'annonce d'un visiteur inattendu ou d'un étranger n'est une surprise. Et c'est toujours un plaisir.

La vie de famille a des allures larges et libres; la maison est ouverte jour et nuit. On y descend sur une simple recommandation, ou même en se présentant soi-même. L'hospitalité est antique.

Et plus il y a de monde, plus on s'amuse et plus on rit...

On fait de grandes parties en voiture ou à cheval; et sur l'herbe, à l'ombre des chênes, il y a des dînettes champêtres et des repas d'une folâtrerie!... On boit du vin de Champagne, on cause, on joue, on chante, et quelquefois on danse!...

Le steppe offre à la fois les plaisirs de la chasse et ceux de la pêche. Il est émaillé de jolis petits lacs, où les compagnons de Wladimir, racontent les légendes, venaient tuer les grues argentées et les oies sauvages...

Rien de plus animé que cette immense nappe d'herbes vertes et de moissons d'or sans cesse sillonnée de chasseurs et de bergers à pied et à cheval, de marchands qui s'en vont de château en château, de chaumière en chaumière, de *khutor* en *khutor*[1].

Et les *tschoumaks,* ces hardis voituriers du steppe, il en existe encore, malgré les bateaux à vapeur et les chemins de fer. Vêtus d'une chemise et d'un pantalon goudronnés, — seul moyen de se préserver des insectes et de la vermine, — ils sont en route tout l'été, suivant les ornières séculaires des caravanes qui les ont précédés. Ils transportent les blés aux ports de la mer Noire, et reviennent avec des chargements de sel et de poissons séchés. Les chansons disent leur courage, leurs fatigues et leur vaillance; la poésie populaire fait d'eux des héros, comme elle en a fait un du Kosak et du brigand. Le tschoumak affrontait autrefois les plus grands dangers. Il n'était jamais sûr de revoir le toit de sa chaumière. Quand il mourait en route, ses compagnons lui élevaient un petit kourgane, et ne manquaient pas de déposer à côté de son corps une bouteille d'eau-de-vie, afin que son âme ne souffrît pas de la soif.

Le tschoumak a pour ses beaux bœufs à l'œil doux l'affection de l'Arabe pour son cheval. Dans ses chansons, il leur parle comme à des amis, comme à de fidèles et bons compagnons : « O mes bœufs! mes bœufs gris et tachetés, que vous êtes de braves bêtes! Voilà trois jours que sans boire ni manger vous restez au timon! » Ou bien il leur demande : « Mes bœufs gris, pourquoi ne buvez-vous pas? Pourquoi faites-vous ce chagrin à votre jeune maître? » Si le hibou lui a annoncé sa mort, si les funestes présages de l'oiseau se réalisent, avant de mourir, c'est encore à ses bœufs qu'il dit adieu : « Ah! mes bœufs, mes bœufs gris, qui sera votre maître quand je ne serai plus de ce monde? » Et les bœufs gris se mettent à flairer tristement le tschoumak qui meurt.

C'est un tableau qui a inspiré plus d'un peintre, que la vue de ces files

[1] Métairie dans le steppe.

interminables de chariots, traînés par de grands bœufs robustes, que mène un tschoumak aux longues moustaches retombantes, sa queue de cheveux tressés rejetée derrière l'oreille, son bonnet de peau de mouton sur la tête et sa houssine à la main. Le convoi se déroule jusqu'à l'horizon dans l'immensité herbeuse du steppe. Un tschoumak conduit à lui seul une douzaine d'attelages ; sur la première charrette, un superbe coq se tient perché : sentinelle vigilante qui, chaque matin, donne le signal du départ. Le soir, les chariots sont rangés en cercle, et l'on allume de grands feux autour desquels les tschoumaks se reposent, en chantant leurs chansons et leurs ballades de liberté et d'amour. Pendant les fortes chaleurs, on voyage la nuit... Elles sont resplendissantes, les nuits du steppe! Elles ont des reflets bleus et or. On dirait que le ciel est éclairé de mille petites flammes qui scintillent comme des diamants animés.

— Et les danses, vous oubliez les danses! s'écria ma voisine qui nous écoutait causer, et qui étalait dans son corsage de dentelles tout ce que le monde permet d'étaler d'attraits... La danse est avec le chant le premier divertissement des Slaves. Quand les tschoumaks rencontrent une bande de jeunes moissonneuses, c'est une fête qui dure souvent deux jours de suite... Dans tous les châteaux où il y a un piano, — et il n'y aurait plutôt pas de château, que pas de piano, — on danse... Lorsqu'on revient des chasses à courre, la nuit, aux lueurs des flambeaux, aux sons des cors, au milieu des détonations des fusils, des hourras des chasseurs et des veneurs, on danse jusqu'au matin.

Des rires qui éclatèrent vers le milieu de la table interrompirent la bonne dame. Le vieux militaire devait conter quelque chose de très-drôle : tout le monde tendait l'oreille de son côté:

— Aujourd'hui, disait-il, ma tante Sophie Alexievna, qui a fait battre tant de cœurs, est une petite vieille maniaque, ayant toujours froid, et ratatinée comme une poire dans un bocal d'eau-de-vie... Son château, oh! un vrai bocal aussi!... On n'ose pas y remuer... A neuf heures, il faut que tout le monde soit couché, et jusqu'au lendemain à dix heures, « la consigne est de ronfler »... Il est formellement interdit aux domestiques de se lever avant que mademoiselle Pritzliputz ait sonné... Mademoiselle Pritzliputz est une de ces nullités pédantes comme l'Allemagne en produit beaucoup et nous en envoie tant... A-t-on besoin de savoir quelque chose pour faire l'éducation de ces Russes sauvages et barbares?... Mademoiselle Pritzliputz a roulé à travers toutes les Russies... Il faut l'entendre raconter certains déboires!... Elle a été chez un prince géorgien qui la payait en nature, et lui donnait chaque année dix paires de bœufs... Voilà cinq ans

qu'elle est venue échouer chez ma tante... Mais devinez à quoi ma vénérable parente emploie la docte demoiselle... Je vous le donne en cent, en mille!... Jamais vous ne trouverez... Elle l'emploie à chauffer ses fauteuils!... Vous riez?... Ah! je vous assure que mademoiselle Pritzliputz ne rit pas quand, chaque matin, à dix heures, elle vient s'installer dans le

Paysage pris dans les marais de Minsk.

vieux voltaire de ma frileuse tante, près de son lit, et qu'elle le chauffe pendant une demi-heure!... Et c'est ainsi toute la journée jusqu'au soir, car de sa chambre à coucher ma tante Sophie Alexievna descend dans la salle à manger, puis elle passe au salon, et elle remonte chez elle... Mademoiselle Pritzliputz n'est même plus une Allemande, c'est une couveuse. Sous elle, les fauteuils finiront par éclore comme des œufs...

Les indiscrétions de l' « Excellence » en provoquèrent d'autres; on répéta des histoires cocasses qui me prouvèrent que cette fameuse galerie d'originaux russes, si heureusement exploitée par les romanciers indigènes, n'est pas encore épuisée.

Mon voisin, reprenant la conversation interrompue, m'expliqua comment son père avait peuplé les terres incultes et désertes qu'il possédait dans les steppes. Il avait d'abord construit des chaumières, puis il avait acheté des bestiaux et des instruments aratoires, et fait ensemencer un peu de blé par des ouvriers. Quand le blé fut mûr, il acheta des serfs dans la Grande Russie, et les transporta dans les steppes. La loi interdisait de vendre les paysans sans la terre; mais il y avait un moyen facile d'éluder la règle légale. On achetait des marais dans le gouvernement de Minsk, avec les paysans qui les peuplaient; et ceux-ci ne demandaient pas mieux que de changer de territoire, de quitter un pays malsain pour émigrer dans une contrée généreuse et féconde.

Le café fut servi dans le salon. Tandis que les fumeurs passaient dans la salle de billard, les joueurs s'installaient derrière les petites tables de whist et de baccarat, éclairées par des bougies munies d'abat-jour verts.

— Non, non, on ne sait plus jouer aujourd'hui, répétait un vieillard guilleret, au nez court et relevé, au menton arrondi, et dont la main blanche caressait une lourde tabatière d'argent... Autrefois, dans le bon temps, les joueurs restaient trois nuits et trois jours cloués sur leurs chaises... Un de mes oncles avait même fait faire des chaises percées exprès pour ces parties à outrance... Alors, on jouait un village et trois cents serfs, comme on joue aujourd'hui trente roubles!... Il n'y a plus de joueurs...

— Et plus de serfs, répliqua un jeune homme qui avait la tournure d'un étudiant ou d'un ingénieur.

Le petit vieux le regarda de ses yeux perçants, et répliqua d'un ton bref :

— Apprenez, monsieur, qu'il faut qu'il y ait des pelisses de mouton pour qu'il y en ait de castor.

Puis il alla rejoindre un groupe de dames.

Un des intendants du comte, arrivé de Kiew dans la soirée, rapportait les nouvelles du jour et racontait les derniers exploits des nihilistes. — On continuait, disait-il, à opérer des arrestations en masse, mais le grand maître de police avait passé un vilain quart d'heure. Des individus à la figure grimée l'avaient forcé à monter dans un fiacre que conduisait un des leurs déguisé en cocher. Mené dans un endroit écarté, le haut fonctionnaire avait été roué de coups; après quoi, on l'avait obligé de donner, par

écrit, quittance des horions reçus. A Kharkow, on avait procédé de la même manière à l'endroit du gouverneur général, mais celui-ci avait été gardé en otage. Un individu en uniforme de fonctionnaire s'était présenté devant le gouverneur et lui avait dit :

— M. le procureur m'envoie prier Votre Excellence de se rendre auprès de lui.

— Qu'y a-t-il donc de si urgent? demanda le gouverneur général.

— Nous sommes sur les traces des assassins du prince Krapotkine, et la présence de Votre Excellence paraît absolument nécessaire.

— C'est bon, j'y vais, fit le gouverneur.

Et il sonna un domestique.

— Pourquoi Son Excellence sonne-t-elle?

— Je veux faire atteler.

— Ce n'est pas nécessaire; M. le procureur a envoyé sa voiture, pour emmener Son Excellence.

— C'est bien, partons.

Le gouverneur monta dans la voiture, et depuis on ne l'a plus revu; les nihilistes l'ont mis sous séquestre.

— Ce sont les fruits des réformes libérales! s'écria un grand vieillard sec, rasé de frais, au visage long et jaunâtre, aux grandes dents et au menton carré, portant un habit bleu foncé à boutons d'or. Vous en verrez bien d'autres!... Autrefois, dans notre sainte Russie, on ne savait pas ce que c'était qu'un révolutionnaire, un nihiliste! Il n'y avait que deux classes d'hommes : les nobles, groupés autour du tzar, et le peuple. Aujourd'hui, les écoles, les universités, les concessions faites à l'esprit libéral de l'Europe, ont créé une nouvelle classe turbulente, jalouse, mécontente, un tiers état composé de fils de popes et de marchands, tas de gens à demi instruits, d'employés subalternes, d'artistes et d'hommes de lettres que la misère aigrit et qui, par haine contre ceux qui possèdent, se jettent dans les aventures révolutionnaires... Ce sont là les nihilistes, il ne faut pas les chercher autre part... La civilisation nous a désorientés. Elle nous a perdus, parce que nous n'avons pas de principes traditionnels, parce que nous n'avons tiré notre éducation politique que des livres, et de quels livres! de ceux des philosophes allemands comme Schopenhauer, Hartmann, et des socialistes français comme Fourier et Proudhon!

La discussion glissait sur un terrain dangereux; il n'est pas prudent, même à huis clos, de toucher à ces questions qui, en Russie, sont du domaine exclusif de la police. Le vide se fit aussitôt autour de celui qui parlait.

C'était un ancien maréchal de la noblesse, propriétaire d'un immense domaine dans les environs de Kiew.

Jadis les serfs qui avaient à se plaindre de leurs maîtres devaient adresser leurs griefs au maréchal de la noblesse, qui présidait l'assemblée des nobles. Homme probe et loyal, M. B... n'avait jamais manqué d'agir énergiquement chaque fois qu'un seigneur avait tenté de s'emparer par violence de la fille d'un serf. Il avait demandé et obtenu l'exil en Sibérie d'un seigneur accusé d'avoir troqué une jeune paysanne contre une boîte à musique et d'avoir fait couper le poignet au père de la malheureuse, qui avait osé le menacer. Cet ancien maréchal de la noblesse avait une cousine fort riche et restée vieille fille, dont on riait beaucoup. Elle possédait un petit king-Charles qu'elle traitait comme un prince. Elle le couchait dans une niche aux rideaux de soie, sur un coussin brodé et armorié, et il était défendu aux domestiques de le tutoyer. Un jour, un chat sauta sur le petit trésor et l'égratigna. La vieille demoiselle fit appeler son cousin, le maréchal de la noblesse, pour juger le chat audacieux, qu'elle avait fait emprisonner dans une cage. On décida qu'il serait pendu! L'exécution eut lieu solennellement au fond du jardin, et l'on apporta la peau du coupable à la comtesse.

Les demoiselles s'étaient approchées du piano.

— Venez avec moi, me dit M. X..., le jeune propriétaire que j'avais eu pour voisin de table et qui me donnait ces détails biographiques. Nous allons demander à mademoiselle J... qu'elle nous chante une chanson petite russienne.

— Oh! volontiers, nous répondit-elle avec une bonne grâce adorable, mais que chanter?

— Que chanter?... Vous le demandez, mademoiselle? Mais une de nos chansons de l'Ukraine, une de ces chansons anonymes, sorties du cœur du peuple, comme le voyageur, arrivé le soir dans les villages, en entend chanter par nos jeunes paysannes qui tournent en rond aux sons du tambourin et du violon.

Mademoiselle J... se mit au piano, et, d'une voix douce, sympathique, aux vibrations d'or, elle nous chanta cette romance populaire, ce chant d'amour mélancolique d'un pauvre abandonné :

— Est-ce donc là la fontaine — où se baignait le ramier?
— Est-ce donc là cette jeune fille — que j'ai tant aimée?
— Le sentier de la fontaine — s'est couvert de ronces;
— Des étrangers sont venus — demander la jeune fille.

— Oui, c'est la même fontaine! — c'est encore le même seau.
— Hélas! qu'il y a longtemps — qu'on m'a pris ma belle...
— Oh! que je la regrette... — Des étrangers me l'ont ravie.
— Elle n'a pu être à moi; — ô triste, triste destinée!

Nous applaudîmes.

— Et maintenant, une chanson sur l'air d'une danse kosaque, vous savez : *Le vent souffle...*

Sans se faire prier, mademoiselle J... attaqua un morceau au rhythme entraînant, aux grandes envolées de valse, qui nous donnèrent comme la sensation d'une course folle et vertigineuse sur un cheval du steppe.

Ronde de jeunes filles en Ukraine.

Elle accompagnait sa sauvage mélodie de ces paroles :

— Le vent souffle, le vent gronde et tempête! — Une pluie fine et serrée tombe, — oh! qui me reconduira, — moi, jeune femme, à la maison?

— Le beau Kosak attablé — devant son verre d'hydromel, — lui dit : Dansez, dansez encore, ma belle, — c'est moi qui vous reconduirai.

— Non, Kosak, je t'en supplie, — reste et ne m'accompagne pas. — J'ai un mari très-méchant; — il me battrait, j'en suis bien sûre!

Cette musique vive et batailleuse mit la jeunesse en goût de danser. Mais comme on ne pouvait exécuter dans le salon des valses et des polkas sans déranger les joueurs, jeunes filles et jeunes gens passèrent dans la salle à manger, où se trouvait également un piano.

Les portes de la terrasse et de la serre étaient ouvertes, la clarté douce de la lune entrait à flots, baignant d'une lumière laiteuse et argentée les

fleurs blanches des camélias et des magnolias, tandis que les grenadilles avaient des reflets de velours bleu. On voyait les grands arbres du parc se détacher en masses sombres sur le ciel étoilé, et se tenir immobiles, comme en prière, dans le profond recueillement de la nuit.

— Quel beau décor! fit M. X...

Nous nous dirigeâmes tous deux du côté de la serre, et nous nous assîmes sur un petit divan recouvert d'une peau d'ours.

— J'adore votre poésie petite russienne, lui dis-je. Elle a une fraîcheur de sentiment qui enchante, un accent de vérité et de passion qui émeut et captive; elle coule de source, elle est la fille de la nature splendide qui l'a inspirée. Quelle énergie dans cette langue qui est cependant pleine de tendresse et de mélancolie!

— Ah! c'est que, lorsque nous chantons, nous ne chantons que des regrets, des douleurs ou des espérances. Le Petit Russien était libre jadis. Il combattait à la fois contre le Russe et le Polonais... Je voudrais vous faire entendre nos vrais bardes populaires, nos *kobzars,* ces aveugles qui s'en vont avec le petit orphelin qui leur sert de guide, leur *provodyre,* chanter de ferme en ferme, et de village en village, les épopées et les vieilles chansons kosaques, toutes vibrantes d'imprécations contre le Polonais, le Russe et le Juif. Ces *doumy* racontent comment les Polonais pendirent Bogoum, comment ils enfermèrent dans une cage de fer, où il mourut de faim, l'hetman Kossanski, comment ils firent rôtir dans un cheval de bronze le hetman Naliavaïzko. C'est en s'inspirant de ces doumy, de ces épopées et de ces chansons populaires transmises par les kobzars, comme un héritage sacré, que notre grand poëte national Scheftschenko a chanté la Petite Russie dans des vers qui s'en vont, pareilles à de divines semences de liberté, errer à travers les solitudes de nos steppes.

L'histoire de Scheftschenko, l'immortel kobzar, comme on l'appelle en Petite Russie, n'est, de même que l'histoire du peuple qu'il a chanté, qu'une longue suite de luttes et de souffrances.

Fils de serf, il s'enfuit de chez son maître, un Allemand dur et avare. Un diacre lui apprit à chanter et à lire; mais comme l'enfant avait une plus belle voix que son maître, celui-ci le chassa. Un peintre de tableaux religieux le prit en apprentissage : il devait le nourrir; il trouva plus économique de ne lui donner que des coups. Pour la seconde fois, Scheftschenko prit la fuite. La faim l'obligea à se faire porcher. Cependant son ancien maître, l'Allemand, ayant appris qu'il avait acquis un peu d'instruction, lui fit dire que s'il rentrait à son service, il lui pardonnerait et l'attacherait à sa personne en qualité de Kosak de chambre.

Scheftschenko revint. Ses fonctions consistaient à bourrer plus ou moins consciencieusement la longue pipe du boïar allemand, à cirer ses grandes bottes et à lui chanter quelques chansons.

Un jour, celui-ci surprit son petit « Kosak » copiant sur du papier qu'il lui avait volé, un tableau qui ornait l'antichambre. Il lui fit donner le fouet, n'entendant pas qu'un simple serf se permît d'avoir des goûts artistiques. Mais plus tard, des voisins, auxquels il montra les dessins de Scheftschenko, lui persuadèrent qu'il pourrait gagner de l'argent en exploitant à son profit le talent de son domestique. Il se décida à l'envoyer se former à Saint-Pétersbourg. — C'était une spéculation comme en faisaient alors presque tous les grands propriétaires, qui permettaient à leurs serfs d'aller exercer des métiers dans les villes, moyennant une certaine redevance annuelle ou la plus grosse part dans les bénéfices. Il y avait à Moscou, à Saint-Pétersbourg, de riches marchands, des maîtres d'hôtel, des maîtres de musique, des chanteurs, des comédiens, qui étaient encore serfs et qui appartenaient, corps et biens, à des boïars se faisant de belles rentes de leur talent ou de leur intelligence.

Les progrès de Scheftschenko furent rapides; il attira immédiatement sur lui l'attention de quelques hommes de cœur, qui eurent la pensée généreuse de le racheter. L'Allemand Engelhard demandait de lui deux mille cinq cents roubles. C'était beaucoup. Le célèbre poëte Shukosiki pria alors son ami Brylon de faire son portrait, pour le mettre en loterie. On plaça facilement des billets jusqu'à concurrence de la somme exigée par l'Allemand; et, au printemps de l'année 1838, Scheftschenko fut racheté. — Il fréquenta en homme libre l'Académie des arts, et en 1844, il y fut reçu « maître ».

Scheftschenko n'eût été qu'un peintre de talent, si les essais poétiques qu'il publia en 1840 n'eussent révélé un poëte de génie. Un des premiers, il osa invoquer la liberté, en retraçant le tableau des mauvais traitements que les seigneurs faisaient subir aux pauvres paysans de l'Ukraine. — Le poëte fut mis sous la surveillance de la police, mais ses chansons n'en devinrent que plus populaires.

Scheftschenko conçut alors le plan de sa superbe épopée nationale : *les Haydamaks* [1].

Après la publication d'une pièce de vers intitulée : *le Caucase,* dans laquelle il déplorait le sort de son malheureux ami, le comte de Balmon, incorporé comme simple soldat dans un corps expéditionnaire, le poëte,

[1] Guerriers kosaks. Ce nom a souvent changé de signification. On appelle en Galicie haydamaks les brigands des Carpathes.

alors âgé de trente-trois ans, fut arrêté et interné à Orenbourg. La muse vengeresse lui inspira des chansons plus hardies qui circulèrent, copiées sur de simples feuilles volantes, de main en main, dans toute l'Ukraine. Cette fois-ci, le gouvernement fut plus sévère, il punit le poëte en l'enfermant dans le fort de New-Petrowski, sur les bords sauvages et désolés de la mer Caspienne. Il lui fut interdit de recevoir des lettres, des livres, des journaux. Enfin, après sept ans de réclusion, Scheftschenko obtint sa grâce par l'intermédiaire du comte Tolstoï; il put revenir à Saint-Pétersbourg, mais il mourut le 16 février 1861, sans oser faire entendre une dernière fois sa grande voix de poëte.

Un Kobzar.

Maintenant qu'il s'agit de rallier à la Russie les trois millions de Ruthènes ou Petits Russiens qui vivent sous la domination de l'Autriche[1], le gouvernement de Saint-Pétersbourg s'est départi de sa sévérité à l'endroit de la littérature ruthène. Il n'envoie plus en Sibérie les écrivains et les poëtes qui se servent de cette langue, plus harmonieuse, plus expressive et plus imagée que les langues russe et polonaise[2]. Le ruthène tient le milieu entre cette dernière langue et le tchèque. C'est la langue d'oc de la Pologne, le plus

[1] Les Ruthènes forment en tout une nationalité de 17 millions d'hommes, dont 14 millions en Russie et 3 millions en Galicie, en Bukovine et en Hongrie. Les écrivains polonais donnent aux Petits Russiens le nom de Ruthènes. Dans les manuels de géographie, on semble réserver ce nom pour désigner les Slaves de même race qui sont disséminés dans l'empire austro-hongrois. Le panslavisme réclame, au nom de leur nationalité, ces frères séparés; et si la guerre éclate un jour entre l'Autriche et la Russie, il est probable que les Ruthènes se soulèveront, et feront cause commune avec les Russes libérateurs. La Russie n'oublie pas du reste ces frères séparés. On peut dire que chaque pope ruthène est en Galicie et en Hongrie un agent du gouvernement russe.

[2] La langue polonaise écrite ne fut créée que du dixième au quinzième siècle, par des écrivains de génie comme Kochanowski et Gernicki, qui, tous d'origine ruthène, combinèrent les mots de leur langue avec ceux de la langue polonaise.

pur de tous les idiomes slaves. On parlait ruthène à la cour des Jagellons. Les premiers codes polonais furent publiés dans cette langue. Tant que Kiew fut la capitale de la Russie, les poëtes, les prédicateurs, préférèrent se servir du ruthène. Mais quand la capitale fut transférée à Moscou, le russe devint à la mode, et le ruthène fut peu à peu abandonné. Les savants et les écrivains adoptèrent l'idiome du peuple dominateur, et le petit russien resta confiné dans les provinces du Midi, dont il est encore la langue nationale et vivace.

Pendant que nous causions, le temps avait bien vite marché; il était une heure du matin, et dans le salon il n'y avait plus que deux ou trois joueurs endurcis. M. X... voulut m'accompagner jusqu'à la porte de mon pavillon. Lorsque nous fûmes dans la sombre allée de tilleuls qui sépare le parc du jardin, et que, à gauche, nous aperçûmes le petit étang qui dormait sous un rayon de lune, mon compagnon me dit en m'arrêtant par le bras et en me montrant de pâles roseaux aux formes vaporeuses :

— On dirait le paysage qui a servi de cadre au poëme de Scheftschenko : *les Deux Noyées.*

— Je sais que ce poëme est fort beau, mais je ne le connais pas.

— Comment! Vous ne connaissez pas le poëme des *Deux Noyées?*... Je vais vous le dire, non littéralement, mais en substance, car il est très-long :

« Dans le steppe qu'argente l'astre des nuits, le vent est immobile; de temps en temps seulement il demande au roseau, à voix basse : — Quelles sont ces deux femmes qui errent comme des ombres sur les bords de l'étang? Elles apparaissent chaque nuit; l'une peigne ses longs cheveux, l'autre se cache toute tremblante dans les roseaux. Qui sont-elles? — C'est la mère et sa fille. — La mère était une jeune et riche *barine,* une belle veuve coquette qui habitait dans un grand château au milieu du village. Toute une cour de jeunes gens tourbillonnait autour d'elle. Un jour, elle mit au monde en secret une petite fille qu'elle envoya en nourrice chez des paysans. Hanusia, en grandissant, devint adorablement belle, et fut aimée par un jeune pêcheur. Cependant sa mère la reprit auprès d'elle, au château; mais quand elle vit qu'il n'y avait plus de regards et de compliments que pour sa fille, une jalousie terrible la mordit au cœur, elle se demanda comment elle pourrait se débarrasser de cette rivale. Elle lui donna du poison; Hanusia n'en mourut pas, son heure n'était pas encore venue.

« Alors sa mère lui dit de l'accompagner au bain. Les deux femmes se déshabillèrent au bord de l'étang et suspendirent leurs vêtements aux branches

des saules. Quand la mère vit sa fille dans sa jolie pose de statue enfantine, debout dans les hautes herbes, oh! alors, elle sentit toute sa jalousie se raviver, et elle enveloppa Hanusia d'un terrible regard de haine. Au moment d'entrer dans l'eau, sa taille déformée, ses jambes maigres, se reflétèrent devant elle comme dans un miroir moqueur : elle poussa un cri de rage, le vertige la prit, la tentation du crime l'affola, elle se jeta comme une furie sur sa fille et la poussa violemment en avant; mais elle tomba avec elle, et toutes deux disparurent ensemble dans les profondeurs noires de l'étang.

« Le jeune pêcheur qui avait donné son cœur à Hanusia passait, par hasard, sur la rive opposée. Il voulut sauver celle qu'il aimait; mais, hélas! le corps qu'il retira de l'eau n'était plus qu'un cadavre. Pour la première fois, il baisa les lèvres de Hanusia, et, serrant la morte dans ses bras, il se laissa glisser avec elle au fond de l'eau.

« Depuis lors, chaque nuit, on voit deux ombres blanches errer sur les bords de l'étang. »

Telle est, en peu de mots, la donnée du poëme de Scheftschenko; mais avec quel art il a conté cette tragique histoire!

Nous étions arrivés devant le pavillon où je logeais; une masse informe était couchée sur le banc, près de la porte : c'était mon domestique qui m'attendait. Sa lanterne s'était éteinte.

J'échangeai avec M. X... une poignée de main, et je lui dis : « Au revoir, un jour peut-être, dans les steppes! »

Une fenêtre de ma chambre était ouverte, et dans l'étang noir, la lune se baignait, toute blanche, comme Hanusia.

CHAPITRE X

KIEW.

Une rue de village en Ukraine.

Qu'elle est agréable et charmante, cette vie de château dans les steppes de l'Ukraine! Chaque jour, c'était pour moi quelque chose de nouveau, d'imprévu, et des observations intéressantes à faire, des renseignements curieux à recueillir. Nous chassions et nous courions beaucoup; nous allions aussi visiter les paysans, nous asseoir dans leurs chaumières et causer avec eux. Ils nous étonnaient par leur bon sens, et nous amusaient par leurs reparties pleines d'humour. — Jadis, nous dit un vieillard, quand nous avions à parler au seigneur, nous allions l'attendre à genoux sur la route, et nous lui baisions la main; maintenant c'est le seigneur, chez qui il nous était autrefois défendu d'aller, qui vient chez nous.

Elles sont d'une propreté presque coquette, ces chaumières petites russiennes, avec leur poêle en terre glaise, aux dessins et aux ornements bizarres; avec leurs étagères chargées de tasses, de verres, d'assiettes, d'ustensiles de ménage, et leur table recouverte d'une nappe blanche

comme la neige, sur laquelle sont toujours placés le pain et le sel, symboles de l'hospitalité!

A gauche, en entrant, on voit la *bojnitza*, le petit autel domestique devant lequel la famille dit ses prières matin et soir, et à midi. Des bluets et des giroflées sont piqués comme de petites étoiles sur les essuie-mains brodés suspendus en forme de tentures au-dessus des images saintes. Entre le poêle et la *bojnitza* est placé le lit nuptial; mais en hiver le paysan a l'habitude d'aller s'étendre sur son poêle, et, en été, de coucher dans son jardin, en plein air. Dans la plupart des chaumières, un petit enfant rose, joli et gentil comme tous les enfants, sommeillait dans un berceau rustique, creusé dans le tronc d'un arbre, et suspendu à une corde enguirlandée de fleurs, nouée à une poutre du plafond. A côté, la jeune mère filait, assise sur un banc à l'extrémité duquel sa quenouille était fixée. De la main droite, elle faisait rouler rapidement le fuseau entre ses doigts agiles.

Après nous avoir donné à goûter du miel de leurs abeilles, les paysans nous menaient dans leur rucher. Rien de plus original et de plus primitif. Figurez-vous quelques rangées de troncs d'arbres vidés à l'intérieur et recouverts d'un bout de planche. Un trou, de la grosseur d'un doigt, pratiqué au milieu du tronc, sert de porte d'entrée aux abeilles, qui travaillent là comme en pleine forêt, et façonnent un miel délicieux et parfumé de toute la flore aromatique des steppes.

Nous nous faisions aussi raconter, par les paysans eux-mêmes, quelques-uns de ces jolis contes populaires petits russiens comme en ont recueilli les Koulich, les Kostromanof, les Tchoubinski, les Dragomanof.

Un vieux Kosak nous avait dit la légende de l'eau-de-vie :

Un jour, les habitants du ciel se mirent tout à coup à éternuer et à se moucher, incommodés par une âcre fumée qui montait de la terre. Le Très-Haut appela saint Pierre et lui dit : « Va donc voir quelle atroce cuisine ils font là-bas. » Saint Pierre descendit sur la terre, et s'approchant de l'alambic d'où s'échappait l'âcre fumée, il trouva des hommes qui riaient et chantaient, et qui lui offrirent à boire. Il faisait très-chaud. Saint Pierre, qui suait à grosses gouttes, prit sans façon le verre qu'on lui tendit : « Peste! s'écria-t-il en passant sa langue sur ses lèvres, voilà une eau excellente, comme j'en ai rarement bu. » On lui en versa un nouveau verre. Il en demanda un troisime, puis un quatrième, puis un cinquième; il perdit l'équilibre, roula sur l'herbe et s'endormit. — Au ciel, on commençait à être inquiet. La fumée continuait de monter, et saint Pierre ne revenait pas. Le Très-Haut appela saint Paul : « Va un peu voir, lui dit-il,

ce que fait saint Pierre. Le malheureux a peut-être perdu sa clef; il ne peut plus rentrer. »

Saint Paul prit le même chemin que saint Pierre. Il trouva celui-ci ronflant sous un arbre. On lui offrit aussi un petit verre d'eau-de-vie pour qu'il se rafraîchît. Il en but un, il en but deux, il en but trois, jusqu'à ce qu'enfin il tombât à son tour par terre, à côté de saint Pierre.

Au ciel, l'inquiétude grandissait. Le Très-Haut appela alors saint Georges, qui avait une grande épée et qui était habitué à combattre contre

Intérieur de chaumière petite russienne.

les démons; il lui donna ordre d'aller immédiatement à la recherche de saint Pierre et de saint Paul, et de les délivrer s'ils étaient prisonniers.

Saint Georges coupa la queue du diable qui faisait l'eau-de-vie, le chassa et ramena au ciel les deux apôtres, qui se donnaient le bras et allaient en titubant.

Je n'avais pas manqué non plus de me faire répéter l'histoire de la popesse qui vit sa lèvre supérieure se hérisser d'une moustache de plumes parce qu'elle volait les poules de sa voisine, et le malicieux fabliau du diacre qui se déguisa en saint Nicolas pour extorquer de l'argent à une vieille dévote.

Le sacristain, qui avait vu le diacre s'affubler du manteau et de la mitre du saint, se travestit lui-même en saint Pierre; il mit une grande barbe de chanvre, prit une grosse clef de fer rouillée, et s'en alla chez la dévote veuve. « Qui es-tu? » demanda-t-il au diacre. — « Je suis saint Nicolas. » — « Comment donc as-tu pu sortir du paradis? J'ai fermé moi-même hier soir la porte à double tour. » — « Parbleu! J'ai sauté par la fenêtre. » — « Ah! tu as sauté par la fenêtre!... Tu es sorti sans permission... Ne sais-tu pas que je suis responsable devant le Très-Haut?... Allons, rentre vite, bien vite, entends-tu... »

Et ce disant, il cogne, il frappe avec sa grosse clef sur les épaules du diacre qui s'enfuit, et qui, depuis, ne s'est plus jamais fait passer pour saint Nicolas.

On m'avait renseigné sur les superstitions populaires, et indiqué le nom des plantes qui font aimer, les mots cabalistiques qu'on prononce pour dissiper l'orage, pour guérir la fièvre, pour chasser les revenants qui sortent, la nuit, enveloppés de leur linceul, et attaquent le voyageur qui passe près des cimetières. Et que d'histoires terribles on me raconta sur les vampires! On m'assura aussi, le plus sérieusement du monde, que les voleurs ne sont jamais surpris s'ils ont la précaution de se munir de trois fils de toile arrachés au linceul d'un mort, et de s'éclairer avec une chandelle fabriquée avec de la graisse humaine!

L'imagination des Petits Russiens est toute méridionale. D'une crédulité enfantine, ils aiment les histoires merveilleuses et fantastiques. Ils croient à l'existence des esprits, des fées, des ondines, des sorciers. Les esprits domestiques ont la peau velue, ils prennent quelquefois une forme humaine, et apparaissent souvent sous les traits d'un ramoneur. Les bons esprits protégent particulièrement la fille de la maison, le bétail et les chevaux; les mauvais esprits tapagent toute la nuit et empêchent les gens de dormir. Les vampires sont une variété des mauvais esprits. Fils du diable et d'une sorcière, ils se montrent sous les traits d'un méchant homme. A leur mort, ils s'échappent des cimetières, car leur corps reste incorruptible, et ils viennent pendant la nuit sucer le sang de ceux qu'ils trouvent endormis.

Les *roussalkas,* blanches ondines, s'aperçoivent au clair de lune, au bord des fleuves et des rivières. Couronnées de roseaux et de plantes aquatiques, ces nymphes séductrices s'asseyent sur les gazons et peignent leurs longs cheveux d'or en chantant. Elles habitent des palais de cristal et de perles, des grottes de coquillages, d'où jaillissent les sources qui alimentent les cours d'eau. La lumière du soleil pénètre à travers les ondes jusqu'au

fond de leurs demeures enchantées. A la Pentecôte, les roussalkas se répandent dans les forêts et se suspendent en riant et en jouant aux branches flexibles des arbres.

Ces ondines se montrent, dit-on, très-désireuses du baptême chrétien, car ce sont de pauvres âmes de noyés ou d'enfants morts sans sacrements. Si, au bout de sept ans, elles n'ont rencontré personne qui les ait rachetées par le signe de la croix, elles restent ondines à jamais.

Les sorcières sont ornées de queues et ont le pouvoir de se métamorphoser en chats, en bœufs ou en moines. De même que leurs sœurs d'Allemagne, qui ont l'habitude de se réunir sur le Brocken, près de Leipzig, elles se réunissent sur une montagne solitaire près de Kiew : les nuits de sabbat, on les voit chevaucher dans les airs sur des manches à balai.

Dans toutes ces causeries avec les paysans, nous avions pu voir par nous-mêmes combien le Petit Russien est resté attaché à ses vieilles traditions, à ses anciennes coutumes, à son esprit de race. Il est persuadé que la terre, qui lui appartenait tout entière avant l'arrivée des Polonais et l'introduction du servage, lui appartient encore et lui sera restituée un jour. Et comme la Petite Russie a neuf mille cinq cents lieues carrées, ou quarante-huit millions de déciatines, chaque tête aura droit à trois déciatines, et chaque famille à quinze.

« La commune, dit un proverbe petit russien, est un grand homme. »

Dans plusieurs villages, le partage des terres a lieu à chaque printemps.

Si intéressante que fût pour moi l'étude de toutes ces questions, j'avais hâte de partir, car la saison s'avançait, le temps devenait froid et brumeux. A l'horizon pâli, des bandes de nuages gris, rapetissés par la distance, passaient comme des vols d'oies sauvages regagnant les régions du nord.

Un soir, par un temps maussade, je dis adieu à mes amis du steppe, et j'arrivai vers dix heures à Kiew.

On m'avait beaucoup recommandé la vue de cette ville au clair de lune. Le spectacle, m'avait-on dit, est unique et extraordinaire. Les clochers des églises byzantines, se détachant dans un ciel aux transparences polaires, étincellent comme des aiguilles et des pics de glace; les dômes bleus et constellés d'étoiles de Sainte-Sophie, de Saint-André, de la Lawra, miroitent comme des fragments d'azur tombés du ciel; des murs blancs s'évanouissent dans l'ombre noire avec des apparences fuyantes de fantômes, des croix d'or scintillent et tremblent comme des apparitions lumineuses; de hautes tours en bois, d'architecture baroque, allongent leurs ombres colossales sur les places désertes, et de tous côtés des arbres déploient

leur feuillage immobile et argenté comme des brouillards, et le Dniéper court au loin, dans la nuit de l'immense plaine, comme le zigzag brillant d'un éclair.

Ces sensations qu'on m'avait promises, je ne les éprouvai pas le soir de mon arrivée à Kiew. Un clair de lune ne se commande pas comme une tarte à la crème. La voûte céleste était aussi veuve d'étoiles que la prose d'un huissier est veuve de poésie. Des becs de gaz économiquement espacés

Cocher de fiacre à Kiew.

accrochaient seuls, çà et là, dans l'ombre, leurs petites flammes blafardes et clignotantes, jetant leurs reflets de veilleuse sur des masses incohérentes et confuses, des pâtés de maisons basses et endormies. Puis c'étaient de grands espaces vides, des places qui avaient l'étendue d'un champ; et, de nouveau, des clôtures et des enclos en planches, derrière lesquels on distinguait vaguement des toits de maisons mêlés aux arbres.

Enfin, une secousse rude fit vaciller l'omnibus qui nous transportait : la lourde voiture roula sur un pavé rocailleux; à droite et à gauche les ors des enseignes pailletaient de hautes façades grises où quelques fenêtres étaient encore éclairées. Nous devions être au cœur de la ville, dans le

« beau quartier ». Tout à coup, les chevaux s'arrêtèrent devant une porte ouverte où attendaient des gens : c'était le Grand-Hôtel.

Je dormis mal. Kiew, dont on m'avait tant vanté la beauté, remplissait mon imagination. Cette sorte d'amour pour les belles villes inconnues, cette fièvre de l'attente, quel est le voyageur qui ne l'a éprouvée, et parmi les émotions de la vie de voyage en est-il beaucoup de plus douces? Cent fois j'ouvris les yeux pour voir si le jour n'arrivait pas.

A huit heures, j'étais dans la rue, allant devant moi, à l'aventure, heureux d'être libre et complétement maître de mon temps.

Des employés en pardessus de gros drap râpé, coiffés d'un petit chapeau

Vue de Kiew.

mou, des ouvriers en bottes sales, en pantalons de toile rapiécés et en courte pelisse de peau de mouton tachée et graisseuse, passaient, se rendant lourdement au travail; tandis que des jeunes filles encore en toilette du soir, les cheveux ébouriffés, leur tête mignonne enveloppée dans une fanchon de laine ou de dentelles, sortaient des hôtels où elles avaient été établir leur nid d'une nuit. Des garçons de magasin, en tunique plissant aux hanches, enlevaient les volets des devantures; derrière les comptoirs on voyait des femmes en mantelet blanc, les cheveux couverts d'un mouchoir bleu ou rouge noué coquettement; des jeunes gens, à la tournure allemande, prenaient du café au lait dans une confiserie et lisaient des journaux étrangers; des cochers, coiffés d'un bonnet d'astrakan ou d'un chapeau bas, de forme évasée, la barbe étalée en éventail sur la poitrine,

dans leur long cafetan bleu ou vert foncé, retenu à la taille par une écharpe de couleur, se tenaient roides et graves comme des dieux du Nord, sur leurs petits droschki attelés de beaux chevaux. Au milieu de la rue, des paysans coiffés du bonnet en peau d'agneau, les cheveux longs, la figure bronzée, vêtus de leur longue *swita*[1] de laine grise, conduisaient des attelages de bœufs blancs aux belles cornes noires recourbées.

Des moines passaient, les mains cachées dans les larges manches de leur robe sombre, portant sur leur tête chevelue cette espèce de boisseau recouvert d'un crêpe dont les pans flottent sur la nuque comme dans la coiffure des anciens grands prêtres assyriens. Et des servantes mal équipées, en jupons d'indienne, traînant leurs grosses bottes, les bras chargés de paniers vides, s'en allaient, jabotant et riant, aux provisions et au marché.

Sur le trottoir en briques jaune clair, pas un *gardavoï*[2] en vedette, pas le casque d'un seul gendarme, avec sa pointe dorée en forme de paratonnerre.

Bien que la police manquât au tableau, j'étais, cette fois, tout à fait en Russie. Les corridors de mon hôtel embaumaient le thé et le tabac d'Orient; les servantes qui marchaient devant moi sentaient le moujik; ces cochers en cafetan, aux pommettes saillantes, au nez épaté à la tartare, étaient des Russes authentiques; à chaque pas, des boutiques montraient de nouveaux arrivages de thé cousus dans des peaux de bête; à plusieurs étalages on voyait des rangées de pipes au bouquin d'ambre, des cigares précieusement enfermés dans des cassettes de verre, et de longues touffes de tabac qui pendaient bouclées, soyeuses et dorées, comme des chevelures de chérubins.

Des magasins d'objets du Caucase étalaient aussi leurs armes ciselées, leurs bracelets en filigrane, leurs bijoux, leurs colliers et ces étoffes splendides qui habillent les bayadères et les filles des harems. Tout cela, — et ces clochers montant en minarets dans les airs, — ne vous rapproche-t-il pas de l'Asie?

Des soldats russes, en uniforme, étaient en train de paver le bout de la rue. Devant moi s'ouvrait la grande place, où se tient le marché et où des agglomérations de boutiques de bois permanentes forment une sorte de bazar.

Là, des paysannes vendaient du pain noir, à la croûte luisante comme du verre; ici, d'autres femmes se tenaient accroupies derrière des rangées de petits pots contenant de la crème ou du lait.

Plus majestueuses, les marchandes de fromage étaient assises sous d'im-

menses parapluies qui arrondissaient au-dessus d'elles leur coupole de toile rouge. — Les fruits abondaient. Des raisins de Crimée, à la chair ferme, mettaient comme des entassements d'améthystes et de rubis sur les éventaires; des poires aux tons chauds de miel tranchaient sur des pyramides de pommes à la peau lustrée, aux vives couleurs de topaze et de grenat.

Et que de gibier! Des lièvres, le museau en sang, les oreilles et les pattes flasques, des coqs de bruyère au cou moiré de cendre, à la poitrine d'un vert chatoyant et métallique, au ventre taché de blanc et de noir, à l'œil entouré d'un cercle de feu; des bécasses au bec en aiguille, des canards sauvages aux ailes multicolores, des oies au fin duvet, des gélinottes aux plumes jaspées, à la tête couronnée d'une huppe, s'entassaient à terre, comme après une grande battue, un massacre général.

A côté de ces oiseaux morts, que de volatiles vivants qui gloussaient, roucoulaient, chantaient, criaient, trompettaient et battaient des ailes! Il y avait de pleins paniers de poules, de poulets, de canards, de pintades et de dindons. Sur des tables formées d'une planche soutenue par deux petits tonneaux, des citrouilles étalaient leur ventre jaune et brillant de potiche, des bottes de radis avaient une fraîcheur de boutons de rose, des choux-fleurs semblaient mettre des paquets de crème au milieu de leur verdure, des poivrons écarlate luisaient comme des tas de braises.

Dans des baquets d'eau saumâtre nageaient des concombres monstrueux, ou *ogourski,* qu'on mange dans tous les pays slaves, comme le pain, avec chaque mets.

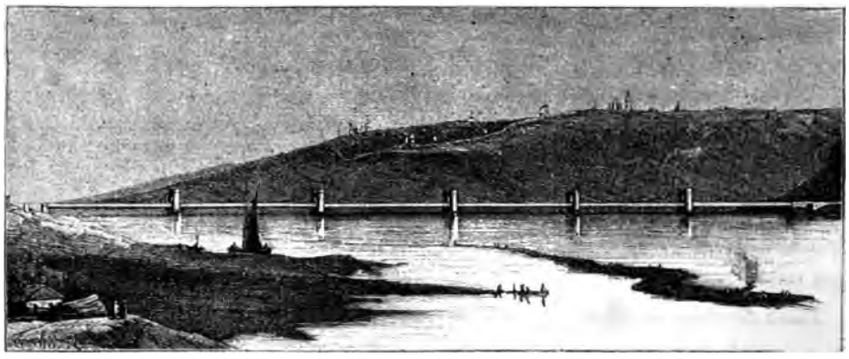
Les grosses cuisinières aux appas ballants, les petites bonnes fluettes et maigres, les restaurateurs et les maîtres d'hôtel, à la mine rusée et au nez fin, les ménagères bourgeoises, allaient, venaient, choisissant, tâtant, pesant et soupesant, flairant et marchandant. Des soldats accompagnés d'un fourrier circulaient aussi avec de larges corbeilles. Et des paysans en cafetan brun apportaient des cochons de lait, les jambes roides, d'une blancheur grasse de poupon bien nourri. Un groupe de paysans entourait une marchande de gâteaux qui leur coupait des morceaux de flan et leur servait des verres de thé.

Toute cette foule bourdonnait comme une ruche. Mais c'était autour des baquets de la poissonnerie que le brouhaha était à son comble, que le marchandage était le plus violent et enflait toute sa voix. Des soudacs et des esturgeons argentés battaient l'eau de leur queue puissante et effrayaient les sterlets et les ombres-chevaliers. De grands brochets, à tête de lézard, ouvraient leurs mâchoires armées de dents en scie. Des tanches, aux reflets

vermeils, se crispaient dans une lente agonie, tandis que des lottes, au ventre de neige, se tordaient comme dans un spasme d'amour. Et, sur des draps à demi déployés, des écrevisses brunes, aux pinces énormes, grouillaient avec un bruissement d'écailles remuées.

A la porte des boucheries, des veaux, des moutons écorchés, la poitrine écartelée par un morceau de bois, montraient leur corps vide, leurs côtes d'un rose frais, et des foies, des cœurs, des têtes étaient suspendus, comme des trophées sanglants à l'entrée d'une hutte de cannibale. Les bouchers, le couteau aux dents, avaient, avec leur grande barbe rousse, un air terrible de tortionnaires, une physionomie effrayante d'ogres de conte de fée.

Derrière les boutiques du bazar, des chars et des chariots, les brancards



Kiew et le pont Nicolas.

en l'air, formaient un dédale de ruelles et de passages que remplissait la foule, passant bravement entre les bœufs couchés ou les chevaux attachés aux ridelles et mangeant là comme à un râtelier. Des demandes et des réponses se croisaient dans l'air : « Combien le char de choux? » — « Deux roubles[1]. » — « Combien le chariot de betteraves? » — « Un rouble cinquante kopecks. »

La vie matérielle est encore à bon marché en Russie. Un coq de bruyère vaut 3 francs; un lièvre, 1 franc; la livre de viande, 30 à 40 centimes. Ce qui est cher, c'est le confort européen, les logements bien meublés, les vêtements à la mode : tout ce qui est objet de luxe, importation ou imitation étrangère. Les prix des hôtels tenus par des Allemands et des Français, qui n'ont en vue qu'une rapide fortune, ne peuvent servir qu'à

[1] Le rouble vaut, suivant le cours, de 2 fr. 50 à 3 francs.
Le kopeck équivaut à 5 centimes.

constater une chose : la tendance à l'uniformité des tarifs dans tous les grands hôtels de l'Europe[1].

De la place du marché j'obliquai à droite, croyant que la ville finissait; mais elle recommençait sur le versant d'une autre vallée, égrenant ses jolies maisons blanches au milieu des verdures, des jardins et des terrasses.

Je suivis d'autres rues, et toujours, à leur extrémité, une autre ville

Restes de l'église Sainte-Irène, à Kiew.

m'apparaissait comme si celle où je me trouvais se fût reflétée dans un immense miroir. Et partout, de quel côté que ce fût, des dômes bleus piqués d'étoiles, des clochers dorés montaient au-dessus des maisons et des arbres, étincelant au soleil comme dans un paysage oriental.

Je ne savais où aller pour avoir une vue d'ensemble.

Je revins déjeuner à l'hôtel, et, appelant l'aimable M. Lancia, un des propriétaires, je l'interrogeai :

[1] On fait en Crimée un excellent vin; mais si vous en demandez dans un hôtel russe, on vous dira qu'on n'en a pas, car on ne pourrait vous le vendre décemment aussi cher que du vin français. Je n'ai pu en obtenir qu'une seule fois, par exception et par grâce, en offrant de le payer comme du vin de Bordeaux.

— Kiew, me dit-il, est bâti sur trois collines et se divise en trois villes distinctes. Il y a la ville moderne, celle que nous habitons; la grande rue que vous avez prise ce matin s'appelle le Krestchatik; c'est notre Perspective Neweski, notre boulevard de la Madeleine à la porte Saint-Martin. La ville religieuse est sur le plateau de Petschersk, à côté de la forteresse. La ville industrielle et commerçante, le quartier des Juifs, se trouve au bord du fleuve et porte le nom de Podol. Si vous voulez embrasser tout Kiew d'un seul coup d'œil, prenez un droschki, faites-vous conduire sur la route de Moscou et revenez sur vos pas. Puis, allez voir Sainte-Sophie, la Porte d'Or et Saint-André, les trois principaux monuments de notre ville.

Le marché fut vite conclu avec un des nombreux cochers qui stationnaient devant l'hôtel. Quelle bonne et excellente nature que celle de ces istvoschicks! Avec quel entrain et quelle gaieté ils vous répondent! Et comme leur douce et honnête figure s'épanouit dans un rire de belle humeur! On ne marchande que pour avoir le plaisir de faire briller leurs petits yeux en coulisse, de voir leurs lèvres s'entr'ouvrir sur leurs dents blanches, dans une mimique d'acteur. La police n'a pas eu besoin de leur imposer un tarif, et la libre concurrence met les courses en fiacre à peu près à la portée de tout le monde. Le Russe ne fait même pas son prix d'avance, il donne ce qui lui semble à peu près convenable. Quand l'istvoschick crie, — il ne crie jamais bien fort, et nos cochers parisiens pourraient recevoir des leçons de politesse des cochers russes, — on le laisse crier, personne ne s'attroupe autour de lui et ne fait attention à ses récriminations.

Nous descendîmes vers le Dniépr, l'ancien Borysthène, que nous traversâmes sur le pont Nicolas, large de dix-sept mètres et long de deux verstes; puis, tournant bride, nous eûmes devant nous le splendide panorama de Kiew : à gauche, au-dessus des escarpements de la montagne plongeant ses pieds dans le fleuve, les clochers dorés, les dômes bleus du couvent de la Lawra de Petschersk, entouré de sa blanche ceinture de murailles crénelées; et, un peu plus en arrière, comme embusquée, la forteresse aux tons fauves, accroupie dans une attitude de lionne. En face de nous, les maisons de la ville maritime et marchande semblaient sortir de l'eau comme une troupe de cygnes secouant leurs ailes humides, et, au-dessus, à la pointe de son rocher, Saint-André se dressait avec des airs de défi et de bataille, comme une citadelle de marbre et d'or, défendue par l'épée invisible des anges. La grande croix arborée sur sa coupole étincelait comme un présage et un symbole de victoire. A l'arrière-plan, encore toute une

forêt de coupoles et de clochers montant, se croisant et s'enlevant en vigueur au-dessus des lignes dentelées des toits et des arbres, dans un ciel d'une douceur éblouissante, tout noyé d'azur.

Vue ainsi par une belle journée de soleil, au bord des flots bleus de son large fleuve, appuyée sur ses collines aux verdures caressantes, Kiew est une ville féerique, une ville de maisons roses au toit vert, de dômes d'or et de clochers d'argent, de palais rouges, de terrasses, de jardins d'une magnificence asiatique, d'une grâce inexprimable et voluptueuse.

Pendant que péniblement notre droschki gravit la dure montée, disons quelques mots sur l'origine de cette ville, qui fut la première des villes russes, la cité mère. Kiew est une des seules villes de l'Empire où l'archéologue et l'historien rencontrent des ruines parlant du passé. Les restes de l'église Sainte-Irène, les vieux débris de la Porte d'Or, témoignent d'une civilisation ancienne et magnifique comme l'était celle de Byzance.

Les plus anciens documents sur Kiew se trouvent dans Nestor, l'Hérodote slave. Les trois frères Kih, Schtsckek et Choriw seraient venus, d'après la légende, s'établir ici avec leur sœur, et l'aîné aurait donné son nom à la colonie. Askold et Dyr, compagnons d'armes de Rurik, qui descendirent le Dniépr sur leurs navires, en 864, ne trouvèrent en abordant à Kiew que quelques habitations desséminées sur les pentes broussailleuses de la montagne. Askold fut détrôné et tué par Igor, et à la mort de celui-ci ce fut sa veuve, Olga, qui prit la régence. En 972, Wladimir monta sur le trône, fit précipiter les idoles dans le Dniépr et donner le baptême à son peuple.

Kiew, capitale du grand-duché du même nom et siége des métropolitains russes, devint, par son commerce avec Byzance, la première ville de la Russie dont le nom fut connu dans les deux parties du monde. L'invasion des Tartares porta un coup mortel à sa prospérité. Batou-Khan, qui avait entendu vanter la beauté et les richesses de Kiew, envoya contre elle un de ses lieutenants, accompagné d'un des petits-fils de Dschiugis-Khan.

Ces hommes semblaient sortis de l'enfer. L'épouvante soufflait dès qu'au bout de la plaine on entendait le galop rapide de leurs petits chevaux. Ils brûlaient et massacraient en masse les habitants des villes; ils crucifiaient leurs victimes, leur fendaient le ventre, leur coupaient les bras, les jambes, les seins, les oreilles; ils écorchaient leurs ennemis vivants, enfonçaient des clous dans leurs chairs, les perçaient de flèches, enlevaient les religieuses, les femmes et les filles des princes, des boïards et des prêtres.

L'étonnement des barbares fut grand à la vue des gigantesques murailles blanches qui entouraient la ville et des innombrables églises aux cou-

poles et aux clochetons multicolores qui bariolaient le ciel. L'envoyé de Batou-Khan ordonna à un de ses chefs de pénétrer dans la place et d'en exiger la soumission, sous menace, en cas de résistance, d'être mise à feu et à sang. Pour toute réponse, les Kiewelins égorgèrent l'ambassadeur et jetèrent son cadavre dans le Dniépr.

Alors, de tous les points de l'horizon, de nouvelles hordes surgirent, battant les murs de Kiew de leurs flots désordonnés et sauvages. Des témoins racontent que les habitants pouvaient à peine s'entendre, tellement les Tartares criaient et tellement il y avait autour de la ville assiégée de chameaux qui mugissaient et de chevaux qui hennissaient. Le grand-duc

La Porte d'Or, à Kiew.

Michel avait quitté la ville et en avait confié la défense au boïard Dimitri. Lorsqu'il ne resta plus des remparts pierre sur pierre, Dimitri, blessé, chercha avec ses compagnons un refuge dans l'église de la Dexiatine ou de la Dîme[1]. Pleins d'admiration pour son héroïsme, les Tartares lui accordèrent la vie sauve, mais Kiew et ses habitants furent traités avec la dernière rigueur. Pour échapper au massacre, ils durent s'enfuir dans les forêts. Neuf ans plus tard, une partie de la population revint, s'établit de nouveau dans la ville abandonnée; et, après avoir été tour à tour dévastée et rançonnée par les Tartares, les Lithuaniens et les Polonais, Kiew fut réuni au royaume de Pologne. De nombreux priviléges accordés par les rois y ramenèrent la prospérité et le commerce.

[1] Wladimir avait affecté à cette église le dixième de ses revenus.

Enfin, après la soumission de la Petite Russie aux tzars, Kiew rentra, en 1668, sous la domination russe. Dans les premiers temps, la ville ne subit pas de sensibles modifications. Ce ne fut qu'après le terrible incendie de 1811 que l'on vit disparaître ces petites rues tortueuses et étroites, et s'élever de magnifiques constructions comme le palais impérial, qui

Le sarcophage de Iaroslaw.

donnent à Kiew un si grand air d'aristocratie et de noblesse. En 1834, l'université de Saint-Wladimir fut transférée de Wilna dans cette ville. Un pont suspendu et un pont de fer furent jetés sur le Dniépr, et l'achèvement de la voie ferrée entre Saint-Pétersbourg et la mer Noire donna à Kiew un essor considérable. Aujourd'hui, c'est une des places de commerce les plus importantes de l'empire, c'est le grand entrepôt des marchandises allant de l'Orient dans l'intérieur de la Russie.

Mais nous voici au haut de la montée, près de l'hôtel de ville ; nous continuons d'avancer dans le Krestchatik, puis nous tournons à droite et gravissons une nouvelle rampe au haut de laquelle se dressent les restes de la Porte d'Or, derniers débris du vieux Kiew, derniers vestiges de la splendeur du règne de Iaroslaw. Ces pans de murs en ruine, aux pierres effritées et roussies, soutenus par des arcs-boutants en briques et des barres de fer, ne sont intéressants que par les souvenirs qu'ils rappellent. La Porte d'Or a été détruite par les Tartares, qui deux fois incendièrent la capitale des Grands-Princes.

La légende raconte que la Porte d'Or aurait cependant été sauvée par un Samson slave, le chevalier Makaïlo, qui la transporta sur ses épaules jusqu'au sommet d'une montagne.

Nous prenons à droite et nous nous dirigeons par la grande Wladimirskaïa vers Sainte-Sophie, rivale de la Sainte-Sophie de Constantinople, qui servit de modèle aux architectes kiewelins, à peu près à la même époque où les Vénitiens en faisaient aussi une copie réduite, qu'ils appelèrent la basilique de Saint-Marc.

Dans un décor champêtre de beaux arbres, la vieille église, badigeonnée à neuf, dresse son campanile polychrome à quatre étages et arrondit les formes demi-sphériques de ses onze grandes et de ses cinq petites coupoles dorées.

Entrons. Sous la voûte du campanile, de vieilles marchandes d'objets de piété nous sollicitent de jeter un regard sur leur dévot étalage d'icones, de bogs, de croix, d'amulettes. Un trottoir en planches, passant à côté d'un puits à roue, nous conduit à travers la cour plantée d'arbres jusqu'au portail de la cathédrale, où se tiennent, en des poses tragiques ou piteuses, des mendiants au crâne bronzé et chauve, drapés dans une friperie lamentable.

Au premier pas qu'on fait dans la vieille église, il semble qu'on pénètre dans une cathédrale gothique. Des ombres flottantes baignent le labyrinthe des colonnes et des lourds piliers, serrés comme des chênes dans une forêt antique. Du haut des coupoles tombe une chute de lumière fine et tamisée, douce et grise comme un commencement d'aube ; et, au fond des ténèbres mystiques des chapelles, des lampes d'argent brillent comme des lys lumineux. Mais l'illusion se dissipe quand on avance et qu'on se trouve en face de l'iconostase qui dresse à l'entrée du chœur sa haute paroi resplendissante de dorures et ornée de saints aux draperies de vermeil et d'argent en relief, debout dans leur roideur d'idoles. Au-dessus du sanctuaire se déploie sur la muraille cintrée de l'abside une mosaïque colossale aux fauves reflets

d'or, exécutée par les artistes byzantins que le prince Iaroslaw appela de Constantinople pour décorer sa cathédrale. Que de patience, que d'habileté il a fallu pour rassembler ces petits cubes de verre, et former de leurs ingénieux cailloutis des tableaux et des figures humaines! Sous la voûte, la Vierge est représentée filant comme Marguerite. Ses grands yeux noirs regardent dans le vide, sans expression et sans pensée, comme les yeux d'une image barbare. Les proportions énormes données au corps de la Vierge vont à l'encontre de toutes nos idées artistiques. On ne se figure pas ainsi la blonde fiancée de l'ange, la douce mère qui se penchait comme une fleur sur la crèche où souriait le divin poupon, et qui, plus tard, poétisée par la légende, se leva sur le monde chrétien comme une chaste et bienveillante étoile, guidant les nautoniers et les pauvres pécheurs. Cette madone byzantine de Sainte-Sophie a l'air sévère d'une matrone, elle est rigide et maigre, elle file comme une Parque.

La Cène, également exécutée en mosaïque, nous montre aussi un Christ de grandeur surnaturelle, mais qui choque moins, car la représentation de Dieu ne peut se faire que par l'image d'un être souverainement grand et souverainement puissant. La personne du Christ se dédouble, suivant le point où l'on se place; d'un côté, il distribue aux apôtres son corps; de l'autre, son sang. Cette mosaïque sur fond d'or est fort belle et d'une admirable conservation. Malgré sa figure archaïque, le Christ a une majesté tranquille, une grandeur vraiment divine, d'une simplicité imposante.

Un sacristain nous ouvre une des portes latérales de l'iconostase et nous fait pénétrer dans le sanctuaire, que ne franchit jamais le pied d'une femme. La porte du milieu est spécialement réservée au Tzar, en sa qualité de chef suprême de l'Église, et au prêtre qui officie. Sculptée à jour, drapée d'un rideau qui se relève et s'abaisse, cette porte tantôt laisse voir le prêtre aux fidèles et tantôt le leur cache.

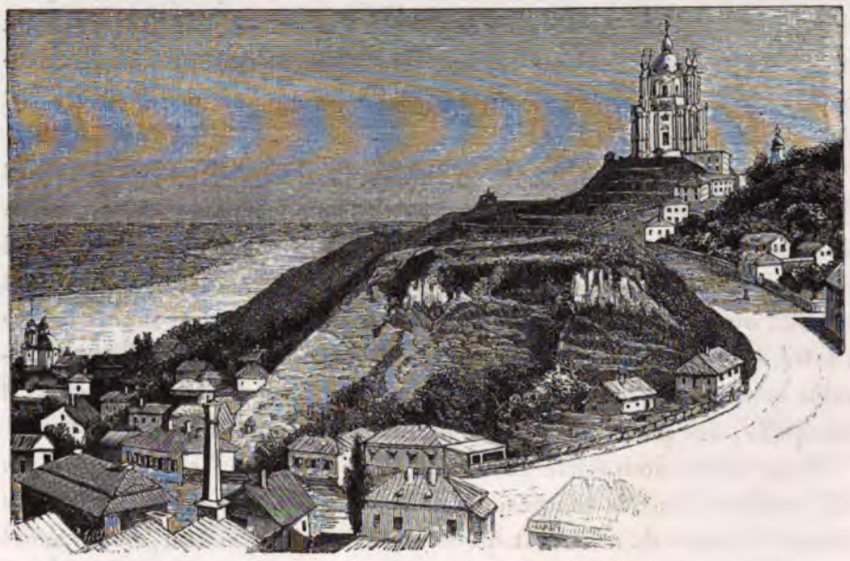
Sur l'autel qui sert à la célébration des mystères, resplendissaient des vases d'or, des chandeliers d'argent, des croix anciennes incrustées de pierreries, un vieux missel à la massive reliure d'argent et aux curieuses enluminures. Dans certaines églises, la sainte table est surmontée d'un dais, sous lequel est suspendue une colombe, symbole du Saint-Esprit. Derrière l'autel, un siége plus élevé, destiné au métropolitain; et, à gauche, sur une autre table, le pain et le vin nécessaires au sacrifice.

Des fresques à demi effacées apparaissent sur les murs du chœur, que drapent quelques tapis turcs, anciens trophées de guerre.

Sainte-Sophie est peuplée de tombeaux et de chapelles. Devant le sarcophage du prince Iaroslaw, fondateur de l'église, trois Kosaks, sabre

recourbé à la ceinture, pantalons à raies rouges dans les bottes, s'accrochaient des mains à la balustrade pour baiser le crâne du saint mort.

Iaroslaw est le Charlemagne du Nord. Sous le règne de ce prince, Kiew fut aussi florissant que l'était Byzance. Les artistes grecs décoraient les églises et les monuments de la capitale slave, les marchands l'enrichissaient : « La Russie de Kiew, a dit un historien, était plus européenne que ne le fut jamais la Russie d'avant le dix-huitième siècle. » Quatre cents églises, d'autres chroniqueurs disent sept cents, élevaient leurs clochers bulbeux couverts d'une semence d'étoiles, et leurs grands dômes d'or,



L'église Saint-André et le Podol.

derrière les hauts remparts denticulés de créneaux et hérissés de tours de la capitale princière. Iaroslaw avait fait venir de Byzance des chantres et des prêtres grecs pour instruire son clergé. Ce furent eux qui importèrent en Russie l'idée d'un gouvernement autocratique, calqué sur celui des empereurs byzantins, idée qui s'incarna plus tard dans la personne du Tzar, réunissant à la fois dans sa main le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, comme Auguste et le grand Constantin. Iaroslaw poussa si loin son zèle de néophyte, qu'il fit déterrer les ossements de ses ancêtres païens pour leur donner le baptême.

Nous montons aux tribunes par un escalier curieusement décoré de fresques étranges, et comme il n'en existe dans aucune autre église de Russie. Ces fresques, uniques dans leur genre, ont été découvertes en 1834;

mais il semble aussi difficile d'en déterminer l'origine que d'en indiquer le sens. Ce sont des animaux chimériques qui fuient, qui gambadent, qui grimpent, des danseuses, des chariots d'hippodrome conduits par des cochers vêtus à l'antique, des acrobates qui donnent une représentation publique, des musiciens exécutant une sérénade, des cavaliers qui galopent, des perroquets qui prennent leur vol, des oiseaux de légende perchés sur des arbres en forme de tournesols, des arbalétriers, des joueurs de violon, un paysan armé d'une hache qui se défend contre un diable, des chasseurs qui tuent des ours et des dragons. Tous ces personnages portent le cos-

Monument et chapelle de Saint-Vladimir.

tume byzantin. On croit que cet escalier ne faisait pas partie de l'église, et appartenait à un château voisin habité par le prince Iaroslaw.

Du haut des tribunes, on embrasse la majestueuse grandeur de la voûte revêtue de ses mosaïques se détachant sur un ciel d'or. Et l'œil se perd dans l'épaisse forêt de piliers et de colonnes qui remplit la nef.

Sur les murs de ces galeries voltigent des anges, symbolisés par une tête joufflue cravatée d'ailes longues et fines comme des ailes d'hirondelles.

En sortant, nous retrouvons nos trois Kosaks déposant devant un autre tombeau leurs baisers et leurs kopecks. — Accomplissaient-ils un vœu comme ce cavalier dont on raconte l'histoire, et qui, ayant promis à

saint Nicolas, son patron, un cadeau de deux cents roubles, trouva le moyen de ne lui donner que trente kopecks? — Comme il regagnait son étape, il fut surpris par un orage terrible, un de ces orages qui passent sur le steppe comme une trombe et semblent vouloir tout détruire. — « Saint Nicolas, grand saint Nicolas, s'écriait le Kosak, mon doux patron, si tu me préserves de tout danger, je t'offrirai en cierges le produit de la vente du cheval qui me porte. » — Le grand saint Nicolas, flatté d'une offre si généreuse, écarta la foudre de la tête du cavalier, qui arriva sain et sauf à sa destination. Le lendemain, celui-ci se rendit au marché avec un coq sous le bras et son cheval en laisse.

— Hé, Kosak, qu'as-tu à vendre? lui demanda-t-on.

— Un coq et un cheval, répondit-il, mais je ne vends pas l'un sans l'autre. Je veux de mon coq deux cents roubles, et trente kopecks de mon cheval.

Il se trouva un amateur qui accepta ce marché singulier. Le Kosak, fidèle à son vœu, s'en alla aussitôt à l'église et alluma devant l'image du grand Nicolas pour trente kopecks de cierges, somme qu'il avait effectivement obtenue de la vente de son cheval.

Non loin de Sainte-Sophie, vis-à-vis, de l'autre côté de la place des tribunaux, nous voyons le couvent de Saint-Michel, aux murailles illustrées de fresques, élevant ses petites coupoles, ses quinze têtes d'or. C'est dans ce couvent qu'on conserve les reliques de sainte Barbe, vénérées dans toute la Russie.

Des pèlerins accourent chaque année de toutes parts pour baiser les restes miraculeux de la sainte, pour acheter de l'eau bénite, de l'huile, des bagues que les moines consacrent sur ce tombeau. Le couvent de Saint-Michel a été construit sur l'ancien emplacement des autels élevés par Wladimir au dieu Péroun, le Jupiter slave, « à tête d'argent et à barbe d'or ».

Nous laissons derrière nous l'église de la Dexiatine, également bâtie par Wladimir, qui voulut perpétuer par là le souvenir des deux premiers missionnaires chrétiens qu'il avait fait tuer avant sa conversion.

La rue, en quelques minutes, nous conduit à l'église la plus jolie et la mieux située de Kiew : Saint-André. Ses clochers sveltes montent comme de légers fuseaux d'ivoire travaillés à jour, une rosace s'épanouit au-dessus de son portail, sa coupole a des inflexions gracieuses et élégantes, les chapiteaux de ses colonnes sont argentés et dorés; dans les frises, des pendentifs rococo la décorent. Rastrelli a su mélanger dans ce bijou charmant, qui a la grâce un peu mièvre du dix-huitième siècle, l'art byzantin et l'art italien.

De la terrasse qui entoure la petite église, placée comme une vedette à

l'extrémité de sa pointe de rocher, quelle vue superbe! quel admirable panorama!

Au-dessous de vous, la « ville au pied de la montagne », ou le Podol, jadis vaste prairie marécageuse où se promenaient les hérons et les cigognes, et qui a conservé de son origine primitive la dénomination de « rue de la Boue-Noire », étale la place de son grand marché avec sa maison des contrats [1], son bariolage de foule et de boutiques; dans les rues, de longues files de camions et de chariots passent chargés de marchandises; aux arbres qui bordent le fleuve, aux clochers bulbeux et argentés des couvents, se mêlent les cheminées rouges de quelques fabriques. Des bateaux à vapeur, des barques à l'ancre, voiles carguées, stationnant dans le port de la ville industrielle et marchande, forment sous les jeux de l'ombre et de la lumière de petites marines d'un effet ravissant.

Le Dniépr roule à travers une contrée plate et dénudée la masse majestueuse de ses eaux, que des îles tachent de points noirs, et que de longs radeaux sillonnent. De l'autre côté du fleuve, les plaines jaunissantes du gouvernement de Tschernigow s'étendent à perte de vue, hérissées de petits bois, coupées de mares stagnantes.

Avant de rentrer à l'hôtel, nous nous fîmes conduire à la chapelle élevée à l'endroit où les douze fils de Wladimir furent baptisés. A la voix des apôtres chrétiens, une source d'eau miraculeuse jaillit du sol, et depuis lors, dit-on, elle n'a jamais tari. En arrivant à Kiew, les pèlerins viennent y faire leurs ablutions et boire à son onde sacrée. Une colonne de pierre ornée d'un petit bassin baptismal surmonte cette chapelle, dont les murs sont décorés de fresques représentant le baptême des habitants de Kiew. Femmes, enfants, vieillards, tous se plongent pêle-mêle et tout nus dans les flots du Dniépr.

On sait comment s'opéra la conversion de Wladimir. Ce prince, fatigué de débauches, résolut de renoncer à ses mœurs asiatiques et païennes, et d'adopter une religion nouvelle.

La difficulté était de choisir la meilleure.

En homme avisé et prudent, il ordonna à ses ministres d'ouvrir une enquête. Des musulmans furent entendus, qui jugèrent qu'en dehors du Coran il n'y avait ni salut, ni béatitude éternelle. Mais si Wladimir, en devenant mahométan, eût pu conserver ses femmes, il aurait dû renoncer au vin. Il appela des Juifs; c'étaient de savants rabbins : ils déclarèrent que, seuls, la Bible et le Talmud étaient les livres de vérité et de vie.

[1] Chaque année, les propriétaires se réunissent dans cette maison pour renouveler leurs contrats.

Cependant, il répugnait à un si grand prince de s'assimiler à une race errante et méprisée. Il voulut voir alors des prêtres catholiques. Ceux-ci lui répétèrent, en l'appliquant à leur foi, ce que les musulmans et les Juifs lui avaient déjà dit. Sur ces entrefaites, les délégués qu'il avait envoyés à Byzance revinrent, l'esprit encore ébloui des magnificences et de la pompe du culte grec; ils firent à leur souverain un tableau si merveilleux des églises de Constantinople, dont les dômes dorés étincelaient comme des soleils, dont les colonnes de jaspe et de porphyre se dressaient devant des sanctuaires d'argent et des tabernacles d'or et de mosaïques; ils vantèrent tellement les splendeurs des cérémonies religieuses auxquelles l'Empereur lui-même participait, la tiare sur la tête, revêtu d'une robe de brocart constellée de perles et de pierreries, que Wladimir prit sur-le-champ la résolution d'embrasser la religion orthodoxe, qui devait être la meilleure, puisqu'elle était la plus belle et la plus riche.

Ayant réuni ses vaillants guerriers, le voilà qui part à la conquête du baptême, les armes à la main. Il assiége Chersonesos, prend cette ville qui lui ouvre le chemin de Byzance, et il envoie aux deux empereurs Basile et Constantin un ambassadeur chargé de leur déclarer que s'ils n'accordent pas en mariage au Grand-Prince de Kiew leur sœur Anne, il viendra lui-même les châtier et saccager leur capitale.

Les deux Césars vieillis eurent peur; ils répondirent qu'ils consentaient à la demande de Wladimir, mais à la condition qu'il se ferait chrétien. Il reçut le baptême dans la ville conquise, puis il ramena à Kiew des prêtres grecs qui étaient ses prisonniers, et rapporta des ornements d'église, des vases sacrés, des croix d'argent, des images saintes, qu'il avait pillés dans les temples. A peine arrivé dans sa capitale, il fit fouetter publiquement Péroun, puis il ordonna, en face de son peuple épouvanté, de précipiter l'idole dans le Dniépr; mais comme le corps du dieu était en bois, il surnagea et alla échouer un peu plus bas que Kiew, à un endroit qu'on montre encore aujourd'hui.

Les Russes coururent recueillir leur idole et se mirent de nouveau à l'adorer; Wladimir fit alors attacher des pierres à son cou, et cette fois elle disparut au fond du fleuve. Le peuple fut ensuite chassé dans le Dniépr par les soldats et baptisé en masse par les prêtres grecs qui, debout sur les rochers, lisaient à haute voix les prières du baptême. On était en automne. L'eau était glacée. Des vieillards et quelques femmes perdirent pied et furent entraînés par la violence du courant, mais on ne s'en émut point : « Il paraît que Dieu n'en veut pas, disaient les popes, puisque le diable les emporte ! »

CHAPITRE XI

LA VILLE RELIGIEUSE.

Entrée de la Lawra.

Le lendemain, par un doux soleil, j'allai visiter la ville religieuse, dont je n'avais vu que les hautes murailles se découper sur les falaises du Dniépr et les clochers arrondis briller comme des fruits d'or dans les sombres massifs des tilleuls et des chênes.

Un jeune peintre de beaucoup de talent, M. Boudkewitch, avait bien voulu m'accompagner.

Nous passons devant le club de la noblesse, installé dans une belle grande maison, qu'un riche Juif avait construite avec l'espoir de la transformer plus tard en synagogue; puis, grimpant une rampe roide, hérissée de cailloux pointus, nous arrivons au palais de l'Impératrice. Un jour, la Tzarine défunte exprima le désir de venir passer l'automne aux bords du Dniépr; aussitôt, comme par enchantement, ce palais, qu'elle n'a jamais habité, sortit de dessous terre pour la recevoir.

La partie de la ville que nous traversons s'appelle le *Lipki :* c'est le faubourg Saint-Germain de Kiew, le quartier de la noblesse à plusieurs quartiers, et le centre de cette aristocratie administrative qui se groupe, dans chaque ville russe, autour du palais du gouverneur général, dont le prestige et le pouvoir sont ceux d'un vice-roi. — Des habitations charmantes, de ravissants petits hôtels bâtis en briques brunes aux reflets d'émail, dressent leurs façades sérieuses de bonne maison au milieu de verdures touffues qui les ombragent comme un nid.

Nous voici au sommet de la colline. Derrière nous, sur les pentes et les plateaux de deux autres collines, la nouvelle ville et la vieille ville étagent leurs terrasses, leurs jardins, leurs toits verts, leurs murs blancs et roses, leurs églises aux clochers d'argent et leurs grosses boules d'or. A gauche, le Dniépr balance toute une flottille d'embarcations; et, devant nous, d'un côté se dresse la citadelle, de l'autre la cité religieuse, les innombrables églises, les hauts campaniles du couvent de Saint-Nicolas et de la Lawra[1] de Petschersk.

Nous croisons quelques moines; les uns vont à pied, les autres en

L'église métropolitaine de l'Assomption, à Kiew.

droschki. Quels grands gaillards barbus et bien portants! Larges d'épaules, souples de taille, comme ils feraient de beaux sapeurs s'ils n'étaient de si beaux moines! Rien d'émacié, d'ascétique et d'austère dans leur figure impassible comme un masque de cire.

A mesure que nous avançons, nous entendons plus distinctement les cloches sonner. Leurs envolées joyeuses traversent le ciel comme une troupe d'oiseaux chanteurs. Dans la ville sainte il y a toujours des

[1] *Lawra* veut dire couvent fortifié; *Petschersk* (de petschera) signifie grotte, caverne. — On donne le nom de *Lawra* à deux autres couvents fortifiés : celui de Troïtza près de Moscou, et celui d'Alexandre-Newski près de Saint-Pétersbourg.

cloches qui sonnent. Elles sonnent et carillonnent pour appeler les fidèles à l'église, pour chasser les mauvais esprits qui vagabondent dans l'air; elles sonnent et carillonnent en l'honneur des saints dont c'est la fête anniversaire. Elles sonnent pour annoncer le commencement des jeûnes, et elles carillonnent pour en annoncer la fin. Elles sont tellement habituées à sonner et à carillonner, qu'elles doivent sonner et carillonner toutes seules.

Au bout de cinq minutes nous arrivons à la porte d'une tour massive aux murs peinturlurés de couleurs voyantes, qui doivent représenter des fresques. Une lampe brûle devant une image de la Vierge encastrée dans la muraille. Au-dessus, l'aigle russe, qui ne ressemble guère au Saint-Esprit, déploie ses ailes et ouvre son double bec. Sous la voûte, des moines sont assis derrière une table sur laquelle sont entassés de petits pains de communion et étalées des images saintes. Un plateau destiné à recueillir les offrandes, et déjà passablement garni, fait prévoir que la recette de la journée sera bonne. Des pèlerins pauvrement vêtus, couverts de peaux de mouton déchirées, chargés d'un sac de toile, le dos courbé, la chevelure longue et inculte, s'appuyant sur leur bâton, attendent leur tour de baiser une sainte image et de faire inscrire sur la croûte blanche du petit pain le nom de leur femme, de leurs enfants ou de la personne qu'ils veulent spécialement recommander aux prières des moines de la Lawra. Au moment de la communion, ces petits pains sont présentés au prêtre, qui en détache avec la pointe d'une flèche d'or cinq petites parcelles qu'il met dans son calice, en commémoration des cinq plaies de Jésus-Christ.

Au bout d'une avenue d'arbres, dans une grande trouée de lumière, l'église métropolitaine de l'Assomption encadrait son portail illuminé de fresques, et baignait dans l'azur ses sept coupoles piquées d'étoiles, autour desquelles les dernières hirondelles nouaient et dénouaient leurs gracieuses guirlandes.

Des deux côtés de l'avenue, s'élèvent, rangées à la file, de petites maisons blanches percées de deux ou trois fenêtres, avec un bout de jardin large comme une nappe, où des roses mourantes s'effeuillaient sous le souffle meurtrier de l'automne. Sur des bancs, de vieux moines en bonnet de velours, le visage encadré des ondes neigeuses de leur chevelure, leur barbe de patriarche étalée sur la poitrine, le corps enveloppé dans une pelisse de peau de mouton, se chauffaient au soleil, les mains inertes posées sur les genoux, les yeux ternes, sans méditation et sans pensée.

Nous entrâmes dans l'église en passant sous des échafaudages au haut

desquels de petits moines occupés à restaurer une fresque semblaient perchés comme de grandes corneilles immobiles.

Sous les voûtes sombres de la vieille cathédrale une obscurité assoupie de crépuscule flottait; et, au fond de la nef, l'iconostase se dressait comme une muraille d'argent incrustée de pierreries; dans un triangle symbolique, un gros diamant étincelait comme l'œil de la divinité même; devant les images saintes dont la tête et les mains apparaissaient seules sous leur revêtement d'or ou de vermeil, d'énormes chandeliers aux branches chargées de cierges brûlaient, semblables à des arbres lumineux; et, dans les enfoncements mystérieux des chapelles, les petites flammes mystiques des lampes au verre rouge faisaient songer à des cœurs enflammés d'amour divin.

Vue de la Lawra, côté du sud.

De temps en temps, derrière nous, la porte du grand portail s'ouvrait, laissant brusquement entrer un flot de jour qui éclairait la pénombre d'un rayon d'aube ou d'un reflet rapide comme le frisson d'un éclair. Des groupes d'hommes et de femmes s'avançaient en se signant, en s'inclinant, et se rangeaient pour baiser en bon ordre les brunes madones aux yeux noirs, peintes toutes d'après le même type, le portrait attribué à saint Luc.

Quelques-unes de ces *panagiæ* étaient surchargées et caparaçonnées de colliers, de bracelets de perles, de chapelets de corail et d'ambre, de bagues, de bijoux de haut prix envoyés en présents à l'image par de grandes dames ayant fait un vœu, par de riches héritières qui se mariaient selon leur cœur, ou par des généraux partant pour une lointaine expédition.

Quel entassement de richesses! Quel éblouissement de pierreries et d'or!

Le pauvre moujik qui n'a jamais vu que les murs de bois de son isba doit avoir ici, devant ces flamboiements de l'iconostase, devant ces palpitations de pierreries et de lumières, comme une vision du paradis. Et comment ne pas croire à la puissance d'une Vierge si riche et à des saints si royalement habillés d'or et d'argent?

Pèlerin russe.

Les portes de l'iconostase étaient ouvertes; le service touchait à sa fin, l'officiant, dont la longue barbe descendait sur la robe de brocart ruisselante de perles, avait achevé la communion et récitait des prières auxquelles les diacres répondaient d'une voix traînante de litanie par un monotone : *Gospodi pomi-louie* (*Seigneur, ayez pitié de nous*). Il y eut encore

une reprise des chœurs, et le rhythme pathétique des vieux chants grecs roula de nouveau sous les voûtes profondes ses flots d'harmonies sublimes.

Il n'y a pas de musique religieuse plus émouvante, plus expressive que cette musique humaine sans accompagnement d'orgue, l'église orthodoxe ne tolérant aucun instrument dans ses cérémonies. Les voix de basses exhalaient des supplications, des plaintes, et leur gamme mélancolique montait et descendait avec un bruissement de vagues, tandis que les voix des ténors éclataient plus vibrantes[1].

Une recommandation spéciale nous ouvrit les portes de la sacristie et du trésor. On nous montra dans des armoires des entassements éblouissants de reliquaires, de vases sacrés, de croix, de ciboires, de *panagiæ* d'un superbe travail byzantin, de diptyques, d'évangiles à reliure d'argent incrustée de pierreries, de crosses d'évêques et de bonnets d'igoumènes, un butin qui enrichirait dix cathédrales. On nous ouvrit des tiroirs où des chapes, des chasubles, étalaient leurs tissus de fils d'or, leur trame qu'on dirait faite avec des rayons de lune et de soleil filés. Sur le brocart, sur le velours, sur la soie, sur le satin, tout un semis de perles fines et de pierres précieuses scintillait!

Une jeune religieuse nous avait suivis pour admirer ces merveilles. Elle regardait tout cela comme en extase. Vêtue de noir et coiffée d'un bonnet pointu comme les bonnets de magicien, ses cheveux châtains, coupés à la hauteur de la nuque, flottaient librement de chaque côté de ses joues roses comme les roses. Elle était mignonne et charmante.

En sortant, mon compagnon lui demanda d'où elle venait.

— De bien loin, répondit-elle. Mon couvent est à Moscou. Une famille m'a chargée de venir en pèlerinage aux saints tombeaux pour demander la guérison d'un enfant.

— Et vous êtes venue seule?

— Mais oui, toute seule.

— Où logez-vous?

— A l'hôtel du couvent.

— Pensez-vous rester longtemps à la Lawra?

— Encore une semaine...

Nous traversâmes la cour avec elle en causant.

En passant près du jet d'eau qui décore la cour, la religieuse s'arrêta, tira quelques kopecks de sa poche et les jeta dans le bassin.

[1] Il n'y a de *soprani* que dans les églises ordinaires; dans les couvents, les moines chantent eux-mêmes à l'église.

Je lui demandai pourquoi elle faisait cela.

— C'est l'usage, me dit-elle. Tous les pèlerins qui viennent à la Lawra jettent quelques kopecks dans ce bassin. Voyez combien il y en a... Tout le fond en est couvert...

En nous penchant, nous aperçûmes en effet des milliers et des milliers de petites pièces blanches qui luisaient, mettant au fond de la grande coupe de pierre comme un entassement d'argent.

Chaque année, avant les premières gelées, les moines vident le bassin et recueillent pieusement avec des pelles tous ces kopecks, qu'ils portent au caissier du couvent.

L'usage de jeter des pièces de monnaie dans l'eau est traditionnel en Russie et remonte au paganisme. Chez les anciens Slaves, c'était une manière de conjurer la divinité et de se la rendre favorable.

Nous nous séparâmes de la religieuse pour visiter la boulangerie et l'imprimerie. Des frères en longues robes blanches, courbés sur des pétrins, les bras nus, la barbe enfarinée, la chevelure comme saupoudrée de neige, travaillaient la pâte, la pétrissaient en suant et en poussant de gros soupirs. A côté, dans une cave servant de magasin, des monceaux de pains noirs, à la croûte vernissée, s'entassaient à hauteur d'homme. Le couvent donne un pain à chaque pèlerin, qui l'emporte avec lui et le mange avec les siens, en souvenir de son voyage aux saints tombeaux.

Les moines travaillent presque tous à un métier manuel en dehors des heures qui ne sont pas prises par les exercices religieux. Il y en a qui peignent, qui brassent le kvass, qui fabriquent des ornements d'église, de la coutellerie, de la cordonnerie, des vêtements. D'autres filent le chanvre, polissent les pierres, tannent les peaux, tricotent des bas, tressent des paniers. Ils sont aussi forgerons, ferblantiers, serruriers, charpentiers; ils élèvent même des bestiaux, battent le beurre et font le fromage. Aussi un monastère russe est-il une véritable ville.

La plupart des livres liturgiques employés par le clergé orthodoxe s'impriment dans les ateliers typographiques de la Lawra de Kiew, célèbre également dans toute la Russie par son jardin fruitier. Les moines y cultivent les espèces les plus rares. Des pommes grosses comme le poing et blondes comme l'ambre, ou rouges comme le rubis; des reinettes d'Angleterre, des pommes Dagorie, des Doux-Agnel, des Cousinette, des Haute-Bonté. Et les poires, quelle collection! Beau-Présent, Bergamote, Beurré gris, Bon-Chrétien, Chair à dame, Culotte de suisse, Cuisse-Madame, Doyenné, Drap d'or, Frangipane, Mouille-Bouche, Rousseline, Saint-Germain, Sans-Peau, Virgouleuse! Toutes les poires connues et inconnues!...

Un musée de fruits, dans lequel chacun peut entrer moyennant quelques kopecks et manger tout son soûl, à la condition de ne rien emporter.

Chaque couvent cherche à exceller dans la pratique de quelque art ou de quelque industrie. Le couvent de Troïtza est renommé pour ses sculptures; le couvent de Saint-Serge à Pétersbourg est célèbre par ses musiciens et ses chanteurs; et le monastère récemment fondé aux environs de Kerson a porté à sa dernière perfection l'art de cultiver les melons.

On nous permit aussi de visiter le réfectoire, grande salle basse sentant le moisi et le renfermé, et qu'éclairent tristement de petites vitres ternies de poussière. Des tables s'allongent devant des bancs de chêne fixés au mur. Des gobelets et des assiettes d'étain symétriquement rangés, avec un morceau de pain noir et une cuiller de bois à côté, indiquent l'heure prochaine du repas. Une grande icone éclairée par la flamme immobile et jaune d'un cierge de la grosseur d'un pilier, se dressait au milieu de la salle; et, au fond, près d'un poêle monumental, l'iconostase d'une petite chapelle domestique montrait son bariolage pieux et criard. Une porte ouverte donnait sur les cuisines, d'où s'échappaient des odeurs d'huile rance, des bruits petillants de friture, des coups secs de vaisselle de métal et de chaudrons de fer remués, des éclats de rire d'hommes et de femmes.

Nous allâmes y jeter un coup d'œil. De jeunes moines marmitons, la figure rose, les cheveux bouclés, passaient avec des paniers ou des piles d'assiettes. Deux d'entre eux s'étaient pris de querelle et se donnaient des coups de pied. Autour d'une table énorme, reluisante d'une crasse noire, des Frères écossaient des pois et pelaient des pommes de terre, tandis que des femmes, les manches de leur robe relevées, nu-tête, armées de grands couteaux, nettoyaient des poissons secs exhalant des senteurs fades de vieux tonneau et de vieille saumure.

Près d'un fourneau, un moine au torse d'athlète, superbement campé sur ses fortes hanches, le bonnet d'astrakan sur l'oreille, son grand tablier se découpant en blanc sur sa robe noire, debout sur un escabeau, tenait une longue perche avec laquelle il remuait une espèce de boue qui cuisait dans une vaste chaudière : c'était du *cacha*[1].

Oh! non, je vous assure, rien ne chantait ici la joyeuse chanson de la bonne chère! Pas le moindre fumet ne caressait l'odorat, pas le plus petit concert ne gazouillait dans les poêles! Pas de broches tournant avec leurs grappes de volailles dorées, pas un bout d'oreille de lapin ou de lièvre, rien qui pût faire frémir les narines et épanouir sur les lèvres la fleur suave

de la gourmandise. Une vraie cuisine de carême éternel, de Thébaïde et de prison! Pauvres moines! Et on leur reproche d'aimer mieux l'eau-de-vie que l'eau bénite!

Dans la pièce voisine, on distribuait déjà aux religieux qui ne prenaient pas leur repas en commun la ration ordinaire de poisson et de légumes. Ils formaient une longue file, et chacun d'eux portait dans ses mains une gamelle de fer-blanc ou un vase de bois verni de laque. Parmi ces moines, il y en avait d'affreusement déguenillés, d'horriblement sales, de jeunes, de vieux, de grands, de petits, avec des cheveux noirs ou des cheveux blonds, plats ou bouclés.

En sortant, nous vîmes des pèlerins et des mendiants qui se pressaient, affamés, au guichet d'une troisième cuisine — il y en a une dizaine, — où

Vue générale de l'emplacement des catacombes.

des Frères leur donnaient une gamelle de soupe et du pain. Avant de manger, ils allaient à une petite fontaine faire leurs ablutions, laver leurs doigts pour les purifier de tout ce qu'ils avaient pu toucher d'impur.

Nous traversâmes ensuite une cour où des moines coupaient et sciaient du bois, et nous descendîmes un escalier qui nous mena à la porte d'une grande construction blanche. C'est là que sont installés les ateliers de peinture. Mais les moines-artistes étaient en train de dîner, entassés dans une petite salle basse empuantie d'une violente odeur de choux aigres. Un petit moinillon, bossu, en robe noire, à l'aspect de kobold, présidait au repas. Il nous fit accompagner par un domestique jusqu'aux ateliers. Sur des chevalets, quelques icones étaient exposées, exécutées toutes d'après le même modèle archaïque et immuable; contre les murs se dressaient des plaques

de fer enluminées d'images de grands saints roides, en robe rouge et à barbe blanche. Pas de poésie ni de réalité, pas d'art dans ces peintures mortes. L'Église orthodoxe prend toutes ses précautions pour ne pas parler aux sens. Elle prohibe les tableaux religieux à la manière de Raphaël, elle prohibe les statues et les instruments de musique. Les saints de ses images ne laissent voir que la figure, les mains et les pieds; le reste est caché par des plaques de métal doré et argenté.

Mais la religion grecque en est-elle moins matérielle et moins sensuelle pour cela?

Le moujik a-t-il un autre culte que celui de la forme? et ses pratiques ne sont-elles pas encore à demi païennes, et ses superstitions absolument polythéistes?

On nous montra, en face des ateliers de peinture, le bain de vapeur. Chaque samedi, les moines y viennent suer, se laver et se nettoyer, pour se présenter le dimanche devant le Seigneur comme revêtus d'une nouvelle robe d'innocence.

Quel pittoresque tableau doivent présenter ces étuves, quand tous ces religieux barbus et chevelus s'y agitent comme des ombres, en se flagellant mutuellement avec de petits balais de bouleau, au milieu de la buée bleuâtre de la vapeur, dans le primitif costume d'Adam sous les ombrages du paradis!

Nous descendîmes encore un escalier. La vue plongeait à droite et à gauche dans un fouillis de verdure, planait sur une forêt multicolore et gaie de dômes et de clochers. Au bas de la colline, radieuse de soleil, le Dniépr déroulait la traîne de sa robe d'azur pâle. Figurez-vous les terrasses de Meudon et de Saint-Cloud, dont les beaux arbres se détacheraient sur un ciel d'une douceur italienne, et seraient entremêlés de clochers dorés, de dômes bleus ponctués d'étoiles, de blanches murailles crénelées. Ce paysage tout palpitant de lumière, égayé de vols de pigeons, avait la grâce et l'éclat d'un paysage oriental.

Nous voici sur la place où sont groupés les boutiques d'objets pieux, l'hôtel du couvent, le restaurant et la maison de thé tenus par les moines. Notre estomac marque l'heure du déjeuner; nous entrons dans une petite bicoque où des pèlerins mangent; mais comme nous sommes habillés en « messieurs », le moine qui nous reçoit nous fait passer dans une salle réservée, dont le grand vitrage orné de fleurs donne sur la place.

Le menu du jour se compose invariablement toute l'année de deux ou trois plats maigres, accommodés à l'huile de pavot. — On nous servit un

potage aux carottes, aux pommes de terre et au céleri, dans lequel nageaient des morceaux de poisson[1]. On nous donna un carafon de *kvass* et un verre pour deux. Sur notre demande, on nous accorda aussi *une* serviette pour deux.

Pendant que nous mangions, notre attention fut attirée tout à coup par un grand moine sec, aux yeux hagards, aux traits tirés, qui se promenait en gesticulant sur la place.

— C'est Fomouchka (Thomas), nous dit le Frère qui nous servait. Un saint! Son âme n'est plus en ce monde, elle est au Ciel...

Mon compagnon m'expliqua que Fomouchka était fou, et que les fous sont vénérés à l'égal des saints par le peuple russe. Les pèlerins qui viennent à la Lawra ne s'en iraient pas sans demander à Fomouchka sa bénédiction et sans glisser quelques kopecks dans ses poches; mais Fomouchka ne garde rien pour lui, il distribue aux pauvres tout ce qu'il reçoit.

— L'été dernier, me raconta M. Boudkewitch, il y avait ici une jeune femme qui était arrivée en compagnie d'une bande de pèlerins, et qui se prétendait la Sainte Vierge. Elle était vêtue à l'orientale, avec une sorte de turban sur la tête. La finesse de ses traits semblait indiquer une origine aristocratique. Son petit bagage, qu'elle berçait dans ses bras en chantant, était pour elle le poupon Jésus. Tous les pèlerins, en passant, s'inclinaient devant elle et la saluaient avec respect, car elle était folle.

Après notre frugal repas, nous allâmes prendre le thé dans l'établissement en face. La première chose qui me frappa en entrant, ce fut un samovar monumental, en pierre, comme il n'en existe peut-être pas un second dans toute la Russie; un samovar énorme, immense fourneau à eau chaude de deux mètres de hauteur, et percé d'une quantité de robinets. Les pèlerins apportent presque toujours leur thé et leur sucre avec eux; il ne leur faut que de l'eau bouillante, mais on jugera de la quantité qu'ils en absorbent, quand on saura qu'un moujik boit très-facilement soixante à quatre-vingts verres de thé par jour.

Notre petite religieuse de Moscou, toujours souriante, attablée dans un coin, causait avec un militaire. Cinq ou six femmes, ayant devant elles un mouchoir dénoué dans lequel il y avait du pain et du sucre, regardaient et commentaient une gravure contre l'ivrognerie, éditée par les moines, et qu'elles avaient achetée pour « convertir » leurs maris.

Le milieu de l'image représente un fourneau de distillerie surmonté de

[1] Ce potage s'appelle *salouka*.

la tête du diable et de deux têtes de monstres, la gueule ouverte. D'un côté, dans l'une de ces gueules, des moujiks, surveillés par des Juifs, versent des sacs de blé, tandis que de l'autre gueule coule à flots la funeste et pernicieuse liqueur que des hommes et des femmes reçoivent, en se disputant, dans de grands verres qu'ils absorbent aussitôt. Plus loin, on les voit danser, jouer aux cartes, vendre leur touloupe au Juif, puis se battre entre eux, assommer leur femme, et enfin être conduits entre deux gendarmes, les mains liées derrière le dos, à la prison, dont la façade, entourée de murs

Un moine de la Lawra.

et gardée de sentinelles, se dresse dans le fond. Et les femmes et les enfants réduits à la misère, ceux-ci en chemise, celles-là en haillons, se groupent au bord du chemin pour demander l'aumône au Juif qui passe en carrosse à deux chevaux, mais qui ne daigne pas les regarder. — Cette grossière image est encadrée de versets et de citations bibliques.

A côté de nous, un groupe de pèlerins composé de deux hommes, de deux femmes et d'une jeune fille, prenait le thé. Mon compagnon lia conversation avec eux, et ils nous contèrent, avec cette simplicité et cette bonhomie caractéristiques du paysan russe, leur long voyage. Ils venaient de

Polesniki, dans le gouvernement d'Olonetsk, près de celui de Saint-Pétersbourg, sur les bords du golfe de Finlande.

— Moi, je me nomme Ivan Tereschenko Oglobline, nous dit celui qui semblait être le chef de la petite bande; des voisins revenus l'an dernier de Kiew nous ont dit des choses si merveilleuses sur le monastère de la Lawra, sur les catacombes et les saints tombeaux, vénérés dans toute la Russie, que j'ai fait vœu, si la pêche me réussissait, d'aller à Kiew mettre un cierge de vingt kilos devant l'image de la Vierge. — Ma pêche a été favorisée, ce printemps; je fis si bien que je gagnai de quoi laisser à ma famille une somme et des provisions suffisantes jusqu'à l'an prochain; et je me suis mis en route avec les autres, qui se sont joints à moi pour profiter de l'occasion... La jeune fille est orpheline, mais elle n'est pas pauvre... Celle-ci est mariée (il indiqua sa voisine d'un clignement d'œil); elle n'a pas d'enfant, elle vient en demander un aux saints de Kiew. Quant à la vieille, elle connaît les chemins de tous les pèlerinages; c'est elle qui nous a servi de guide. — Nous avions déjà fait cent verstes quand un ouriadnik (agent de la police rurale) nous renvoya sur nos pas, parce que nous n'avions pas de passe-ports. Autrefois, les pèlerins n'en avaient pas besoin... Munis des papiers nécessaires, nous recommencâmes notre voyage, nous traversâmes des forêts, des marais, et nous arrivâmes enfin à Wichni-Wolotchok, station du chemin de fer Nicolas, où nous nous séparâmes : les femmes prirent le chemin de fer, et nous continuâmes notre route à pied. Au bout de plusieurs semaines, nous revînmes les rejoindre ici, où elles logent gratuitement... Rien de particulier ne nous est arrivé pendant notre voyage; nous avions de l'argent pour nous suffire. Les pèlerins ne peuvent plus guère aujourd'hui compter sur la charité des gens... Le peuple n'est pas devenu plus mauvais, mais beaucoup plus pauvre; et dans la Petite Russie, il y a des *stundistes,* une secte nouvelle d'hérétiques qui ne donneraient pas même un verre d'eau à un pèlerin orthodoxe... Nous allons repartir dans quelques jours; nous prendrons tous le chemin de fer...

A tout moment de nouveaux pèlerins arrivaient; ils se signaient, saluaient l'image sainte placée à l'angle de la salle, et allaient s'attabler. Parmi les tableaux de sainteté qui décoraient les murs, il y avait les portraits de la famille impériale, et une image odieusement coloriée représentant l'empereur d'Allemagne donnant la main droite à Alexandre II et la main gauche à l'empereur d'Autriche. Le tzar défunt est représenté avec une tête trois fois plus grosse que celle de ses augustes mais peu fidèles alliés.

De la maison de thé, nous passâmes dans les réfectoires des pèlerins pauvres. Deux salles immenses où les moines servent à manger à tous les

visiteurs sans ressource. Il y en a là une vingtaine qui passeront au couvent tout l'hiver, la saison étant trop avancée pour qu'ils puissent se mettre en route et regagner leur village avant les grandes neiges et les grands froids. Des petites filles sont assises par terre, tenant dans leurs bras un mouchoir noué en poupée. De pauvres diables, accroupis sur des bancs, dorment; d'autres, drapés dans leurs guenilles, prient. Une vieille mendiante à la robe en loques, sa besace en bandoulière, une tirelire de fer-blanc attachée sur la poitrine, entre et fait le tour des images accrochées au mur, baisant indistinctement les saints, la Vierge, et aussi le diable représenté sous les traits d'un Allemand en habit noir, avec un ventre énorme où grouillent des damnés.

C'est surtout au mois de juillet que les réfectoires et les vastes cours du couvent offrent un spectacle vraiment original. Les pèlerins s'y entassent par milliers. L'hôtel est bondé, l'hôpital est plein, le restaurant et la maison de thé sont envahis; et, au milieu du vacarme que font les cloches, les cris et les appels des mendiants et des estropiés, les attelages qui arrivent chargés de familles entières, on entend les psalmodies traînantes des pèlerins défilant en longue procession, tête nue sous le soleil, dans l'aveuglant éclat de la chaleur réverbérée par tous ces grands murs blanchis.

La plupart portent sur le dos une vieille peau de mouton sale et puante, habitée par des régiments de « cuirassiers blancs ». Leurs pieds sont à peine protégés par une chaussure de nattes qui s'effiloche; et des orteils aux ongles noirs, agrémentés d'excroissances difformes, se font jour à travers les lanières pourries ou usées des écorces de bouleau. Quelques-uns sont munis d'une couverture en guenilles, et portent, suspendus à la ceinture, une coupe de fer battu et un samovar.

Beaucoup sont estropiés, boiteux ou aveugles; ceux-là gueulent leur misère plus fort que les autres et forment des groupes hideux et repoussants. Leurs cheveux en broussailles, leurs barbes hérissées, leur bouche torse dont les canines ressortent comme les boutoirs du sanglier, leur figure brûlée, tannée par la pluie et le vent, leur aspect stupide et bestial : tout cela est impossible à peindre avec la plume. Parmi eux il y en a qui viennent des monts Ourals et des sauvages régions du Kamtschatka. On les reconnaît à leur costume et à leur type kalmouk. D'autres sont originaires de Géorgie, de Crimée ou du golfe de Finlande. Ils ont un vœu à accomplir, une guérison à demander; car les moines de Kiew, comme ceux de Solowetz et de Troïtza, ont la réputation d'être de grands faiseurs de miracles. Mais la passion de la vie nomade, inhérente au caractère russe, entre pour beaucoup dans ce goût des lointains pèlerinages. Il y a trop peu de temps

que ce peuple est fixé au sol pour qu'il ait complétement perdu ses habitudes de peuple errant.

Les vrais pèlerins, de même que les premiers Slaves qui parcoururent les immenses plaines de Russie, voyagent en bandes, le bâton à la main. Ils marchent à la file, chantant leurs tristes cantilènes, ne regardant personne, comme occupés d'une seule et unique pensée. Leur voyage dure souvent plusieurs années. Le pèlerin qui a visité Arkhangel est regardé comme un saint homme. Celui qui a couronné sa vie par un pèlerinage à Nazareth est sûr d'être bien reçu au Ciel.

Parmi les pèlerins se glissent aussi des charlatans qui font de la religion un lucratif métier. Appuyés sur leur bourdon, une gourde en bandoulière, ils parcourent les villages et vendent aux bonnes femmes crédules des objets de piété et de fausses reliques, des os de saints, des fragments du rocher de Nazareth, des parcelles de la sainte croix, des fils de la robe de la Vierge.

Nous prîmes un escalier de bois couvert pour descendre aux catacombes. Sur chaque marche, un mendiant, un estropié ou un aveugle glapissait ou geignait; il y en avait qui n'avaient pas de jambes, pas de nez, pas de bras; d'autres étalaient dans la pittoresque effronterie de leurs loques et de leurs guenilles des jambes marbrées de plaques rouges, des pieds enflés ou rongés d'ulcères, et montraient des bouches couturées, des paupières sans cils. Une toux sèche et déchirante faisait sonner les os de leur squelette. Quelques-uns, d'une voix mourante, balbutiaient des cantiques, tenant un livre ouvert sur lequel les passants jetaient des kopecks.

Une vieille, ridée, jaunie, momifiée, découvrait en grimaçant ses tibias grêles, recouverts d'une peau tannée et grise comme un antique parchemin.

Mais je l'ai dit, c'est en été qu'il faut voir cette clientèle de déguenillés des couvents russes. Toutes les cours de la Lawra grouillent alors de claque-dents, d'estropiés, de manchots, de culs-de-jatte. On les aperçoit par groupes, vautrés dans la poussière, rôtissant au soleil, préférant se laisser écraser plutôt que de s'écarter devant les pèlerins arrivant en bandes compactes. Et les litanies de ceux-ci, les plaintes rauques, les appels pressants de ceux-là, frappent l'air d'une musique de damnés. La nuit venue, toute cette vermine rentre dans ses trous et ses repaires : les étables, les granges, les caves. Et le lendemain, au point du jour, on la retrouve à la même place, dans la même posture, exhalant les mêmes gémissements, poussant les mêmes brailleries et les mêmes cris de détresse.

Dans la grande confrérie de la misère humaine, le mendiant russe, ce parasite du moine, présente un type à part, une figure originale pleine de relief et de couleur. Sa chevelure inculte qui retombe sur ses yeux, l'expression de tristesse résignée empreinte sur ses traits, ses haillons sauvages, ses jambes entourées de bandelettes et ses pieds chaussés de souliers d'écorce de tilleul, lui donnent un aspect étrange qui a pour l'artiste le charme et l'imprévu de la nouveauté. Le mendiant russe n'a rien de la fierté hautaine du mendiant espagnol; mais quel caractère dans sa physionomie barbue, et quelle couleur dans ses loques de toile!

Entrée des catacombes supérieures, à Kiew.

Près de l'entrée des premières catacombes, un aveugle aux longs cheveux retombant comme un voile sur le front, secoua bruyamment sa sébile dès qu'il entendit nos pas. Nous nous entretînmes un instant avec lui. Il nous dit qu'il s'appelait Marko.

— Ah! vous voulez, ajouta-t-il, que je vous conte mon malheur?... Vous êtes bien bons de vous intéresser à un pauvre homme comme moi... Je vais vous dire... Je suis né au gouvernement de Poltova, limitrophe de celui de Kiew, dans un petit bourg appelé Peschanoï... Mes parents étaient des paysans cultivateurs... Jusqu'à quinze ans, je ne fus jamais malade; et je voyais le soleil, les fleurs, les belles jeunes filles que je ne vois plus,

hélas! depuis si longtemps, si longtemps, que je ne me souviens guère comment tout cela est fait. A quinze ans, je fus donc pris de maladie... Ma figure enfla et se couvrit de gros boutons pleins d'eau... Vous devez savoir comment s'appellent ces vilaines choses... On m'en a dit le nom, mais il est difficile à retenir.

— La variole?

— Oui, c'est ça! la variole... Vous en voyez encore les marques sur

L'aveugle Marko.

mes joues. Oh! une terrible maladie... C'est elle qui m'a rendu aveugle. Les bonnes femmes et les sorciers n'y ont rien pu.

— Et les médecins?

— Les médecins!... Est-ce que les paysans vont consulter les médecins?... A présent, ça a peut-être changé, mais de mon temps on avait peur des médecins comme du diable et de la police... Je devins à charge à mes parents. Ils ne se gênaient guère pour me le faire sentir, et j'étais bien malheureux... Un jour, un pèlerin de passage qui s'arrêta chez nous me conseilla d'aller me fixer à la Lawra de Kiew. « Là, me dit-il, on a grand'-pitié des pauvres aveugles, ils sont bien sûrs de ne pas être abandonnés et de ne pas mourir de faim! »... Quand j'annonçai aux miens ma résolution

de partir, ils en furent très-contents, ils me donnèrent des provisions pour la route... Le pèlerin ne m'avait pas trompé. Il n'y a que de bonnes âmes qui viennent par ici. Et les moines sont très-charitables, ils me couchent, quelquefois ils me nourrissent.... J'avais trouvé un petit compagnon, un enfant perdu qui s'était attaché à moi et qui avait soin de moi ; mais, un jour, ses parents sont venus à la Lawra, et ils me l'ont repris, m'accusant de l'avoir volé. Je vous demande un peu... Moi, voler!... L'affaire s'est expliquée, le petit s'était sauvé de la maison parce que sa belle-mère le battait...

— Et c'est là tout ce qui t'est arrivé de marquant dans ta vie?

— Oui, à peu près... Une fois, j'étais allé avec mon petit camarade me promener le long du Dniépr. Il faisait si chaud, et l'eau qui coule rafraîchit l'air... Nous nous étions assis au bord du fleuve... L'enfant me cueillait des fleurs... Je les aime tant, les fleurs du bon Dieu, ça me rappelle ma jeunesse!... En les sentant, il me semble que je les vois. Tout à coup une bande de chiens s'élança sur nous en aboyant. Le petit prit mon bâton et me défendit; mais nous aurions été dévorés si un ancien militaire, passant par hasard par là, n'était venu à notre secours. Il chassa les chiens à coups de pierres. C'étaient les polissons d'un village voisin qui avaient déchaîné cette meute contre nous... Depuis cette aventure, je ne suis plus sorti des murs de la Lawra.

Nous descendîmes un escalier souterrain qui nous conduisit dans une petite chapelle, où plusieurs moines se tenaient derrière des comptoirs sur lesquels étaient entassées des piles de cierges ou rangées des fioles d'huile miraculeuse.

Nous achetâmes un cierge à un beau moine qui se prélassait, renversé dans un fauteuil; et après avoir ainsi payé notre entrée, nous nous joignîmes à un groupe de pèlerins pour visiter les catacombes.

Un frère prit la tête de la colonne.

Au bout d'une centaine de pas dans un étroit couloir, nous rencontrâmes le premier tombeau. A la lueur de nos cierges, nous aperçûmes un paquet informe couché dans un cercueil ouvert : une espèce de mannequin emmaillotté dans une gaîne de velours rouge, avec un bonnet enfoncé jusqu'aux épaules comme une armature de plongeur. Les mains pieusement crispées sur la poitrine sont gantées, et les pieds chaussés de bottes. On ne découvre le visage et les mains de ces saintes momies que le jour de leur fête; et une fois par an, on lave leur corps.

A mesure que nous avancions, nous rencontrions de nouveaux sarco-

phages placés dans des niches; mais c'étaient toujours les mêmes masses informes, que les pèlerins s'empressaient d'embrasser avec conviction, en jetant une pièce de cinq ou de dix kopecks sur l'inévitable plateau placé sur le corps du saint et invitant aux offrandes.

Nous passâmes devant les restes vénérés de saint Miphon, archevêque de Novogorod, de saint Antoine l'igoumène, de saint Grégoire le peintre d'icones, de saint Agapit le médecin, de saint Jérémie le voyant, de saint Onoufre le silencieux, de saint Nestor l'historien, de saint Ilia de Mouron, le vieux Kosak des chansons épiques. Ilia, paralysé depuis trente ans, vit un jour deux vieillards divins s'approcher de sa couche : « Ilia de Mouron, fils de paysan, lui crient-ils, ouvre-nous tes larges portes, fais-nous entrer dans ta maison. » — « Hélas! répond l'infirme, voilà trente ans que je reste assis; je ne puis remuer ni bras ni jambes. » — « Lève-toi, Ilia, sur tes pieds rapides, et ouvre-nous tes larges portes! » Ilia se lève en effet et va leur ouvrir.

Les inconnus lui présentent alors une coupe remplie d'un certain breuvage. A peine a-t-il bu que son cœur héroïque s'échauffe et que son corps blanc se couvre de sueur. — « Que sens-tu en toi, Ilia? » demandent les étrangers. — « Je sens en moi une grande force. » — « Ilia, tu seras un grand héros; tu ne dois pas mourir en bataille. Livre des combats à tous les héros et à toutes les héroïnes audacieuses. Seulement ne t'avise pas de lutter avec Sviatagor le *bogatyr,* car la terre peut à peine le porter; ne t'attaque point à Samson le fort : sur sa tête, il y a sept cheveux divins; ne lutte pas avec le sang de Mikoula : il est chéri de la mère humide, la terre; n'en viens pas aux mains avec Volga : ce n'est point sa force qui le rend invincible, c'est sa ruse. »

Ilia accomplit des travaux dignes d'Hercule. Il se mit aussitôt à défricher la terre russe, arrachant les chênes des forêts comme un jardinier arrache les mauvaises herbes; puis, ayant acheté à un paysan une pauvre haridelle, il la transforma, « en la promenant sous la rosée, » en un coursier héroïque. Puis Ilia se mit en campagne contre les monstres et les brigands qui infestaient alors la sainte Russie.

Chaque saint a sa légende. Celle de saint Ican nous apprend que le « grand martyr » s'était fait enterrer jusqu'à mi-corps dans sa cellule, et qu'il passa trente ans ainsi, restant des semaines entières sans manger.

On voit encore sa tête et son buste desséché sortir de terre. Mais les moines, qui ont de bons yeux, prétendent que son corps s'enfonce chaque année davantage; quand il aura tout à fait disparu, disent-ils, la fin du monde sera proche.

Plusieurs cellules sont murées. De saints anachorètes s'y enterraient vivants, ne recevant leur nourriture que par un petit guichet. A leur mort, les membres de la communauté venaient réciter les prières des trépassés et boucher complétement la cellule, qui se changeait ainsi en tombeau[1].

Une église aux piliers bas, de forme asiatique, s'ouvrit tout à coup devant nous; des lampes aux verres rouges tachaient les ténèbres comme des larmes de sang pleurées par un Christ invisible. Et l'on eût dit que les

Tombeau de Nestor.

saints de l'iconostase s'agitaient dans l'ombre, comme des spectres. Près de cette chapelle souterraine se trouve une colonne où l'on attachait autrefois les aliénés avec une chaîne de fer, — ce qui leur rendait immédiatement la raison.

— Pourquoi, demandai-je à notre guide, ne les attache-t-on plus de la sorte aujourd'hui?

[1] Au couvent de Getsémanie, près de Moscou, il y a quelques années, les catacombes étaient encore peuplées de pieux prisonniers qui y attendaient la mort dans les ténèbres, les souffrances et la prière. En visitant ce couvent, j'ai encore trouvé un vieux moine qui logeait dans une cellule des catacombes; il n'en sortait que pour prendre ses repas.

— Parce que les hommes sont devenus trop méchants, et que Dieu ne fait plus de miracles.

Notre pèlerinage eût été incomplet si nous n'avions pas aussi été visiter les catacombes « éloignées », dédiées à saint Antoine. On descend encore, par un escalier, jusqu'au pied de la montagne que baigne le Dniépr. Chemin faisant, on rencontre deux puits dont l'eau est sacrée, et un arbre qui, dit-on, a été planté par saint Antoine. Pauvre arbre miraculeux! Si sa sainteté le faisait au moins respecter! Mais les pèlerins, pour en emporter

Tombeau de saint Ican, le grand martyr.

quelques parcelles comme un talisman qui conserve la santé, déchirent son écorce avec les dents. — Les pieux larcins ne s'arrêtent même pas toujours là. Une fois, un habitant du gouvernement de Kiew, dont la femme était malade, persuadé qu'elle guérirait si elle pouvait toucher une relique, entra dans les catacombes, et, en baisant les mains d'un corps saint, lui enleva avec les dents un doigt, qu'il cacha dans sa bouche.

Son vol fut découvert; on l'envoya en Sibérie.

Les sacriléges ne trouvent jamais grâce devant les juges russes.

Lestrelin raconte qu'il a vu dans une prison un enfant détenu depuis cinq ans pour avoir dérobé un kopeck (4 centimes) dans une église. On cite

aussi le fait d'une vieille femme qui fut condamnée à plusieurs années de réclusion pour avoir retenu la moitié de l'argent qu'on lui avait donné pour placer un cierge devant l'image de la Vierge.

On nous montra dans les catacombes « éloignées » le tombeau des « Deux Frères ». Ils avaient juré qu'ils reposeraient dans la même crypte. Revenu d'un long voyage, le cadet trouva son frère mort. Il mourut lui-même peu de temps après : quand on porta son corps dans les catacombes, il pria son frère de lui faire place, et le cadavre de celui-ci se souleva et s'écarta.

Entrée des catacombes éloignées, à Kiew.

Un peu plus loin se trouve le tombeau de l'évêque qui « flottait ».

Sentant son heure prochaine, il alla se coucher à l'endroit où le Dniépr prend sa source, à Smolensk; et le fleuve transporta son corps jusqu'au pied de la Lawra, où il désirait être enseveli.

Les catacombes « éloignées » sont surtout célèbres par les trente crânes de saints qui, pendant toute l'année, suintent une huile miraculeuse que les moines recueillent précieusement et vendent aux fidèles.

L'origine de ces catacombes, d'abord simples grottes de cénobites, remonte aux premiers temps du christianisme.

Un prêtre nommé Hilarion, voulant vivre dans la solitude et la contem-

plation, se retira sur ce versant boisé et escarpé du Dniépr, et s'y creusa une grotte. Quelque temps plus tard, un homme pieux nommé Augustin, qui avait été moine au mont Athos, rejoignit Hilarion; et leur réputation de sainteté attira bientôt un grand nombre de solitaires. Ils s'ouvrirent des chemins dans la montagne, se construisirent des cellules et bâtirent une église. Quand les Tartares prirent Kiew, les cénobites durent s'enfuir avec le reste de la population, et aller vivre dans les forêts ainsi que les bêtes sauvages. Cependant ils revenaient de temps en temps, la nuit, dans leurs grottes abandonnées, et ils y célébraient le service divin, à l'exemple des premiers chrétiens dans les catacombes de Rome.

Sous la domination polonaise, le couvent de Petschersk se repeupla; et depuis que Kiew est redevenu russe, il n'a cessé de s'enrichir et de prospérer.

A notre sortie des catacombes, nous allâmes visiter le cimetière, où l'on voit deux vieux canons; à droite s'élève le tombeau du général Kaisarow, à gauche celui du général Krasonski, et la belle chapelle de la princesse Howanska, née Naryschkine. La plupart des tombes sont en bronze ou en marbre.

Devant une espèce de pagode dorée représentant un monument funéraire, un moine coiffé du haut bonnet d'astrakan priait, découpant sa silhouette noire sur les murs blancs noyés de soleil.

Les Russes riches se font presque tous enterrer dans les couvents, qui tirent de gros revenus de la vente des concessions.

En remontant, nous découvrons sous une remise tout un attirail de véhicules campagnards, de voitures rustiques : tarentasses, kibitkas, télégas, britchkas, pericladnoïs, avec leurs paniers d'osier, leurs caisses de bois en forme de cercueil, et dans lesquels étaient arrivées des familles de pèlerins. L'état lamentable que présentaient plusieurs de ces chariots montrait le long chemin qu'ils avaient fait, les horribles routes qu'ils avaient parcourues. De pauvres haridelles, dont la maigreur faisait pitié, attachées aux brancards et aux roues des voitures, mâchaient péniblement de la paille. Dans un coin, des Tziganes orthodoxes, hommes, femmes et enfants, dormaient sous leur charrette délabrée.

Sur un escalier qu'éclairait un unique rayon de soleil tombant du toit, à travers une fissure, un vieux mendiant aux longs cheveux se détachait tout en lumière, comme dans un nimbe de sainteté. Au-dessous de lui, des pigeons blancs se disputaient du pain qu'on leur avait jeté. On eût dit une eau-forte de Valério.

Dans le voisinage de cette écurie en plein vent se trouve la forge, qui malheureusement était fermée; de sorte qu'après avoir vu les moines bou-

langers, les moines imprimeurs, nous n'eûmes pas la bonne fortune de rencontrer les moines forgerons.

Devant nous se dressait une grande porte solidement barricadée et munie de verrous de bastille; la garde en était confiée à un frère portier, petit homme trapu aux épaisses mèches de cheveux gris se confondant avec une longue barbe broussailleuse. Il logeait dans une espèce de niche remplie tout entière par un bois de lit en planches, où traînaient de vieilles touloupes souillées et mangées de punaises. Une pelisse de Kalmouk aux poils

Le crâne miraculeux.

roux pendait aux murs près des saintes images, devant lesquelles brûlaient une lampe et des cierges. Que tout cela était triste et sale! Mais le frère portier ne se plaignait pas; voilà huit ans qu'il était là en faction. Il nous conta ses aventures. Après avoir été soldat, il s'était fait pêcheur. Emporté, avec ses compagnons, de la mer Blanche au détroit de Baffin, sur un glaçon flottant, il fut obligé de s'engager à bord d'un baleinier américain. Après douze ans d'absence, quand il revint au pays, il trouva sa femme remariée et mère de plusieurs enfants. Alors, pour ne pas vivre isolé et se reposer dans la paix, il offrit ses services à Dieu. L'igoumène de la Lawra lui donna la garde de cette porte, qui s'ouvrait trop souvent aux moines

ivrognes et coureurs de nuit. Depuis qu'il est là, oh ! il fait bonne garde ; il

Types de moines russes.

ne répond plus qu'aux appels des pèlerins arrivant avec leur chariot. Et

l'on a surnommé cette porte « la porte des Sourds », parce qu'il faut toujours y cogner bien longtemps avant que frère Nicolas réponde.

Les véritables vocations religieuses sont aussi rares chez les moines que chez les popes. Les monastères recrutent presque tout leur personnel parmi les paysans et les fils de prêtres. Mais, malgré l'attrait d'une vie exempte de tous soucis, le nombre des novices diminue d'année en année, et les igoumènes voient avec crainte arriver le jour où le nombre des moines serait insuffisant pour le service ordinaire du couvent : cérémonies religieuses, réception des pèlerins, vente et fabrication des images, impression des livres saints, gérances de l'hôtellerie et des grandes propriétés dépendant du monastère, etc. [1].

En Russie, on est aussi moine ou religieuse par punition. Celui qui a tué son adversaire en duel, celui qui s'est rendu coupable d'homicide par imprudence, peut être condamné à aller s'enfermer dans un couvent pour un laps de temps déterminé. Dans certains cas de divorce, l'époux en faveur duquel le Saint Synode a prononcé le divorce a le droit de se remarier, tandis que l'autre est fréquemment envoyé dans un couvent.

Sous Paul Ier et Alexandre Ier, ceux qui avaient profané par des railleries les choses saintes étaient faits moines.

Pour ceux qui ne possèdent aucune instruction, le noviciat consiste simplement à servir pendant un certain temps de domestique à un religieux plus âgé.

A la fin de leurs études, les clercs des académies théologiques et les fils de popes ont le choix entre la vie monacale et l'entrée dans le clergé séculier. Ceux qui sont actifs, intelligents, arrivent rapidement, en se faisant moines, aux plus hautes dignités. C'est pourquoi la Russie compte tant de jeunes évêques.

Les couvents forment encore de petites républiques qui se gouvernent elles-mêmes, et qui sont à peine unies par un lien de fédération avec les autres couvents. Pas de gouvernement monastique central, bien que les moines n'appartiennent qu'à un seul et même ordre, celui de saint Basile.

[1] Le monachisme avait pris en Russie un développement aussi considérable que dans le reste de l'Europe. Les couvents s'étaient enrichis par les donations en tous genres. Au commencement du seizième siècle, plus du quart de la population dépendait entièrement de la juridiction de l'église. Plusieurs monastères se livraient au commerce avec une extrême habileté. Celui de Troïtza seul possédait 120,000 serfs, et un territoire en rapport avec ce nombre d'hommes. — — Pierre III s'empara de tous les biens du clergé, disant que l'Église « dont le royaume n'est pas de ce monde » ne doit pas être embarrassée dans ses fonctions spirituelles par l'administration des biens temporels. Quoique ces biens n'aient jamais été rendus, les couvents, grâce aux offrandes des pèlerins, sont parvenus à reconstituer en partie leur fortune.

La règle est douce; ils ne sont soumis qu'aux carêmes religieux, à la prière et à la contemplation. Ils ne prêchent pas, ils ne tiennent pas d'écoles publiques, ils ne vont pas en mission.

Les moines ne sont pas jugés par les tribunaux ordinaires; ils ne relèvent que des cours consistoriales, qui souvent les exilent sur les bords de la mer Blanche, dans le couvent de Solowetz, sorte de Sibérie religieuse. — Sous Pierre le Grand, ils étaient fouettés comme de simples moujiks.

On raconte que l'amiral Koutousof, qui vivait au commencement du siècle, avait gardé les traditions de cette justice expéditive. Se trouvant à l'époque de Pâques dans ses terres, sur les bords de la mer Noire, il avait fait appeler un moine d'un couvent voisin pour célébrer la messe de minuit.

Tout le monde du château était réuni au salon; seul, le Révérend Père manquait.

— Qu'on aille le chercher; il est sans doute au cabaret, s'écria l'amiral.

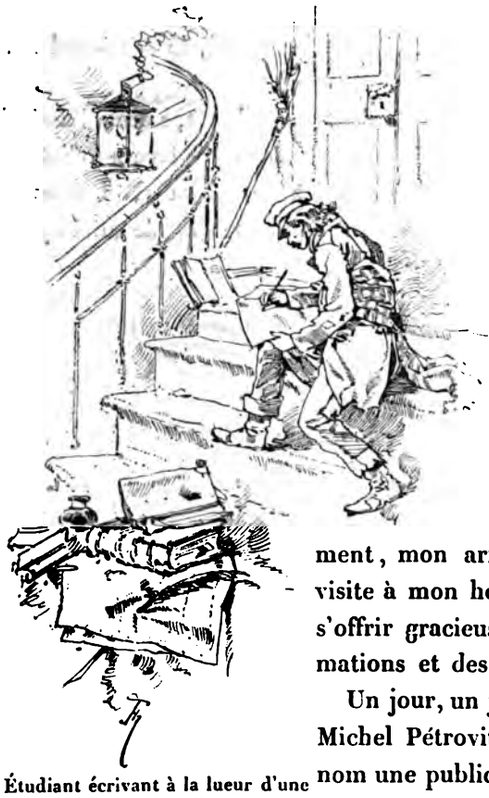
On y trouva en effet le moine, qu'on ramena à moitié ivre au château.

— Conduisez-le à l'écurie, dit Koutousof à ses Kosaks, donnez-lui vingt-cinq coups de fouet, et qu'il commence la messe tout de suite après!

Un moine.

CHAPITRE XII

A LA RECHERCHE D'UN NIHILISTE.



Étudiant écrivant à la lueur d'une lampe d'escalier.

L'hospitalité fut de tout temps en grand honneur parmi les Slaves. — « Un hôte, dit un de leurs proverbes, est toujours le bienvenu. » — Les Russes d'aujourd'hui ont conservé cette vertu de leurs ancêtres. Il n'est pas de pays où le voyageur soit mieux accueilli qu'en Russie, surtout si ce voyageur vient de France.

Avant même que j'eusse porté la moindre lettre de recommandation, des personnes ayant appris, je ne sais comment, mon arrivée à Kiew, vinrent me faire visite à mon hôtel, m'inviter à des soirées, ou s'offrir gracieusement à me fournir des informations et des renseignements de tout genre.

Un jour, un jeune étudiant, — je l'appellerai Michel Pétrovitch, pour ne pas donner à son nom une publicité qui lui serait peut-être désagréable, — vint me proposer de me conduire à l'Université. On peut se figurer avec quelle joie j'accueillis sa proposition.

Voir des étudiants, n'était-ce pas voir des nihilistes? Et depuis que j'avais franchi la frontière, mon plus grand désir était de rencontrer, au moins une fois, un de ces oiseaux rares; car si j'en parlais dans les milieux

où je me trouvais, on ne manquait jamais de me rire au nez et de me répondre en haussant les épaules : « Des nihilistes? Mais nous n'en avons pas! »

— Que pensera-t-on de moi à Paris, dis-je à Michel Pétrovitch, si je ne découvre pas même le plus petit nihiliste? Vous en avez certainement; la semence n'en est pas perdue... Elle est chez vous en bonne terre...

Michel Pétrovitch souriait. En Russie, les nihilistes sont comme les lapins en temps de chasse. Ils n'ont aucun intérêt à se montrer. C'est un gibier de potence.

Pendant que notre droschki montait une longue rue en pente, je causais avec mon compagnon.

— Comment, lui demandai-je, le mouvement nihiliste a-t-il pu se développer si rapidement?

— Le terrain, me dit-il, a été longuement préparé. Jusqu'en 1873, voyez-vous, le gouvernement ne se douta de rien. Cependant la propagande était des plus actives. Déjà les jeunes gens « allaient dans le peuple »; ils s'introduisaient comme simples ouvriers dans les fabriques. Des pamphlets révolutionnaires, des brochures socialistes écrites à l'étranger par les réfugiés, étaient introduits en contrebande et répandus à profusion parmi la jeunesse et dans les campagnes. La tolérance achetée de la police facilita ce travail de préparation.

— Les révolutionnaires russes étaient donc déjà constitués en société secrète?

— Oui. Un ancien étudiant de l'Université de Pétersbourg, Nicolas Tchaikouski, avait créé une association secrète qui servit de modèle à toutes les autres. Elle avait pour but de mettre en communication entre eux et de grouper autour d'un centre dirigeant tous les esprits tournés vers la révolution. Les émigrés de Genève, de Zurich, de Londres, exercèrent sur ces diverses associations une influence prédominante; et ces sociétés devinrent en quelque sorte leur instrument. Bakounine donnait le mot d'ordre. Vous savez ce qu'il voulait : la destruction de la civilisation occidentale, avec ses vieilles formules, ses vieux préjugés; la reconstitution de la société et de l'État sur des bases et d'après des principes modernes, plus conformes à l'égalité, à la liberté, à la justice. Sa nouvelle constitution de l'État reposait sur la fédération libre des communes indépendantes et productives... Bakounine, croyant la révolution prochaine, voulait soulever immédiatement le peuple; le colonel Lavrof[1], tout en soutenant le

[1] Récemment expulsé de Paris; rentré aujourd'hui.

programme du chef farouche dans un journal qu'il avait fondé en 1873 sous le titre de *Vperiod* (En avant!), différait d'opinion sur les moyens d'exécution. Lavrof prétendait que le peuple russe n'était pas encore mûr pour la révolution; il pensait qu'il fallait d'abord s'occuper de son éducation sociale, l'éclairer sur ses besoins. De là cette active propagande révolutionnaire, — inondation invisible de feuilles volantes, de brochures, de pamphlets, qui s'infiltre jusque dans les dernières couches de la société russe.

« Ai-je besoin de vous dire où le nihilisme, entré dans sa période militante, trouve des recrues? Les nombreux procès qui se déroulent devant nos tribunaux montrent qu'il y a des nihilistes partout : dans l'armée, ce sont les officiers mécontents; chez les nobles, ceux qui ont été ruinés par l'émancipation des serfs; dans les universités, les étudiants qui ne peuvent achever leurs études, ou qui ont raté leurs examens; les fils de popes qui ne croient plus ni à Dieu, ni au diable; les Juifs mis hors la loi; dans l'administration, les malheureux employés qui végètent dans la misère, le cœur gonflé d'amertume et d'ennui; dans les campagnes, les moujiks fanatisés et les sectaires persécutés : voilà les soldats de la révolution! Ce n'est pas le peuple qui s'est jeté dans le mouvement; ces petits nobles mécontents et jaloux, à la recherche d'aventures de toute sorte, ces officiers et ces fonctionnaires, ces étudiants et ces juifs sans carrière, appartiennent à la bourgeoisie, au tiers état qui est encore chez nous en voie de formation. En Russie, le prolétariat existe à peine. Nos villes n'ont pas une population ouvrière assez considérable; et puis le travail est organisé autrement que chez vous. Allez donc voir une fabrique russe. C'est le seul moyen de bien comprendre le rôle que l'ouvrier remplit dans notre état social.

« L'ouvrier, en Russie, n'est qu'un paysan, un moujik qui émigre des champs, pendant l'hiver ou dans les temps de disette, et qui vient louer ses bras dans les manufactures et les fabriques, où il est logé, nourri, chauffé en commun, comme le soldat dans sa caserne. Le peuple, lui, ne s'inquiète pas du gouvernement; et il comprend si peu de chose aux idées révolutionnaires, qu'il attribue à la noblesse l'assassinat du tzar Alexandre. « Les nobles, disent les moujiks, ont voulu se venger de l'émancipation des serfs. » — Si par malheur un nouvel attentat se produit, la noblesse risque, cette fois, d'être exterminée par le peuple. Vous connaissez le proverbe : « Le paysan russe est bête, mais il ne ferait qu'une seule bouchée de Dieu. » Ah! il ne faut pas raisonner en Russie comme on raisonne en France.

« Vous croyez sans doute, en voyant la pauvreté du moujik, qu'il est pro-

fondément malheureux, qu'il aspire à un autre destinée, qu'il rêve un autre ordre de choses. Pas le moins du monde. Son père a vécu ainsi, pourquoi vivrait-il autrement? Il n'est ni content, ni mécontent; il est résigné, ou plutôt indifférent... Tourgueneff a fait du paysan russe un portrait typique, dans la personne de ce vieillard qu'il rencontra sous le toit de paille d'une hutte, un jour qu'il s'était perdu à la chasse par une pluie battante : « — *Diedousctka!* ah! *Diedousctka!* demanda le romancier au moujik, y a-t-il un village tout près d'ici? — Un village, et pourquoi faire? répondit le vieux. — Pour me mettre à l'abri. — Ah!... Et il se gratta la tête et indiqua un chemin au chasseur. — D'où es-tu? fit encore le romancier. — D'Ananief. — Que fais-tu? — Je suis garde... — Que gardes-tu? — Les pois. — Ah!... Et quel âge as-tu? — Dieu seul le sait! — Tu as la vue mauvaise? — Oui, quelquefois je ne vois rien. — Et alors pourquoi es-tu garde? — Les anciens seuls le savent! »

« Le paysan russe tout entier est dans cette réponse...

« En Occident, on est plein d'idées fausses sur la Russie; on s'obstine a ne pas nous comprendre parce qu'on juge les choses par la surface, sans descendre au fond. On ne sait ni notre origine, ni notre histoire, ni nos mœurs. On ne sait rien de nous, que les mensonges que débitent les gazettes... La Russie, c'est la Russie... Ce n'est pas l'Occident... Nous sommes Russes avant d'être Européens... Est-ce que dans nos vraies villes russes, tout ne porte pas un cachet original?... Voyez Kiew... Une rue, une seule rue a été européanisée... La Russie a un caractère qui lui est propre et qu'elle doit conserver. Pourquoi singer l'étranger... les Allemands? L'Occident vieilli meurt comme l'Égypte, comme la Grèce, comme Rome, dans la pourriture de la civilisation... C'est maintenant le tour d'une autre race, vierge et forte, à faire sa trouée dans l'histoire du monde, à se manifester en apportant des matériaux nouveaux, en divulguant des progrès inconnus, des vérités ignorées... Vous mourez, et nous naissons! Vous êtes des vieillards, et nous sommes des enfants!... Comme les enfants, nous avons commmencé par imiter les grandes personnes qui nous entouraient; et aujourd'hui ces grandes personnes qui nous ont vus naitre — et que nous voyons mourir, — nous reprochent de n'avoir pas de lunettes et de cheveux blancs! Nous datons d'hier, nous n'avons pas même de traditions historiques et nationales; car la civilisation occidentale transplantée par Pierre et Catherine est mal venue dans un sol qui n'était pas préparée à la recevoir.

« Aussi la nation y est-elle restée étrangère. La noblesse seule est devenue

cosmopolite[1]. Mais vous le verrez, la Russie redeviendra russe; elle se débarrassera de toutes ces vieilles défroques allemandes qui la rendent odieuse ou ridicule; elle retournera à son berceau. Marcher sur les traces de l'Occident décrépit et épuisé, ce serait pour elle s'acheminer vers la tombe. Entre vous et nous, il n'y a pas seulement des rivières, des fleuves,

Type de moujik (d'après une photographie).

des déserts, il y a des milliers et des milliers de lieues de théories et d'aspirations différentes. Songez que nous n'avons eu ni féodalité, ni chevalerie, ni guerres de religion. Au treizième siècle, nous étions en république à

[1] Un ukase de Pierre Ier ordonna aux nobles de s'habiller à l'allemande; la noblesse portait alors le costume national que le paysan et le marchand ont seuls conservé. De cette époque date la grande ligne de démarcation, le fossé profond qui se creusa dans la nation. D'un côté, les Européens; de l'autre, les vrais Russes, les vieux Russes, les slavophiles, les panslavistes qui, depuis peu, ont repris dans l'empire une influence dominante.

Novogorod, à Viaska; et de Pskow aux monts Ourals s'étendait une fédération de communes urbaines et rurales, libres, autonomes, indépendantes comme les anciens cantons suisses, ne relevant d'aucun pouvoir central, se gouvernant elles-mêmes, maîtresses absolues de leurs biens et de leurs destinées.

« Dans les villes, le *vesché* était à la fois conseil municipal, haute cour de justice et parlement; dans les campagnes, l'assemblée populaire — le *mir*

— ... Et quel âge as-tu? — Dieu seul le sait!

— chargée de discuter les affaires publiques et de procéder chaque année au partage des terres, se composait de tous les habitants de la commune, formant une grande famille dont les biens étaient mis en commun. C'est au christianisme byzantin que nous devons le développement de l'idée autocratique en Russie. Les princes Varègues, appelés par les Novgordiens pour rétablir l'ordre, n'étaient pas omnipotents : ils étaient des gérants que le *vesché* pouvait mettre en accusation et condamner à être dépossédés et bannis. L'introduction du droit byzantin, qui changea l'ordre de succession, l'invasion des Tartares, qui dévasta le pays, favorisèrent le projet des princes de Moscovie de se transformer en chefs autocratiques, en

s'appuyant sur l'armée, l'administration et le clergé, et de fonder un empire calqué sur celui de Byzance.

« Avec l'aide des Tartares, ils détruisirent la république de Novgorod la Grande et se firent déclarer sacrés par le clergé. Le servage n'a été introduit en Russie qu'au dix-septième siècle, comme par accident. Les guerres, c'est toujours la dynastie qui les a faites; et nos révolutions ont été des révolutions de palais entreprises par la noblesse.

« Une seule fois le peuple s'est levé à la voix du Kosak Pougatcheff, qui lui promettait « la terre et les franchises éternelles ». Vous le voyez, le libre développement du peuple russe a été interrompu par l'introduction d'institutions et d'éléments étrangers. Quand il pourra renouer les vrais anneaux de sa chaîne historique, oh! alors, l'avenir appartiendra aux Slaves!... Malheur à l'Europe, disait Nicolas, le jour où se lèvera un empereur à barbe! »

C'étaient de pures théories panslavistes que soutenait mon compagnon.

Notre droschki s'était arrêté devant un énorme édifice badigeonné de rouge, s'élevant comme une forteresse sur le point culminant de la colline, dont un des contre-bas est occupé par un parc magnifique.

— L'Université, me dit Michel Pétrowich en sautant à terre, mais n'y entre pas qui veut, depuis que « des envoyés » sont venus pour fomenter des troubles parmi les étudiants. Il faut montrer patte blanche... exhiber sa carte d'immatriculation. Le portier fait bonne garde... Cependant, suivez-moi, « né dans le sérail, j'en connais les détours ».

Nous traversons une grande cour déserte et nous entrons, comme les héros de M. de Montépin, par une petite porte dérobée. Nous montons un escalier de service et suivons un long couloir aux blancheurs et au silence de cloître, puis nous débouchons dans un vaste vestibule où cent à cent cinquante étudiants sont réunis sous l'œil de quelques surveillants.

Les uns se promènent et causent; les autres, assis devant des tables, lisent des livres et des journaux. Ceux qui parlent entre eux le font sur un ton discret, à demi-voix. Pas un éclat de rire, rien d'exubérant ni de jeune. S'il y avait là cinquante étudiants français, on ne s'entendrait pas. Ah! comme on voit que ces pâles jeunes gens n'ont pas d'histoires joyeuses à se conter! Leur vie de bohème est obscure, pénible, grave, soucieuse. L'étudiant russe dispose d'un budget annuel d'un peu plus de quatre cents francs!

Aussi, de temps en temps, lit-on dans les journaux de Kiew un petit

entrefilet annonçant qu'un étudiant est mort de faim, ou qu'à bout de ressources, il s'est fait sauter la cervelle. Ils logent dans des galetas, dans des taudis qu'ils louent en commun et meublent de chaises et de tables qu'ils fabriquent eux-mêmes. Pour lit, une paillasse étendue à terre, sans draps, où ils couchent tout habilés. Ils font leur cuisine sur un poêle, et quelle cuisine! du thé et des pommes de terre.

Beaucoup louent dans des garnis ou dans une chambre de pauvres gens, un « coin ». Lecteur français, vous ne comprenez pas? Un « coin », dans une chambre russe, c'est un carré de six pieds de longueur sur trois de largeur, juste la place qu'il faut pour un lit et pour le cacher derrière des rideaux ou une cloison mobile. Quand la pièce est vaste, elle est divisée en cinq ou six « coins ».

N'ayant pas d'argent pour se procurer de la lumière, l'étudiant va préparer ses leçons sur l'escalier, où brûle ordinairement une lanterne à huile ou un bec de gaz. En hiver, l'étudiant sort souvent sans manteau. Quelques-uns sont mariés et pères de famille. On en a vu obligés de travailler la matinée ou l'après-midi dans des fabriques, car s'ils ne payent pas leurs taxes scolaires, ils sont expulsés. Les plus heureux sont ceux qui trouvent à donner quelques leçons au rabais ou en échange d'un repas[1]. Quel contraste entre cette vie de misère de l'étudiant russe, et la vie si gaie, si insouciante de l'étudiant français! Et comment, au milieu de tant de souffrances et de privations, ne pas se laisser prendre au leurre des théories communistes, ne pas rêver une transformation sociale prochaine? Le malheur aigrit, et les nihilistes ont le cœur ulcéré, meurtri. L'enseignement universitaire, naturaliste et réaliste, n'est pas fait pour adoucir ces sentiments de désenchantement et d'amertume. Et puis, dans l'éducation russe, rien non plus qui remue le sang, qui change le cours des idées, qui pacifie l'imagination enflammée par la lecture des philosophes allemands et des socialistes français. Pas d'exercice du corps, pas de gymnastique, pas d'escrime, ni d'équitation, ni de danse. Qu'en résulte-t-il? Un repliement de tout l'être sur lui-même. Et cette torpeur de l'âme jointe à l'insuffisance de la nourriture a certainement une influence pathologique sur ces jeunes cerveaux. On arrive à l'illuminisme par les privations.

Je me promenais avec mon « introducteur » au milieu des groupes d'étudiants, comme quelqu'un de la maison; j'observais et je comparais les

[1] « On fait en ce moment, m'écrivait-on de Moscou, le 20 janvier 1882, le recensement de notre ville. Comme je regrette que tu ne sois pas là! Nous accompagnerions de pauvres étudiants *en pantalons troués*, qui sont chargés de cette besogne. On leur donne vingt roubles pour dix journées de travail. »

types. Les physionomies se ressemblaient presque toutes, comme des médailles de la même frappe : figure ovale, petite, fine, yeux noirs très-brillants et éveillés, teint mat, joues creuses, longs cheveux. Rien de la belle prestance, de la robuste musculature de l'étudiant anglais, rien non plus de l'épaisse et solide carrure de l'étudiant allemand. Dans toute la personne, quelque chose de triste, d'inquiet, de fatigué.

Parfois mon compagnon me poussait du coude, et, du regard, m'indiquait un étudiant qui passait ou qui causait avec un de ses camarades : « Connu et surveillé, me disait-il à l'oreille, pour ses idées avancées, — son affiliation aux nihilistes. »

Il ne différait pas du tout des autres.

La plupart portaient une espèce de blouse de drap serrée à la taille; beaucoup, malgré la saison avancée, avaient encore des pantalons de toile. Quelques étudiants en médecine se reconnaissaient à la petite trousse suspendue à leur ceinture, dans une gaîne de cuir.

Une cloche sonna, annonçant des cours. Les étudiants qui attendaient dans le vestibule s'en allèrent, et d'autres, venant de l'intérieur, les remplacèrent.

Avant d'avoir une université, Kiew eut une académie connue sous le nom de *Confrérie,* parce qu'elle avait été fondée par les moines catholiques. On y enseignait la philosophie, la théologie, le latin et le polonais. Le caractère religieux de l'enseignement se conserva jusqu'au siècle dernier. Les jeunes gens, les *boursaks,* qui sortaient de ces établissements, devenaient instituteurs ou missionnaires. Ils se répandaient dans les campagnes, et ouvraient des écoles, se contentant de recevoir pour tout traitement, de chacun de leurs élèves, une douzaine d'œufs, une poule et une mesure de blé. Les boursaks passaient pour être les adversaires des Jésuites, et bien qu'ils fussent Polonais, ils n'étaient pas trop mal accueillis par les populations orthodoxes de la Petite Russie.

L'Université de Kiew remonte à l'année 1843. Nicolas la fonda pour remplacer l'Université polonaise de Vilna qu'il avait supprimée.

L'Université de Kiew est la plus célèbre des universités russes après celle de Moscou. Elle compte au nombre de ses professeurs le fameux chirurgien Peragoff, l'habile oculiste Karawaeiff et le savant chimiste Alexeieff. M. Bunze, avant d'être ministre des finances, était professeur d'économie politique à l'Université de Saint-Vladimir.

Actuellement l'Université de Kiew compte plus de mille étudiants, presque tous Petits Russiens, et quarante-deux professeurs.

Sur cent étudiants, cinquante-huit appartiennent à la noblesse, dix sont fils de fonctionnaires, dix fils de popes, sept fils de marchands, treize fils de petits bourgeois, et deux fils de paysans. Beaucoup d'étudiants reçoivent de la couronne des bourses variant de quatre à cinq cents francs par an. Les professeurs de l'Université sont en même temps professeurs au gymnase de femmes (*Vuiché genski Kurs*), où l'enseignement scientifique est des plus sérieux. Il n'est pas rare de rencontrer sur les bancs de ces écoles des femmes de trente-cinq ans, des veuves qui étudient pour embrasser une carrière libérale. Les jeunes filles y sont admises à partir de dix-huit

Types d'étudiants russes.

ans; la plupart deviennent institutrices. La durée des cours est de trois ans. On a donné à celles qui les fréquentent le surnom d'*étudiantes*, et l'on sait le zèle que quelques-unes d'entre elles ont mis au service de la cause révolutionnaire.

— Je n'ai pu, me dit mon compagnon, que vous montrer en passant quelques types d'étudiants nihilistes, mais ce soir j'espère être plus heureux; je vous introduirai dans une société d'étudiantes, nous prendrons le thé avec elles, nous ferons de la musique, car elles sont excellentes musiciennes; mais, je vous en prie, ne dites pas de mal de Wagner, si vous ne voulez pas être pris pour un affreux réactionnaire. A ce soir!

— A quelle heure?

— A neuf heures.

— Je vous attendrai à l'hôtel.

Là-dessus nous nous séparâmes.

En attendant que nous reprenions nos courses à travers Kiew, disons un mot de l'éducation des femmes en Russie.

« Il est entendu que les jeunes filles reçoivent dans les pensionnats une bonne éducation. On sait également que dans les institutions de demoiselles, en Russie, trois connaissances spéciales sont considérées comme absolument nécessaires et pouvant tenir lieu de toutes les vertus humaines. C'est d'abord l'étude du français, langue indispensable au bonheur domestique. C'est ensuite l'étude du piano, qui permet à la jeune fille de procurer plus tard à son mari la plus agréable des distractions. C'est enfin l'adresse dans les petits travaux d'agrément, comme la confection des bourses piquées et brodées, et de mille gracieux colifichets devant lesquels s'extasient les admirateurs naïfs. Notre époque si inventive devait naturellement apporter de nombreux perfectionnements à cette méthode d'éducation. Ainsi dans tel pensionnat c'est l'étude du piano qui précède l'enseignement du français; dans d'autres ce sont les petits travaux d'aiguille qui tiennent le premier rang du programme, le français ne venant qu'après, le piano terminant la série, etc. Les méthodes, on le voit, peuvent varier à l'infini. »

C'était en 1842, dans son roman célèbre, les *Ames mortes*, que Gogol fit cette remarque satirique. Elle s'appliquait à la lettre aux ridicules qu'elle signalait. Jusque vers le milieu du siècle, la sollicitude de l'État pour l'instruction secondaire des jeunes filles se borna à l'entretien d'un petit nombre de gymnases accessibles seulement aux classes supérieures; encore les familles qui y plaçaient leurs enfants étaient-elles obligées de renoncer pour une longue série d'années à toute immixtion dans le système d'éducation adopté par le gouvernement. Au pensionnat du couvent de Smolna et à l'Institut de l'ordre de Sainte-Catherine de Saint-Pétersbourg, on ne recevait que des jeunes filles d'origine noble, dont les parents occupaient une haute position dans les emplois civils, dans le service militaire, ou qui s'étaient distingués par des mérites exceptionnels. Le même esprit d'exclusivisme se rencontrait dans la Fondation Catherine à Moscou et dans le pensionnat des demoiselles nobles de Charkow. Les jeunes filles des classes bourgeoises ne pouvaient achever leur instruction « aux frais de la Couronne » et sous les auspices de S. M. l'Impératrice, que si elles étaient admises dans l'institution Alexandre de Moscou ou dans la Maison d'éducation de Saint-Pétersbourg, immense établissement où l'on recueillait les enfants trouvés (*wospitatelni dom*). Les autres jeunes filles étaient aban-

données à elles-mêmes et devaient renoncer à toute culture d'esprit plus élevée ou chercher un refuge dans un de ces pensionnats que le roman de Gogol prenait si vivement à partie.

Les établissements impériaux ne se distinguaient de ces pensionnats particuliers que par le caractère sévère de leur discipline et par leur programme d'études. Le règlement interdisait aux élèves toute sortie. Elles ne pouvaient, même pendant les vacances, quitter l'établissement où elles étaient entrées petites filles, et tout le temps de leur séjour, elles étaient condamnées à porter, quel que fût leur âge, un costume d'une simplicité affectée. Le dimanche, on les faisait défiler deux par deux au parloir devant les personnes venues pour leur rendre visite. Le programme prescrivait l'enseignement de tous les arts possibles et de toutes les sciences imaginables. Et l'on procédait si bien sous ce rapport, qu'à leur sortie, les jeunes filles n'avaient aucune idée de ce que pouvaient être la vie bourgeoise, ses devoirs, ses fonctions utiles, et qu'elles se trouvaient métamorphosées en prétentieuses poupées de salon. On dispensait même cette brillante éducation avec un esprit d'égalité si louable qu'il eût été difficile de distinguer du groupe des jeunes personnes destinées à faire l'ornement de la haute société, celles qu'un sort plus rigoureux appelait à se vouer à la tâche aride de l'enseignement. On inculquait aux deux catégories d'élèves les mêmes principes de civilité puérile et honnête; elles apprenaient à parler la même langue, faisaient les mêmes fautes d'orthographe, brodaient et piquaient les mêmes bourses, jouaient les mêmes Nocturnes de Field, les mêmes Mazurkas de Chopin, et, quand elles étaient en voix, égrenaient les mêmes notes fausses sur un air de Wazlamwo.

Pour les choses du goût et de la toilette, les protégées de S. M. l'Impératrice témoignaient par contre des dispositions et des aptitudes les plus étonnantes. La meilleure préparation à cette science était bien les dix années passées au milieu des caquetages du couvent sous le modeste costume des pensionnaires, agrémenté du grand tablier blanc. Systématiquement éloignées de la vie réelle et n'ayant jamais aucun contact avec la société, ces pauvres abandonnées de l'institution impériale ne rêvaient que joies mondaines. Aussi, à leur sortie des limbes de cet exil, se jetaient-elles avec une avidité de jeunes folles sur tous les plaisirs entrevus, déployant dès les premières semaines toutes les ruses d'une coquetterie étudiée et rendant des points aux plus habiles dans l'art de plaire. C'était à croire qu'au lieu de se limiter aux deux visites annuelles de l'Impératrice, les rapports du pensionnat avec la société la plus élevée avaient été de tous les instants.

Les jeunes filles qui se trouvaient exclues de ces établissements officiels, — et c'était le cas de l'immense majorité, — restaient jusqu'à la quinzième année dans la maison paternelle, confiées aux soins de leur institutrice; puis elles entraient dans l'un ou l'autre de ces pensionnats particuliers dont il a été question plus haut. Quant aux écoles élémentaires, elles répondaient si mal aux exigences les plus modestes que les familles de classes moyennes ne se souciaient pas d'y placer leurs enfants, de sorte qu'il n'y avait pas pour eux d'autre ressource que celle de l'éducation privée. Les lois du 19 janvier 1812, du 4 août 1828, du 12 juin 1831 et du 1er juillet 1834 assujettissaient à des examens spéciaux les personnes qui se consacraient à l'enseignement privé. Mais comme leur nombre n'était que trop restreint, les examinateurs ne pouvaient se montrer sévères. Les institutrices diplômées étaient en général russes ou allemandes; les premières avaient fait leurs études dans les écoles ordinaires; les secondes étaient originaires des provinces baltiques ou de l'Allemagne du Nord. Quelques-unes d'entre elles sortaient des familles allemandes de la résidence. Mais on leur préférait des gouvernantes d'origine suisse ou française; la prononciation correcte de leur langue les faisait rechercher davantage. On appréciait particulièrement les danseuses ou les actrices en rupture de planches; personne ne possédait à un aussi haut degré l'esprit du monde et les talents de conversation. Aussi éclipsaient-elles les pédantes Allemandes et les Suissesses un peu gauches des cantons de Vaud et de Neufchâtel.

Pendant quelque temps, les Anglaises furent fort à la mode[1]. Dans les grandes maisons, il n'était pas rare de rencontrer à la fois des institutrices de différentes nationalités. Le noble de province s'estimait heureux d'attacher à sa famille une gouvernante parlant français, mais il se souciait aussi peu d'une instruction véritable que de tout le reste. « Nous savons tous quelque chose, disait Puschkin; mais personne ne demande où ni comment nous l'avons appris. » Cette indifférence coupable qui distinguait l'ancien régime se remarquait plus encore dans l'éducation des femmes que dans celle des hommes.

En de telles circonstances, les lacunes de cette éducation ne devaient pas rester inaperçues de l'observateur. La gouvernante eut son rôle dans les romans et les vaudevilles contemporains. Des parents qui n'avaient ni relations ni savoir se trouvaient dans l'impossibilité la plus absolue de faire choix d'une institutrice consciencieuse et capable.

[1] Après la guerre de 1812, la noblesse confiait volontiers l'éducation des jeunes gens des deux sexes aux prisonniers français. Ces détails nous sont donnés par un ouvrage allemand.

Revenons encore à ces établissements privés dont l'action sociale fut si importante sous l'ancien régime. La vieille coutume nationale qui fut abolie par Pierre le Grand, isolait absolument les femmes; selon les mœurs de l'Orient, on ne leur permettait de voir aucune société, de recevoir aucune instruction. Parfois un boyard plus éclairé faisait donner à ses filles quelques piètres leçons par un pope ou un desservant. Mais la règle était de les laisser dans une ignorance complète. La main de fer du grand tzar brisa cette coutume; les femmes des dignitaires furent appelées à prendre part aux réjouissances et aux fêtes de la Cour; des châtiments étaient infligés aux timides ou aux récalcitrantes; la danse devint un art et un des amusements de la haute société; chacun demanda alors à l'Europe occidentale des notions d'une civilisation plus raffinée; des étrangers et des étrangères furent appelés et se virent chargés de former l'éducation de la jeunesse russe.

Les établissements officiels dont nous avons parlé ne furent créés que sous le règne de Catherine II. Jusqu'alors il n'y avait pas d'autres maisons d'éducation pour les jeunes filles nobles que les pensionnats particuliers, sortes d'internats principalement destinés à la noblesse des campagnes. Il n'en exista d'abord qu'à Pétersbourg et à Moscou. Ce n'est que successivement qu'il s'en fonda dans les villes de province. Les plus renommés de ces établissements étaient dirigés par des Français et des Françaises, qui ne voyaient dans l'enseignement qu'un acheminement vers une plus importante carrière, ou qui en avaient fait une industrie lucrative.

« Ce que l'on apprenait dans ces institutions, raconte Wigel, à part peut-être la danse, je ne saurais le dire. Les maîtres allaient et venaient, n'ayant qu'un souci, celui d'abréger la durée de leurs leçons. Nos soi-disant pensionnats étrangers étaient alors inférieurs aux simples écoles élémentaires; on n'y apprenait en plus que l'étude des langues. »

Vingt ans après, une parente d'Alexandre Herzen, madame Tatjana Passek, atteinte par les revers de fortune de son père, ouvrait, avec le concours de sa belle-mère, une institution de demoiselles dans une ville de province. Elle avait toujours vécu dans le meilleur monde, mais elle n'avait fait aucune étude et ne se trouvait nullement préparée à sa nouvelle carrière. Cela ne l'empêcha pas d'enseigner bravement l'histoire, la géographie, la langue française et la musique. « Naturellement, écrit-elle dans ses *Mémoires*, il n'y avait ni ordre, ni cohésion dans mon enseignement; tout se mêlait, et ce n'est qu'à force de vivacité et d'entrain que je parvenais à donner le change sur la nature de mes connaissances. Lorsque nous abordâmes l'histoire de Sparte, nous fûmes prises d'un tel enthousiasme pour

les jeunes Lacédémoniennes qu'il nous vint à l'idée de les imiter. Nous cherchions à nous endurcir le corps par des ablutions d'eau froide et des exercices répétés; nous marchions pieds nus; le thé et le vin étaient bannis de notre table. Quand je songe à cet essai d'éducation, je m'étonne encore maintenant que la santé de mes élèves n'ait pas souffert d'aussi dangereuses tentatives. J'entrepris de la même manière l'enseignement des arts les plus divers, la musique, le dessin, la danse. J'inventais des ballets, j'écrivais des comédies qui servaient à nous divertir, mes élèves et moi. »

Voilà des aveux d'une haute franchise; il y en a d'autres encore, non moins intéressants, sur la vie folle que menaient quelques amies de jeunesse avec lesquelles madame Passek avait conservé des relations. C'étaient des amazones intrépides. Et, lasses de la vie froide et compassée des salons, elles prenaient des habits d'homme, dressaient des chevaux, fréquentaient les cabarets sous des déguisements, et ne dédaignaient pas de boire du champagne à pleine coupe.

Des apparitions de ce genre, il est vrai, tenaient de l'exception, aussi bien que les institutrices qui s'astreignaient, comme madame Passek, à de grandes dépenses d'imagination pour remplacer les connaissances et les méthodes pédagogiques qui leur manquaient. En général, l'ignorance et l'apathie marchaient de pair; l'instruction donnée dans les pensionnats de demoiselles se réduisait à des bavardages de salon et au programme d'études analysé par Gogol. Du reste, les parents ne demandaient pas davantage; ils n'étaient certes pas difficiles et pouvaient se déclarer satisfaits. Quand les circonstances étaient tout à fait favorables et que les élèves avaient affaire à des maîtres diplômés, l'instruction acquise équivalait à la somme de connaissances inutiles que l'on recevait dans les écoles de cadets si décriées des deux résidences.

L'instruction religieuse, que partout ailleurs on considère comme une des bases fondamentales de l'éducation des femmes, était devenue une cause de troubles particulièrement graves. On sait que la classe la plus élevée et la plus éclairée de l'Église grecque orthodoxe appartient à l'état monacal. Elle se trouve ainsi systématiquement éloignée de tout contact avec le monde laïque. Presque seul, le clergé blanc, c'est-à-dire les pauvres popes, ignorants et méprisés, a charge d'âmes; l'instruction de la jeunesse est une de ses attributions. On sait aussi l'énorme difficulté qu'il y a à donner un peu de vie au lourd étalage de formules qui distingue la religion grecque, et à en déduire un enseignement moral. Or jamais cette difficulté ne sera vaincue si le prêtre chargé de divulguer la doctrine n'est pas relevé de la position inférieure qu'il occupe dans la société, et de la

sujétion où il se trouve à l'égard du clergé conventuel, que l'on appelle le clergé noir (les moines).

A côté des fâcheuses conséquences qui découlent nécessairement d'un tel état de choses, il y a l'abîme profond, infranchissable, que le mouvement des idées venues de l'Occident a creusé entre l'esprit qui anime les plus hautes classes de la société et l'esprit théocratique de l'Église orientale. Langues, sciences, manières de penser « de l'Ouest », étaient jusqu'à ces derniers temps tenues en abomination par la partie zélée et passionnée du clergé russe. Dans les sphères cultivées, l'antagonisme est absolu entre prêtres et gens du monde. Un pope qui voudrait exercer une influence sur les sentiments de la jeunesse se heurterait chez ses diocésains de quelque rang à des difficultés même matérielles qu'il ne lui serait pas possible de vaincre. Ainsi jamais les élèves ne rencontrent leur maître hors des heures consacrées spécialement à l'instruction religieuse, et lorsqu'il arrive aux ecclésiastiques de franchir le seuil d'une maison, c'est le plus souvent pour aller se morfondre dans une antichambre.

La classe moyenne devait se ressentir de l'exemple que lui donnaient les hautes couches sociales. Aussi les institutions fondées par l'initiative des particuliers n'étaient-elles que de mauvaises copies des gymnases impériaux, de même qu'en province nobles et fonctionnaires vivaient dans la servile et plate imitation des salons à la mode de Newski-Prospect (Pétersbourg) ou du Pont des Maréchaux (Moscou). Ce besoin de contrefaire les allures du grand monde n'est nulle part aussi développé que dans la classe moyenne de province. Il y est poussé jusqu'à la caricature. C'est une des causes de ruine et de dégradation morale des familles des fonctionnaires.

Jusqu'à une époque toute récente, cette classe était la dernière de la société intermédiaire qui pouvait afficher quelque prétention d'éducation supérieure justifiée par l'apparence. Quant à la classe bourgeoise, c'est-à-dire les marchands et les gens de métier, ils devaient se contenter des écoles élémentaires, dont la lecture; l'écriture et les quatre règles composaient tout le programme. Encore le gouvernement semblait-il ignorer complétement l'existence de ces écoles, qui du reste ne se rencontraient que dans les grandes villes et manquaient partout ailleurs. Il est à remarquer que la classe bourgeoise comprenait une catégorie nombreuse de serfs, et que la fréquentation d'établissements d'instruction d'un ordre plus élevé leur était interdite par les ukases impériaux de 1827 et du 9 mai 1837.

La force même des choses amena la destruction du système qui les avait produites. L'état pitoyable de l'instruction donnée aux femmes était si

visible, si indiscutable; on s'en plaignait déjà si généralement du temps de la guerre de Crimée, que le ministre de l'instruction publique, Norow, dans un rapport adressé en 1856 à l'Empereur, dut reconnaître cette déplorable situation et réclama une réorganisation complète du système scolaire.

Le nouveau plan fut entièrement élaboré en mai 1858, mais on ne put lui faire produire tous ses effets, les pouvoirs publics ne disposant pas des moyens financiers nécessaires. Le ministère s'adressa alors aux provinces, aux communes, aux particuliers; en vertu d'un statut ratifié par le souverain [1], ils étaient tenus de fonder des gymnases de filles pour l'enseignement supérieur sur le modèle des écoles industrielles, et des pro-gymnases,

Elles prenaient des habits d'homme et dressaient des chevaux.

établissements qui devaient être imités des écoles d'arrondissement (nos écoles urbaines). Les créations nouvelles bénéficiaient du protectorat de S. M. l'Impératrice. Comme la participation de l'État à ces entreprises était très-limitée, et que les administrations locales se trouvaient déjà accablées par des charges multiples, la réorganisation scolaire suivit une marche très-lente. La presse s'efforça vainement de soutenir l'œuvre et de passionner le public; on ne put créer qu'un petit nombre d'écoles. A la fin de 1872, en Russie et en Pologne, on ne comptait que 55 gymnases de filles et 131 pro-gymnases, avec environ 25,000 élèves [2].

Si la participation de l'État aux efforts tentés en vue d'une amélioration

[1] Ce statut fut modifié le 10 mai 1860.
[2] Ce sont les chiffres de la dernière statistique qui ait été publiée relativement à ces écoles.

dans l'instruction de la femme est si restreinte, c'est que nous touchons ici à un ordre d'idées et de faits qui ont soulevé en Russie les disputes les plus passionnées. On prétend non sans motif que la retenue du gouvernement s'explique par d'autres causes que les considérations économiques et budgétaires invoquées. L'empressement avec lequel la jeunesse féminine est accourue aux sources d'instruction dont l'accès lui fut subitement ouvert, et les dispositions d'esprit qu'elle apporta dès son entrée dans ce nouveau champ d'action, eurent pour effet d'effrayer plutôt que d'encourager les pouvoirs provinciaux.

Le ministère de l'instruction publique se trouvait alors placé sous la

Étudiantes russes.

direction incontestablement libérale de Golownin (1861-1866), l'adversaire des vieilles études classiques, le partisan des écoles industrielles, qui, dans les programmes des gymnases de garçons, faisait une si large part aux sciences expérimentales. On s'empressa de suivre cet exemple dans les écoles de filles des deux résidences et de la province. La presse applaudissait vivement à cette émancipation, et l'opinion publique appuyait la réforme.

Ce fut par masses compactes que, sous cette influence, les jeunes filles de la classe moyenne envahirent les nouveaux établissements; et comme les leçons qui y étaient données ne suffisaient pas à satisfaire leur soif de connaissances, elles fréquentaient encore les cours de sciences naturelles et physiques donnés par des professeurs et des savants de tout grade dans les

capitales et les villes universitaires. La même passion, le même exclusivisme que l'on montrait naguère dans la poursuite des intérêts mondains et la condamnation des occupations sérieuses, on l'appliquait maintenant aux fortes études, au développement intellectuel et scientifique de la jeunesse.

Un grand nombre de femmes, dont la vie jusqu'ici n'avait été qu'une suite de jours consacrés aux futilités de la mode et à l'oisiveté des salons, se prirent tout à coup d'enthousiasme à l'idée de devenir des femmes utiles à la société et les égales de l'homme par le travail, l'activité et l'instruction. On rejeta tout ce qui était règle et coutume; on prit des habitudes presque viriles. Il était indéniable que l'oisiveté, la vanité mondaine, la nullité intellectuelle des femmes de la haute classe comptaient parmi les plaies de la société russe sous l'ancien régime. C'en fut assez aux yeux de la génération nouvelle pour justifier une scission complète avec le passé et l'engager dans une direction absolument opposée. On voulait rendre l'existence plus digne, la remplir de soucis plus graves. Ce but était louable. Mais sous l'influence des idées démocratiques et réalistes qui régnaient dans les établissements universitaires et dans quelques écoles inférieures, il ne tarda pas à constituer un véritable danger.

Dans cette jeunesse féminine si ardente à s'instruire, un radicalisme vint à la mode qui dépassa bientôt celui des jeunes gens en résolution et en hardiesse. Parce que, dans les anciens pensionnats, l'étude du français et de la musique, les leçons de danse et de tapisserie avaient éloigné des occupations plus sérieuses, on regarda comme une honte de s'adonner aux arts et aux travaux d'aiguille.

Parce que le luxe des costumes et le culte de la mode avaient été poussés jusqu'à l'extravagance et la folie, la jeunesse révolutionnaire proscrivit toute élégance. On vit des jeunes filles emprisonner leur taille dans une jaquette étroite, porter les cheveux courts et arborer les chapeaux de feutre et les lunettes.

L'idéal n'était plus l'allure aristocratique dont l'imitation faisait le tourment des beautés villageoises et des filles d'employés; on affectait maintenant une tenue pleine d'abandon, où le sexe abdiquait son rang et ne commandait plus les égards qui lui sont dus. L'anatomie et l'embryologie ne devaient plus avoir de secrets pour ces audacieuses; elles se montraient acharnées à pénétrer tous les mystères, fumaient la cigarette et hantaient les brasseries et les restaurants.

Les jeunes filles les mieux douées et les plus intelligentes, en adoptant ce genre de vie, lui donnèrent un caractère plus dangereux. On n'exagère

pas en affirmant que les *étudiantes* russes se distinguent en général par le zèle, le talent, l'esprit de dévouement, et que la plupart d'entre elles, lorsqu'il s'agit d'approfondir une étude scientifique, font preuve de plus d'aptitude que la jeunesse masculine. De là chez les jeunes étudiantes ces idées d'émancipation absolue, cette tendance à renoncer à la réserve qui jusqu'ici était un des attraits de leur sexe.

Le plus grand nombre résiste à cet entraînement; les parents sont attentifs à retenir leurs filles sur une pente pleine de périls. Comme auparavant, les arts faciles et une demi-éducation restent l'apanage d'une partie de la jeunesse fidèle à la tradition nationale. Seules d'ardentes natures jouissant du double privilége de la force et de l'indépendance, peuvent rompre avec les usages et entrer dans la voie périlleuse de l'émancipation; elles y sont suivies par le groupe des faméliques et des déclassées, veuves de tous les attributs qui font le charme de la femme, groupe que viennent grossir quelques révoltées désireuses d'échapper au joug des volontés paternelles.

La rapidité avec laquelle ce mouvement s'est développé est un incontestable témoignage de sa popularité. L'entrée en scène des étudiantes qui forment aujourd'hui un corps assez nombreux, ne remonte pas à plus de quinze ans.

Ce fut en 1864 que s'inscrivirent à la faculté de médecine de l'Université de Zurich les deux premières étudiantes russes. En 1868, une jeune personne qui se destinait à l'état de sage-femme obtint la permission d'assister aux cours de la faculté de médecine et de chirurgie de Saint-Pétersbourg. On remarqua beaucoup le fait, et les principaux organes de l'opinion y applaudirent si bien qu'il ne tarda pas à se renouveler. Sept ans plus tard, c'est par douzaines à Zurich et par centaines à Pétersbourg que se comptaient les étudiantes en médecine. En 1872, des cours particuliers pour femmes et jeunes filles furent ouverts à l'Académie de médecine et de chirurgie de la capitale russe; dès l'annonce de ces cours, cinq cents aspirantes s'y présentèrent.

En 1873, soixante-dix-sept jeunes filles russes étudiaient la médecine à Zurich. Bien que l'État n'ait pas encore accordé aux femmes le droit d'exercer cette profession, plusieurs centaines d'étudiantes fréquentent aujourd'hui l'Université de Pétersbourg, dont l'exemple a été suivi par les Universités de Moscou, de Kiew, de Charkow et d'Odessa. Un professeur ou un agrégé qui désire se faire un nom ne saurait mieux atteindre ce but qu'en ouvrant un cours spécialement destiné aux femmes. L'admission des étudiantes a lieu presque partout sur la simple production d'un certificat de

sortie d'un gymnase féminin. Les cours d'anatomie, de physiologie et d'obstétrique sont les plus fréquentés, parce qu'à la faveur d'un diplôme de sage-femme, les élèves espèrent pouvoir exercer leur art dans une certaine mesure. Il est certain que tôt ou tard le gouvernement devra leur abandonner l'accès des grades élevés. Les adversaires de l'émancipation le reconnaissent eux-mêmes. On s'est trop avancé dans la voie des concessions pour qu'un mouvement rétrograde soit désormais possible.

Dans les régions officielles, une marche en arrière répondrait cependant à des désirs bien naturels. En effet, depuis quelques années, les femmes

Une école de village (d'après une photographie).

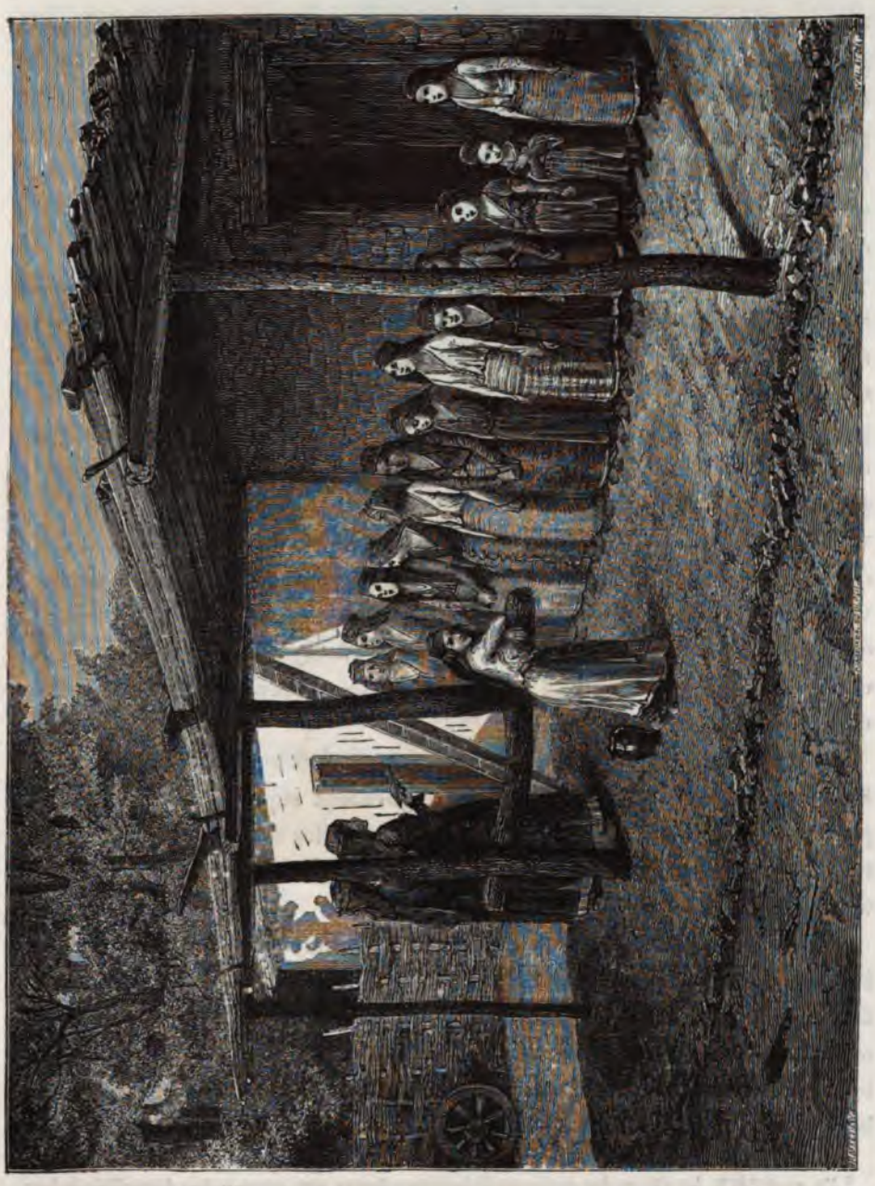
ont fourni au nihilisme et aux associations révolutionnaires un effrayant contingent de forces, et sous le rapport du courage, de la passion et de l'esprit de sacrifice, les étudiantes ont fréquemment laissé derrière elles leurs camarades du sexe fort.

La bande qui organisa l'échauffourée de Pétersbourg devant l'église de Kasan avait à sa tête deux étudiantes juives.

Le général Trépof tomba frappé de la main d'une femme. Ce fut une jeune fille de dix-neuf ans qui tua d'un coup de feu Rosenzwieg, ce Juif nihiliste accusé d'avoir trahi ses complices.

Une autre jeune fille se trouvait au premier rang de l'émeute des étudiants à Kiew.

C'est par centaines que, dans le courant de ces dernières années, les femmes furent emprisonnées et exilées en Sibérie pour crime de haute



École tartare.

trahison et participation aux sociétés secrètes. Elles appartenaient à toutes les classes de la société, mais principalement à la noblesse de robe et aux familles du clergé orthodoxe, circonstance qui nous prouve d'une part l'extension du mouvement révolutionnaire jusque dans les séminaires et

les académies ecclésiastiques[1], d'autre part l'état d'abaissement et d'ignorance où croupit le clergé inférieur.

En 1849, le Tzar, obéissant aux suggestions de son conseiller intime le général Butourlin, ministre de l'instruction publique, conçut le projet de fermer les Universités russes, qu'il considérait comme un foyer d'émancipation libérale et révolutionnaire, et de les remplacer par des écoles militairement organisées, ayant chacune un programme d'études spéciales. C'était une sorte de dislocation des diverses branches enseignées dans chacun de ces établissements.

Ce projet n'arriva pas à complète exécution. L'Empereur tint la main cependant à ce qu'on n'en diminuât pas la partie essentielle. Sous le ministère du prince Schirinski-Schichmatow, un ukase retira aux Universités le droit d'élire leur recteur, supprima les chaires de droit public européen, confia aux seuls prêtres de l'Église grecque orthodoxe l'enseignement de la philosophie, soumit professeurs et élèves à la surveillance la plus sévère, réduisit à trois cents le nombre des élèves dans chaque Université, et interdit absolument aux classes inférieures les études académiques. On ne restreignit pas toutefois le nombre des étudiants en médecine, vu le manque de médecins militaires. De plus, on permit aux Universités de Dorpat et d'Helsingfors de conserver l'enseignement de la théologie et de la philosophie, auquel se formaient les pasteurs de l'Église luthérienne.

Les prescriptions de cet édit ne restèrent en vigueur que de 1849 à 1856. Elles exercèrent néanmoins sur l'enseignement supérieur une influence profonde et furent l'origine de toutes ces querelles universitaires qui éclatent si fréquemment aujourd'hui à Pétersbourg, à Moscou, à Kiew et à Charkow.

On comptait alors dans l'empire russe (y compris la Pologne, la Finlande et les provinces baltiques) sept Universités et un certain nombre de facultés séparées, placées sous la dépendance du ministère de la guerre, et dont les plus importantes sont l'Académie de médecine et de chirurgie, les lycées Richelieu et Besborodko, l'École de droit et le lycée de Pétersbourg[2].

[1] En avril 1879, les élèves des écoles ecclésiastiques furent une seconde fois dépouillés de leur droit d'admission dans les Universités, en suite de leur participation à une manifestation révolutionnaire.

[2] La Russie a fait depuis trente ans des progrès immenses, surtout dans l'instruction publique. Partout le gouvernement a encouragé la création des écoles populaires et a fait appel à l'initiative et au zèle des municipalités. Cependant, dans les campagnes, les écoles se tiennent encore dans les vestibules, à côté des prisons communales, et à la bonne saison en plein air. En 1863,

Deux Universités, celles de Dorpat et d'Helsingfors, ne sauraient être considérées comme desservant les intérêts des soixante millions d'hommes qui forment la grande nation moscovite. Le premier de ces établissements est essentiellement tudesque ; le caractère du second est suédois. Tous deux sont placés hors de la terre russe et possèdent des statuts appropriés à leur but, qui est de répandre les principes de l'éducation protestante. Les quelques Russes, appartenant la plupart aux classes élevées, qui, à partir de 1802, étudièrent à Dorpat, y introduisirent les mœurs et les usages des étudiants allemands, si bien que pendant plusieurs années la jeunesse des écoles forma une société à l'instar des corps ou corporations qui remplissent de bruit les villes universitaires de l'Allemagne. Cette société s'appelait la *Ruthénia*. Les étudiants polonais affluèrent à Dorpat. Ils y étaient attirés par cette liberté d'allures qui ne rappelle en rien l'organisation des écoles russes.

L'Université de Moscou est, de toutes les Universités russes, celle qui tient le premier rang. Elle le doit à sa fondation ancienne (1735), au nombre des élèves qui la fréquentent et aux priviléges dont ils jouissent. Bien qu'à la cour et dans la noblesse militaire, les études universitaires fussent tenues en médiocre estime et même considérées comme dangereuses [1], les fils de famille prirent l'habitude de se rendre à Moscou en grand nombre.

Ils ne suivaient pas les cours en qualité d'auditeurs libres ou d'élèves placés sous la tutelle d'un internat, mais se faisaient immatriculer en qualité d'étudiants et menaient dans la ville une existence indépendante. Il se rencontrait toujours parmi les professeurs un certain nombre d'esprits libres et fiers qui, véritablement instruits et très-pénétrés de la dignité de leur mission, s'écartaient des formes dogmatiques et ne traitaient pas leurs auditeurs en subalternes. L'amour de la science les guidait. Ils ne cherchaient point à faire de l'étudiant un automate destiné à prendre place dans les services publics ; ils réveillaient au contraire dans la jeunesse les instincts d'une personnalité haute et légitime, et, dans la mesure de leurs forces, lui assuraient ainsi pour plus tard sa liberté d'action.

Durant ces trente ou quarante dernières années, tous les jeunes gens

pour 36 provinces seulement sur 49, on comptait 30,179 écoles. Les provinces baltiques et les provinces polonaises sont les plus avancées sous le rapport de l'instruction générale. On peut en dire autant des provinces de l'empire occupées par les Tartares. Chez les Tartares, l'enseignement primaire fait partie de l'enseignement religieux. Tous les Tartares savent lire et écrire, et sont, par conséquent, plus avancés que beaucoup de Français.

[1] Le dernier curateur libéral de l'Université de Moscou, le prince Obolenski, fut congédié après vingt années de fonctions, et remplacé par le prince P. M. Galyzine.

désireux d'acquérir une instruction libérale et élevée allèrent faire leurs études à Moscou[1]. C'est dans les classes de philosophie et l'enseignement des sciences naturelles que se trouvaient les professeurs les plus remarquables. La Russie moderne se forma à leur école. Herzen, Belinski, Granowski, Iwan Tourgeneff, les deux Aksakow, le prince Tscherkasski, M. N. Katkow et bien d'autres encore sont sortis de cette Université, milieu assez puissant pour fournir des hommes à tous les partis (que ce soit le parti national, le parti européen libéral ou le parti socialiste), sans se dégager du rôle humanitaire assigné à Moscou comme centre général de la vie intellectuelle nationale.

Tartares se rendant à l'Université de Kasan.

On ne cite qu'au second rang l'école supérieure de Pétersbourg, fondée en 1819.

Les Universités de province (Charkow, Kasan et Kiew) ressemblaient alors à celle de Moscou. C'était la même organisation; elles avaient aussi des facultés de médecine. Mais sous le rapport du personnel enseignant et du nombre des élèves, elles étaient inférieures aux établissements des deux capitales, elles n'auraient pu avoir l'éclat que donnent à ceux-ci une situation exceptionnellement favorisée et un entourage qui en faisaient des centres plus complets d'instruction et de civilisation.

On rencontrait à Kasan, à cause du voisinage de l'Asie, un grand concours d'étudiants sibériens et tartares. Kiew, qui avait pris la place de

[1] En 1847, le chiffre des élèves qui fréquentaient cette Université s'élevait à près de douze cent huit. Il tomba à huit cent vingt et un en 1850, après l'ukase. Aujourd'hui, on compte à Moscou de quinze cents à deux mille étudiants; à Pétersbourg, quinze cents.

Wilna dont l'école fut supprimée en 1832, était surtout fréquenté par des étudiants polonais. Aussi l'Université fut-elle l'objet d'une surveillance spéciale. Même après la publication de l'ukase de restriction de 1849, le nombre des élèves s'y élevait à six cents; à Charkow et à Kasan, on n'en comptait que trois ou quatre cents.

Toutes ces hautes écoles avaient la même organisation, basée sur le statut de 1835, dont l'empereur Nicolas confia l'application complète au ministre Uvarow. Il voulait réparer « le mal » qu'Alexandre Ier avait causé

Un dvornik était assis sur la première marche de l'escalier.

par la fondation d'Universités nombreuses et l'édit libéral de 1804. Extérieurement, les écoles créées affectèrent la forme des Universités allemandes. On réunit un sénat académique chargé de choisir dans son sein les recteurs des facultés. Celles-ci élisaient, de leur côté, les doyens. On détermina une juridiction universitaire. Le conseil des facultés eut pour mission de nommer les professeurs ordinaires et extraordinaires, les *privat-docent*, les lecteurs, et de fixer la durée des cours. Les étudiants étaient immatriculés; ils habitaient, en partie du moins, des logements arrêtés par eux; ils jouissaient d'une certaine liberté dans le choix des cours qu'ils voulaient suivre; ils échappaient à la honte des punitions corporelles; ils possédaient enfin un droit de noblesse. Mais, à la vérité, cette organisation n'était qu'apparente

et ne servait qu'à déguiser, sous des dehors pompeux, un état de choses bien différent. Le véritable gouverneur de l'Université était le curateur nommé par l'Empereur. Ordinairement, le Tzar désignait pour ces fonctions un ancien militaire. Ce curateur possédait des droits très-multiples. En somme, il exerçait, par délégation du souverain, une sorte de pouvoir absolu. Il pouvait à son gré diriger les élections, et modifier ou suspendre les jugements rendus, dans les grandes ou les petites causes, par la justice universitaire ; il contrôlait les matières enseignées, se préoccupait de l'attitude politique des professeurs, déterminait le choix des manuels nécessaires à l'enseignement ; il devait enfin faire peser sur l'établissement confié à ses soins une discipline sévère, et ne rien ignorer de la conduite des élèves, sur lesquels des inspecteurs particuliers étaient chargés d'exercer une surveillance de tous les instants. Maîtres et élèves se trouvaient dans l'obligation de porter l'uniforme impérial. Des peines rigoureuses atteignaient celui qui se montrait sans le casque, l'épée et le costume de l'école. Il était défendu de faire partie d'une société et de tenir des réunions, ces réunions eussent-elles eu un but scientifique. Il ne pouvait y avoir des relations d'amitié entre professeurs et élèves ; chacun devait rester à son rang. Le souci du décorum était enfin poussé à sa dernière limite. On obligeait les jeunes gens à suivre régulièrement les offices religieux, à célébrer toutes les fêtes du rite ; on ne leur permettait que dans une certaine mesure l'accès des collections scientifiques.

A neuf heures précises, Michel Pétrovitch vint, comme il me l'avait promis, me prendre au Grand-Hôtel. Nous montâmes dans un droschki, et fouette cocher! nous voilà de nouveau en route à la recherche des nihilistes. La plupart des magasins du Kresschatik étaient fermés ; seules, les deux confiseries, qui sont en même temps les deux cafés de Kiew, étaient encore éclairées. A travers leurs grandes glaces garnies de minces rideaux de mousseline, on apercevait les dos ronds et noirs d'habitués plongés dans la lecture d'un journal, un verre de thé fumant à côté d'eux. La rue était déserte, bien que la soirée fût claire et splendide. La lune, toute ronde, semblable à un globe de lanterne électrique, projetait des rayons blancs sur les façades et sur les pavés éclairés presque comme en plein jour. Le long des trottoirs, les becs de gaz brûlaient funèbres et jaunes, pareils à de gros cierges d'enterrement.

Nous prîmes, à droite, la rue Ielanskaïa ; puis, arrivés près d'une petite place bordée de maisons en bois, dont les toits en arête se découpaient d'une façon bizarre sur le ciel clair :

— Descendons, me dit mon guide. Il n'est pas nécessaire que le gaillard qui nous conduit sache où nous allons.

Le cocher tendit sa large main pour recevoir les trois pièces de dix kopecks que nous lui devions, remonta sur son siége, tourna bride et disparut.

Nous étions seuls, absolument seuls. Dans l'azur nocturne, les étoiles tremblaient comme de grosses larmes d'or, et sous les reflets argentés de la lune, les clochers bulbeux des églises semblaient s'épanouir comme des fleurs magiques.

Au moment où nous passions devant une petite maison basse, une masse informe, recouverte d'une pelisse aux longs poils, remua : c'était un *dvornik,* un concierge, qui, assis sur la première marche d'un escalier, cuvait son eau-de-vie. On sait que de récentes prescriptions de police obligent les dvorniks à passer toute la nuit en faction devant les maisons dont ils ont la garde. Nous fîmes encore quelques pas.

— C'est ici, me dit mon compagnon en s'arrêtant. Mais je n'aperçois pas de lumière... C'est singulier!...

— Vous les avez cependant prévenues de notre visite?

— Non, je vous avouerai même que je ne suis pas venu les voir depuis un mois. La maison n'est pas en très-bonne odeur, et j'ai déjà été arrêté un soir comme j'en sortais...

— Arrêté?

— Oui, par les Kosaks... Je ne me doutais de rien, je n'ai rien entendu; en un clin d'œil, j'ai été entouré... Ils s'étaient embusqués je ne sais où; pour ne pas faire de bruit, ils avaient enveloppé de linge mouillé les sabots de leurs chevaux.

— Qu'a-t-on fait de vous?

— Parbleu! on m'a relâché... Conduit devant le grand maître de police, je me suis expliqué. Il sait bien que je ne conspire pas!... Il m'a fait des excuses, en me disant qu'il regrettait la méprise.

Pétrovitch avait sonné, mais personne ne venait répondre.

— Hum! hum! murmura-t-il, c'est bien étrange.

Il sonna encore une fois et appliqua l'oreille contre la porte. Rien ne remuait dans l'intérieur; il me dit :

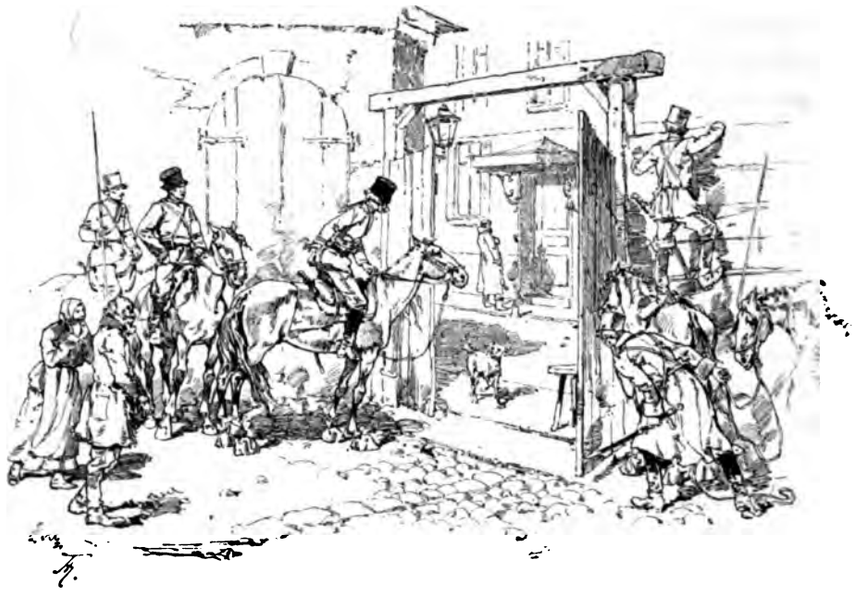
— La maison a deux issues, allons voir de l'autre côté. Peut-être serons-nous plus heureux.

Nous longeâmes la façade, qui, divisée en deux, était éclairée dans sa seconde partie. En passant, nous vîmes dans une pièce du rez-de-chaussée une société de quatre jeunes filles, réunies autour d'un guéridon, lisant et

écrivant. Une lampe à pétrole garnie d'un abat-jour vert brûlait, exhaussée sur un dictionnaire, au milieu de la table. Une vieille dame, à la mise simple et modeste, était en train de préparer le thé, un petit samovar devant elle, avec le plateau de cuivre et les verres. Dans toute cette pièce régnait une paix douce et intime, qui me rappela les charmes du chez-soi, le nid chaud et douillet de la famille.

— Ce sont elles? fis-je en me tournant vers mon guide.

— Non... Ce sont aussi des étudiantes, mais je ne les connais pas. La vieille dame est la maîtresse du logis.



Ils étaient embusqués et avaient enveloppé de linge mouillé les sabots de leurs chevaux.

— Comment? Elles vivent comme ça, seules, et non avec des étudiants?

— Encore vos idées parisiennes!... Mais vos mœurs du quartier Latin n'existent pas chez nous...

Nous montâmes un escalier extérieur, qui aboutissait à une porte de bois blanc. Pétrovitch tira un bout de ficelle qui servait de cordon de sonnette, et nous attendîmes.

Une gentille servante toute rose et toute rondelette, en robe d'indienne, ses tresses flottant dans le dos ornées de rubans multicolores, vint nous ouvrir. De sa main potelée elle abritait une chandelle dont la lumière frissonnante éclairait sa jolie et fraîche figure comme d'un reflet de soleil couchant.

— *Doma*[1]? demanda mon guide.

— *Jest*[2], répondit la petite bonne en montrant, dans un sourire, deux rangées de dents luisantes.

Elle nous introduisit dans un salon à une fenêtre, — un salon si frais, si propre, si blanc, qu'on eût dit la chambre virginale d'une jeune fille.

Sur chaque chaise, une housse blanche; sur le canapé, une housse brodée; sur le guéridon, un tapis au crochet; à la fenêtre, un nuage de mousseline;

Une gentille servante vint nous ouvrir.

et le plancher, les murs, le plafond, la porte, tout le reste était blanc, y compris un serin qui dormait dans sa cage. Aux murs pendaient quelques photographies encadrées de paille ou de bois blanc.

Madame X... parut. C'était une grande femme blonde, un peu maigre, avec des yeux bleus très-expressifs, vêtue d'une robe de percaline blanche. Elle portait les cheveux courts et bouclés.

Elle m'accueillit avec cette grâce caressante et tranquille particulière

[1] Y a-t-il quelqu'un au logis?
[2] Oui.

aux Slaves, et me fit asseoir à côté d'elle, sur le canapé, tout en grondant Pétrovitch de l'abandon dans lequel il la laissait.

Veuve d'un professeur, pour ne pas rester seule, elle avait pris un grand appartement dont elle sous-louait les chambres meublées à des « étudiantes ».

— Ah! Michel Pétrovitch, s'écria-t-elle tout à coup, je suis bien malheureuse!... Me voici seule depuis trois jours...

— Vos pensionnaires...

— Envolées...

— Comment, envolées?

— Figurez-vous que mardi... oh! j'étais sûre qu'il m'arriverait un malheur, j'ai rencontré deux fois un pope!... mardi, en rentrant chez moi, j'ai trouvé sur ma table un billet ainsi conçu :

« Chère Madame,

« Pardonnez-nous notre brusque manière de vous dire adieu, mais nous n'avons pas une minute de plus à rester ici... Nous ne savons quand nous reviendrons à Kiew. Veuillez, pour vous payer, vendre tout ce que nous vous laissons. »

Ces lignes portaient la signature de Varvara... Ah! les pauvres colombes, elles n'ont eu que le temps d'ouvrir leurs ailes et de partir!... Deux heures après, on leur apportait l'ordre de se présenter devant le grand maître de police!... J'ai répondu qu'elles n'étaient pas rentrées. Et ce n'est que le lendemain qu'on a pu constater leur fuite... Des jeunes filles si bien, si rangées, si laborieuses! Le matin, elles se levaient à sept heures et faisaient leur chambre; on leur apportait le samovar, elles déjeunaient, puis vite elles allaient aux cours... A deux heures, elles revenaient pour le dîner; et le soir, après souper, nous nous réunissions au salon pour jouer du piano, pour chanter, pour lire, pour causer... Elles ne sortaient jamais. Vous rappelez-vous Varvara? Comme elle était charmante, et quel esprit! Et Marianne, qui voulait devenir médecin!... Mais voilà, elles discutaient trop sur la morale, sur la religion, sur la politique, sur l'immortalité de l'âme, sur l'unité de l'homme, que sais-je, moi!...

— A-t-on fait des perquisitions chez elles?

— Sans doute, le lendemain; mais la police s'en est allée avec une « veste »! On m'a interrogée... Que voulez-vous que je sache? leur ai-je dit. Ces demoiselles étaient en pension chez moi, je ne me mêlais pas de leurs affaires... Elles ont souvent reçu des visites d'étudiants, c'est vrai;

c'était pour passer la soirée ensemble au salon, mais je n'ai jamais rien vu ni entendu qui pût compromettre la sûreté de l'État...

Voilà ce que je leur ai dit, et ils s'en sont retournés Gros-Jean comme devant.

Madame X... parlait avec volubilité. Elle nous donna des renseignements curieux sur les origines du nihilisme; elle nous apprit que si Herzen est le père du nihilisme doctrinaire et Bakounine le père du nihilisme militant, Tchernyschevski est le fondateur du nihilisme scientifique.

L'influence de Tchernyschevski ne se fit pas seulement sentir parmi les jeunes gens des écoles avides de nouveautés, à qui sa philosophie enseignait que toutes les causes du mal disparaîtraient en ce monde si l'homme avait la possibilité de satisfaire ses appétits[1]; ce fut un de ses ouvrages, un roman qu'il écrivit en prison : *Que faire?* qui créa le type de la femme nouvelle, compagne de l'homme nouveau. Tchernyschevski y représente la femme comme une victime de la société; il faut qu'elle se délivre elle-même, par ses propres forces et de sa propre initiative; qu'elle gagne son pain, pour être libre et non esclave.

La Véra de Tchernyschevski dit à Lapoukhof, l'étudiant en médecine qui la veut prendre pour compagne dès qu'il aura passé ses examens et obtenu un emploi : « Tu as peut-être cru que je serais ton esclave; non, je ne souffrirai pas ton despotisme, si charmant, si doux qu'il puisse être. Je saurai me rendre indépendante en travaillant... Je vais donc mettre de côté ma *féminilité* et te proposer un arrangement tout masculin : nous aurons deux chambres : une à toi, une à moi, et un petit salon neutre, où nous prendrons le thé, où nous dînerons, où nous recevrons nos visiteurs, ceux qui viendront nous voir tous deux. Nous éviterons ainsi toutes les brouilles, tous les froissements qui mettent la chicane dans les ménages. Je ne suis pas seule à avoir de telles idées. Beaucoup de jeunes filles et de femmes aussi simples que moi comprennent que les gens doivent vivre autrement pour être heureux. Mais elles n'osent pas le dire à leurs fiancés ou à leurs maris. Moi, je t'ai pris en affection parce que tu n'as pas les préjugés de tout le monde et parce que, en me parlant la première fois, tu as plaint le sort de la femme et rêvé pour elle un meilleur avenir. »

L'héroïne de Tchernyschevski fut immédiatement à la mode; beaucoup de jeunes filles s'éprirent de ces théories, voulurent apprendre un métier; les plus intelligentes et les plus fortunées s'appliquèrent aux fortes études, s'enthousiasmèrent pour les sciences; beaucoup allèrent à l'Université de

[1] « L'homme, dit Tchernyschevski, ne devrait pas plus manquer du boire et du manger qu'il ne manque d'air et de lumière. »

Zurich suivre les cours de médecine. Véra fut le type de l'*étudiante* aux cheveux courts, aux lunettes bleues et aux allures de garçon. « Jamais roman, dit l'écrivain socialiste Tvervitinof, n'a porté tant de fruits en si peu de temps. Il a complétement modifié chez la jeune génération les coutumes de la famille, — les relations entre la femme et le mari. »

Après une demi-heure de conversation, nous prîmes congé de madame X...

— Maintenant que notre voyage de découverte n'a pas réussi, où allons-nous? demandai-je à mon guide.

— Allons, si vous voulez, prendre un punch au Château des Fleurs. Mais je vous préviens que nous n'y rencontrerons ni nihilistes ni étudiantes... Ce n'est pas le bal Bullier...

— Le Château des Fleurs!... C'est cependant Paris à Kiew.

— En effet, un Français, ancien maître de langue, tient l'établissement... Ah! les étrangers font de singulières fortunes chez nous. Il y a à Kiew un chanteur de café-concert qui a épousé une baronne, et un ténor italien qui a épousé une comtesse...

Le Château des Fleurs est un pauvre pavillon au milieu d'un pauvre jardin, qui n'avait plus de fleurs. Bien que la salle de danse fût émaillée de quelques masques, l'entrain laissait à désirer, et les danses me parurent médiocrement enivrantes. Des affiches placardées aux murs interdisent les « gestes indécents, la pipe et le tabac ». L'orchestre se tient sur une galerie. Tout autour de la salle règne un promenoir, garni de glaces et de tables. Des sociétés y soupaient avec une gaieté de croque-morts. Le public, très-ordinaire, se composait de petits employés, de commis voyageurs et d'Allemands.

Où que l'on aille aujourd'hui, on se trouve face à face avec l'Allemagne.

Mobilier d'étudiant.

CHAPITRE XIII

LES POMPIERS. — UNE FABRIQUE RUSSE.

Pompier russe.

Quelques jours plus tard, j'eus le plaisir de rencontrer au Grand-Théâtre le fils de l'éminent économiste des *Débats*, M. Ed. de Molinari, agent consulaire de France à Kiew. C'est un grand et sympathique jeune homme, qui connaît mieux la Russie que maint diplomate blanchi sous les colliers de tous les ordres. — Nous causâmes longuement et passâmes le reste de la soirée ensemble. J'étais si heureux de rencontrer quelqu'un qui me rappelait Paris, moi qui l'avais quitté depuis trois mois! Maintenant je n'étais plus à Kiew, sur les bords du Dniépr, mais sur l'asphalte du boulevard des Italiens, à deux pas de la Seine.

—Que ferez-vous demain? me demanda M. de Molinari.

— Le général gouverneur, qui est le plus aimable des hommes, a bien voulu donner les ordres nécessaires pour que j'assiste à un incendie.

— A un incendie?

— Oh! rassurez-vous; un simulacre d'incendie... On fera les signaux sur les tours-vigies, et de tous les points de la ville les pompes et les pompiers accourront.

— Mais ce sera très-intéressant... Je viendrai voir cela avec vous.

Le lendemain à dix heures, la voiture de M. de Molinari était à ma porte.

La manœuvre devait avoir lieu dans le voisinage de mon hôtel, près du poste des pompiers du quartier de Lipki.

Au coup de onze heures, un drapeau rouge fut arboré sur la « tour du feu ». Chaque caserne de pompiers est surmontée d'une tour d'observation, presque toujours en bois, très-haute, avec un balcon circulaire où deux hommes sont continuellement en vigie. Dès qu'ils aperçoivent la fumée d'un incendie, ils donnent le premier signal avec un drapeau. La nuit, ils se servent d'une lanterne rouge.

Un incendie.

Puis, au moyen de boules de couleur qu'ils hissent au sommet de la tour, les sentinelles indiquent en un clin d'œil l'arrondissement ou le quartier dans lequel le feu a éclaté. Le signal se répète d'une tour à l'autre; le télégraphe joue; et, en quelques minutes, tous les pompiers sont sur pied.

La grosse boule qui avait remplacé le drapeau indiquait que le théâtre de l'incendie était dans la quatrième section, celle où nous nous trouvions. Les autres postes-vigies répétèrent le même signal, et nous vîmes bientôt arriver au pas de course les troupes et les officiers de police; puis des carillons de cloches annoncèrent l'approche des pompes, des voitures des pompiers et des tonneaux à eau, lancés au grandissime galop.

Tous ces secours arrivaient à la fois, luttant de vitesse, débouchant de

toutes les rues avec un ordre parfait, franchissant la distance d'un kilomètre en deux minutes et demie. Les sections se distinguaient entre elles par la couleur des chevaux. Les chevaux pie de la huitième section étaient superbes. On reconnaissait aussi les pompiers des différents quartiers à leur drapeau : bleu pour le Podol, jaune orange pour le vieux Kiew, rouge pour le quartier de l'Université, etc.

Les pompes à vapeur furent mises en position, les tuyaux déroulés; les pompiers qui tenaient la lance portaient un grand tablier de cuir qui leur descendait jusqu'aux pieds.

On dressa les échelles contre une maison, et un simulacre de sauvetage commença, pendant lequel nous pûmes admirer l'agilité et la hardiesse de ces pompiers russes, qui sont certainement les premiers pompiers du monde et les plus beaux pompiers, n'en déplaise à ceux de Nanterre.

Après déjeuner, nous allâmes nous promener en voiture sur les bords du Dniépr. Nous visitâmes le Podol avec ses nombreux couvents de femmes, ses longues files de boutiques, sa grande place où se tiennent ces foires petites russiennes si originales et si pittoresques par leur mélange de types et de costumes.

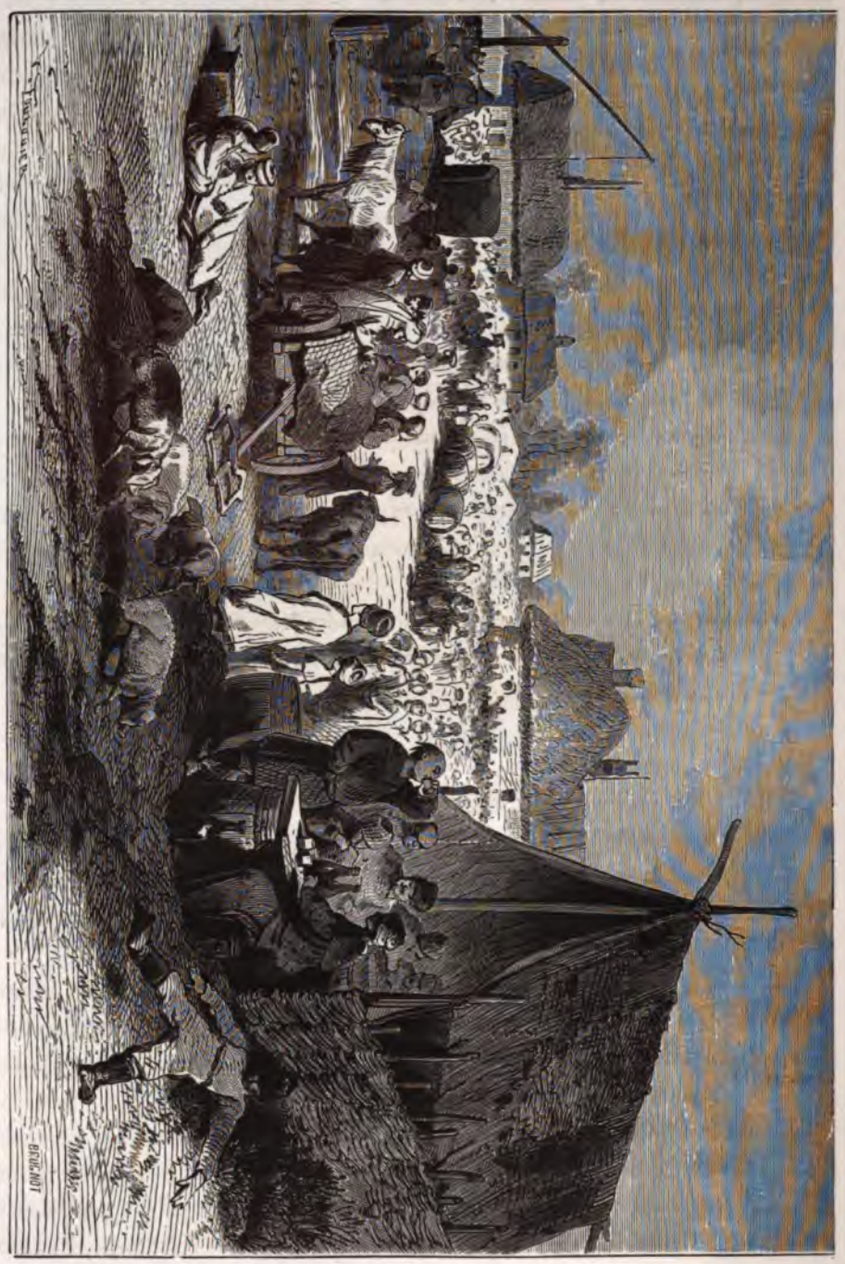
Le Podol est la ville commerçante et industrielle, la ville juive dont les boutiques et les maisons devaient être pillées quelques mois plus tard par des bandes d'antisémites.

La campagne contre les Juifs avait déjà commencé dans la presse slavophile; marchant sur les traces de certaines feuilles bismarckiennes de Berlin, c'est elle qui a provoqué le mouvement. « Tant qu'il y aura des Juifs en Russie, écrivait-elle, il y aura des accapareurs, et le peuple ne pourra pas acheter du pain. » Elle accusait les Juifs d'avoir provoqué le surenchérissement des vivres et d'être la cause de la disette qui régnait dans certains districts, depuis la guerre.

Les gens du peuple prêtaient déjà l'oreille à ces attaques, et les moujiks se racontaient que le Tzar voulait chasser de son empire tous ces mécréants, qui vivaient aux dépens du peuple, sans travailler, sans exercer de métier, sans labourer la terre.

— L'antipathie contre les Juifs, me dit M. Ed. de Molinari, n'est cependant pas particulière à la Russie. Voyez l'agitation qui s'organise contre eux en Allemagne. L'idée de nouvelles persécutions n'est pas née en Russie, mais à Berlin. — Déjà une fois, sous le règne d'Élisabeth, ils furent expulsés de Russie; mais comme on avait besoin de leur argent, on les laissa rentrer à condition qu'ils se laisseraient frapper d'impôts et de redevances extraordinaires. — Dans les villes, ils payent à la *douma* (munici-

palité) un impôt sur les abattoirs; à Kiew, cet impôt s'élève à quinze mille



Foire petite russienne.

roubles par an. Les bougies dont ils se servent dans leurs cérémonies religieuses sont soumises aussi à une taxe spéciale. De plus, ils ont à subvenir

à l'entretien de leurs écoles, de leurs hôpitaux et de leurs synagogues, quand ils obtiennent l'autorisation d'en construire.

« Dans les villes, ils exercent le commerce et s'occupent de petite industrie; dans les villages, le trafic des denrées alimentaires est concentré tout entier entre leurs mains. Ils possèdent et exploitent presque tous les débits de boissons, et servent d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur. Malheureusement, le Juif prête de l'argent à des taux immodérés. Il achète d'avance et à vil prix au paysan obéré ses récoltes sur pied. Mais est-il seul fautif de l'exploitation qu'on lui reproche? Pourquoi ne fonde-t-on pas des banques agricoles pour venir au secours du paysan? Cet état de

Tombeau d'Askold, à Kiew.

choses existait avant la guerre de Turquie sans provoquer de plaintes de la part du peuple. Mais depuis la guerre, je le sais, le prix du pain a haussé de moitié, et il faut bien que le paysan s'en prenne à quelqu'un! On lui désigne le Juif, et le malheureux Juif devient le bouc émissaire de tous les maux du peuple russe... »

Cette causerie sur des sujets graves ne m'empêchait pas d'admirer le paysage. Nous suivions, par une belle route ombragée, la rive droite du fleuve, et, à mesure que nous montions, le panorama se développait plus vaste, plus grandiose. Nous passâmes près du monument d'Askold; puis, laissant le couvent de la Lawra à droite, nous redescendîmes en ville. — Askold fut un des princes Varègues qui, avec Dir, se partagèrent le pays des Slaves, tandis que Rourik, Sinéous et Trouvor avaient pris possession, avec leurs bandes guerrières, des territoires qui se trouvaient au nord, dans le voisinage du lac Ladoga. Askold établit sa résidence à Kiew; puis, armant une flotte nombreuse, il alla mettre le siége devant Constantinople. Le

patriarche Photius, racontent les chroniqueurs byzantins, prit alors la robe miraculeuse de Notre-Dame de Blachernes et la plongea dans les flots. Aussitôt la mer bouillonna, et une formidable tempête détruisit les deux cents vaisseaux russes. A son retour à Kiew, Askold eut à lutter contre une armée de Varègues, de Slaves et de Finnois commandée par Oleg, frère de Rourik. Oleg avait succédé à ce dernier. Ayant appris la défaite d'Askold et de Dir, il saisit cette occasion favorable de les vaincre. Il les attira par ruse dans son camp et les mit à mort. En s'emparant de Kiew, Oleg s'écria : « Cette ville sera la mère des villes russes! »

Le monument consacré à la mémoire d'Askold s'élève, dit-on, à l'endroit même où il a été assassiné.

Notre promenade était terminée; nous avions joui une dernière fois d'un des plus admirables points de vue que je connaisse; nous en avions joui en flâneurs et en paresseux, étendus sur les coussins d'une excellente voiture traînée par deux excellents chevaux.

Nous étions revenus devant les jardins de l'Université. Le jour baissait.

— Voulez-vous voir une fabrique russe? me demanda M. de Molinari.

— Très-volontiers.

— A Demiewka! cria-t-il au cocher; et nous partîmes au trot dans la direction d'un vaste faubourg situé au pied de la colline, du côté opposé au Dniépr. — Là, comme au Podol, la population est presque entièrement juive; elle vit de commerce, et surtout de la vente de l'alcool.

La voiture s'arrêta devant une énorme porte de bois solidement encastrée dans de hautes murailles de briques jaune clair. Un storoje (portier) en bonnet de peau de mouton, barbu comme un moine et botté comme un Kosak, vint nous ouvrir.

Dans la cour intérieure, les hauts candélabres à gaz étaient déjà allumés. Une cloche tintait, annonçant la fin de la journée. Des groupes de jeunes filles, pieds nus, la chemise nouée au cou par un ruban de couleur, les tresses pendantes dans le dos, se dirigeaient de notre côté en chantant.

Nous nous arrêtâmes pour les regarder et les écouter. Leur chanson disait :

— Près du bois, du bois, du petit bois, — Volait une colombe au plumage bleuâtre; — Elle volait en roucoulant : — « Vole, petite colombe au plumage bleuâtre, — Vole vers la maison de mon père, — Porte-lui, petite colombe, la nouvelle, — Que mon mari m'a battue hier » — L'insensé m'a battue en me disant : — « Renonce, femme, à ta volonté, à cette volonté que tu as héritée de ton père! » — Ah! dusses-tu me battre à me briser, je ne renoncerai pas à faire ma volonté!

— Vole, petite colombe au plumage bleuâtre, — Vole vers la maison de ma mère; — Porte à ma petite mère, petite colombe, la nouvelle que mon mari m'a battue hier. — L'insensé m'a battue en me disant : — « Renonce, femme, à ta paresse, à cette paresse que tu as héritée de ta mère! » — Ah! dusses-tu me battre à me briser, je ne renoncerai pas à ma paresse!...

Cette chanson, qui pouvait faire supposer que parmi ces jeunes femmes beaucoup avaient déjà goûté aux joies du mariage, retentissait dans la vaste cour noyée d'ombres avec la tristesse plaintive d'un chœur de prisonnières.

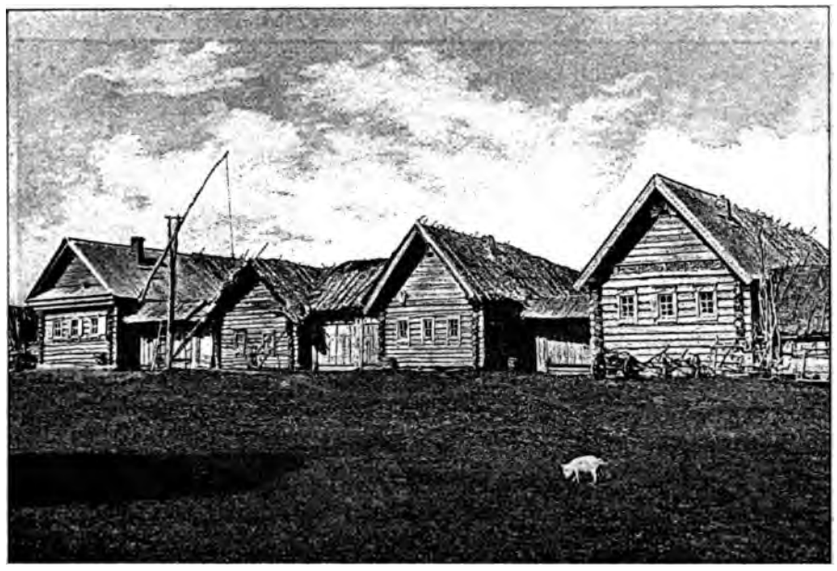
— Où vont-elles? demandai-je à M. de Molinari.

— Elles vont souper.

— Suivons-les.

— Comme il vous plaira.

Un long trottoir de planches, jeté sur le sol noir et boueux, nous con-



Maisons du village de Demiewka.

duisit à un grand bâtiment dont toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées. Là, sous les reflets jaunes des lampes à pétrole suspendues au plafond, une centaine de jeunes filles et de jeunes femmes étaient attablées devant d'énormes écuelles de bois à demi remplies de *cacha,* qu'elles mangeaient avec une cuiller, au milieu des conversations et des rires. Plusieurs d'entre elles étaient fort jolies, avec leurs cheveux blonds ou châtains, leurs yeux bleus ou verts, leur tête éveillée et ronde d'oiseau, leurs joues roses et fermes comme des pommes d'api.

De même que les ouvriers, les ouvrières vivent en commun et forment ce qu'on appelle des *artels.* — La fabrique leur fournit, au prix du gros, les denrées alimentaires que prépare une cuisinière engagée par l'association; et, à la fin du mois, on déduit du gage la somme due pour la nourriture.

La quote-part de chaque ouvrière varie entre 2 roubles 1/2 et 3 roubles. Pour cette somme minime d'environ 8 francs[1], l'ouvrier et l'ouvrière russes mangent à leur appétit, quatre ou cinq fois par jour, du *borsch*[2], de la soupe aux champignons, du *cacha*[3]; les jours maigres, du poisson séché, et de la viande, les jours gras; et ils boivent du *kvass*[4] à volonté.

Les femmes ne sont engagées dans les fabriques que pour neuf mois.

Les ouvriers des fabriques se recrutent encore comme on recrutait jadis, dans certains pays, les soldats pour le service militaire. On envoie un Juif qui s'en va, de village en village, enrôler les jeunes filles et les femmes les mieux portantes et les plus robustes, et qui les dirige par escouades, en leur

Environs de Kiew.

donnant une petite avance, vers les fabriques et les usines de la capitale. Parmi ces ouvrières, beaucoup sont mariées; leur mari est soldat, ou bien il travaille dans une fabrique du nord.

Les unions sont fréquentes entre ouvriers et ouvrières. Chaque dimanche, dans les usines et les fabriques dont le personnel est nombreux, on célèbre quelque mariage. Et comme chaque couple porte le costume particulier à sa province, on se croirait quelquefois transporté sur les bords du Volga, où les nouvelles mariées ressemblent, sous leur long voile blanc, avec leur

[1] Au cours actuel, le rouble vaut 2 fr. 50 c.

[2] Soupe petite russienne et polonaise, aux choux aigres.

[3] Bouillie de sarrasin. Les gens du peuple la préparent avec de l'huile noire de chanvre qui, à la longue, leur fait perdre en partie la vue. Dès que la nuit arrive, beaucoup d'ouvriers n'y voient plus. Les médecins russes attribuent cette cécité partielle à l'emploi de l'huile de chanvre comme huile alimentaire.

[4] Boisson très-rafraîchissante et très-saine fabriquée avec du pain noir fermenté.

coiffure en forme de diadème, à des madones de la vieille école allemande.

Nous montâmes visiter le dortoir : une longue pièce, blanchie à la chaux, avec deux rangées de lits de fer peints en vert, garnis d'un matelas, et des robes d'indienne à grands ramages, jetées dessus en guise de couverture. Tout cela très-propre et bien tenu.

Une infirmerie est installée dans un corps de bâtiment séparé.

Les hommes sont casernés dans une autre partie de la cour. Il y a là la

Une centaine de jeunes filles étaient attablées devant d'énormes écuelles de bois.

maison des célibataires et la maison des gens mariés. La cuisine et le réfectoire se trouvent aussi dans un pavillon spécial.

Les hommes mariés occupent de petites chambres, ou plutôt des « coins », séparés par de frêles cloisons élevées à mi-hauteur. Une porte mince, lézardée de fissures, ou un simple rideau, cache aux yeux l'intérieur de cette pièce étranglée où il y a juste assez de place pour un lit, une table, deux chaises, une armoire avec la vaisselle, et l'*icone* devant laquelle l'ouvrier fait sa prière avant et après ses repas, et matin et soir. Les dimanches et les jours fériés, il allume la lampe suspendue devant l'image sainte.

Les célibataires couchent sur des planches recouvertes d'une paillasse, et

le tableau que présente cet immense dortoir est loin d'être aussi sombre qu'on pourrait se l'imaginer après avoir lu certains livres.

« La situation des ouvriers russes est intolérable », a dit M. Lavigne dans son *Étude sur le nihilisme.*

Rien de plus faux, et j'estime que l'ouvrier russe est dans une situation matérielle bien meilleure que celle des ouvriers français, anglais et allemand. En France, en Angleterre, en Allemagne, à mesure que se construisent les maisons « bourgeoises », l'ouvrier n'est-il pas obligé de se réfugier dans des taudis infects, de s'entasser dans des pièces étroites, malsaines, sans air, ou de s'exiler dans les faubourgs? Toute une famille couche dans une seule chambre, qui lui sert à la fois de dortoir et de cuisine.

L'ouvrier russe est aussi bien logé que le soldat; il ne paye ni son loyer ni son chauffage; s'il tombe malade, il est soigné gratuitement par le médecin de l'usine. Sa nourriture ne lui coûte presque rien. Aussi le prolétariat n'existe-t-il pas en Russie[1]. L'ouvrier est un paysan qui possède presque toujours, là-bas, au village, une petite chaumière et un lopin de terre; et, malgré sa faiblesse naturelle pour l'eau-de-vie, il est bien rare qu'il ne fasse quelques économies, ou qu'il n'envoie quelque argent aux siens. M. de Molinari me disait que dans la fabrique que nous visitions, beaucoup d'ouvriers étaient déjà à la tête d'un capital de plusieurs centaines de roubles, que l'administration faisait valoir pour eux[2].

Avant l'émancipation, le moujik qui venait s'engager comme ouvrier dans une usine ou une fabrique, ou qui voulait exercer un métier d'artisan, payait à son seigneur une redevance désignée sous le nom d'*obrok*, et il jouissait alors de la plus entière liberté.

Les paysans russes ont une habileté et une sûreté de main merveilleuses. Il faut les voir, avec une simple hache, travailler le bois. Quelles découpures délicates! quelles fines ciselures! Avec une hache, ils construisent une maison tout entière, dans laquelle il n'entre pas un morceau de fer, pas seulement un clou! Et les cochers, simples moujiks cependant, avec quelle adresse ne conduisent-ils pas leur attelage! Les embarras, les accidents de voitures ou de traîneaux ne se produisent presque jamais, même à Saint-Pétersbourg, à l'heure la plus animée de la promenade sur la Perspective.

Quelques jours après son arrivée dans une fabrique, le paysan est déjà au courant du travail qu'on exige de lui, et il l'exécute comme s'il avait

[1] Avec le temps, il est évident qu'il se formera, comme il s'est formé chez nous, mais cette époque paraît encore bien éloignée. Il faudrait pour cela que les besoins de l'ouvrier russe augmentassent considérablement et qu'il y eût excès de population ouvrière, ce qui n'est pas le cas.

[2] Un ouvrier gagne 10, 12, 15, 18, 20 et 25 roubles par mois, suivant l'importance de son tra-

passé par un long apprentissage. Un talent d'imitation qui égale celui du Chinois. Et avec cela, d'une douceur, d'une docilité, d'une patience, d'une obéissance qui font de lui l'ouvrier le plus facile à mener et à diriger. Ivrogne le dimanche, j'en conviens, mais c'est son seul défaut, et sa manière à lui de sanctifier le jour du Seigneur.

— Mais je vais vous montrer, me dit M. de Molinari, un des *kabaks*[1] où les ouvriers vont boire l'eau-de-vie.

Nous sortîmes de la raffinerie, et, traversant la large chaussée, fleuve de boue quand il pleut, nous montâmes, de l'autre côté, quelques marches vermoulues. Le seuil usé d'une vieille isba franchi, nous nous trouvâmes dans une salle basse et nauséabonde, éclairée par une lampe à pétrole qui fumait. Derrière une planche servant de comptoir, un long Juif, maigre et pâle, à tournure de héron malade, sa petite calotte de velours sur la tête, nous attendait, une de ses mains sur l'anse d'une cruche d'eau-de-vie. Dans un coin, deux petits enfants assis à terre, la robe relevée pour ne pas la salir, jouaient avec une vieille savate. Les murs étaient noirs de saleté, et cependant ce kabak avait un luxe exceptionnel : quelques petites tables avec des escabeaux. Dans les cabarets ordinaires, le consommateur boit debout ou appuyé contre la muraille ; il n'y a ni chaises ni tables.

— *Wodka*, de l'eau-de-vie! demanda M. de Molinari.

Nous bûmes à la russe, c'est-à-dire d'un trait, les deux verres que le Juif nous servit.

— Que dites-vous de cette eau-de-vie qui coûte quelques centimes le verre?

— Elle est excellente. A Paris, avec un peu de caramel, on en ferait une fine champagne à soixante centimes le petit verre.

Un ouvrier qui veut s'enivrer complétement ne dépense guère plus de six kopecks (trente centimes).

— Eh bien! petit père, comment va le commerce? Se soûle-t-on toujours beaucoup? demandai-je au Juif.

— *Tak, tak*[2], me répondit le malin aubergiste en clignant ses yeux de chat et en agitant sa barbe de chèvre dans un branlement de tête affirmatif.

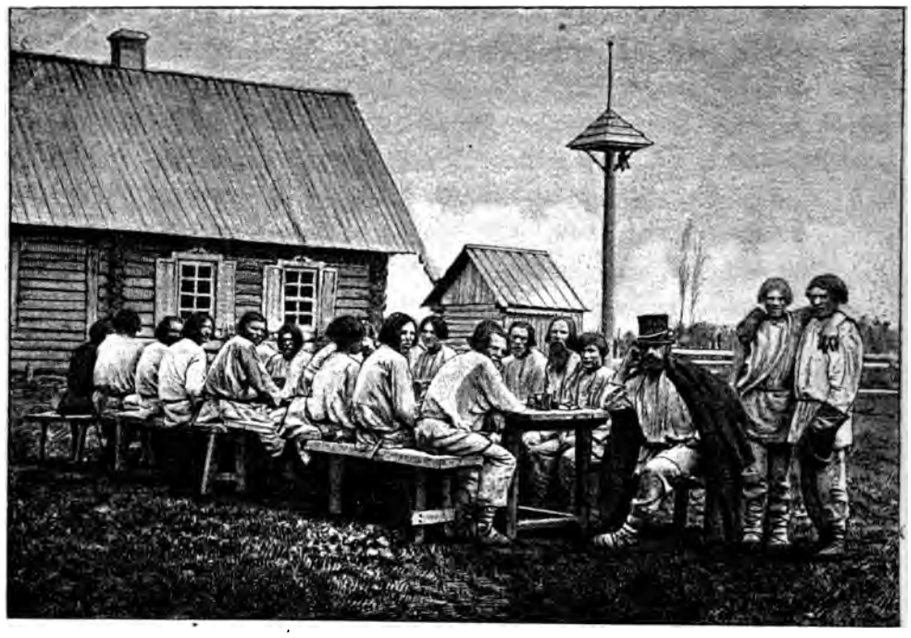
En face de la raffinerie, il y a toute une rue de cabarets et de débits d'eau-de-vie. Les dimanches et les jours de fête, les ouvriers et les ouvrières

vail; les ouvrières ne gagnent que de 9 à 10 roubles, et les enfants, employés à des travaux faciles, 6 à 7 roubles. — La journée commence à 5 heures du matin et dure jusqu'à 6-7 heures du soir, avec une interruption d'une demi-heure pour le déjeuner et d'une heure et demie pour le dîner, à midi.

[1] Cabaret.

[2] Pas mal, pas mal.

l'animent de leurs groupes pittoresques. Les jeunes filles qui travaillent pieds nus toute la semaine viennent, fraîches et pimpantes, chaussées de bottes bien cirées, luisantes comme des miroirs, s'asseoir sur les bancs, devant les kabaks, où elles cassent des noisettes ou croquent des pepins de melon. Les ouvriers endimanchés, leurs longs cheveux retenus autour du front par une petite courroie, se promènent en sifflant entre leurs dents, les Petits Russiens, la chemise rentrée dans les pantalons; les Grands Russiens, la chemise flottante serrée à la ceinture; quelques-uns jouent au



Un *artel* (d'après une photographie).

bouchon ou à pile ou face; accroupis à terre, on en voit aussi qui se racontent des histoires. Il y en a qui dansent devant un joueur d'harmonica. Des marchands juifs rôdent autour de tous ces groupes, offrant aux jeunes filles et aux enfants des pains d'épice ornés de devises et de sentences. Le soir, les cabarets se remplissent, et tous ceux qui y entrent également. Les parties de cartes commencent aux petites tables. Les jeunes ouvriers offrent des tournées d'eau-de-vie aux jeunes ouvrières, et les vieux à barbe grise, attendris par les libations répétées, s'embrassent à pleine bouche, en se jurant une amitié éternelle.

Toute cette foule a l'ivresse tranquille et mélancolique. Peu de chants, et toujours des chants doux et tristes; jamais de rixe ni de dispute.

Un moment avant que la fabrique ferme ses portes, on voit des processions d'hommes et de femmes qui traversent la rue en titubant; quelques-uns se prêtent un appui mutuel, d'autres roulent à terre, mais se relèvent bientôt avec l'aide de Dieu.

Une mariée.

Que n'a-t-on pas dit sur les causes de l'ivrognerie en Russie? Le penchant pour les liqueurs fortes est cependant chez le peuple russe moins un vice qu'un besoin naturel et nécessaire, une exigence physiologique imposée par le climat, et une conséquence des conditions sociales dans lesquelles se trouvent et végètent les classes inférieures. Tous ceux qui ont voyagé en Russie savent qu'on ne résisterait pas au froid si, de temps en temps, on

ne se mettait un peu de calorique dans le corps. Du reste, l'ouvrier, le moujik, qui s'enivrent le dimanche avec une demi-bouteille d'eau-de-vie, boivent moins que celui qui prend tous les jours trois ou quatre verres de liqueurs fortes en se livrant à de beaux discours sur les progrès de la démoralisation populaire.

Les moujiks ne sont que des ivrognes intermittents; et c'est encore un de nos préjugés de croire que le peuple russe est un peuple d'ivrognes. Le paysan, l'ouvrier, boivent beaucoup à la fois, parce qu'ils ne boivent que rarement. Il se passe souvent des semaines, des mois entiers, sans qu'ils

Ouvriers en goguette.

touchent du bout des lèvres un verre d'eau-de-vie. « Ceux qui ont habité la Russie, a dit M. Wyrouboff, savent combien il est rare d'y rencontrer, en été, des gens ivres à la campagne; ils n'ont ni les moyens ni le temps de boire. Dormant souvent, pendant des semaines entières, sous une misérable tente ou sur un chariot, à six ou sept lieues de chez lui, au milieu des champs, où tout lui manque, jusqu'à l'eau potable, le paysan russe devient un modèle de sobriété, travaillant constamment, travaillant jour et nuit, travaillant même le dimanche. »

La proportion habituelle des cabarets est bien moindre en Russie d'Europe que chez nous : on ne compte dans ce pays, qui passe pour le paradis

des ivrognes, qu'un cabaret par quinze cents habitants. Beaucoup de villages de la Grande Russie n'ont pas de débit d'eau-de-vie. Dans les gouvernements de Pétersbourg, de Jaroslaw, de Vilna, il y a un cabaret par sept villages; dans celui de Pskv, un par vingt villages. Et la plupart de ces kabaks sont de petites boutiques où dix personnes peuvent à peine tenir ensemble. Pour boire un verre d'eau-de-vie, le paysan est obligé de faire trois ou quatre lieues de chemin; et quand il arrive à la source désirée, la soif qu'il éprouve est semblable à celle de l'Arabe traversant le désert.

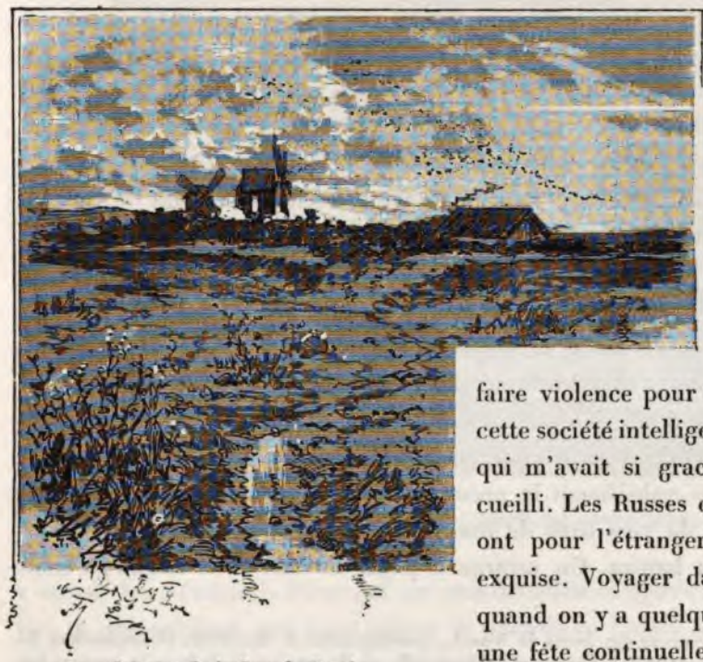
Chariot kalmouck de la Petite Russie.

DEUXIÈME PARTIE

LA GRANDE RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

DE KIEW A TOULA. — UNE VILLE DE PROVINCE.



Paysage de la Grande Russie.

J'ai dû dire adieu à Kiew, la vieille cité sainte, la ville des églises aux dômes bleus et aux clochers d'or; j'ai dû me faire violence pour me séparer de cette société intelligente et aimable qui m'avait si gracieusement accueilli. Les Russes et les Polonais ont pour l'étranger une affabilité exquise. Voyager dans leur pays, quand on y a quelques amis, c'est une fête continuelle.

M. Boudkewitch, dont nous admirerons certainement un jour quelque toile au Salon, m'accompagna jusqu'à la gare et me pria, en souvenir des journées que nous avions passées

ensemble à la Lawra, d'accepter une petite vue qu'il avait prise dans la cour du couvent. Un tableau grand comme la main, mais un chef-d'œuvre de plein air, de lumière, de vérité.

Le train partit avec mille précautions. Il transportait un si gros personnage, incarnation de la fortune de l'État, M. Greith, ministre des finances de l'empire, qui avait logé dans le même hôtel que moi, et que des gendarmes à pied et à cheval avaient sans cesse gardé comme un coffre-fort!

Lentement allait le train; mais j'aurais voulu qu'il allât plus lentement encore. Penché hors d'une fenêtre du wagon, j'embrassais d'un dernier regard d'adieu et de regret le splendide panorama de Kiew déroulant au milieu des arbres, sur ses collines fuyantes, ses palais rouges, ses églises, ses couvents aux murs bigarrés de fresques, ses maisons au toit vert, étagées en villas sur des gradins successifs et somptueusement ombragées.

Sous un coup de soleil, les dômes et les clochers de la Lawra étincelaient et flamboyaient, pareils à des diadèmes et à des mitres d'or. L'automne, sur ce paysage adorable, répandait ses gradations et ses variétés pleines de couleur et d'harmonie. Dans le ciel, ouaté de quelques nuages, un vol de pigeons glissait, léger et comme effacé, mettant dans le bleu élyséen de l'air de tout petits points blancs, à peine perceptibles, semblables à des âmes d'enfants qui s'envoleraient de la terre.

Le train traversa le Dniépr sur un superbe pont de fer. A gauche, les maisons badigeonnées de jaune et de rose du Podol se groupaient pittoresquement au bord du fleuve, comme des baigneuses sous leur peignoir bariolé. Des embarcations diverses, voiles carguées, étaient à l'ancre, tandis qu'au large descendaient rapidement, avec des ondulations de serpent, de longs radeaux de bois de bouleau, à l'écorce luisante comme des écailles[1].

Dans le port, je reconnus la *Sainte-Olga*[2], ce joli vapeur sur lequel j'avais fait la veille une si charmante excursion aux monastères de Kitajew et de Golaséjewka, à douze kilomètres en aval de Kiew. L'aimable M. Doppelmeyer, directeur de la Société de navigation du Dniépr, avait organisé cette partie, qu'embellissait la présence de quelques dames. Un déjeuner exquis, arrosé de vins tirés de derrière les fagots, nous avait été servi sur le pont du bateau. Un esturgeon pêché devant nous donna sa chair

[1] Ces radeaux viennent des forêts de Biansk, gouvernement de Smolensk. Ils descendent les chutes du Dniépr pour aller à Kerson et à Nicolaïjeff, où ils sont employés pour la marine. Les flotteurs vivent souvent deux mois sur leurs radeaux sans mettre pied à terre. Le chef de l'expédition se tient sous une hutte. Le propriétaire de la flottille est toujours un Juif.

[2] Tous les vapeurs qui font le service du Dniépr portent des noms de saints ou de saintes, à cause des nombreux pèlerins qui choisissent de préférence ce mode de transport.

délicate après nous avoir donné ses œufs[1]. L'esturgeon du Dniépr, noble frère de celui du Volga, jouit de la considération la plus distinguée parmi les gourmets.

Le couvent de Kitajew est une sorte de Nouvelle-Calédonie monacale. On

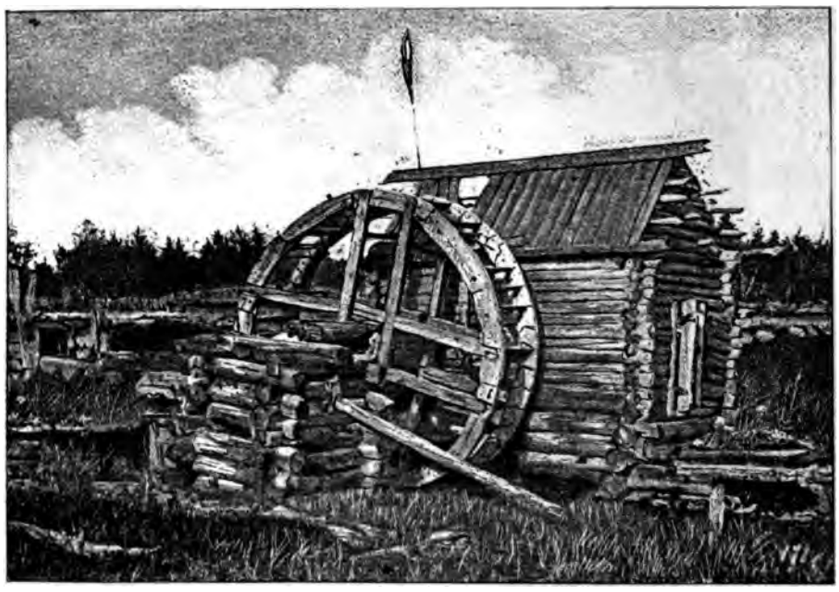
Ferme du domaine de Kitajew (d'après une photographie).

y envoie les Révérends Pères qui ont une dévotion exagérée pour l'eau-de-vie, et qui oublient que pour gagner le paradis en l'autre monde, il faut renoncer en celui-ci à beaucoup de jouissances. Dans cette colonie pénitentiaire, les condamnés des tribunaux ecclésiastiques sont astreints à un

[1] On sait que le caviar n'est pas autre chose que les œufs de l'esturgeon salés.

travail forcé : ils plantent les choux, récoltent les pois et les pommes de terre que mangent les moines de Kiew. Ils s'occupent aussi de l'élève des abeilles et fabriquent avec la cire des ruches les cierges qui se vendent si bien aux pieux visiteurs de la Lawra. Six auberges dépendent du domaine de Kitajew et sont louées à des Juifs, mais fréquentées par des chrétiens.

De là, à travers un bois mélancolique, enseveli dans un demi-jour caressant et vaporeux comme un bois de Corot, par un sentier bordé de mousse, nous nous rendîmes au couvent de Golaséjewka, perdu au fond d'une vallée



Scierie rustique près du couvent de Golaséjewka.

sombre, dans une Thébaïde verte. Au bout des grandes allées froides et solennelles, noyées dans un recueillement d'église, des moines solitaires passaient, se détachant en petites silhouettes noires sur la clarté bleue d'une clairière lointaine. Une tristesse d'hiver enveloppait déjà le grand bois, qui préparait son lit de feuilles sèches comme pour s'y endormir; les verdures s'écroulaient, et sous nos pieds la terre était froide. Nous descendîmes une pente escarpée au bas de laquelle, au milieu de broussailles aux feuilles résistantes et de robustes chênes, miroitait la glace ovale d'un étang aux eaux couleur d'acier fondu. Un ruisseau, qui s'échappait de l'étang, faisait tourner, un peu plus loin, la grande roue de bois d'une scierie rustique. Par une échappée, on apercevait le couvent, derrière les sapins qui le cachaient de leurs draperies de deuil. Pas un cri d'oiseau ne déchirait

le silence pesant sur ce funèbre lieu d'exil; et l'on eût dit que le vent lui-même avait peur de toucher du bout de son aile la surface morne et immobile des étangs qui entourent cette triste solitude, comme pour retenir ceux qui y demeurent et éloigner ceux qui en approchent.

Tandis que là-bas, au loin, le Dniépr ressemblait à une coulée d'argent refroidie, tous ces souvenirs palpitaient autour de moi. Dans la douceur molle et blanche d'une brume neigeuse, la ville de Kiew s'évanouissait, et

Voici cependant une petite isba recouverte de chaume...

ses clochers d'or s'éteignaient comme de grandes lampes de cuivre dont on baisse la mèche.

Pour ne pas me séparer complétement de la ville disparue, je me mis à relire cette lettre inédite de Balzac, adressée à M. de Youzeffovitch, alors vice-curateur de l'Université de Kiew, qui m'avait permis d'en prendre copie :

« Vierzchownia, 8 octobre 1849.

« MONSIEUR,

« Je n'ai pu déplier et voir qu'ici les charmantes vues de Kiew que vous m'avez fait l'honneur et le plaisir de m'envoyer; je vous adresse donc mes remercîments, que je vous prie d'agréer malgré ce retard involontaire. Je

n'avais pas besoin, Monsieur, de ce souvenir matériel pour me rappeler l'accueil bienveillant que vous et toutes les autres autorités de cette vaste capitale avez daigné me faire et que je crois mériter pour ma sincère admiration de la Russie. Mais je placerai Kiew, à mon retour, parmi les villes que j'aime à revoir, et dont les paysages ornent l'escalier de ma maison. Alors, si quelquefois je passe, je reviens; ou si je suis chargé de soucis, Kiew et ses coupoles, Kiew et ses collines avec ses jardins et ses trésors, Kiew me sourira, dispersera les ennuis de la journée.

« J'ai l'honneur de me dire

« Votre très-humble et tout à vous

« DE BALZAC. »

On sait que Balzac avait épousé une Petite Russienne, madame de Hanska, morte récemment à Paris. Le mariage avait eu lieu à Berditschew.

Ce tableau d'un Kiew lumineux, éblouissant, beau comme on se figure une ville de conte oriental, rendait plus pénibles et plus tristes à mes yeux les mornes solitudes dans lesquelles nous étions entrés.

Point de village, point de clocher, pas une seule chaumière avec son groupe bavard de paysannes, pas de routes, pas de champs, rien que des plaines mornes, d'un brun sale ou couleur de bistre, trouées çà et là de mares semblables à des plaies purulentes; et, au ciel, quelques nuages échiquetés qui pendaient.

Voici cependant une petite isba recouverte de chaume, à l'entrée d'une forêt de pins dont les troncs ont une couleur fauve de vieil or. Quelques chevaux y broutent une herbe jaune, dure et roide comme des soies de porc. Un sifflement de la locomotive met en fuite le troupeau sauvage : il disparaît au galop, la crinière hérissée, les oreilles droites, la queue au vent.

Puis c'est de nouveau la plaine nue, d'un vert mourant, dans la tristesse de l'agonie de l'automne. Des corbeaux tombent sur les pâleurs de l'horizon comme de grosses larmes noires. Le paysage prend un aspect de cimetière. L'âme est serrée dans une angoisse.

Enfin, vers le soir, une envolée de pigeons domestiques, et quelques moulins à vent, plantés çà et là comme des guérites de factionnaires, nous annoncent l'approche d'un village. Les pauvres moulins! Comme leur aile bat tristement, avec un air piteux d'oiseau malade! Ils n'ont rien de cette gentillesse et de cette coquetterie du joli moulin à vent de Hollande, qui babille avec le vent comme une amoureuse avec son amoureux, et qui tourne gaiement, si gaiement, comme un grand papillon ivre d'avoir trop

bu au calice des fleurs! Et rien non plus, dans ces moulins dont le chevalier de la Manche se serait détourné avec mépris, rien non plus de cette physionomie débonnaire du moulin de la Galette. Ces moulins russes ne semblent faits que pour broyer du noir!

A la gare, pendant qu'on empile sur la locomotive une nouvelle provision de bois de bouleau, des enfants à demi nus s'approchent des wagons; ils s'inclinent, se signent, et nous demandent l'aumône. Un pope en longue *riassa* violette, sale et déchirée, les cheveux tombant comme une crinière sur ses épaules, la barbe crépue et noire comme de l'astrakan, la figure allongée et maigre, chaussé de bottes trouées, passe tout le long du train en secouant sous les fenêtres, avec un bruit rude de vieille ferraille, une grosse tirelire en fer-blanc rouillé, munie d'un cadenas. Le pauvre diable a bien plus l'air de quêter pour lui que pour son église!

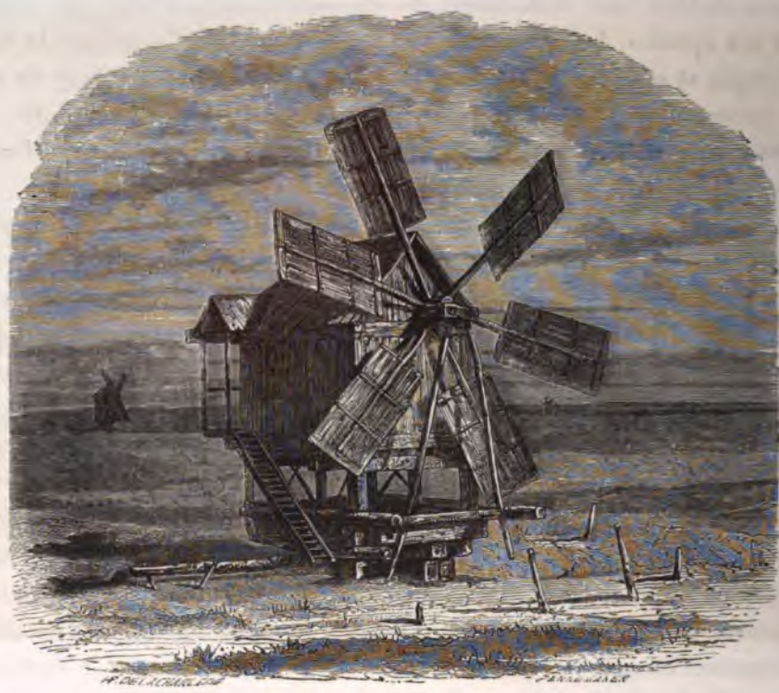
Nous reprenons notre fastidieux voyage au milieu d'un pays d'une platitude et d'une monotonie désespérantes. Dehors, le froid devient de plus en plus piquant. On sent déjà l'haleine glacée de l'hiver, qui descend du pôle à grandes enjambées. Dans le ciel gris de plomb, la neige est suspendue, prête à tomber. Mais à l'intérieur des wagons, la température est chaude et agréable. On se croirait assis au coin du feu, dans le salon d'un paquebot transatlantique. Nous sommes là une quarantaine de voyageurs, commodément installés dans de larges fauteuils ou sur des divans de velours vert. Quelques-uns jouent aux cartes; d'autres font du thé dans un petit samovar de voyage; des dames en cheveux sont absorbées dans la lecture d'un roman français. J'ai pour voisins un officier qui a longtemps séjourné à Constantinople, avec sa femme. La nuit venue, quand on allume les grosses bougies des lanternes, l'ordonnance vient dresser le lit de madame. Il étend des draps et dispose des coussins sur la banquette-divan; puis la voyageuse ôte ses bottines, ses bas, se met en jupon, passe une camisole, s'enveloppe dans un châle et se couche, comme si elle était chez elle ou dans une chambre d'hôtel. Chacun déballe sa literie et prépare son lit le mieux qu'il peut. Enfin les dernières cigarettes s'éteignent dans le wagon chauffé comme une serre; une somnolence alourdit toutes les têtes, et des ronflements accompagnent bientôt en sourdine les ronflements de contre-basse de la locomotive.

« La neige! la neige! » tel fut le cri que poussa le lendemain tout le wagon en s'éveillant.

Elle couvrait l'immensité de la plaine de sa pelisse de satin aux cassures chatoyantes et aux blancheurs sans tache. A voir ce grand nivellement

blanc, où chaque objet se découpait sans ombre, nettement, sur les enfoncements du bleu frileux de l'horizon, on eût dit un paysage de crème glacée, avec des arbres en caramel et des maisons en chocolat saupoudrées de sucre.

Quand le soleil parut, il fit fleurir des roses sur les pâleurs froides de la neige; et celle-ci rougit comme rougit le front d'une vierge sous un premier baiser. Puis, par gradations d'une délicatesse exquise, cette rougeur pu-



Des moulins à vent, plantés çà et là...

dique et alarmée s'évanouit en des nuances d'opale tendre, s'harmonisant avec les tons violets et doucement effacés d'un ciel couleur gris de perle.

Dans les pays du Nord, la neige est si pure et si belle que, loin de produire une impression de tristesse, elle est comme une joie et une poésie! Elle a la gaieté claire et charmante du marbre. Les lys ne sont pas plus blancs et plus chastes que ses blancs flocons. Les arbres, ornés de pendeloques et de girandoles de givre, ressemblent à de grands candélabres en verre de Venise; et la terre, parée de la robe nuptiale que lui a tissée l'hiver, fait songer à une pâle fiancée menée à l'autel. — Et puis la neige, n'est-ce pas la vraie Russie, la Russie rêvée, la Russie montrant son bon sourire d'enfant sous les mousselines floconneuses de son berceau?

Sur la neige durcie, voyez comme les traîneaux glissent légers et silencieux! Par une nuit étincelante d'étoiles, parcourez au galop d'une légère troïka ces espaces gelés et vagues où il n'y a ni routes, ni ponts, ni villages, et vous sentirez cette saine volupté du froid, cette sensation délicieuse de l'infini et de l'inconnu, vous serez pris de ce qu'on a si bien appelé « le vertige du nord »! Quand le traîneau est ainsi emporté dans un tourbillon rapide, vous n'êtes plus sur la terre, vous êtes dans l'espace, dans les

Intérieur de wagon russe, la nuit.

nuages, dans la lune! Il vous semble que c'est un ballon qui vous enlève, et que, dans son vol, il effleure la couche argentée des nues.

En regardant à travers les doubles fenêtres de notre wagon, nous nous demandions si nous n'étions pas au milieu des déserts glacés de la Sibérie, et si nous n'allions pas bientôt découvrir le pôle. Autour de nous, tout était blanc, tout était vide et immense. Enfin les arêtes pointues de quelques isbas trouant la neige suspendue sur elles en amples draperies, nous rappelèrent que nous étions entre Kiew et Moscou.

Une gare se montra. Nous nous y arrêtâmes quelques minutes.

L'ordonnance de l'officier descendit pour aller chercher du thé, après quoi il procéda à sa toilette. Il demanda un demi-verre d'eau, le prit dans sa bouche, et le renvoyant par gorgées dans ses deux mains, il se lava la figure.

Après avoir bu son thé, ma voisine s'habilla. Troussant sa jupe sur ses jambes grêles, elle mit ses bas, chaussa ses souliers découpés, endossa une pelisse en guise de robe de chambre, se lissa les sourcils avec ses doigts mouillés de salive, s'enduisit le visage de cold-cream, se tamponna les joues avec une houpette, puis s'essuya avec son mouchoir.

Vers dix heures, nous arrivâmes à Orel, ville commerciale importante sur l'Oka et l'Orbik. On y fait de grandes exportations de blé; les maisons, poudrées à frimas, s'étendant sur un très-vaste espace, grimpent jusqu'au sommet de la petite colline que baignent les deux rivières.

Après Orel, Toula. Comme Kiew, c'est une des plus vieilles villes de la Russie; mais à la voir, on la dirait née d'hier.

Aucun monument ancien, rien qui vous parle des splendeurs ou de la décadence du passé. En Russie, l'histoire n'est pas écrite sur les murs des maisons qui sont en bois et que les incendies détruisent si souvent.

Toula, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, a été tour à tour ravagée par les Tartares et les Polonais. Il lui reste cependant sa forteresse ou Kremlin, avec ses deux cathédrales. Sa manufacture d'armes, créée par Pierre le Grand, occupe aujourd'hui plus de 4,000 ouvriers et 4,000 maîtres armuriers. On y travaille jour et nuit depuis que l'alliance des trois empereurs a consolidé la paix. Les premiers ouvriers de cette manufacture furent des paysans, des serfs de la Couronne, que le tzar novateur exempta du service militaire et de toute redevance.

Il les logea, avec leurs familles, dans de petites maisons formant une véritable cité ouvrière, et leur alloua un salaire de cinq roubles par mois.

En Russie, presque toutes les villes de province se ressemblent. Qui en a vu une, les a vues toutes. Ce sont de grands villages, aux ruelles boueuses, sans trottoirs, aux maisonnettes en bois de bouleau ou en briques, à un seul étage, moroses et rechignées, séparées les unes des autres par des enclos et des cours rustiques. Un air d'ennui, de solitude, répandu partout et sur tout. Pas de cafés, encore moins de restaurants. Quelques hôtels qui ne sont que de tristes auberges, et un cercle. Mais un cercle de province, en Russie, est une de ces choses bouffonnes qui semblent faites pour la comédie. On en peut juger par le règlement suivant, affiché dans la grande salle du club de Tchernigoff :

1° Il est défendu d'entrer au club avec des bottes goudronnées.

2° Il est défendu aux marchands de fréquenter les clubs avec les vêtements qu'ils portent ordinairement, ceux-ci étant imprégnés de diverses odeurs désagréables telles que poisson, cuir, goudron, etc.

3° On doit se présenter aux soirées dansantes avec des vêtements convenables, c'est-à-dire confectionnés seulement avec de l'étoffe noire.

4° En cas de mauvais temps, c'est-à-dire lorsque les rues sont boueuses, tous les membres du club et les invités éventuels sont tenus de porter des galoches, afin de ne pas salir les planchers.

5° La tenue de rigueur pour les soirées dansantes qui ont lieu au nouvel an et à Pâques est l'habit; quiconque se présentera en veston de velours ou avec une cravate verte sera passible d'une amende de 50 roubles, dont le montant sera affecté au payement des musiciens.

6° Il est expressément défendu à MM. les membres du club de se moucher avec les rideaux pendant les soirées dansantes; quiconque sera pris en contravention sera ignominieusement chassé du club.

7° Il est défendu de fumer, pendant les soirées dansantes, dans la pièce réservée aux dames. Tout contrevenant sera puni d'une amende de 25 kopecks, dont le produit servira à l'achat de poudre de riz et d'eau de Cologne pour les dames.

8° Il est défendu de danser le cancan pendant les quadrilles et, en général, de sortir des bornes des convenances.

9° Dorénavant les cavaliers devront se servir du mot « merci » pour remercier leurs dames après les danses, et l'expression « spasibavam » (remerciment russe usuel) ne sera plus tolérée.

10° Il est sévèrement défendu de s'enivrer jusqu'au sortir des bornes de la décence, comme cela s'est pratiqué jusqu'à présent; le cas échéant, le buffetier du club qui aura servi les boissons sera puni d'une amende de 3 roubles pour chaque personne ivre, et le produit de ces amendes sera affecté à la fondation d'une bibliothèque.

11° Il est interdit de se quereller et de se casser la figure (*sic*) en jouant aux cartes.

12° En cas de querelle au billard, il est sévèrement défendu de frapper son partenaire avec la queue de billard, sous peine d'une amende de 40 kopecks pour chaque coup porté. Le produit de cette amende sera consacré au payement des gages du secrétaire, etc.

La place du marché, au milieu de laquelle se trouve le bazar de la ville — le *gostinoi dvor* — offre seule un peu d'animation.

Quand le sol est sec et qu'il fait beau, la « société » s'y promène.

On voit là des fonctionnaires roides comme des potences, les moustaches huileuses et mal teintes, le cou serré dans une cravate noire, la tête couverte de la large casquette plate couleur vert bouteille; des magistrats qui marchent à petits pas, sur leurs jambes courtes, les bras arrondis en anse de cruche, portant avec un essoufflement poussif leur panse rebondie et leur grosse tête molasse.

La jeunesse dorée de la ville est représentée par de grands efflanqués, maigres comme des échassiers, la raie descendant jusque dans la nuque, le lorgnon à l'œil, la cravate bariolée, la chemise brodée à jour, le veston marron et les pantalons à carreaux. Des servantes malpropres qui vont aux provisions, le panier au bras, un mouchoir rouge noué sous le menton, ne peuvent donner aucune idée du beau sexe, qui reste au logis, ayant conservé quelque chose des habitudes sédentaires de l'Orient. De temps en temps, un pauvre diable de moujik, à la *touloupe* (pelisse courte) graisseuse et déchirée, quitte, en titubant, le seuil d'un cabaret borgne. Si, par hasard, un pope vient à passer avec les saintes images, précédé de la croix et accompagné d'un enfant de chœur qui tient l'encensoir, tous ces gens se jettent à genoux, et, dans les sombres boutiques du bazar, les marchands qui jouent aux cartes ou qui lisent de belles histoires, interrompent bien vite leur partie, pour se découvrir et se signer.

Tout autour de la place s'avancent, avec des airs d'importance, les maisons des notables de l'endroit. A sa façade de bois recouverte de chaux détrempée par la pluie, on reconnaît la maison de ce Pythagorovitch Tcher-

Village de la Grande Russie.

tokoutski, type de l'homme important de province, dont Gogol a tracé un si amusant portrait.

Pythagorovitch est le plus fameux orateur en temps d'élection. Il pos-

sède un équipage très-élégant; il a servi dans un régiment de cavalerie; il y a même passé pour un des officiers les plus accomplis, s'étant constamment montré à tous les bals et soirées partout où son régiment avait pris ses quartiers. Du reste, on peut demander de ses nouvelles à toutes les

Marchand russe du bazar.

demoiselles des gouvernements de Tamboff et de Simbirsk. Il aurait probablement répandu sa renommée dans d'autres gouvernements, s'il n'avait dû quitter le service à la suite d'un de ces cas qu'on appelle une *histoire désagréable*. A-t-il reçu ou donné un soufflet? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir; mais ce qui est indubitable, c'est qu'on le pria de demander son congé. Cependant cet incident n'a eu aucune suite fâcheuse pour la consi-

dération dont il avait joui jusqu'alors. M. Tchertokoutski porte constamment un habit à taille très-haute, à la façon des uniformes militaires, des éperons aux bottes et des moustaches sous le nez, pour ne pas donner lieu aux gentilshommes de penser qu'il a servi dans l'infanterie, arme à laquelle il prodigue les dénominations les plus méprisantes.

Il fréquente les nombreuses foires où affluent les bonnes d'enfants et de gros propriétaires qui s'y rendent en *britchkas*, en *tarentasses* et autres véhicules d'un aspect si étrange, que personne n'en a jamais vu de pareils, même en rêve. Il devine au flair l'endroit où est cantonné un régiment de cavalerie, et il part aussitôt se présenter à MM. les officiers. Aux élections, il donne toujours un grand dîner à la noblesse, pendant lequel il déclare qu'il mettra tous les gentilshommes sur le même pied si on le fait maréchal de la noblesse. D'habitude, il se conduit en grand seigneur. Sa femme — une assez jolie personne — lui avait apporté en dot deux cents paysans et quelques milliers de roubles. Il employa immédiatement cet argent à l'achat de six beaux chevaux, de serrures en bronze doré et d'un singe apprivoisé; de plus, il loua un maître d'hôtel français. Les deux cents paysans de madame, ainsi que les deux autres centaines de paysans appartenant à monsieur, furent mis en gage à la banque[1].

Ce seigneur comme il faut, ce petit boïar ruiné végète aujourd'hui pauvrement dans la maison délabrée que son père lui a laissée dans la capitale de la province. Il ne travaille pas; fataliste comme un Vieux Russe, il attend des « temps meilleurs ». Maintenant qu'il n'a plus rien à perdre, il sympathise secrètement avec les socialistes; et un jour, qui sait? il entrera peut-être dans le mouvement.

Dans cette autre maison « à joyeuses fenêtres », avec sa porte cochère entr'ouverte qui laisse voir une grande cour et le bout d'un jardin, doit certainement demeurer Tatiane Barissovna, ce type de la femme de province si admirablement décrit par Tourgueneff. Tatiane habitait jadis la campagne, dans un village; se faisant vieille, elle a émigré dans la ville. — Montons le perron à auvent qui conduit chez elle. Mais la voici elle-même qui ouvre son vasistas et nous salue de la tête... Laissons le romancier russe nous la présenter et nous la dépeindre : « Tatiane Barissovna est une femme d'environ cinquante-quatre ans; elle a de grands yeux pers un peu saillants; le nez un peu épaté, la joue vermeille et un menton à deux étages. Sa physionomie reluit de douceur et de bonté. Elle a eu un mari, mais si peu de temps qu'on ne se rappelle pas l'avoir connue autrement

[1] *Gogol*, traduction de M. L. Viardot.

que veuve. Elle ne sort presque point, entretient fort peu de relations avec ses voisins, ne reçoit guère et n'aime que la jeunesse. Elle est née de gentilshommes fort pauvres et n'a reçu aucune éducation; en d'autres termes, elle ne sait pas le français, et n'a pas vu, je ne dis pas Pétersbourg, mais Moscou... Eh bien, malgré ces taches, elle s'arrange d'une manière si simple et si sage dans sa vie, elle a une manière si large de penser, de sentir, de comprendre les choses, elle est si peu accessible aux mille faiblesses ordinaires des pauvres bonnes dames de la province, qu'ensuite on ne peut s'empêcher de l'admirer. Elle reste étrangère à tous les caquets de la localité, ne crie pas, ne mord pas, ne s'indigne point, ne suffoque point, ne frémit point de curiosité... Envie, jalousie, aversion, engouement, inquiétude de corps et d'esprit... tout cela lui est inconnu... Convenez que c'est là une merveille. Elle est chaque jour, dès onze heures, en robe ou en capote de taffetas gris de fer et en bonnet blanc à longs rubans pensée; elle aime à manger et à faire manger, mais elle mange modérément et souffre qu'on l'imite.

« Les conserves, les fruits, les salaisons sont confiés à la gouvernante de sa maison. De quoi s'occupe-t-elle, et comment remplit-elle sa journée? Elle lit peut-être? demanderez-vous. Non, elle ne lit pas, et, à dire vrai, c'est à d'autres qu'il faut songer quand on imprime un livre.

« Si, en hiver, elle se trouve seule, notre Tatiane Barissovna se tient assise près d'une fenêtre et tricote paisiblement son bas; l'été, en pareil cas, elle va et vient dans son jardin, où elle plante et arrose des fleurs, fait écheniller ses arbres, mettre des tuteurs à ses arbrisseaux, sabler ses allées; puis elle peut jouer des heures entières avec la gent emplumée de sa basse-cour, avec de petits chats, et les pigeons qu'elle nourrit elle-même.

« Elle s'occupe très-peu du ménage; s'il lui tombe à l'improviste quelque bon jeune voisin, la voilà toute heureuse : elle l'établit sur son divan, le régale de thé, écoute ses récits, quelquefois lui donne de petites tapes d'amitié sur la joue, rit de bon cœur de ses saillies et parle elle-même très-peu. Avez-vous du chagrin, vous est-il arrivé malheur? elle vous console par des mots bien sentis, elle vous offre différents avis toujours pleins de bon sens. Que de gens, après lui avoir confié leurs secrets de famille, leurs peines de cœur, se sont si bien trouvés de s'être ouverts à elle qu'ils inondaient ses mains de leurs larmes! Le plus ordinairement elle se tient assise devant son hôte, la tête légèrement posée sur la main gauche, regardant face à face son interlocuteur avec tant d'intérêt, lui souriant de si bonne amitié, qu'on ne peut guère manquer de penser : — Ah! que tu es une excellente femme, Tatiane Barissovna! Va, je ne te cacherai rien de ce qui

me pèse sur le cœur. Dans ses bonnes petites chambres, on est si bien qu'on n'en voudrait pas sortir; dans ce ciel-là, le temps est toujours au beau fixe[1]! »

Il y a, dans la petite ville russe, bien d'autres types encore qui, loin de

Petite bourgeoise de la Grande Russie.

tout contact étranger, se conservent dans leur originalité primitive; figures caractéristiques qu'on ne rencontre pas ailleurs, et qui donnent à la littérature russe un charme si étrange, un cachet si particulier.

La vie, dans les villes de province, comme l'a fort bien fait remarquer M. A. Leroy-Beaulieu, est encore moscovite, à demi orientale, à demi asia-

[1] *Mémoires d'un gentilhomme russe.*

tique. Les représentants de la haute classe ont seuls des habitudes européennes; la masse des citadins est, par l'éducation et les goûts, par les usages comme par l'esprit, demeurée voisine des habitants de la campagne. Dans ces villes, souvent improvisées de toutes pièces et parfois déjà populeuses, les paysans sont nombreux et les mœurs restent à demi rurales. Il n'y a le plus souvent ni bourgeoisie à notre sens français du mot, ni plèbe urbaine, comparable à la population ouvrière de nos grandes cités et de nos faubourgs[1].

Pierre le Grand et Catherine II, frappés du rôle que la bourgeoisie ou le tiers état jouait en France et en Allemagne, voulurent l'introduire dans leur pays, mais leur tentative ne réussit guère. Que fit Catherine? En vingt années, elle créa 216 villes nouvelles. Voici ce qu'étaient ces villes : au milieu des deux rangées de cabanes et d'isbas d'un grand village, on avait construit une affreuse maison carrée pour le tribunal, la police, la prison et les fonctionnaires; et la ville avait été déclarée « ouverte ».

D'après l'édit impérial, qui subsiste encore aujourd'hui, les habitants des villes se divisent en deux groupes principaux, formant la classe intermédiaire entre celle des nobles et celle des paysans. Il y a d'abord les marchands privilégiés, puis les petits commerçants, les artisans de toute sorte appartenant aux différents genres de métiers et de corporations, et les *mestchane,* c'est-à-dire les petits bourgeois, les citadins vivant d'une petite industrie ou de métiers manuels. Mais, en dépit de l'étiquette, cette dernière classe, qui forme le gros de la population des villes, n'a absolument rien de « bourgeois » dans son caractère, dans ses mœurs, dans son existence.

Les mestchane, encore astreints à la vie incertaine et précaire de l'ouvrier, formeraient plutôt le prolétariat des villes russes, s'il y avait chez eux le moindre esprit personnel, la moindre haine et jalousie de classes. Les mestchane, comme on l'a fort bien dit, ne sont que les moujiks des villes. Profondément attachés à leur foi orthodoxe, fidèles aux habitudes et aux traditions des « anciens », ils représentent l'élément conservateur par excellence.

Il se passera probablement encore beaucoup de temps avant que la Russie possède une bourgeoisie se rapprochant de la nôtre. Cependant, on en voit poindre les germes.

Dans les grands centres, à Moscou, à Pétersbourg, à Kiew, à Odessa, à Kherson, la classe moyenne est en formation. Elle se recrute parmi les fils

[1] *L'Empire des tsars et les Russes,* tome I, page 292.

de prêtres, de marchands, parmi les jeunes gens instruits de la génération nouvelle, qui ont passé par les universités et qui embrassent des carrières libérales.

Si l'antagonisme des classes existait en Russie comme chez nous, les nihilistes auraient vraiment beau jeu! Mais il n'y a pas de classes rivales dans l'empire des tzars.

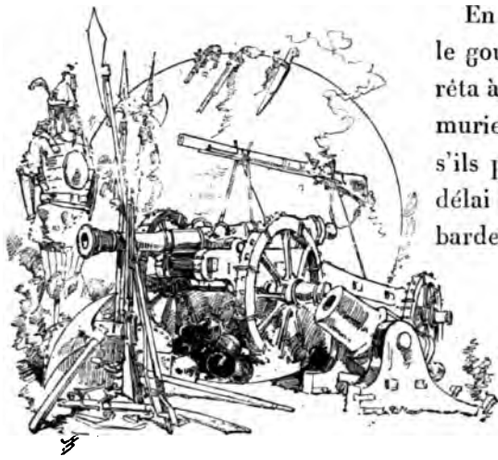
Jamais les divers groupes qui forment la société russe ne sont entrés en lutte les uns contre les autres.

Il n'y a que les différences de situation sociale des individus, car le fils de marchand peut se faire prêtre, le fils de prêtre marchand ou fonctionnaire, et le paysan, plus d'une fois, est devenu noble : témoin l'histoire de Demidoff.

Chevaux russes.

CHAPITRE II

LES DEMIDOFF.



Trophée russe.

En 1696, Pierre le Grand, visitant le gouvernement de Vorogène, s'arrêta à Toula et fit demander aux armuriers et aux forgerons de la ville s'ils pouvaient lui fournir, dans le délai d'un mois, trois cents hallebardes dont il leur présenta le modèle.

Un seul répondit à la demande du prince; c'était Nikita Demidovitch Demidoff, dont la taille élancée, les traits mâles, attirèrent l'attention de Pierre.

— Voilà, s'écria-t-il, un homme à qui l'uniforme des grenadiers du régiment de Preobrajensk irait à merveille!

L'artisan, effrayé, se jeta aux pieds du Tzar et le supplia, les larmes aux yeux, de ne point l'enlever à sa famille. Le souverain sourit :

— Soit, dit-il, mais à une condition : c'est que tu me livreras mes hallebardes dans le temps prescrit.

Demidoff promit et tint parole. Un mois plus tard, il apportait à Vorogène les armes demandées.

Très-satisfait, le Tzar paya le double du prix convenu, revêtit Demidoff d'habits allemands, lui fit cadeau d'un gobelet en argent et lui annonça qu'il irait le voir à son retour.

En effet, revenant à Toula, Pierre visita l'atelier du forgeron et loua beaucoup son travail. Puis il entra dans sa maison; là, Demidoff ayant offert du vin du Rhin à son hôte :

— Cela me déplaît que tu boives des vins aussi chers, lui dit le Tzar.

— Gospodar, répliqua l'artisan, je ne bois jamais de vin, je n'ai acheté celui-ci que pour vous le servir et vous être agréable.

— Enlève-le; donne-moi seulement du rhum russe.

Demidoff s'empressa d'apporter du rhum. Le prince but, mangea un craquelin, embrassa sur le front la maîtresse de la maison et s'éloigna en disant :

— Demidoff, je t'attends chez moi; j'ai à te parler.

Lorsque le forgeron se rendit chez le Tzar, celui-ci lui montra des fusils et lui demanda s'il était capable d'en fabriquer de semblables.

— J'essayerai, répondit Demidoff.

Et il se mit à l'œuvre. Ses premiers essais ne furent pas heureux. Il parvint cependant à fabriquer six fusils, qu'il apporta à Moscou. Le Tzar en parut content et lui dit :

— Tu peux agrandir ton atelier; je te viendrai en aide.

Demidoff obtint du Tzar la concession de quelques terres aux environs de Toula, et une patente pour l'exploitation des minerais de fer qui s'y trouvaient. Puis, ayant construit une usine sur les bords de la Toulitza, il se mit à fabriquer des armes. Sa rare activité, son honnêteté, furent largement récompensées par Pierre le Grand, que le génie entreprenant de cet homme intéressait et qui voyait, grâce à lui, s'ouvrir des destinées nouvelles pour l'art métallurgique en Russie. Il protégea Demidoff de son mieux et lui donna, en Sibérie, de grandes terres où des fonderies de fer furent établies. C'est de cette époque que datent la découverte des mines d'argent de l'Altaï, celle des mines de cuivre de Koluvane, l'exploitation de l'amiante et la colonisation des vastes steppes du gouvernement de Perm.

Demidoff acquit bientôt des richesses immenses. En 1717, lorsque l'Impératrice accoucha d'un fils, il lui envoya un *zoubok* (cadeau que reçoivent les femmes après leurs couches) de cent mille roubles, somme très-considérable pour l'époque. Le Tzar lui conféra, en 1720, des titres de noblesse; et, deux ans plus tard, il lui fit remettre son portrait accompagné d'une lettre très-affectueuse.

Akienfi Nikitich, fils du premier Demidoff (mort en 1725), quadrupla la fortune que lui avait laissée son père. Il légua à ses enfants des usines et des maisons nombreuses, trente mille serfs, des monceaux d'or, d'argent et de pierreries.

Les prodigalités et les extravagances d'un de ses fils, Prokofy Akienfievitch, furent célèbres dans toute l'Europe. Il parcourut toutes les capitales,

leur demandant un luxe et des plaisirs que son pays ne pouvait lui offrir. Il avait d'abord résolu de se fixer à Saint-Pétersbourg; mais il craignit le rigorisme de la cour, et choisit Moscou pour sa résidence. Il s'y fit construire une maison couverte de fer, où il entassa des richesses inouïes. L'or, le marbre, les pierres précieuses resplendissaient sur les murs; les parquets disparaissaient sous l'amoncellement des tapis d'Orient, des peaux d'ours et de tigre. Des bassins de marbre, des statuettes d'argent, des fontaines où le vin coulait à flots, décoraient sa salle à manger. Les raffinements du luxe le plus insensé étaient réunis dans cette demeure somptueuse.

Pierre le Grand chez Demidoff.

Rien ne coûtait à ce Demidoff s'il s'agissait de faire parler de lui. Il jetait souvent des poignées de roubles par les fenêtres aux mendiants qui assiégeaient sa maison, où chacun pouvait entrer. Fripons, spéculateurs, aventuriers, vagabonds, il recevait tout le monde et ne dédaignait de parler avec qui que ce fût. Jamais il ne manquait de secourir efficacement les véritables malheureux; les autres, il s'en amusait.

Il lui arriva d'héberger des fainéants auxquels il imposait l'immobilité la plus absolue. Des domestiques étaient chargés de les surveiller jour et nuit sur les lits, où ils reposaient sans pouvoir se lever. Plusieurs y passèrent une année entière. Il leur donnait alors quelques milliers de roubles.

D'autres fois, il engageait des mendiants à rester une heure devant lui sans cligner des yeux, bien qu'il agitât continuellement sa canne, faisant

mine de les frapper. Une gratification était accordée à ceux qui supportaient sans broncher cette singulière épreuve.

Il y avait alors à Moscou un Arménien du nom de Tarass Maravitch, bien connu par son ivrognerie et sa passion pour le jeu. Il se rendit un jour chez Demidoff et lui demanda de l'argent. Le boïar, de bonne humeur ce jour-là, proposa à Maravitch une partie de cartes qui fut aussitôt acceptée. Une des conditions du jeu donnait au gagnant le droit de barbouiller de charbon le visage de son partenaire. Demidoff ayant fait apporter un vin très-capiteux, Maravitch, qui ne se gênait pas pour satisfaire son penchant, s'enivra et roula bientôt sous la table. Des domestiques lui charbonnèrent alors la figure et le mirent dans un cercueil, qu'ils allèrent déposer dans la cour de sa maison.

Une scène de désolation indescriptible s'ensuivit.

La femme de l'Arménien se lamentait; la foule rassemblée compatissait à sa douleur; les chiens aboyaient lugubrement. Le vacarme fut si grand que Maravitch sortit de sa torpeur; son ahurissement n'eut d'égal que celui de sa femme, qui était loin de s'attendre à une résurrection aussi prompte.

Un autre personnage, un banqueroutier fripon, Mendère, ne sachant comment sortir d'embarras, résolut de se rendre à Moscou et de s'adresser à Demidoff. Prokofy Akienfievitch le reçoit en chemise, ne dit mot et se met à rôder autour de lui en le regardant attentivement. Mendère, qui était préparé à toutes sortes de farces, ne bouge pas et reste muet. Cela dure cinq minutes. Enfin Demidoff s'arrête devant son visiteur, et lui dit :

— Qui es-tu?

— Mendère.

— Quelle est ta profession?

— Je suis marchand et courtier.

— Que veux-tu?

— Voir le célèbre Demidofff dont on vante la charité dans tout l'empire.

— Comment es-tu venu à Moscou?

— En kibitka.

— Sais-tu monter à cheval?

— Oui.

— Peut-on monter sur toi?

— Si vous voulez; cela ne dépend que de vous.

— C'est bien; je vais essayer.

Et Prokofy Akienfievitch monte sur le dos du marchand, qui le promène à travers toutes les chambres. Demidoff descendant alors de sa monture improvisée :

— Je vois que tu es un brave garçon, dit-il à Mendère; veux-tu manger?

— J'aime mieux boire; ma soif est toujours plus pressante que ma faim.

— Quel est le vin que tu préfères?

— Ça m'est égal.

— Eh bien! nous allons boire.

On apporte du vin. Mendère lève son verre, le vide d'un trait et crie à tue-tête : « Hurrah! Vive Demidoff! »

Prokofy Akienfievitch est enchanté :

— Tu as le diable au ventre; tu me plais! je voudrais te voir plus souvent. Que veux-tu de moi? Dis-le carrément.

Mendère ne se fit pas prier; mettant à profit la joyeuse humeur du nabab, il raconta son histoire, en ajoutant que quarante mille roubles pourraient le sauver. Il les obtint.

En ce temps-là, comme il n'y avait pas de casernes suffisantes pour loger les troupes, les soldats prenaient leurs quartiers chez les habitants. Prokofy Akienfievitch ayant oublié une fois d'envoyer à l'officier de police chargé de la répartition des billets de logement, le petit cadeau qui devait lui éviter les ennuis de cette servitude, ce dernier jugea à propos de lui rappeler son oubli en lui envoyant une escouade de soldats. Demidoff, froissé, cacha la blessure faite à son amour-propre, et, à quelques jours de là, il écrivit une lettre très-polie à l'officier pour le prier à dîner. L'officier ne manqua pas de répondre à l'invitation. Il fut reçu avec des égards particuliers, et trouva une table chargée des mets les plus recherchés. Au dessert, Demidoff lui servit les meilleurs vins. Mais après des libations trop copieuses, l'officier perdit toute conscience de sa situation. On l'emporta dans une chambre où l'amphitryon, en veine d'extravagance, le fit déshabiller, raser, enduire de miel, puis rouler dans un monceau de plumes, après quoi on le laissa dormir tout son soûl.

Demidoff fut sur pied de très-bonne heure le lendemain. Il guettait le réveil de son hôte. Lorsque celui-ci ouvrit les yeux, il l'accabla des plus vifs reproches : « Quoi! c'est dans un pareil état que vous osez vous présenter à ma vue, vous, un des officiers chargés de la police de cette cité! s'écria Demidoff. Mes gens vont vous conduire chez le gouverneur, et je le prierai de vous chasser sans pitié! »

L'officier se jeta aux genoux du boïar et le supplia de l'épargner, lui promettant de ne jamais plus le déranger par un envoi de soldats. Il signa même cette promesse. Demidoff, défiant, donna cinquante mille roubles à l'officier pour qu'il résignât tout de suite ses fonctions.

L'équipage de Demidoff était d'une haute originalité. Il se composait de

six chevaux attelés par couples; les deux premiers, tout petits, étaient suivis de deux autres très-grands, montés par un postillon de taille lilliputienne; les deux derniers, également tout petits, étaient conduits par un second postillon d'une longueur démesurée, dont les pieds traînaient à terre. Les laquais portaient une livrée mi-partie de brocart d'or, mi-partie de l'étoffe la plus vulgaire; ils étaient chaussés à la fois d'un soulier fin, où se cambrait le pied recouvert d'un bas de soie, et d'une sorte de sandale sur laquelle retombait un grossier pantalon de bure.

Le vacarme fut si grand, que Maravitch sortit de sa torpeur.

Lorsque les lunettes vinrent à la mode, Demidoff en attacha à la tête de ses chevaux et de ses chiens [1].

Un jour, invité à dîner par son gendre, il lui envoya un cochon. Le gendre, habitué à ces fantaisies, fit au goret un accueil plein de déférence, l'installa à sa table dans un fauteuil et le renvoya à son beau-père en grand équipage. Cette plaisanterie plut tellement à Demidoff qu'il fit tuer le cochon, et, remplissant de roubles la peau de l'animal, il l'adressa sur-le-champ au facétieux compère qui lui donnait si bien la réplique.

Une autre fois, pendant une fête, il s'avisa de substituer aux statues de son parc des moujiks dépouillés de leurs vêtements.

[1] Si invraisemblables que puissent paraître ces détails, ils sont rigoureusement exacts. Nous les avons empruntés à un historien russe, Choubinsk.

Quand Joseph II vint à Moscou, une solennelle réception fut organisée; mais Demidoff, le richissime boïar, y parut vêtu d'un cafetan déchiré, de bottes éculées, un grand bâton de mendiant à la main.

Sa générosité pour les pauvres touchait à la grandeur. Il consacra un

Il substitua aux statues de son parc des moujiks dépouillés de leurs vêtements.

million trois cent mille roubles à la création d'une école de commerce. On lui doit encore la fondation de douze bourses destinées à subvenir aux besoins des étudiants sans ressources. En reconnaissance de ces dons, il fut nommé conseiller d'État.

Son frère aîné, le comte Nicolas Nikititch, était aide de camp du fameux

Potemkin; il fit construire à ses frais une frégate, et sacrifia des sommes immenses pour favoriser le développement de l'industrie métallurgique. Il fut aussi chambellan de l'impératrice Catherine. La célèbre collection de San Donato est son œuvre.

Après la Restauration, il vint se fixer à Paris, où, chaque année, il faisait distribuer deux cent mille francs aux orphelins et aux pauvres. Il eut deux fils, Anatole Demidoff, auteur de charmants récits de voyage dans l'Europe orientale, publiés avec grand luxe, et Paul, qui épousa la princesse Mathilde.

Demidoff attacha des lunettes à la tête de ses chevaux.

CHAPITRE III

UN VILLAGE. — LE PAYSAN.

Aussi se hâte-t-il d'émigrer vers les villes.

Toula, avec sa grande gare et ses vitrines où sont exposés les échantillons de son industrie : samovars, fusils, couteaux de chasse, poignards, cafetières, chandeliers, tabatières, étuis à cigares, canifs, ciseaux, ceintures ; Toula, avec ses clochers aux frileuses dentelles de givre, ses petites maisons blotties sous l'hermine d'une neige immaculée, avec sa rivière glacée qui étale comme un ruissellement de perles ; Toula, la ville des canons et des armes meurtrières, a disparu depuis longtemps derrière nous.

Nous roulons de nouveau dans le grand silence et la grande solitude de l'hiver.

Sous le blanc linceul qui la couvre, on dirait que cette terre est morte. Elle n'a pas un souffle, pas un tressaillement, pas un cri.

Mais elle n'est qu'engourdie, elle sommeille, — comme sommeillent ceux qui l'habitent.

Ces plaines mornes et taciturnes sont bien l'image de ce peuple slave, qui vit encore de la vie intérieure des métaux qui se forment, des molécules qui s'agrégent, des semences qui germent. A la surface, quelque

chose de sauvage et de nu comme un prolongement du steppe asiatique; mais, à l'intérieur, au-dessous des hautes herbes ou de la froide neige, un feu qui couve, une flamme chaude, prête à jaillir, et qui, un jour, jettera les brillantes clartés d'une aurore immense et nouvelle! « Monde étrange que ce monde slave, disait Herzen, ne faisant cause commune ni avec l'Europe ni avec l'Asie! — L'Europe organise les croisades, les Slaves restent chez eux. L'Europe développe la féodalité, les grandes cités, une législation basée sur le droit romain, sur les lois germaniques; l'Europe civilisée devient protestante, libérale, parlementaire, révolutionnaire. — Les Slaves n'ont ni grandes cités, ni noblesse aristocratique; ils ignorent le droit romain, ne connaissent pas de distinction entre les paysans et les citadins; ils habitent de préférence leurs villages, gardent leurs institutions communales, démocratiques, communistes et patriarcales. »

Par leur manière d'être, leur organisation, leur état social, les Russes forment le peuple le plus jeune de l'Europe.

La décrépitude n'est que dans la capitale, à Saint-Pétersbourg, ville plus allemande que slave, et qui subit, depuis sa fondation, le contact d'une civilisation étrangère. Pierre le Grand ne put germaniser que sa capitale, sa cour, ses fonctionnaires et ses bureaucrates[1]. Le peuple résista à tous ses ukases, conservant, malgré les menaces, sa barbe et son costume, ses mœurs et ses traditions.

Intact, le paysan personnifie la Russie vierge, la Russie silencieuse qui attend et n'a pas encore parlé.

Ah! pauvre moujik, qu'on méprise et qu'on bafoue, c'est toi qui es l'avenir, car tu es le peuple, et le peuple russe aura son jour!

Comme on te méconnaît, pauvre moujik! Pour le voyageur de table d'hôte, pour celui qui passe en ne voyant que ta face barbue, ta pelisse de mouton, graisseuse et déchirée, tu es la bête, l'ivrogne, la « masse noire » qui ne remue que sous les coups de pied des fonctionnaires, ou devant le verre d'eau-de-vie du Juif.

Pauvre moujik, que serait sans toi la sainte Russie? N'es-tu pas le fondement, les assises solides sur lesquelles repose l'énorme et lourd empire? N'est-ce pas ta main calleuse, ton bras robuste, qui sème le pain? Le sang qui rougit les champs de bataille ne sort-il pas de tes veines généreuses?

[1] La bureaucratie fut calquée sur le modèle de la bureaucratie allemande; à Saint-Pétersbourg, on fit la guerre à tout ce qui était russe : langue, costume, juridiction; la religion même fut soumise à la bureaucratie allemande. Et tout fut traduit, dit Ogareff, en langue allemande : le Tzar se nomma empereur; l'État fut appelé empire; les palais de justice et les hôtels du gouvernement furent nommés colléges; les vojevodes (chefs militaires), généraux; les fonctionnaires civils formèrent une échelle de 14 degrés (tchinns), depuis le « Kollegien-Registrator » jusqu'au *geheimeerath;* la capitale eut un nom allemand, etc., etc.

On te reproche ta paresse? Mais n'es-tu pas le fils d'une mère qui dort, d'une terre couverte de neige pendant huit mois de l'année, et qui tout à coup se réveille, passant brusquement, sans transition, des blanches fleurs de la mort aux fleurs roses du printemps et de la vie? — Ton histoire est

Son bras robuste sème le pain.

aussi un long hiver, une longue nuit. Mais ton printemps viendra et fleurira, car tes racines sont vivaces et pleines d'espérance. Les yeux fixés sur les étoiles qui commencent à poindre au-dessus de toi, tu attends. Et l'heure n'est peut-être pas loin où, retroussant tes manches sur tes bras poilus, secouant ton épaisse chevelure, tu vas faire ta terrible irruption dans l'Histoire, en bousculant le Germain!

Autour de nous, toujours le même paysage. Des plaines, des plaines sans fin; de la neige, et encore de la neige! On dirait qu'on n'avance pas, qu'on reste en place comme sur une mer gelée.

L'égalité de la nation est sortie de cette uniformité du sol; car, malgré sa diversité de peuples, la Russie ne présente qu'une seule et même nationalité. Les populations de race étrangère, les tribus qui n'ont rien de slave, flottent, masses confuses, aux extrémités de l'empire, en Asie ou vers l'est et l'ouest. Tout le centre, comme l'a si justement fait remarquer dans ses savantes et belles études M. A. Leroy-Beaulieu, est rempli par une nationalité à la fois absorbante et expansive, au milieu de laquelle s'effacent de maigres colonies allemandes ou de minces enclaves finnoises ou tartares, sans cohérence, sans lien national. Ces populations non slaves forment un total de dix-huit à dix-neuf millions d'âmes, en comptant le Caucase, tandis que les Petits et Grands Russiens sont une masse compacte de cinquante-sept millions. Du reste, le Finnois et le Géorgien aiment et vénèrent autant le Tzar que le moujik. Les Esthoniens regardent les Russes comme leurs protecteurs contre les Allemands; et les Polonais préféreront toujours le Russe au Prussien.

Dans ces immenses espaces plats de la Russie centrale, non-seulement le paysage, mais le costume, le type, la langue, l'architecture, tout est uniforme. Mêmes habitudes, même monotonie.

La Grande Russie est à la Petite Russie ce que le nord est au midi dans des pays tels que l'Italie et la France. Plus lourds, mais plus tenaces, moins individuels, mais plus patients, plus vigoureux, plus persévérants, les Grands Russiens ont une force d'expansion énorme. A pas de géant, le Grand Russien a descendu le Don et le Volga, il a franchi la mer Caspienne, et il est allé à la conquête de l'Asie.

Notre train s'arrête un instant devant une petite gare solitaire et endormie au milieu de l'immensité blanche.

Pas un voyageur ne monte ou ne descend. Au loin, on n'aperçoit ni ville ni village.

Sur le pont de bois de la gare, il n'y a qu'un gendarme, immobile et droit comme un mannequin, sanglé dans sa capote brune, son bachelick noué autour du cou, sabre à la ceinture, revolver en bandoulière, casque pointu comme la coiffure de bataille de M. de Bismarck. Il n'y a pas de gares au monde qui soient ornées de plus beaux gendarmes que les gares russes. En Russie, ils semblent faire partie de l'architecture, comme des figures et des motifs de décoration.

Et comme ces conducteurs de chemins de fer ont plus de caractère et de

cachet que les nôtres! On dirait des Kosaks d'opéra-comique, à les voir dans leur courte tunique noire plissée et serrée à la taille par une écharpe, qui dans chaque compagnie diffère de couleur. Ils portent des bottes et de grands bonnets en peau de mouton. Propres, d'une tenue élégante, ce sont des hommes de choix. A chaque station, ils vous offrent des journaux, des livres; ils sont pleins d'attentions et de petites prévenances pour les voyageurs, leur rendent mille services et semblent connaître par cœur le manuel de la politesse puérile et honnête. Et voyez comme les Russes sont plus pratiques que nous! Ils ont les meilleurs buffets de chemins de fer du monde, ils ont les wagons les plus commodes de toutes les compagnies de l'Europe, et dans chaque gare on trouve un registre ouvert, où tout voyageur peut inscrire ses plaintes et ses réclamations! Les étrangers se plaignent de la lenteur des chemins de fer, mais elle s'explique par la rareté des lignes à voie double, et cette lenteur n'est-elle pas une garantie de sécurité? Les accidents de chemins de fer sont très-rares en Russie.

De loin en loin, nous rencontrons maintenant de petits bois aux troncs argentés.

Quels bois charmants que ces bois de bouleaux! On dirait des sanctuaires de marbre blanc aux colonnes sveltes et aux piliers élancés. Leurs branches dépouillées de feuilles, mais fleuries de givre, ont une finesse et une élégance de plumes d'autruche, et, au fond des allées qui bleuissent comme voilées d'un léger nuage d'encens, des buissons se dressent en autels, recouverts d'une nappe immaculée, aux larges dentelles pendantes, sous un dais de neige d'une éblouissante blancheur.

Enfin, voici un village que l'hiver commence à ensevelir sous la tombée lente de ses flocons serrés. On dirait que toutes ces noires isbas sont des cercueils à demi cachés sous un effeuillement de roses blanches.

Quelle vie de prisonnier et d'exilé que celle du paysan russe pendant que l'hiver l'enferme dans sa hutte comme dans une tombe!

Aussi, la saison morte venue, se hâte-t-il d'atteler son maigre cheval à son petit traîneau et d'émigrer vers les villes, où il exerce le métier de cocher, d'istvoschik. Celui qui n'a pas de cheval va s'engager comme ouvrier dans les usines et les fabriques, ou comme domestique n'importe chez qui[1].

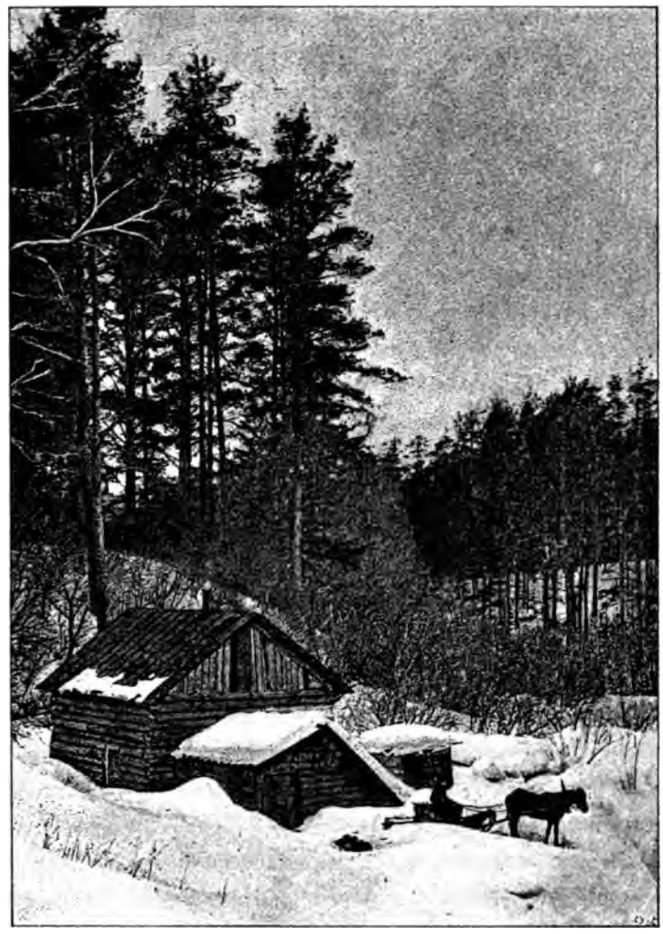
En été, sous le soleil brûlant, enveloppés d'une atmosphère de poussière, les villages ne sont guère plus gais. S'il pleut, les chemins se

[1] Dans le Nord, le paysan est souvent heureux de pouvoir se louer pour tout l'hiver, en échange de la nourriture et de quarante francs. — Cette somme, il ne la garde pas pour lui, il la donne au gouvernement pour payer l'impôt.

Paysannes de la Grande Russie.

changent en fondrières; et il n'est plus possible de circuler. La terre n'est jamais verte; elle a toujours le ton de bistre de la vase solidifiée.

Autour des isbas formées de troncs de sapins superposés et dont les interstices sont garnis de mousse ou d'étoupe, pas de jardin, pas une fleur,



Enfin, voici un village...

rien pour distraire et réjouir l'œil. Quelquefois un pauvre potager où poussent des pommes de terre[1] et quelques choux, et où croît un peu de chanvre qui donnera la toile nécessaire à la confection d'une ou deux chemises et d'un pantalon.

[1] La culture de la pomme de terre, que le paysan regardait comme un péché, n'a commencé à devenir générale en Russie qu'il y a quinze ou vingt ans.

A la porte de l'isba est suspendu à une corde le pot aux ablutions. Le matin, le père l'approche le premier de ses lèvres, chauffe la gorgée d'eau dans sa bouche, la rejette par petits jets dans ses mains et se lave le visage; puis vient le tour de la famille, qui fait la même chose. Quand vous entrez, vous êtes frappé de l'aspect pauvre et malpropre de ce logis bas, humide, au sol battu que les immondices des poules et du bétail ont transformé en une couche de fumier durci. Près du poêle en briques, quelques planches clouées ensemble : c'est le lit commun. Ni oreillers, ni couverture, ni paillasse. Le paysan a l'habitude de coucher tout habillé.

En face de la porte, les saintes images avec une petite lampe qu'on allume les dimanches et les jours de fête. Des paniers dans lesquels on met les poules couveuses sont attachés aux poutres du plafond; et dans un berceau semblable à un petit pétrin et qui se balance aussi au bout d'une corde, crie un enfant encore à la mamelle. Pour meubles, une table et un banc de bois qui fait, comme un divan, le tour de la chambre, et un coffre aux vives couleurs. C'est dans cette caisse que la paysanne a apporté sa dot quand elle s'est mariée. Le coffre contient maintenant les richesses de tout le ménage : deux jupons de laine, deux mouchoirs rouges, deux boucles d'oreilles cassées, trois ou quatre essuie-mains, quatre chemises, des débris de pain d'épice, un morceau de sucre de pomme, quelques vieux clous, une pipe et une blague à tabac encore neuve, qui ne se sert qu'aux grandes occasions. Et c'est tout... Ah! j'oublie cinq kopecks de cuivre, soigneusement cachés comme un trésor, sous un morceau de toile...

Les fenêtres de l'isba qu'on achète toutes faites au marché ou à la foire, ne sont pas plus grandes que des fenêtres de lucarnes, à cause de la cherté du verre. On ne les ouvre jamais; l'air ne se renouvelle que par la porte. Le soir, on entasse les *laptis*[1] humides et pourris dans le poêle pour les sécher; et l'on allume une *loutchina*[2] qui remplit la pièce de fumée.

Pendant les grands froids, la famille couche pêle-mêle sur le poêle, qui sert à la fois de lit, de foyer et d'étuve pour les bains de vapeur. Et l'on fait passer la vache[3] de l'étable dans la chambre pour la traire; quant au veau, il y reste à demeure.

Au milieu des poules grouillent les enfants, qui portent été et hiver le même costume primitif : une longue chemise. Bien que les mères soient

[1] Le paysan, trop pauvre pour acheter des bottes, se fabrique des chaussures en écorce de bouleau qu'on appelle *laptis*.

[2] Morceau de bois de bouleau sec avec lequel le paysan s'éclaire.

[3] Il n'y a que les paysans riches qui possèdent deux ou trois vaches. On les nourrit de paille. Quand, le 23 avril, les bestiaux sortent pour la première fois et sont aspergés d'eau bénite par le prêtre, ils sont d'une maigreur effrayante, et peuvent à peine se tenir debout sur leurs jambes.

pleines de tendresse dans leurs paroles, elles n'entourent leurs petits d'aucun soin particulier; aussi ceux qui ne sont pas assez forts pour supporter les brusques variations de la température, les jeûnes et une nourriture composée surtout de crudités, meurent promptement. Sur 1,000 enfants mâles, il n'en reste plus en vie, à l'âge de cinq ans, que 593. C'est donc la moitié qui disparaît, et la plus grande partie meurt dans la première année qui suit la naissance[1]. Cependant la population ne cesse de s'accroître.

Dans la cour, entourée d'une haie délabrée, trouée et renversée en plus d'un endroit, s'élève une vieille grange dont le toit est percé à jour. Le paysan a dû en arracher le chaume pour nourrir ses bestiaux. C'est dans cette baraque vermoulue qu'il renferme ses instruments aratoires, sa charrue et sa herse. A l'époque des fortes chaleurs, il vient ici faire sa sieste, s'abandonner aux voluptés du non-être, et « se gratter le ventre en signe d'excès de plaisir ».

Dans les villages peuplés de colons allemands, l'idée de construire sa maison comme celle du *niemetz*[2] ne vient même pas au paysan. Quand on lui dit qu'il serait mieux, plus confortablement et plus sainement logé, en imitant son voisin, il vous répond en hochant la tête : « Nous faisons comme nos pères... L'Allemand est Allemand, le Russe est Russe! »

En hiver, les femmes se lèvent à quatre heures du matin pour filer; et pendant les moissons, elles ne se couchent pas.

Le premier déjeuner du paysan se compose d'eau et d'un peu de pain dans lequel il entre plus de paille hachée que de farine. Si le paysan est riche, il se régale de quelques pommes de terre avec beaucoup de sel. A midi, dîner : *tchi* et *cacha* (soupe aux choux et bouillie de sarrasin). Le soir, même repas. Le dimanche, en été, quelquefois un maigre morceau de viande. En hiver, jamais.

Le tribunal de la commune[3] est installé dans une isba. Bien que les peines corporelles soient abolies, le juge les applique encore. Le moujik aime du reste mieux recevoir des coups de verge que d'aller en prison. C'est bien plus vite fait. Et si le souvenir est cuisant, il n'est pas désho-

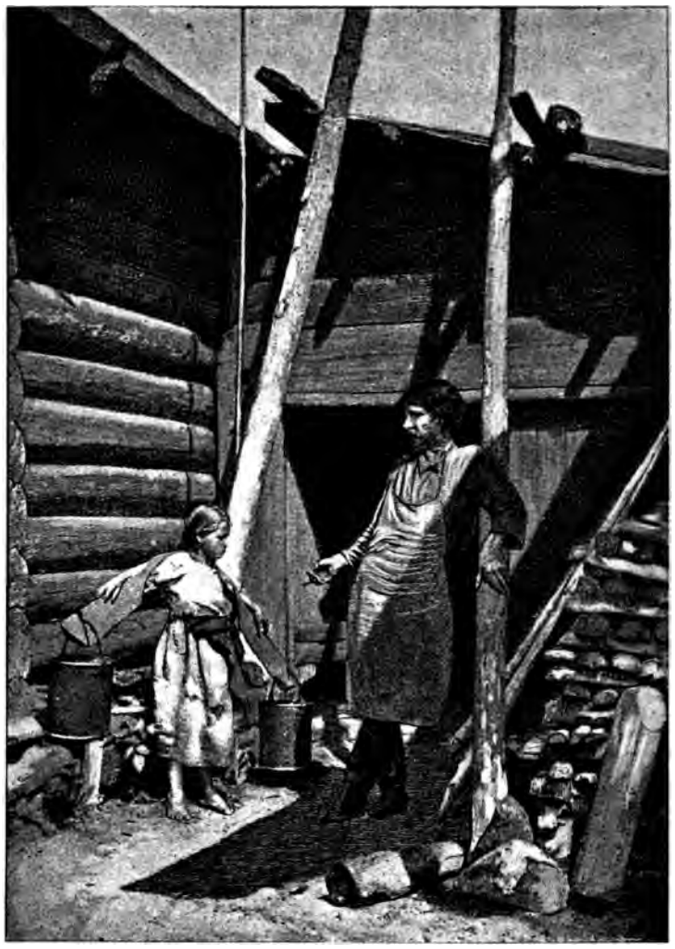
[1] La mortalité en Russie, a dit M. de Lavelaye, est relativement au nombre des habitants, dans la proportion de 1 à 26, tandis qu'elle est en Prusse de 1 à 36, en France de 1 à 39, en Belgique de 1 à 43, et en Angleterre de 1 à 49. La durée moyenne de la vie est, par suite, en Russie, très-inférieure à celle qu'on a constatée dans les autres pays. Au lieu d'être de 35 ans environ, comme dans les États de l'Europe occidentale, elle n'est que de 22 à 27 ans; dans la région agricole du Volga, elle tombe à 20 ans, et même, dans les provinces de Viatka, Perm et Orenbourg, à 15 ans. Cette moyenne si défavorable provient surtout de la grande mortalité des jeunes enfants.

[2] L'Allemand, le « muet ».

[3] Dont les membres sont des paysans.

norant. Dans plusieurs communes, ce sont les paysans eux-mêmes qui se sont prononcés pour le maintien de la verge.

L'église s'élève au bout du village; c'est une pauvre baraque de bois blanchie à la chaux, avec un clocher bulbeux ou un dôme vert. Trop petite



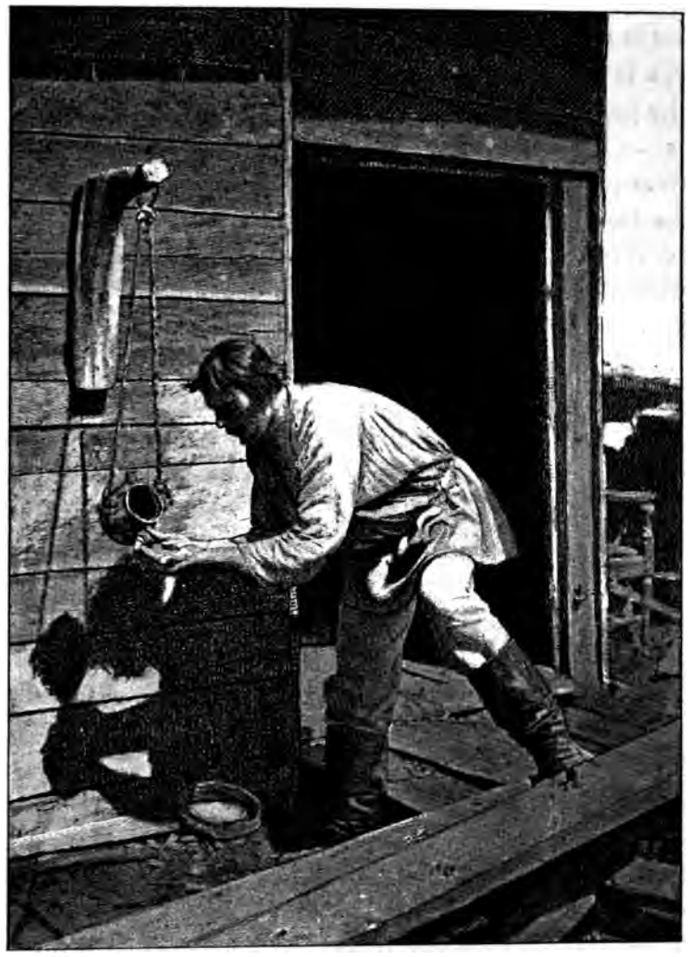
A la porte d'une isba.

pour contenir tous les fidèles, les hommes seuls y trouvent place; et les femmes restent dehors, exposées à la neige, à la pluie ou au brûlant soleil. Le proverbe russe dit que « l'oie n'est pas camarade du cochon[1] ».

Le village ne s'égaye et ne s'anime un peu qu'à la fin de la moisson,

[1] Dans les églises russes, les hommes se tiennent toujours en avant près de l'autel, et les femmes se placent comme elles peuvent derrière eux.

lorsque les paysans viennent déposer devant l'iconostase de l'église les fruits de la terre, pour que le pope les bénisse. Alors, à la saison des blés d'or, succède la saison des amours. Mais, en Russie, les paysans ne sont pas plus poétiques qu'ailleurs; le mariage est une affaire, bâclée presque



Le pot aux ablutions.

toujours par les parents, ou des intermédiaires. Dans les grands villages, il y a des « marieuses » ou *svahvi,* vieilles commères rusées et intrigantes qui tiennent de véritables agences matrimoniales. Et puis il y a les réunions de Noël. Quand on a pris le thé autour de l'Arbre, les jeunes gens se retirent dans la pièce voisine, et les jeunes filles, se couvrant d'un voile, se placent sur une seule rangée. Les jeunes gens, introduits l'un après l'autre, doivent reconnaître celle qu'ils aiment.

Lorsque des jeunes gens se rencontrent pour la première fois, ils sont déjà fiancés. Si la fiancée est d'un village éloigné, il arrive souvent que les promis ne se sont jamais vus ni adressé la parole avant le mariage.

Dès que son fils a dix-huit ou vingt ans, son père s'occupe de lui chercher femme. A ses yeux, la richesse de la dot consiste dans la vigueur physique, dans la santé et la force du corps. S'il a fait lui-même le choix, il va le soir, à la nuit tombante, avec une bouteille d'eau-de-vie, frapper à la porte des parents de la jeune fille. — « Qui va là? » demande une voi au dedans. — « Un marchand, répond le père ; vous avez de la marchr dise, je viens pour l'acheter. » — Le père de la jeune fille compren ouvre. Les deux hommes s'attablent alors devant la bouteille, et c celle-ci est vide, on est ordinairement tombé d'accord, on s'embr l'on va continuer les libations au cabaret.

La veille de la noce, les futurs époux sont conduits au bain ; et le soleil couché, les fêtes du mariage commencent dans la m parents. On boit, on mange, on chante, on danse jusqu'au le mais les promis sont exclus de ces réjouissances. Le fiancé pass seul chez un de ses amis. La fiancée reste dans un coin de l'isb en écoutant les femmes qui l'entourent et qui lui chantent des cha lamentables sur le triste sort qui l'attend. Elle était libre, elle va être esclave! Sa jeunesse est passée, — son printemps est fini!

Le lendemain, jour de la noce, tout le village est en l'air. Le fiancé, accompagné de ses parents et de ses amis, arrive au galop, en chariot ou traîneau, devant la maison de sa future. Les trois chevaux de l'attelage ont la tête caparaçonnée de rubans, ornée de clochettes et de mouchoirs rouges. La porte est fermée ; il frappe : « — Que voulez-vous? » demandent les garçons d'honneur de l'épouse. — « Nous venons chercher notre chère fiancée », répondent les garçons de noce du mari. — « Nous ne vous la donnerons que si vous payez. » — « C'est bien ; nous payerons. » — « Cent roubles! » — « Non, la moitié! » — « Marché conclu, entrez. »

Et la porte s'ouvre ; le promis donne quelques kopecks et va prendre place à table, à côté de la jeune fille, dont la tête est soigneusement recouverte d'un mouchoir. Elle reste ainsi voilée comme une Orientale jusqu'à ce qu'elle soit conduite devant le prêtre.

Tandis que les parents et les invités mangent, boivent, chantent, les fiancés se tiennent immobiles et silencieux sans prendre part au festin. Ils doivent être à jeun pour recevoir la communion.

On procède ensuite à une cérémonie touchante : les parents, jeunes et vieux, même les enfants, bénissent les futurs époux, qui inclinent devant

Page 266.

ON VOILE LA MARIÉE JUSQU'A CE QU'ELLE SOIT CONDUITE DEVANT LE PRÊTRE.

eux leur front jusqu'à terre, et reçoivent chacun une image sainte et un pain noir, sur lequel on a mis une pincée de sel. Enfin le cortége se rend à l'église, où il se morfond quelquefois deux ou trois heures à attendre le pope, qui veut faire payer son empressement. Au retour, on s'attable de nouveau. Les époux, à qui l'on donne maintenant le titre de prince et de princesse, mangent, boivent, cherchent à s'égayer. Quand un convive boit à leur santé, il ne manque jamais d'ajouter : « Comme cette eau-de-vie est amère ! Sucrez-la. » Et toutes les fois que cette phrase sacramentelle est prononcée, les mariés doivent s'embrasser.

La fiancée reste dans un coin de l'isba, pleurant en écoutant les femmes qui l'entourent.

Après le repas, on conduit le couple dans la chambre nuptiale, et la soirée s'achève dans l'ivresse, les chants et la danse.

La dot d'une jeune paysanne ne ruine guère ses parents : elle se compose presque toujours de deux robes, une pour les jours de semaine, l'autre pour les fêtes et dimanches; de deux ou trois tabliers de couleur, de mouchoirs, qui lui servent de coiffure, d'une pelisse de mouton et d'un paletot de drap (*kaftane*). Si le beau-père veut se montrer d'une générosité folle, il ajoute à ce trousseau de Cendrillon une brebis vivante et deux poules.

Le moujik, en dépit du proverbe qui dit qu' « un mari qui ne bat pas sa femme ne l'aime pas », est ordinairement très-bon, très-doux dans son intérieur; il ne frappe sa femme que lorsqu'il est ivre. Jamais personne n'intervient dans ces petits règlements de compte de ménage. D'après la

manière de voir des paysans, un mari est maître absolu de sa femme. Cette sujétion de l'épouse vis-à-vis du mari se retrouve dans les lois russes. Le mari peut témoigner en justice contre sa femme, tandis que le témoignage de celle-ci n'est pas admis. Le mari est en droit d'exiger que sa femme travaille pour lui. Il ne lui doit même pas l'entretien. On a vu des paysans russes demander à la femme qui divorçait des dommages-intérêts, prétendant qu'ils perdaient en elle une domestique, une ouvrière.

Le moujik, qui a encore du sang nomade dans les veines, aime beaucoup

Celle devant qui le coq vient manger est sûre de se marier.

à changer de place, à voyager, à vagabonder; souvent il s'éloigne de sa femme et de ses enfants pendant de longues années. Mais il ne les abandonne jamais complétement; dès qu'il a gagné quelque argent, il le leur fait tenir par un « zemliak » (compatriote) qui retourne au village. Ne sachant ni lire ni écrire, il ne saurait s'adresser aux bureaux de poste. Il n'est pas rare qu'un mari reste cinq ou six ans séparé de sa famille sans en recevoir des nouvelles, et sans lui en envoyer. Les longues veillées d'hiver sont de temps en temps égayées par des fêtes traditionnelles charmantes. Le 31 décembre, on se réunit entre amis et voisins pour attendre minuit

et s'embrasser au seuil de la nouvelle année. Puis on tire des horoscopes au moyen d'un coq qu'on a fait jeûner pendant plusieurs jours. Le volatile est placé au milieu des jeunes gens et des jeunes filles formés en cercle. Celles-ci ont devant elle un petit tas de grains, de pain et de débris de viande; et celle devant qui le coq vient manger est sûre de se marier dans l'année.

Paysans russes.

Le paysan russe est cordial, hospitalier, d'humeur douce et pacifique, résigné, patient dans l'adversité. Il a toutes les qualités qui font les grands peuples; malheureusement, aucune de ses qualités n'a été développée. Le moujik a plutôt l'instinct que la pratique du bien. C'est un homme qui ne fait que naître à la vie civilisée, un esprit inculte et inerte, une force cachée, latente. Le paysan grand russien semble être resté, à peu de chose près, ce qu'il était au onzième siècle, à l'époque de l'invasion mongole. Lui à qui il faut si peu pour vivre, comment se préoccuperait-il de

progrès? Quand il possède un bout de champ, un toit où abriter sa tête et celle de ses petits, un cheval et un chariot; quand il a du pain noir, des concombres, de la soupe aux choux, du gruau, un peu de poisson séché, il est heureux comme on prétend que l'étaient jadis les rois. Il lui semble qu'il n'a plus rien à désirer. Le lait, le beurre, les œufs, ne paraissent jamais sur sa table; ce sont des gourmandises qu'il se réserve de manger plus tard, dans les palais dorés du paradis. — On sait qu'il fait maigre une partie de l'année[1], car il est très-fervent et très-scrupuleux dans l'observance des règles de l'Église. Il croit avec la simplicité et la naïveté d'un enfant. Sa piété n'a rien d'affecté. Il braverait la mort et le martyre pour la défense de sa religion. Homme de prières comme l'Oriental, il est, de même que celui-ci, superstitieux et fataliste. Quand le feu prend à son isba, il sauve d'abord ses images saintes, et s'il peut ses fenêtres et son mobilier. Puis, impassible, il attend en disant : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

Ses sentiments religieux n'ont cependant jamais mis un frein à son penchant pour le mensonge et le vol. Mais ce sont là moins des défauts que des travers d'esprit, et une méfiance innée envers ceux qu'il ne connaît pas, une notion peu exacte du tien et du mien. Selon le paysan russe, Dieu a créé pour tous « la terre et les forêts » ; et voler du blé, des fruits, du bois, n'est pas un vol, puisque notre bonne mère la terre qui les produit appartient à tous et doit subvenir à la vie de tous ses enfants.

Peu ou pas de crimes dans les campagnes. Le moujik est étranger aux sentiments de la vengeance, comme à ceux de la reconnaissance. Il oublie l'injure aussi vite que le bienfait. Le fond de son caractère est une grande légèreté, une extrême insouciance. Sa nature mobile a un besoin incessant de nouveauté, de changement. C'est pourquoi le moujik ignore l'amour du clocher, le patriotisme. Tout ce qui est vague, incertain, attire l'âme du Slave et exerce sur elle une fascination irrésistible. Aussi le Russe ne peut-il rester fidèle à personne, ni à aucune cause; il n'est pas même fidèle à lui-même.

Depuis l'abolition du servage, une grande et grave question se pose : Le sort du paysan s'est-il amélioré?

Dans la Petite Russie, oui; dans la Grande Russie, non.

Dans le sud, terre grasse et fertile, le bien-être du moujik s'est accru; dans le nord, région dure, âpre, en certains endroits presque stérile, la misère du paysan n'a fait que s'accroître.

[1] Le paysan jeûne en carême pendant sept semaines, pendant deux ou trois semaines au mois de juin, du commencement de novembre jusqu'à Noël, et tous les mercredis et vendredis de l'année.

Il y a d'autres considérations encore. En Ukraine, dans toute la Petite Russie, le paysan peut se détacher de la commune, il peut la quitter à volonté, car c'est un privilége d'en faire partie. Dans la Grande Russie, la commune ou le *mir* est une institution tyrannique qui oppresse les paysans, les accable de taxes, d'impôts[1], les enchaîne à la glèbe. La rente normale qu'un moujik retire de la culture de sa terre n'est presque jamais suffisante au payement des impositions.

Puis, avant l'émancipation, les familles restaient étroitement unies, elles vivaient en commun dans le même enclos, sous le même toit, soumises à

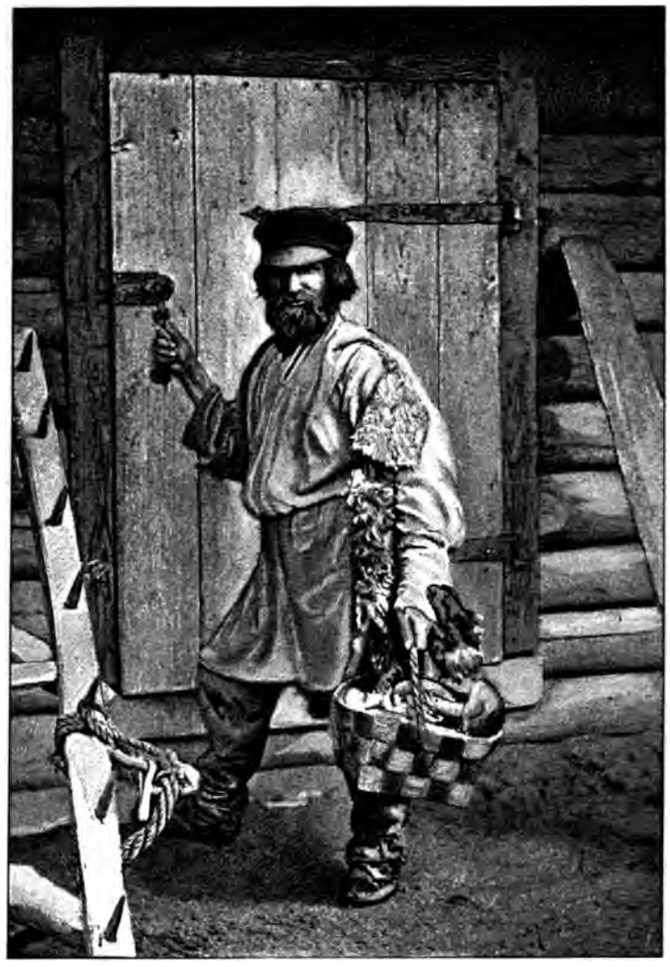
Une isba. — Le puits.

l'autorité des anciens. On voyait en Russie ce qu'on voit encore de nos jours en Croatie[2]; les bestiaux, les instruments agricoles, les récoltes, appartenaient à l'association. L'argent gagné par chaque travailleur était déposé dans une caisse commune. Aujourd'hui, les jeunes ménages s'installent peu à peu dans des isbas séparées, dispersent leurs forces en doublant leurs dépenses. Qu'arrive-t-il? Quand l'année a été mauvaise, le paysan, qui n'a rien mis de côté et à qui personne ne vient en aide, tombe dans la misère.

[1] Les impôts du gouvernement sont perçus par les communes elles-mêmes, au moyen de receveurs élus par les contribuables, et la perception se fait sous la responsabilité solidaire du *mir* de chaque commune.

[2] Voir *Voyage au pays des Tziganes*, page 168.

Au temps du servage, le seigneur pouvait battre le moujik, le maltraiter, mais le moujik ne mourait pas de faim. Les maîtres cruels étaient du reste des exceptions. Ils avaient un trop grand intérêt à ménager cette bête humaine qui cultivait leurs champs et qui se vendait. Le pay-



Moujik rapportant des champignons.

san était pour le seigneur un capital qui, bien administré, rapportait de gros intérêts. Aussi, lorsque le moujik était malade, ou s'il tombait dans le besoin, le propriétaire le soignait, lui fournissait du pain, des semences, du bétail; et s'il mourait, il adoptait sa veuve[1]. Trois jours de corvée par

[1] Il n'était point rare que les paysans, lorsqu'ils étaient contents de leur propriétaire, vinssent aussi de leur côté à son aide et payassent tout ou partie de ses dettes, plutôt que

semaine, ce n'était pas une si grosse affaire, pour être sûr de ne pas mourir de faim.

Aujourd'hui, quelques anciens seigneurs exploitent le paysan comme les Juifs dans la Petite Russie. Ils leur vendent à des prix exorbitants ce que

Paysanne de Samara pendant la famine de 1874.

jadis ils leur donnaient pour rien. Beaucoup de paysans n'ont pas même de quoi s'acheter un peu de bois pour se chauffer l'hiver! Car le moujik n'a pas reçu de forêts lors de son affranchissement et du partage des terres.

de lui laisser vendre sa terre et de courir le risque de passer à un autre maître. « Le comte Orlof m'a raconté, dit M. Barante dans ses *Notes sur la Russie*, que son oncle Grégoire Orlof passait pour un si bon maître que, plus d'une fois, les paysans des terres qu'il a achetées l'avaient décidé à en faire l'acquisition par l'offre d'acquitter une portion du prix. »

La disette, la famine, ont remplacé le servage.

Depuis l'émancipation, ces fléaux, qu'on ne connaissait guère auparavant, ne viennent que trop souvent frapper des populations entières. Qu'on consulte les journaux de l'année 1874, qui fut une année de calamité et de malheur, une « année terrible », et l'on aura une idée de ce qu'est la famine en Russie, à la fin du dix-neuvième siècle.

En 1874, un tiers de la Russie faillit périr de faim. A Samara, à Olfa, à Saratow, à Orenbourg, sur les rives du Don, dans les environs de Kherson, d'Odessa, en Bessarabie, à Koulaga, à Perm, à Kazan, des milliers de paysans n'avaient plus de pain et mangeaient de la paille hachée. En été, ils auraient encore pu se nourrir en mangeant des champignons. Dans les districts de Nikolajew et de Bouzoulouk, la mortalité des enfants s'éleva à 66 pour 100 dans les villages, et à 70 pour 100 dans les colonies agricoles; le pain que les malheureux paysans mangeaient ressemblait à de la tourbe. Chassés par la faim, les habitants des villages vendaient leurs maisons et s'en allaient errants en longues bandes sur les chemins. A la fin d'août, on envoya à Saint-Pétersbourg un échantillon du pain qu'on faisait dans le gouvernement de Samara. Qu'était-ce que ce pain? Un mélange affreux de cendres, d'argile, de glands[1] et de paille. Pas une parcelle de farine! On eût dit de la boue séchée au four. Les enfants, qui n'avaient pas les dents assez solides pour mordre dans ces « biscuits », les léchaient. Dans les hôpitaux, les caisses étaient vides; les malades ne recevaient plus aucune nourriture. Et les percepteurs n'en continuaient pas moins à réclamer aux paysans affamés les arrérages des contributions et des impôts! L'évêque de Samara ouvrit une souscription en tête de laquelle il s'inscrivit pour une somme de cinquante roubles! Elle n'eut guère de succès, et la famine alla croissant.

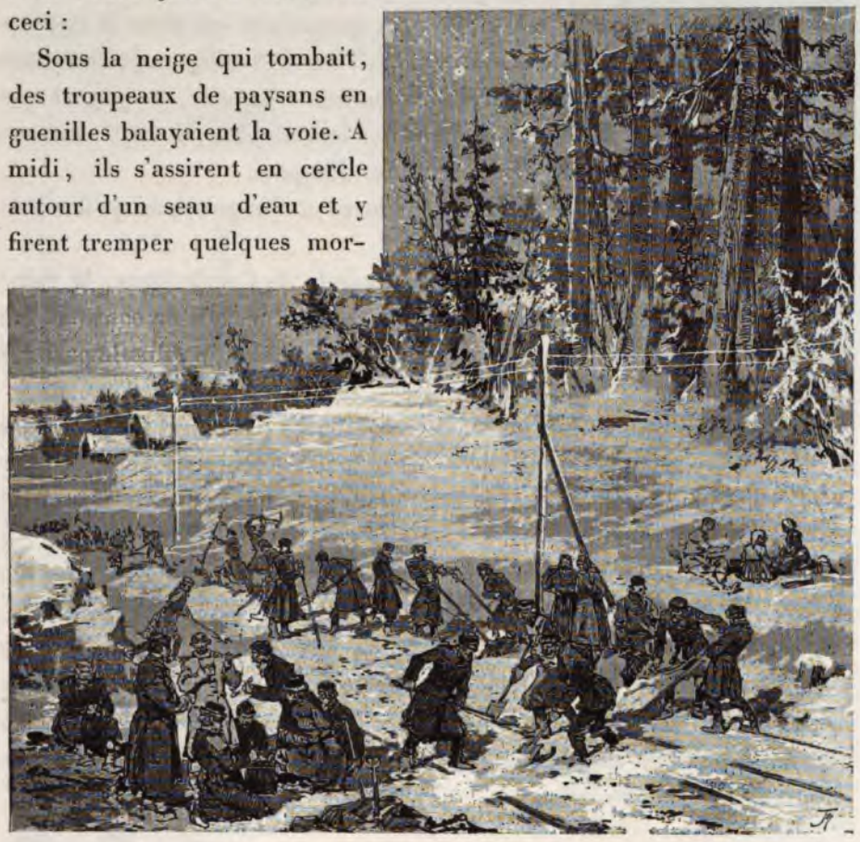
« Une heure après mon arrivée, écrivait à un journal russe un voyageur qui avait passé la nuit dans un village du district de Bouzoulouk, une foule de paysans s'est rassemblée devant l'auberge où je suis descendu. Les moujiks tombaient à genoux, les femmes me montraient leurs enfants, pâles et maigres, réduits à l'état de squelette; et toute cette multitude criait d'une voix faible, expirante : « Donnez-nous du pain! » C'était navrant. Comme les enfants ne cessaient de pleurer, on alla les coucher en leur disant, pour les apaiser, qu'il faisait nuit, et que la nuit, on ne mangeait pas. Une femme voulut se tuer avec son enfant. — Ces malheureux ont vendu tout ce qu'ils avaient. Leurs pauvres cabanes sont absolument vides.

[1] Autrefois, les paysans recueillaient comme ils voulaient les glands dans les forêts de chênes; aujourd'hui, plusieurs propriétaires les vendent.

« De temps en temps, on rencontre encore dans le village un agneau, mais il n'appartient plus au moujik, qui l'a donné en garantie du pain qu'on lui a prêté. »

Sur la ligne ferrée que nous parcourons en ce moment, et qui dans quelques instants va nous mener aux portes de Moscou, le correspondant d'un autre journal russe vit ceci :

Sous la neige qui tombait, des troupeaux de paysans en guenilles balayaient la voie. A midi, ils s'assirent en cercle autour d'un seau d'eau et y firent tremper quelques mor-



Des troupeaux de paysans en guenilles balayaient la voie.

ceaux de pain plus durs que de la pierre. Chacun en mangea à peine de quoi nourrir un enfant. Ce fut leur dîner, leur unique repas de la journée !

Le voyageur leur demanda : « Pourquoi avez-vous si peu de pain? »

Un des paysans lui répondit : « Hélas! que voulez-vous, petit père, la récolte n'a pas été très-bonne; et nous n'avons que deux deciatines de terre et pas de bétail. Le blé que nous récoltons suffit à peine à l'entretien de notre famille. Nous venons travailler ici pour payer nos vingt-cinq

roubles d'impôts... Ah! *batouchka*[1], le moment n'est pas loin où l'on va nous saisir notre dernière rosse!... Nous serons libres alors d'aller où nous voudrons... Si notre petit père le tzar voulait bien nous exiler quelque part, nous envoyer tous ensemble bien loin, bien loin, n'importe où, où la terre soit bonne et libre, il nous rendrait un grand service... En restant ici, nous ne savons pas comment nous allons vivre... »

La principale cause de ces souffrances imméritées est dans le système des impôts, qui est injuste et défectueux. Pour 100 millions de deciatines de terre, les grands propriétaires, les anciens seigneurs, ne payent que 13 millions de roubles d'impôts, tandis que les moujiks, pour 105 millions de deciatines, sont frappés de 195 millions d'impôts.

Le paysan est obligé de payer plus de taxes et d'impositions qu'il n'a de revenus[2].

Qu'en résulte-t-il? Une décadence générale de l'agriculture, la ruine des petits propriétaires, et ces disettes et ces famines qui ne sont pas des événements accidentels et de hasard, mais qui semblent en Russie passer à l'état chronique.

La terre que le moujik laboure, il ne la laboure pas pour lui, mais pour le fisc. Il n'ensemence son champ et ne le moissonne que pour s'acquitter de ses redevances envers l'État et la commune; et quand il a tout payé, il ne lui reste plus rien.

« Le paysan russe, a dit un Russe, travaille toujours pour payer quelque chose ou quelqu'un. »

Dans la plupart des gouvernements, l'annuité que doit le moujik pour le rachat de sa terre dépasse le prix actuel du sol ou en représente au moins la moitié, de sorte que, comme l'écrivait le comte Chouvaloff, le paysan émancipé travaille aujourd'hui toute l'année pour son ancien seigneur, sans rémunération aucune!

[1] Petit père.

[2] Voici les impôts que paye une famille de paysans qui possède 4 deciatines de terre : 10 roubles d'impôt personnel, 7 roubles de redevances, 1 rouble d'impôt de district, 1 rouble pour le prêtre, 30 à 50 kopecks d'impôt communal; un total de 20 roubles, soit 5 par deciatine. Et la deciatine, si le paysan est un homme de ressources et de travail, ne lui rapporte pas plus de 3 roubles par an. — Une statistique officielle relevée dans le gouvernement de Samara dit que le paysan a 32 roubles d'impôts et de taxes à payer, et que son revenu n'est que de 19 roubles! Dans le gouvernement d'Orel, la totalité des impôts dépasse le revenu du paysan de 456/100, et dans le gouvernement de Novgorod, de 565/100!

CHAPITRE IV

MOSCOU. — LE KREMLIN VU DE NUIT

Le Kremlin.

— *Moskwa! Moskwa*[1]*!* s'écrièrent quelques voyageurs qui se levèrent en s'étirant et en se secouant.

Et aussitôt la fièvre de l'arrivée s'empara de tout le wagon; chacun s'agita dans la recherche hâtive des menus objets éparpillés autour de soi sur les banquettes; on roula rapidement les plaids, les couvertures; on se livra à tous les petits emballages qui annoncent l'interruption du voyage.

Des dames se saupoudraient de veloutine, puis mettaient leur chapeau ou rajustaient leur toque; tandis que des messieurs sanglaient leur literie ou se peignaient la barbe, un petit miroir de poche à la main.

La locomotive n'avait cependant pas ralenti sa marche. Elle allait même d'une allure plus pressée, comme si elle eût voulu donner un dernier coup de collier.

[1] Moscou.

Le nez contre la glace, j'essayais, en clignant des yeux, de distinguer quelque chose dans l'obscurité. Mais au bout de la grande plaine blanche, seuls quelques points noirs se détachaient, mis en relief par des feux qui ressemblaient à des feux de bivouac. On eût dit qu'on approchait d'un vaste campement.

Tout à coup, le train ralentit sa vitesse, un sifflement aigu déchira l'air, un grand vacarme de roues résonna sous un immense hall vitré, et la locomotive s'arrêta.

Nous étions à Moscou.

Sur le quai, beaucoup de gens attendaient, maintenus à distance des rails par des employés en casquette, qui se promenaient les mains dans les poches, très-graves sous leur manteau fourré d'ilck.

Dans la salle d'attente, formant la haie, il y avait une foule de paysans et de paysannes, répandant une forte odeur d'eau-de-vie, de laine de mouton et de cuir humide.

Un gendarme, en faction sur le perron de la gare, appelait les traîneaux.

Ceux-ci étaient rangés en ligne. Debout, les rênes dans la main gauche, les istvoschiks agitaient la main droite dans des mouvements d'appel, criant, chaque fois qu'un voyageur se montrait : *Pajal's! Gospodine*[1]!

Je remis mon bulletin de bagage à un commissionnaire et je fis signe d'approcher à deux moujiks barbus comme des moines, vêtus d'un long cafetan noué à la taille par une écharpe orientale.

Le voyageur qui ne veut pas se séparer de sa valise est obligé de prendre deux droschkis ou deux traîneaux, un pour lui, l'autre pour son bagage. Comme les cochers portent leur numéro gravé sur une plaque de laiton suspendue derrière leur dos, on leur enlève cette plaque pour être bien sûr qu'ils ne resteront pas en chemin.

Cette mesure de précaution prise et ma valise chargée, nous partîmes; mon traîneau à bagages suivait.

La neige couvrait les rues de ses épaisses et molles feuilles d'ouate. Pas de passants. De loin en loin, un traîneau filait comme une grosse hirondelle noire rasant les blanches écumes des flots. Un éclairage parcimonieux et comme endormi; à peine assez de becs de gaz pour voir les sinuosités de la route.

L'impression est étrange. On se demande où l'on est, si c'est bien une ville dans laquelle on fait son entrée. On croirait traverser une succession

[1] S'il vous plaît, monsieur!

de grands villages. A droite et à gauche s'ouvrent des ruelles ébauchées, des trous béants qui donnent sur des espaces vides, des champs nus et déserts; çà et là se dressent des maisons de bois, des isbas de paysans au toit denticulé, bordé d'une large frange de neige aux reflets d'argent. Puis ce sont des enclos muets, des cours palissadées, des groupes frileux de petites habitations à « demi-étage », n'ayant qu'un rez-de-chaussée au-dessus du niveau du sol, et derrière lesquelles surgit le dôme d'une église, tout blanc de frimas.

On avance, et rien ne change. Encore des places abandonnées, des clôtures inhospitalières, des rues qui n'ont rien de vivant ni d'humain, des

...criant, chaque fois qu'un voyageur se montrait : *Pajal's! Gospodine!*

maisons accroupies, isolées dans la neige, comme mortes. On est ici dans le quartier des ouvriers et des artisans, dans la « ville de terre », qui tire son nom du rempart de terre dont le tzar Fédor Ivanovitsch l'entoura après l'invasion des Tartares. Ce rempart avait trente-deux portes de bois et deux en pierre.

Mais nous voici dans la « ville blanche ». Un large boulevard remplace le mur en pierre de taille qui l'enserrait jadis. Ici commence la vraie ville. Les rues prennent un caractère plus régulier; les maisons ne poussent plus pêle-mêle, en désordre, où bon leur semble, comme des herbes folles : elles se disciplinent et forment des lignes qui s'allongent dans la même direction. Un entassement d'enseignes dorées met sur les façades un bariolage de peinture byzantine. Des lampes à pétrole et des becs de gaz éclairent encore quelques magasins de victuailles et de thé. En haut, aux fenêtres,

derrière les rideaux blancs ou les stores de couleur baissés, des clartés douces luisaient comme des reflets de veilleuse. Le long des étroits trottoirs où la neige était tassée et durcie sous les pas, des gens attardés défilaient rapidement, avec des profils dansants et fuyants d'ombres chinoises; des *dvorniks*[1] empaquetés dans leurs touloupes se promenaient devant les portes, de cette marche automatique et lourde de l'ours dans sa fosse.

Notre traîneau s'arrêta devant une belle maison d'apparence moderne. Un portier galonné et des sommeliers en habit noir accoururent au-devant de nous : nous étions au *Slavianski Bazar*[2], un hôtel du genre de l'hôtel du Louvre et du Grand-Hôtel, mais dans de plus petites proportions.

Je dînai en toute hâte dans la grande salle du restaurant, — une salle

Cette mesure de précaution prise et ma valise chargée, nous partîmes.

magnifique et comme je n'en connais pas beaucoup de pareilles. Figurez-vous une immense rotonde au toit de verre, avec des galeries sculptées, et, au milieu, un jet d'eau tout garni de plantes en fleur.

— Voulez-vous un sterlet? me demanda le garçon.

— Pour moi seul? N'est-ce pas bien gros?

— Il y en a de toutes les tailles. Vous choisirez.

Le garçon prit un filet, le promena dans le bassin de marbre du jet d'eau, en retira trois ou quatre poissons frétillants et me les présenta.

— Lequel voulez-vous? me demanda-t-il.

Je lui désignai le plus petit. — Un quart d'heure après, je mangeais un sterlet qui valait son pesant d'or.

La salle du restaurant était à peu près pleine. Il y avait là toutes sortes

[1] En Russie, le dvornik remplit les fonctions de concierge. Une récente ordonnance de police l'oblige à veiller toute la nuit sur la maison dont il a la garde.

[2] Bazar des Slaves.

de figures hétéroclites, des Tartares à tête rasée, au teint jaune, aux petits yeux en vrille ; des Allemands au teint rubicond, en lunettes, parlant avec des gestes pédants de professeurs en *us*. Ils fumaient de mauvais cigares, buvaient du vin du Rhin et disaient beaucoup de mal de la Russie.

Il n'était que dix heures. Je pouvais encore me hasarder jusque chez un ami d'enfance que je n'avais pas revu depuis qu'il s'était fixé à Moscou.

J'essayai d'expliquer tant bien que mal au cocher où se trouvait la maison de mon ami, et nous partîmes, rasant la neige avec une rapidité d'oiseau.

Quelle sensation délicieuse que celle de ces premières courses en traî-

Il en retira trois ou quatre poissons frétillants et me les présenta.

neau, sur le sol velouté et glissant, sous le ciel tout emperlé d'étoiles! L'air est vif, tout est silencieux. Vous éprouvez toutes les excitantes jouissances de la vitesse, de la solitude et de l'inconnu.

Nous parcourûmes une longue avenue où de jeunes arbres dressaient leurs branches chenues et dépouillées comme si on les eût plantés les racines en l'air ; puis nous nous perdîmes dans un dédale de petits *péréouloks*[1], dont les maisons hermétiquement closes étaient séparées les unes des autres par des jardins et des cours aux murs de planches festonnés de neige. Un *dvornik* que nous interrogeâmes nous indiqua une maisonnette au bout d'une ruelle.

Je sonnai.

Une petite bonne en robe d'indienne, toute rose sous les reflets vacillants de la bougie qu'elle protégeait de sa main grassouillette, les cheveux blonds ébouriffés, l'air mutin, jolie à plaisir, vint m'ouvrir.

[1] Ruelles.

Mais comme nous ne parvenions ni l'un ni l'autre à nous comprendre, nous nous mîmes à éclater de rire.

— Alors, me prenant par la manche de ma pelisse, elle m'invita à la suivre. Au haut d'un escalier de bois, je me trouvai sur le seuil d'un salon orné de divans, de portières et de tapis du Caucase, de l'effet le plus inattendu et le plus charmant. Un jeune officier, assis devant une table où chantait un samovar, était en train de préparer son thé.

Je lui expliquai ma méprise : il me répondit dans le français le plus pur :

— Monsieur, la maison que vous cherchez n'est pas dans ce *péréoulok;* comme vous ne la trouverez jamais si vous ne pouvez pas l'indiquer vous-même à votre cocher, permettez-moi de vous faire accompagner par ma bonne, qui connaît le quartier.

Il lui donna quelques explications en russe, et la petite luronne me prit de nouveau par la manche de ma pelisse, me fit monter sur le traîneau, s'assit à mes côtés et cria :

— *Priamo!* (Tout droit.)

Le siége était bien un peu étroit pour deux; j'étais obligé de la retenir de mon bras pour qu'elle ne dégringolât pas. Et elle riait, elle riait, que c'était un bonheur de la voir!

Au bout de deux minutes, elle dit à l'istvoschik :

— *Na prava* (à droite). Puis tout à coup elle prononça le mot sacramentel de : *Stoi!* (arrête), sauta à terre, et avant que j'eusse eu le temps de lui offrir quelques *grivniks*[1], elle disparut.

Mon ami avait été m'attendre à la gare; mais il y avait douze ans que nous ne nous étions vus, et dame! en douze ans, tête qui roule n'amasse pas de cheveux.

Nous prîmes le thé dans un petit salon où flottait une tiédeur parfumée de serre, et nous passâmes une heure charmante à souffler sur les cendres de nos vieux souvenirs éteints. Ah! qu'elles étaient gaies, toutes ces farces d'écoliers turbulents! Comme nous étions, dans notre vieille ville natale, la terreur des sots, des cuistres et des vieilles femmes! Et maintenant au fond de cette Russie de neige, perdus dans une petite ruelle d'une tristesse de prison, nous ressemblions à deux exilés qui parlent de la patrie.

Je priai mon ancien condisciple de m'accompagner au Kremlin.

Il était minuit lorsque nous traversâmes la place Rouge, qu'éclairaient de resplendissantes étoiles et une lune ronde suspendue comme une lampe d'albâtre à la voûte de lapis-lazuli du ciel. Derrière la couronne murale du

[1] Pièces de 10 kopecks.

Kremlin, aux blancs créneaux découpés en dentelles d'argent, toute une forêt de clochers, de coupoles pailletées, un tohu-bohu de tours jaillissait comme des mâts d'ivoire, montait avec une sveltesse de lys argentés, et des dômes s'épanouissaient en énormes tulipes d'or.

Notre traîneau fila comme une flèche sous la voûte obscure de la porte du Sauveur.

Un moujik que nous croisâmes s'arrêta pour nous insulter.

— Mais découvre-toi donc, me cria mon ami... N'entends-tu pas qu'on

Le siége était bien un peu étroit pour deux.

nous dit des injures?... Tu vas t'attirer une mauvaise affaire... Toujours le même!...

J'ignorais que la porte par laquelle nous entrions fût la porte sainte de la forteresse. Un ukase ordonne à quiconque passe de se découvrir devant l'image du Sauveur encastrée dans la tour. Jadis une sentinelle se tenait là pour s'emparer des récalcitrants et les obliger à s'agenouiller cinquante fois de suite. C'est devant cette *icone* que les condamnés à mort faisaient leurs dernières prières. On raconte qu'un jour que les Tartares cherchaient à s'emparer du Kremlin, l'image miraculeuse les aveugla tous, et qu'un boulet français, qui l'atteignit en 1812, rebondit en arrière et alla tuer ceux qui servaient la pièce ennemie. On dit encore que Napoléon entrant par là la tête couverte, un violent coup de vent lui enleva son chapeau.

Nous voici sur l'esplanade.

On ne peut rien rêver de plus féerique et de plus splendide que le spec-

tacle de toutes ces églises, de tous ces clochers, de toutes ces tours qui semblent laisser retomber, comme les bombes lumineuses d'une pièce d'artifice, leurs coupoles, leurs dômes et leurs clochetons d'or sur l'immense ville, qui déroule jusqu'à l'horizon la gamme infinie de ses maisons multicolores noyées de reflets d'étoiles, et dont les façades roses, jaunes, sont ravivées par les blancheurs bleutées de la neige qui glace leurs toits.

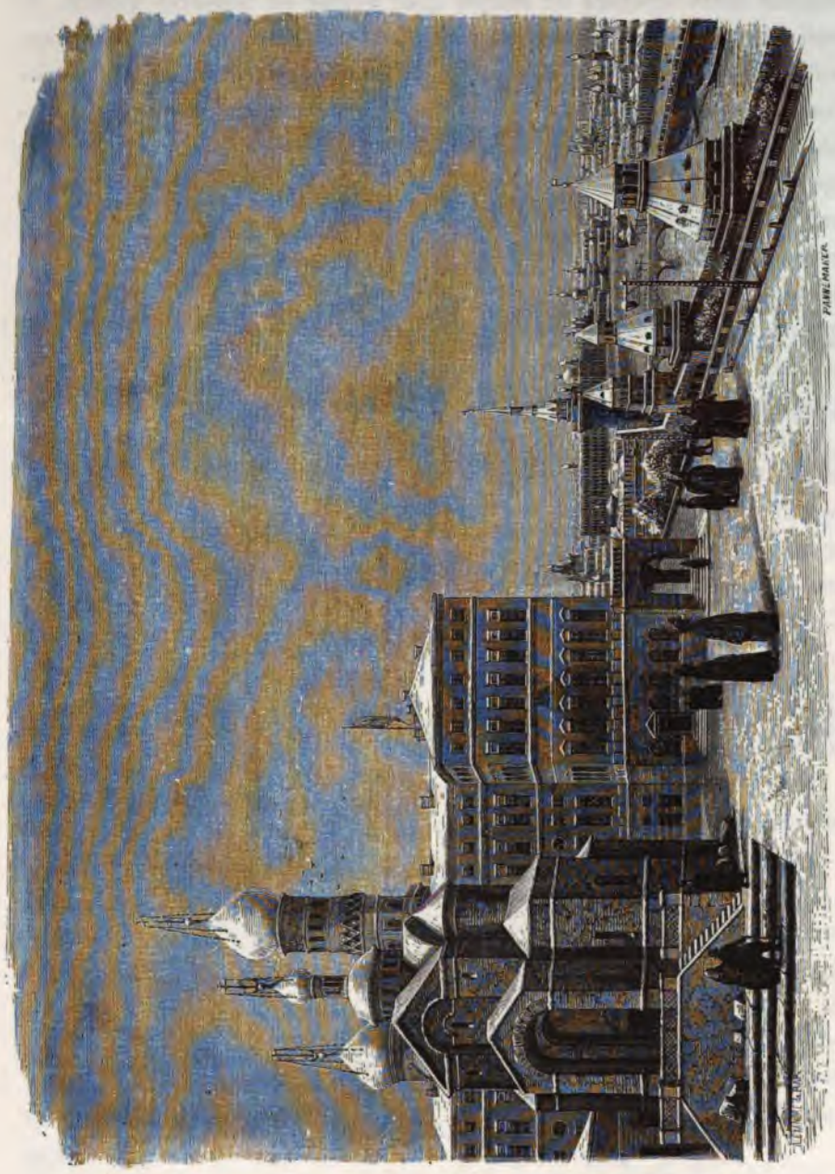
Panorama merveilleux que ni la plume ni le pinceau ne sauraient rendre, et qu'on revoit en fermant les yeux, comme un rêve, comme la vision fantastique d'une ancienne capitale de khan tartare ou d'empereur mongol, disparue depuis longtemps dans la nuit enchantée des légendes.

Un violent coup de vent lui enleva son chapeau.

L'habile artiste que l'hiver! Comme il sait, d'une main délicate, par quelques touches blanches, donner de la valeur aux choses les plus communes, faire ressortir et mettre en lumière celles qui sont le plus cachées! La neige a sa poésie et sa beauté. Et les paysages qu'elle dessine ont plus de grandeur, plus de solennelle magnificence que ceux de l'été. Quelle lumière diamantée tombe des étoiles, et de quels reflets clairs et étincelants brille la lune, reine mélancolique des nuits hivernales!

A nos pieds, formant un premier plan d'un effet décoratif imprévu et nouveau, se déployait dans son élégante légèreté l'enceinte de la forteresse, flanquée de tours et de tourelles ciselées comme des bijoux, évidées et découpées à jour, pointues comme des flèches ou rondes comme des casques, aux toits de forme baroque, presque chinoise, pailletés de neige et écaillés de tuiles vernissées miroitant sous la poussière lumineuse qui tombait du ciel.

Et autour de ce rempart, qui ressemble bien plus à un décor qu'à un mur de défense, la Moskwa nouait l'écharpe moirée de ses flots, dont



L'esplanade du Kremlin.

chaque repli cachait une tremblotante étoile. Moscou a tiré son nom de cette rivière aux gracieuses sinuosités, et qui n'est pas plus large que la Seine. Ses eaux étaient encore libres, bien qu'une neige dure et brillante comme du mica saupoudrât ses bords.

Au delà, sur la droite, le dôme d'or massif du temple du Sauveur étincelait comme une tiare posée sur un manteau d'hermine. De grands édifices dressaient leurs frontons de temple grec baigné de lumières molles, de clartés pâles et sidérales. Des couvents, endormis dans la paix nocturne, élevaient leurs campaniles d'une légèreté de minaret, irisés de lueurs violettes. Çà et là, des chapelles se détachaient au sommet de leur petit monticule comme des mausolées de marbre. Au milieu des arbres poudrés de neige, les becs de gaz ressemblaient à des lucioles dans des orangers en fleur. Et de tous côtés, les dômes formaient des monceaux d'or scintillant sous les magiques rayons de la lune, comme les trésors d'un pays de fées. Quelques clochers plus hardis et plus élancés embrochaient les étoiles, qui palpitaient comme des papillons de feu. De longs frissons de lumière couraient sur les toits inégaux des maisons, ondulant au loin, pareils aux vagues moutonnantes d'une mer du pôle subitement dégelée. Dominant cet océan glacial, des croix byzantines s'allumaient comme des phares célestes, tandis qu'à travers une brume opalisée et transparente, on apercevait de grands édifices bizarres et blancs qui faisaient songer à des palais de glace. Et, au fond de l'horizon, à demi estompée par la nuit, la montagne des Moineaux se dressait comme une banquise énorme.

C'est sur ce piédestal, transformé par l'hiver en immense rocher de marbre, que la grande ombre de Napoléon se dressa un jour comme un spectre; et c'est au pied de cet écueil de glace que se brisa la barque qui portait la fortune du César en redingote grise.

Moscou. — Une isba.

CHAPITRE V

LA PLACE ROUGE.

On y exposait les têtes des suppliciés...

Le lendemain, la tête encore pleine de la féerique vision de la veille, je repris à pied le chemin du Kremlin.

Le Kremlin, c'est Moscou ; et Moscou, c'est le cœur et l'âme de la Russie, le sanctuaire de la foi orthodoxe, le foyer d'une pensée commune qui ralliera un jour tous les « frères slaves dispersés ».

Moscou est la vraie capitale de l'empire, c'est la fille légitime et robuste des tzars barbus et terribles, tandis que Saint-Pétersbourg n'est qu'une capitale bâtarde qui eut pour mère et nourrice une étrangère : la civilisation allemande.

Avant même de franchir l'enceinte de la forteresse religieuse et guerrière, que de souvenirs sur cette place Rouge que nous traversons ! Tout semble vous arrêter pour vous parler du passé. Et comme cette place est bien nommée ! Elle n'est pas belle, — car rouge et beau sont synonymes en russe, — mais elle est rouge, vraiment rouge de sang ! C'est ici qu'Ivan fit mutiler les conseillers de son fils, fouetter publiquement l'archimandrite d'un grand monastère et brûler dans une cage de fer deux conspirateurs polonais.

Le 26 août 1705, le jour même où Pierre Ier avait ordonné à ses boïars de se raser, et où il s'était rasé lui-même, on vit se dresser tant de potences sur la place Rouge, qu'elle ressembla à une forêt. Et, deux mois plus tard, des hommes à cheval, armés de lances et de fouets, poussaient comme un

troupeau effaré sur cette sinistre place, des hommes à pied, en haillons, brisés de fatigue, amaigris par la faim, liés deux à deux par des cordes. Dans leur main gauche, ils tenaient un cierge allumé, et derrière eux des femmes et des enfants marchaient en chantant les tristes et funèbres complaintes des funérailles. Ces hommes étaient des soldats, c'étaient des rebelles : un premier convoi de strélitz [1].

Qu'avaient-ils fait?

Ils avaient voulu rester Russes.

La place Rouge.

Ils avaient opposé la force aux réformes, aux récentes atteintes portées par Pierre Ier aux usages, aux mœurs et aux traditions nationales. Ils avaient refusé les habits à l'allemande, ils n'avaient pas voulu quitter leur cafetan ni couper leur barbe; ils n'avaient pas voulu non plus se soumettre à des aventuriers étrangers, se courber sous la baguette des caporaux allemands. On leur avait dit que les *Niemtsi* [2] s'étaient emparés de Moscou, que Pierre Ier était mort; et ils étaient accourus. On les dispersa à coups de canon; on en fit beaucoup prisonniers. Et maintenant on les pendait! La pendaison n'allant pas assez vite, on en décapita et l'on en roua un bon nombre. Le Tzar se mit lui-même à l'horrible besogne. Et, pendant sept journées, on tua sur la place Rouge comme dans un abattoir! Mille cadavres avaient été accrochés aux créneaux du Kremlin, qui ressemblait à un immense charnier.

[1] Ils formaient la milice nationale.
[2] Allemands.

Le dernier jour, comme il ne restait plus que deux condamnés à exécuter pour arriver à un grand et beau jeune homme qui se distinguait parmi ses camarades par son attitude calme et fière, le Tzar, frappé de tant d'énergie, s'approcha de lui :

— Tu n'as donc pas peur de mourir? lui demanda-t-il.

— Je n'ai peur de rien, répondit simplement le prisonnier.

La législation pénale n'avait que l'embarras du choix...

Pierre causa quelques instants avec lui, et, soudain, il lui ordonna de sortir des rangs et lui dit qu'il lui faisait grâce.

Ce soldat s'appelait Orlof.

C'était l'aïeul de l'ambassadeur actuel de Russie à Paris. Il devint officier. Plus tard, la faveur de Catherine porta ses fils aux plus hautes dignités de l'empire.

La plate-forme ronde construite sur une petite éminence, au bout de la place, en face de la porte du Sauveur, servait de tribune publique aux tzars et aux juges, qui venaient y lire aux condamnés leur sentence de mort.

Jusqu'en 1727, l'échafaud et le gibet se dressèrent au pied du monticule redouté. On y exposait aussi les têtes des suppliciés, plantées sur des

piquets. La législation pénale n'avait que l'embarras du choix pour faire mourir ceux qu'elle frappait. Elle pouvait pendre, décapiter, rouer, empaler, noyer sous la glace, knouter à mort, enterrer vif, brûler sur un bûcher ou dans une cage de fer. Les faux monnayeurs étaient couchés à terre, et on leur versait du plomb fondu dans le gosier. Celui qui avait commis quelque sacrilége était déchiré en mille morceaux par des crochets de fer. Les médecins, assimilés aux sorciers, étaient exécutés en place publique quand ils ne guérissaient pas. Une bonne habitude qui s'est malheureusement perdue!

C'est également en cet endroit que les débiteurs insolvables étaient attachés demi-nus à un poteau et battus trois heures par jour. Ce supplice pouvait se renouveler pendant un mois, si personne ne venait en aide au malheureux ou ne l'autorisait à mettre en vente ou en gage sa femme et ses enfants. Le débiteur qui n'avait pas de famille devenait l'esclave de son créancier[1].

Cette place servait aussi d'arène pour les duels judiciaires, très-fréquents à cette époque. Les chroniqueurs nous disent que les Russes avaient l'habitude de se couvrir de tant d'armures qu'un étranger qui se battait avec eux était presque toujours sûr de les vaincre.

Une quinzaine d'églises s'élevaient jadis sur la place Rouge, d'où partait cette étrange procession de la fête des Rameaux dans laquelle on voyait le Tzar à pied, conduisant lui-même par la bride l'âne du patriarche, en commémoration de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem.

De tant d'églises, il n'en reste qu'une, mais c'est la plus originale, la plus singulière, la plus drôlatique, la plus folle des églises de toutes les Russies; — c'est la stupéfiante et inimitable église de Vassili Blajennoï.

Ce nom est celui d'un contemporain d'Ivan le Terrible, qui y fut enterré en odeur de sainteté. Quand l'église fut achevée, le Tzar appela l'architecte italien qui l'avait construite et lui dit :

— Ne pourrais-tu pas faire quelque chose de plus merveilleux encore?

— Oui, si vous l'ordonnez...

— Ah! mais non... mais non! s'écria Ivan.

Et se tournant vers ceux qui l'entouraient :

— Je ne veux pas que ce coquin, s'écria-t-il, aille faire quelque chose de plus beau ailleurs... Qu'on lui crève les yeux!

L'arrêt du tzar terrible fut exécuté séance tenante; et c'est pourquoi, dit-on, Vassili Blajennoï est unique au monde.

[1] A. Rambaud, *Histoire de Russie.*

Jamais on ne se douterait que cette église bizarre est une église chrétienne, si l'on ne voyait sur ses huit clochers la croix grecque aux longs bras étendus en bénédiction, reliée par des chaînes de métal au globe d'or qu'elle surmonte. On se demande si ce n'est pas là le temple baroque d'une de ces sectes extravagantes, comme en produit l'imagination asiatique du peuple russe. L'artiste qui a révé cette énormité architecturale a dû en tracer le plan au milieu d'une hallucination de haschich. C'est ainsi qu'on se figure les gigantesques pagodes hindoues élevées aux dieux à trois têtes et à six bras, et qui se reflètent dans les eaux sacrées du Gange.

Si vous vous éloignez un peu, l'impression change, et une autre comparaison se présente à l'esprit. Cet amalgame de clochers courts et trapus, renflés en demi-coupoles toutes papillonnées de bigarrures luisantes et saillantes comme des écailles, passant du rouge vif au jaune canari et au vert cru, vous fait l'effet d'une gigantesque chimère en porcelaine, ramenée comme un trophée de guerre du pays fabuleux des dragons bleus et des poussahs au ventre nu.

Mais, en vous approchant de nouveau, l'impression change encore. A l'aspect de ces dômes taillés en pointe d'ananas, aux côtes en spirales, coloriées comme des pulpes de fruits et piquées de losanges d'or, de ces clochers en forme d'artichaut, de cette tour qui ressemble à une asperge supportant un potiron, on se demande si l'on n'a pas devant soi le palais bouffon d'un prince de féerie régnant sur le royaume des légumes.

Un escalier dont le toit est recouvert de tôle verte et orné de clochers en poivrière, déploie des deux côtés de l'édifice ses galeries aux fenêtres en plein cintre. Cet escalier se termine par deux logettes aux colonnes et aux arceaux sculptés. C'est la seule partie vraiment gracieuse de Vassili Blajennoï. Deux portiques murés, avec un œil-de-bœuf et deux fenêtres au ras du sol, complètent l'originalité de cette construction si drôlatique dans son ensemble.

L'intérieur n'est pas moins baroque. C'est une succession et un enchevêtrement de couloirs étranglés et obscurs, de galeries embrouillées comme les détours d'un labyrinthe, de chapelles en creux cachées dans les dômes et les clochers superposés, de petits sanctuaires mystérieux avec leur iconostase aux vierges constellées de pierreries, leurs lampes aux reflets mourants et leurs grands saints à barbe blanche et aux yeux fixes, qui défilent comme des fantômes dans le fond d'un ciel d'or.

Au milieu de la place Rouge, faisant face au Kremlin, se trouve le monument élevé en 1818 aux deux libérateurs de Moscou, Minime et Pojarski.

A l'invasion des Tartares et des Mongols avait succédé celle des Polonais

et des Suédois. Ils étaient maîtres de Moscou. La nationalité russe allait peut-être disparaître. Alors un simple moujik, boucher à Nijni-Novgorod, prêcha la guerre sainte et réveilla ses compatriotes de leur torpeur : « Que les jeunes et les vieux, s'écria-t-il, viennent en masse; que chacun vende ses maisons, mette en gage ses femmes et ses enfants pour payer des soldats et sauver la sainte foi orthodoxe et le pays! »

Le prince Dimitri Pojarski se mit à la tête de la vaillante petite armée

Cette place servait aussi d'arène pour les duels judiciaires.

qui s'était groupée autour de Minime. Le clergé exhorta à son tour les masses, et les Polonais furent chassés de ville en ville. Le 24 août 1612, ils se virent obligés d'abandonner Moscou. La vieille et sainte Russie moscovite était sauvée!

Minime, à qui l'on avait décerné le titre d' « élu de tout l'empire russe », ne voulut pas conserver le pouvoir. Les boïars se rassemblèrent aussitôt sur la place Rouge et élurent par acclamation un jeune homme de dix-sept ans, fils de Théodore Romanof, métropolite de Rostof. On eut beaucoup de peine à décider le jeune Michel à accepter la couronne. Enfin il céda aux sollicitations des députations qui lui furent envoyées, et le 14 mars 1613, il fut solennellement proclamé tzar de toutes les Russies.

L'église de Vassili Blajennoï, à Moscou.

Les Romanof de la dynastie actuelle sont les descendants d'un chevalier

teutonique, nommé André, qui vint en Russie au quatorzième siècle. D'après la tradition populaire, ce chevalier, qui s'appelait Roman, ne serait pas d'origine allemande, mais d'origine française. Son écusson portait une fleur de lys.

A l'endroit de la place Rouge où était autrefois la ménagerie des tzars, ou la Cour aux Lions, tout près de la prison pour dettes, s'élève un édifice grandiose : c'est le Musée historique.

Si nous ne voulons plus nous découvrir en entrant au Kremlin, passons par une des portes que nous avons devant nous, et, longeant le palais du Sénat, l'arsenal et les casernes, nous arriverons près du Petit Palais où naquit Alexandre II, et au couvent de Tchoudoff, si célèbre dans l'histoire moscovite.

Le palais du nouveau Sénat est le palais de justice de Moscou.

« Qui devient juge, prend un péché sur son âme », dit un proverbe russe, assez vrai il y a une vingtaine d'années, avant la réorganisation judiciaire opérée par Alexandre II. Les anciens juges étaient ignorants et fort enclins à la vénalité. Tous ne savaient pas lire. Un greffier faisait la besogne, et comme ils adoptaient presque toujours ses conclusions, celui-ci donnait gain de cause à ceux qui l'avaient le mieux régalé et le plus payé.

Le nouveau système judiciaire ressemble au nôtre. Le Sénat correspond à la Cour de cassation en France. Les jurés sont tirés au sort comme chez nous. Un jury est adjoint aux tribunaux d'arrondissement pour les affaires criminelles. Le ministre de la justice est en même temps procureur général. Cette réforme a donné lieu à ses débuts à quantité d'incidents plus ou moins comiques. On a vu des jurés qui n'entendaient rien au nouveau système, jouer aux dés, devant l'image sainte, le verdict qu'ils avaient à rendre.

D'autres ont prononcé l'acquittement de l'accusé « avec circonstances atténuantes ». Des criminels dangereux ont été absous parce qu'on était à la veille d'une grande fête. Les jurés, en pardonnant au pauvre pécheur, voulaient se conduire en bons chrétiens.

Bien que le nombre des avocats attachés aux tribunaux soit limité par la loi, le barreau, dit-on, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'honnêteté et de la moralité. On raconte que parmi les avocats des villes de province, il s'en trouve encore qui extorquent des plaideurs de fortes sommes, soi-disant pour acheter les juges ou payer les fonctionnaires.

La réforme judiciaire n'a pas non plus supprimé les lenteurs de la justice.

Un jour, rapporte le P. Grivel, le grand-duc Constantin était allé inspecter des troupes cantonnées dans la Russie Blanche; comme il se promenait à cheval, accompagné d'un seul aide de camp, il vit venir sur la route un Juif, qu'il reconnut pour tel à son costume, qui de loin ne ressemble pas mal à celui des Jésuites polonais; de près, ils sont faciles à distinguer. — « Vois-tu ce Juif? dit-il à l'officier. Je vais lui faire une belle peur. » Et il

— C'est bien vrai, monseigneur, dit le Juif, en sautant dans le champ voisin.

lui cria de sa forte voix : « Ote-toi de mon chemin, coquin que tu es; ta nation a crucifié mon Sauveur!

— C'est bien vrai, monseigneur, dit le Juif en sautant dans le champ voisin; mais il est vrai aussi que le procès n'a pas duré vingt-quatre heures. S'il avait dû être jugé en Russie, le procès ne serait pas encore fini! »

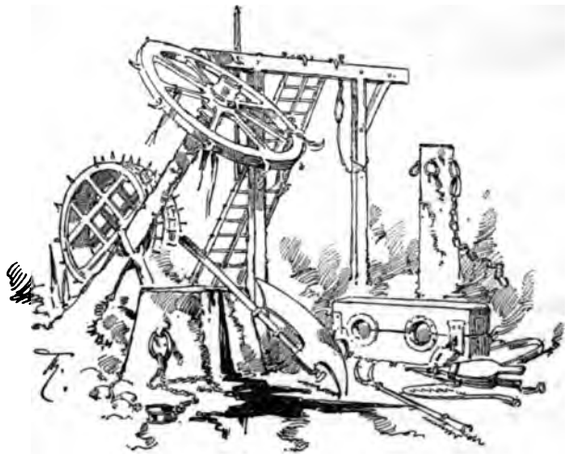
Le grand-duc passa son chemin en riant de la grande vérité que renfermait cette réponse.

Le Palais de justice du Kremlin n'a rien de rébarbatif ni de bien imposant dans son aspect. Au haut d'un vaste escalier, une femme installée derrière une petite table vend des journaux et des « Causes célèbres ». Que de révélations curieuses et amusantes dans ces brochures à couverture

jaune ! Que de détails de mœurs typiques sur les moujiks, sur les marchands, sur la noblesse, sur les Juifs, sur les différentes classes de la société ! Un tribunal, n'est-ce pas un confessionnal public?

Devant l'arsenal sont rangées 850 pièces de canon démontées, rappelant les victoires des Russes sur les Suédois, les Polonais, les Turcs, les Persans, les Français. Plusieurs de ces canons que la neige recouvre de ses blanches draperies portent, — ô ironique destinée des choses ! — les noms d'*Imprenable* et d'*Invincible !*

Placé sur un piédestal de bronze ciselé, un canon monstre, le *tzar-pouchka* (le roi des canons), ouvre une gueule énorme : on dirait un de ces animaux chimériques sans tête, au cou supporté par des pattes de crapaud, comme Callot en a mis dans sa diabolique *Tentation de saint Antoine*. Ce formidable engin, dans lequel on peut placer une table d'un mètre avec quatre chaises, et où quatre personnes peuvent s'asseoir et faire leur partie, fut fondu en 1585, mais il ne put jamais tirer. Aussi Herzen a-t-il dit quelque part : « Moscou est surtout célèbre par sa cloche, qui ne sonne pas, et par son canon, qui ne tire pas. »



Instruments de supplice.

CHAPITRE VI

LES ÉGLISES DU KREMLIN. — LE SACRE D'UN TZAR.

Couronne impériale.

Le Kremlin, avec ses hautes murailles de pierres blanches aux créneaux taillés en pointes de flèches tartares, avec ses dix-huit tours vertes et ses cinq portes roses qui ressemblent à des portes de forteresses féodales, forme lui-même toute une ville, renfermant, outre les édifices que nous avons déjà cités, trois cathédrales, sept églises, un couvent d'hommes, un monastère de femmes et trois palais impériaux.

Nous commencerons notre visite par les sanctuaires les plus vénérés : les trois cathédrales de l'Assomption, de l'Annonciation et de l'Archange Saint-Michel, groupées en un seul faisceau, comme une gerbe aux épis d'or, derrière une grille détachant sur la blancheur des murs sa grande dentelle noire.

L'Assomption (*Ouspenski Sabor*) est la cathédrale de Reims et l'abbaye de Westminster de la Russie. On y sacre depuis quatre cents ans les empereurs, et l'on y conserve l'antique trône de bois sculpté des tzars, connu sous le nom de trône de Wladimir-Monomaque.

Cette église a été construite en 1475, par un architecte italien. Cinq clochers à coupole dorée la couronnent. Des fresques enluminent ses murs, au-dessus de son portail.

Les piliers, les voûtes, les murailles sont décorés de grandes images byzantines, de saints à longue barbe, dont la tête se découpe sur un fond

Vue du Kremlin.

d'or; ces pieux personnages, sous leur long manteau de pourpre, passent, muets et farouches, comme un cortége de potentats d'Asie.

On retrouve dans cet édifice comme un écho de tous les motifs d'architecture si bizarres qui font du Kremlin un monument unique au monde, où

sont réunis et mélangés les styles d'Europe, d'Orient et d'Asie : le style byzantin, le style gothique, le style de la Renaissance, le style mauresque, le style chinois et le style hindou. L'impression est étrange. Le regard et l'esprit sont dépaysés comme dans un monde baroque de chimères. Et l'on s'étonne de voir des saints et des vierges dans un temple qui semble n'avoir été bâti que pour des idoles.

L'iconostase de l'Assomption est une éblouissante muraille d'orfévrerie, un étalage fabuleux d'or, de pierreries, de perles, de diamants. A cette muraille féerique sont suspendues des images miraculeuses d'une haute antiquité, des Vierges aux yeux noirs et à la peau brune, ayant appartenu à des grands-ducs et venant de Novgorod et de Pskof, de Kiew et de Constantinople. Dans leurs nimbes, des milliers de pierres précieuses palpitent comme de petites étoiles ou scintillent comme de rouges étincelles; sur leurs robes et leurs dalmatiques d'or, des topazes, des saphirs, des émeraudes, des rubis, dessinent des broderies merveilleuses s'enlaçant comme des guirlandes de fleurs. L'image miraculeuse de la Vierge de Wladimir, que la piété orthodoxe attribue à l'Évangéliste saint Luc, porte sur l'épaule un solitaire estimé plus de trois cent mille francs. Des émeraudes grosses comme des noix sont enchâssées dans la couronne en or massif de cette Vierge, que les Russes vénèrent tout particulièrement, et dont ils ne s'approchent qu'avec force génuflexions et signes de croix.

Près de l'iconostase, un dais recouvre le siége du patriarche, et vis-à-vis, une tente de velours marque la place de l'Empereur.

Des lampes d'argent et de vermeil aux lueurs vacillantes, de grands cierges aux reflets immobiles réveillent à peine l'obscurité qui dort sous les voûtes sombres de la vieille église aux hautes coupoles chargées de noires peintures et éclairées seulement par de petites meurtrières.

Un diacre à grande barbe noire m'ouvre une des portes de l'iconostase pour me montrer le coffret d'argent dans lequel, après son sacre, le nouveau tzar enferme son testament. Le diacre me fait voir d'autres objets précieux : dans une châsse d'une rare magnificence, un morceau de la tunique de Notre-Seigneur; puis, enfermés dans des reliquaires, un morceau de la robe de la Vierge, un clou de la vraie croix, une main de sainte Eudoxie, une dent de saint Wladimir.

Les cérémonies du sacre ont lieu dans cette église, avec une pompe et une splendeur tout orientales. Avant que le Tzar se mette en marche, les archiprêtres, avec la croix, assistés de deux diacres portant l'eau bénite dans un bassin d'or, viennent asperger le chemin par où doit passer l'Empereur.

Puis arrivent se ranger sur les gradins qui entourent l'estrade impériale surmontée d'un dais de velours cramoisi à glands et à franges d'or, les grands-ducs, les grandes-duchesses, tous les membres de la famille impériale, du corps diplomatique, les sénateurs en uniforme rouge et les ministres chamarrés de plaques et de cordons, les maréchaux en brillant uniforme, les dames et les demoiselles d'honneur en costume national, coiffées du *kakochnik*[1].

Cet éblouissant et pittoresque cortége s'avance précédé d'un peloton de chevaliers-gardes aux cuirasses dorées, le casque orné de l'aigle, et de deux hérauts à cheval vêtus de brocart d'or, avec la toque de velours écarlate et la masse d'armes.

Groupé devant l'église, sous le portail décoré de draperies de velours, le clergé crossé et mitré, resplendissant sous ses chasubles et ses dalmatiques aux miroitements de pierreries, les métropolites, celui de Kiew en tête, balançant des encensoirs d'or, attendent l'arrivée de l'Empereur.

Puis, aux sons des cloches, au milieu des salves d'artillerie, des sonneries des fanfares et du roulement des tambours, précédés des chevaliers-gardes aux cuirasses d'or et aux casques surmontés de l'aigle aux ailes déployées, le cortége impérial se met en marche. Des pages, des chambellans, des dames du palais, des dames d'honneur, des représentants de toutes les communes et de tous les tribunaux de l'empire, des fonctionnaires de première classe, des délégués du grand-duché de Finlande et des représentants de la noblesse de Pologne, précèdent les hérauts d'armes qui portent sur des coussins rouges, entre une double haie d'aides de camp, les insignes impériaux : la grande couronne de l'Empereur et la petite couronne de l'Impératrice, le sceptre, le glaive, le globe impérial et le bouclier, la plaque et les deux chaînes de l'ordre de Saint-André.

La couronne impériale est une merveille d'art, dont il serait difficile de trouver le pendant.

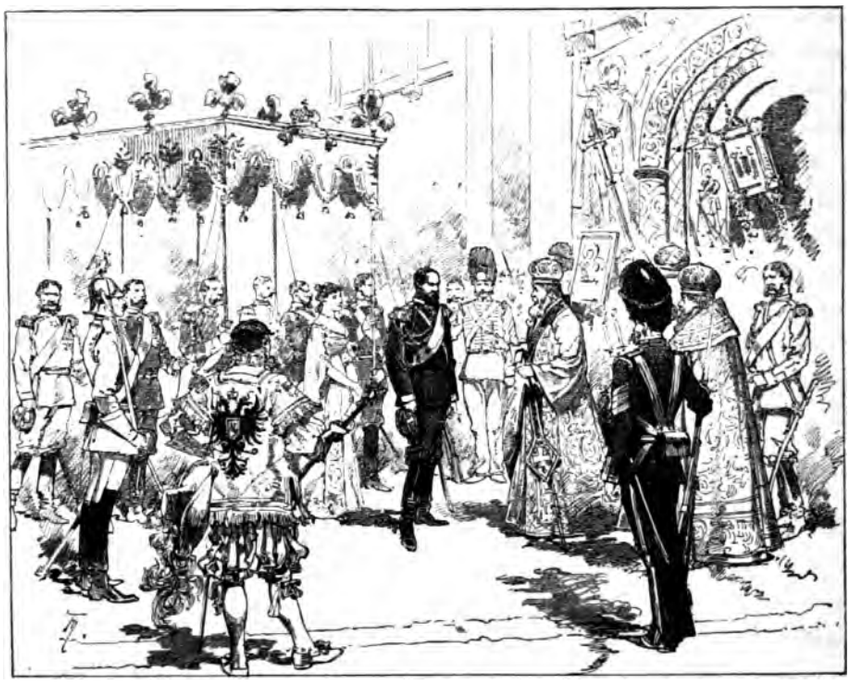
Cette couronne, qui figura au couronnement des empereurs Nicolas, Alexandre Ier, Paul Ier et de Catherine la Grande, est l'œuvre du joaillier Panzié, originaire de Genève. A la vue du chef-d'œuvre qu'il avait fait, Catherine lui donna le grade de général de brigade. Cette couronne est ornée de 5,012 brillants, diamants et autres pierres précieuses, d'un poids total de 2,292 carats; de 54 grosses perles, pesant 745 carats, et d'un rubis énorme, provenant de Chine, et qui pèse 390 carats; la valeur totale de la couronne est de plus de 10 millions de francs. Les pierres sont si bien enchâssées qu'on ne voit pas l'or.

[1] Diadème d'étoffe brodé d'or et de perles.

La couronne de l'Impératrice est une réduction de moitié de celle de l'Empereur.

Destinée à être portée sur la coiffure, c'est un nimbe en forme de diadème, orné d'une étoile sur le devant. Elle est en or fin et constellée de diamants. La croix est appliquée sur un brillant énorme.

Le sceptre, en or massif, est d'une élégante légèreté. La main de justice qui le surmonte est ornée d'un diamant légendaire, le « Lazarew », rap-



L'Empereur et l'Impératrice reçus par des métropolites de Kiew et de Novgorod sur le parvis de l'Assomption.

porté de Chine par un Arménien qui le vendit à Catherine II. Ce diamant, de la grosseur d'une noix, était enchâssé dans le front d'une statue de Bouddha. Lazarew réussit à se l'approprier, et il le cacha en se faisant une profonde incision dans le mollet.

Le globe, tout en or, surmonté d'une croix en diamants avec un saphir de trois centimètres, est surmonté d'une resplendissante guirlande de brillants et de perles.

Le glaive impérial, porté par le colonel des chevaliers-gardes, qui le tient pendant toute la durée de la cérémonie religieuse, est un travail vénitien du seizième siècle.

Enfin voici l'Empereur et l'Impératri
calier Rouge. Les musiques entonnent
les armes, les drapeaux s'inclinent
des hourras éclatants comme des
Majestés descendent l'escalier
placer sous le dais que soutien

Au parvis de la cathédral
les trois métropolites de N
souhaite la bienvenue d
croix, qu'ils baisent ;
pénètre dans le sanct
éblouissantes clart
d'or.

Les princes d
métropolite d
la professio
sur la gar

« Seig
et don
par

i

Page 332.

LE COURONNEMENT DU TZAR.

Enfin voici l'Empereur et l'Impératrice. Ils apparaissent au haut de l'escalier Rouge. Les musiques entonnent l'hymne national, les soldats portent les armes, les drapeaux s'inclinent, le peuple, massé sur la place, pousse des hourras éclatants comme des hosannas de victoire. Lentement, Leurs Majestés descendent l'escalier recouvert d'un tapis rouge et viennent se placer sous le dais que soutiennent trente-deux adjudants généraux.

Au parvis de la cathédrale, l'Empereur et l'Impératrice sont reçus par les trois métropolites de Novgorod, de Moscou et de Kiew. Le premier leur souhaite la bienvenue dans la maison de Dieu; le second leur présente la croix, qu'ils baisent; le troisième leur offre l'eau bénite. Puis le cortége pénètre dans le sanctuaire au milieu des chants, des nuages d'encens, des éblouissantes clartés des cierges, des reflets des lampes et des lustres d'or.

Les princes de l'Église accompagnent le Tzar jusqu'à son trône; puis le métropolite de Moscou s'approchant de Son Impériale Majesté lui présente la profession de foi orthodoxe, que le Tzar lit debout, à haute voix, la main sur la garde de son épée :

« Seigneur, Dieu de mes pères, Tzar des Tzars, dont un mot a créé l'univers, et dont la sagesse dirige les destinées humaines, tu gouvernes le monde par la justice et la sainteté.

« Tu m'as choisi pour le Tzar et le juge de tes créatures. Je crois en ton infinie bonté pour moi. Je te remercie et je m'incline devant ta Toute-Puissance.

« Toi, mon Seigneur et mon Dieu, guide-moi dans la mission que tu m'as confiée, donne-moi la science du bien; fortifie-moi pour cette grande tâche.

« Que la sagesse qui rayonne de ton Trône me pénètre! Qu'elle descende sur moi des lieux où tu règnes! Inspire-moi ce qui peut plaire à tes yeux, ce qui est selon tes commandements.

« Que mon cœur soit entre tes mains afin que mon œuvre soit charitable aux hommes qui me sont confiés, profitable à ta gloire, afin qu'au jour de ton jugement, je puisse répondre sans remords par la grâce et les bienfaits de ton Fils unique, dont je bénis le nom ainsi que le tien et celui du très-miséricordieux, très-vivifiant et Très-Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. »

Cette lecture achevée, les deux métropolites de Novgorod et de Kiew gravissent les marches du trône pour apporter au Tzar le manteau impérial d'hermine blanche semé de queues noires, et le collier de diamants de l'ordre de Saint-André.

Enfin voici l'Empereur et l'Impé [illegible] au haut de l'escalier Rouge. Les musiques entor [illegible] portent les armes, les drapeaux s'inclir [illegible], pousse des hourras éclatants comme [illegible], Leurs Majestés descendent l'escal' [illegible] placer sous le dais que sou [illegible]

Au parvis de la cathé [illegible] par les trois métropolites d [illegible] souhaite la bienvenu [illegible] second fils présente la croix, qu'ils baisen [illegible] bénite [illegible] cortége pénètre dans le sa [illegible] des [illegible] éblouissantes cl [illegible] d'or.

Les prince [illegible] au trône; puis le métropolite [illegible] Majesté lui présente la professi [illegible] aux, la main sur la g [illegible]

« Se [illegible] mot a créé l'univers, et de [illegible] tu gouvernes le monde par [illegible] pour le Trône de tes créatures. Je crois en ton [illegible] nom. Je te [illegible] et je m'incline devant ta Toute-Puis- [illegible]

[illegible] Dieu, guide-moi dans la mission que tu [illegible] ; fortifie-moi pour cette grande [illegible]

[illegible] Trône me pénètre! Qu'elle descende [illegible] ce qui peut plaire à tes yeux, ce [illegible]

[illegible] afin que mon œuvre soit charitable [illegible], profitable à ta gloire, afin qu'au jour du [illegible] sans remords par la grâce et les bénédictions de ton Fils unique, dont je bénis le nom ainsi que le tien et celui du [illegible] et Très-Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. »

Cette [illegible] les deux métropolites de Novgorod et de Kiew gravissent les marches du trône pour apporter au Tzar le manteau impérial d'hermine blanche semé de queues noires, et le collier de diamants de l'ordre de Saint-André.

Page 332.

LE COURONNEMENT DU TZAR.

L'Empereur s'incline devant le métropolite de Moscou, qui lui impose les mains en récitant une prière. Enfin, le Tzar se relève majestueux et superbe, et prenant la couronne impériale qu'on lui a apportée sur son ordre, il la pose lui-même sur sa tête.

A ce moment, l'Impératrice vient s'agenouiller devant son auguste époux, qui, enlevant sa couronne, la tient un instant au-dessus du front de la Tzarine, comme pour l'associer à sa toute-puissance.

L'assistance salue alors trois fois l'Empereur, et le clergé entonne le *Domine salvum fac Imperatorem.*

Dans la cour du Kremlin le canon tonne, les trois cents églises de Moscou font sonner toutes leurs cloches à la fois, et les voûtes de la vieille cathédrale retentissent de cantiques d'allégresse.

La messe commence, les portes d'argent de l'iconostase s'ouvrent, les deux archevêques de Novgorod et de Kiew s'approchent de l'Empereur et lui annoncent que tout est prêt pour le sacre. Le Tzar descend de son trône, et l'Impératrice l'accompagne jusqu'à l'entrée du sanctuaire, qu'aucune femme ne peut franchir.

Le métropolite de Moscou plonge alors dans le vase qui contient le saint chrême, le rameau d'or qu'il tient à la main ; il en oint les tempes, les paupières, les narines, les lèvres, la poitrine et les mains du tzar, en disant : « Ceci est le sceau du Saint-Esprit. » Et après chaque onction sainte, le métropolite de Novgorod en essuie les traces. Les anciens tzars devaient pendant sept jours ni essuyer ni laver les parties de leur corps qui avaient été ointes d'huile sacrée.

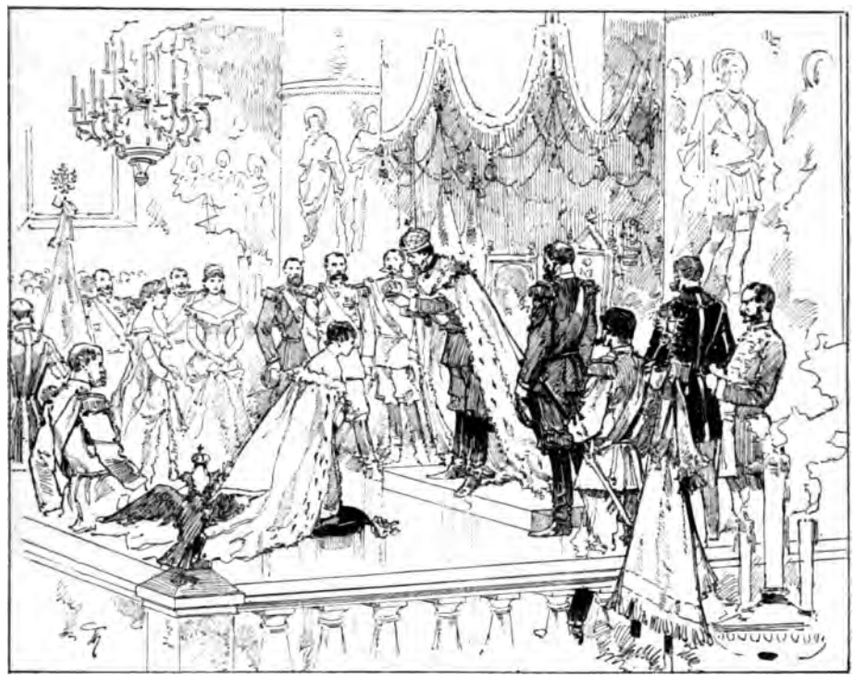
Conduit à l'autel, l'Empereur communie sous les deux espèces, tandis que l'Impératrice, toujours agenouillée à la porte de l'iconostase [1], reçoit la communion des mains du métropolite de Kiew.

Couronne en tête, le nouveau tzar sort enfin, avec l'Impératrice, par la porte du Nord, passe entre une double haie de Kosaks de la garde en cafetans rouges et de grenadiers du palais aux hauts bonnets à poil ; et, acclamé par les *hou hou* du peuple, il entre dans la cathédrale de l'Archange Saint-Michel, où reposent, dans leurs tombeaux de fer, les tzars morts à Moscou jusqu'à Pierre le Grand. De la cathédrale de l'Archange Saint-Michel, le couple impérial se rend encore à la cathédrale de l'Annonciation, où il est reçu avec le même cérémonial qu'à l'Ouspensky Sabor. La procession rentre au palais en remontant l'escalier Rouge. Du haut de cet escalier historique, le nouveau tzar s'incline trois fois, saluant trois fois le peuple ; puis l'éblouis-

[1] Il est interdit aux femmes de franchir la porte de l'autel.

sante vision disparaît, les canons se taisent, les cloches cessent de sonner, un grand silence succède à ce grand tumulte.

Le repas du sacre a lieu dans le Térem. L'Empereur et l'Impératrice s'asseyent sur leur trône, sous un dais de velours cramoisi, derrière une petite table, servis par les maréchaux de la cour. Les officiers supérieurs, précédés de l'archimaréchal et escortés par des officiers des chevaliers-gardes, l'épée nue, apportent les plats que le métropolite bénit au fur et à



Couronnement de l'Impératrice.

mesure. Après le premier service, au moment où le Tzar demande à boire, le corps diplomatique se retire en marchant à reculons, et des chanteurs en habits de gala s'avancent et exécutent, pendant le reste du repas, différents morceaux du vieux répertoire russe.

Le repas terminé, l'Empereur remet sa couronne sur sa tête, reprend son sceptre et le globe, et, donnant le bras à l'Impératrice, il se rend dans la salle Saint-André. Puis ayant remis aux hauts dignitaires, chargés de leur garde, les insignes impériaux, il se retire dans ses appartements.

L'an dernier, pour le couronnement et le sacre d'Alexandre III, on a suivi absolument le même cérémonial, déjà usité lors de l'avénement des

premiers tzars. La veille, des hérauts d'armes, dans leur riche et pittoresque costume, ont parcouru les différents quartiers de la capitale pour distribuer au peuple le texte de la proclamation annonçant la date du sacre.

Des milliers de bras se tendaient dans l'espoir de posséder une de ces feuilles de parchemin; il y eut des commencements de rixe; des supplications sortaient de toutes les poitrines, les exemplaires étaient saisis par

Proclamation distribuée au peuple par les hérauts d'armes.

des dizaines de mains à la fois, chacun préférant n'avoir qu'un fragment du précieux vélin plutôt que de partir les mains vides.

Ces exemplaires, imprimés sur du très-beau parchemin et sortant de l'imprimerie de l'État, sont de magnifiques spécimens de l'art typographique russe. Malheureusement, les hérauts et leur escorte ont dû parcourir la ville sous une pluie battante. Les hérauts seuls étaient abrités par de longs manteaux blancs en superbe étoffe de soie ornée de rubans aux couleurs impériales. Les riches uniformes des maîtres des cérémonies, les tuniques blanches des chevaliers-gardes et des gardes à cheval, les magnifiques caparaçons en drap d'or des chevaux de main, ont été littéralement inondés et abîmés.

Le jour précédent, deux maîtres des cérémonies s'étaient rendus en grand apparat et en carrosses dorés de grand gala chez les représentants des puissances étrangères pour leur annoncer la grande nouvelle de la date du couronnement.

Les fêtes ont duré six jours. Il y a eu bal à l'ambassade d'Allemagne, bal au palais impérial, bal chez le gouverneur général de Moscou, puis un spectacle de gala au théâtre, et une grande fête populaire près du palais Pétrowsky.

La salle du Grand Théâtre, illuminée *a giorno,* était remplie d'un public trié sur le volet. Les premières loges étaient occupées par le corps diplomatique, les baignoires par les ministres et leurs familles, par les hauts fonctionnaires, etc. Aux fauteuils, les généraux et les conseillers privés dans leurs riches uniformes ornés de grands cordons rouges et bleus. Onze loges au troisième, chacune de six places, étaient réservées aux représentants de la presse.

A l'entrée de Leurs Majestés, des hourras enthousiastes ont éclaté de tous les côtés, et le chœur a chanté l'hymne national, qui a dû être répété.

On a joué le premier acte et le finale de l'opéra de Glinka : *la Vie pour le Tzar,* et un charmant ballet de M. Petipa : *la Nuit et le Jour,* à la fin duquel les représentants des nombreuses peuplades de la Russie : Tartares de la Crimée, Tschamanes de la Sibérie, Finnois, Kosaks, Polonais, Caucasiens, Russes de la Petite Russie et de la Grande Russie, sont venus exécuter leurs danses nationales.

Quant à la fête populaire, un journaliste français, M. Hepp, qui y assistait, l'a décrite en ces termes : « Dès le matin, le long faubourg de Pétrowski regorge; entre les maisons basses, c'est une houle noire, le peuple se rue, il est formidable, — formidable et doux; car s'il se bouscule, se pousse, s'estropie, s'écrase, c'est en silence, aucun cri ne monte de ses masses!

« Il est là tout entier, le peuple de Moscou, et il n'est venu au Khodinskoie que pour s'amuser : on ne voit pas rôder les pauvres petites industries autour de lui : les marchands de champignons, de fromage grillé et d'eau, qui traînent sur le pavé inégal leur charrette rose, ont laissé le commerce, pour un jour : c'est la foule colossale qui se moque du bénéfice de quelques kopecks, parce qu'on va lui servir un banquet monstre, et qui veut jouir de cette fête, pleinement, sans aucune préoccupation que d'attraper un bon pâté et une bonne place aux théâtres.

« Au couronnement d'Alexandre II, on avait fait rôtir pour le peuple des quartiers de bœuf énormes et fait couler des ruisseaux d'eau-de-vie : les premiers arrivants avaient donné l'assaut et tondu la place, avec une goinfrerie brutale. Cette fois on a combiné les choses autrement : trois cents buffets sont installés en demi-cercle; à l'entrée de la plaine, les hommes sont obligés de passer par là, un à un, et on leur glisse dans la main un panier. Ce panier, fait de copeaux nattés, contient une timbale en terre russe aux armes de l'Empereur, un sac de bonbons et deux pâtés, l'un à la viande, l'autre aux confitures.

« Ces pâtés ne sont pas d'antique confection; ils sont cuits de la veille sur la plaine même, — j'en ai goûté dans les grandes chaudières, où le beurre craque et saute; c'est une pâtisserie très-délicate ma foi, et qui n'a rien de commun avec le pain pierreux qui est l'ordinaire du brave moujik. Pour bien voir l'entrée solennelle du peuple de Moscou dans sa bonne plaine de Khodinskoie, je me suis juché sur un bout d'estrade, et de là, j'ai pu suivre l'envahissement du moindre coin de terre. Oh! les têtes extraordinaires et les moscovites flottantes! A chaque fournée, c'est un type nouveau, et les vieux moujiks et les jeunes qui fourrent dans leurs bottes tout ce qu'ils peuvent! Les femmes ont des jupons rouge sang, des kakochnik verts, des tabliers jaunes, qui, noués au-dessus des seins, font une taille informe : cette bigarrure des foules convient bien à celle des maisons de Moscou; la plaine est comme un bazar chinois animé.

« Le torrent se précipite d'abord vers les tonneaux de bière qui sont roulés sur le pré pour éteindre les soifs les plus prodigieuses : autour de ces tonneaux enguirlandés, cela sent aigrement le houblon et le cuir. On boit. Il y a pour les ivrognes qui cassent leurs timbales, des gobelets tout préparés, en étain : cette attention délicate repose sur ce principe de haute police russe qu'il ne faut pas faire attendre les foules. — Puis, on court aux six théâtres et au cirque, construits en face de la loge impériale d'où l'on peut apercevoir tout ce qui se passera. Spectacle gratis; on escalade les gradins; — de loin, cela fait l'effet d'un gigantesque serpent noir qui se déroule, et tandis que les uns réussissent à se caser, les autres se groupent autour des vingt-six orchestres jetés çà et là, et mordent à grosses dents, aux sons de la plus tintamarresque des musiques, les pâtés qui ont l'air de s'envelopper dans les longues barbes, couleur d'or sale, des moujiks.

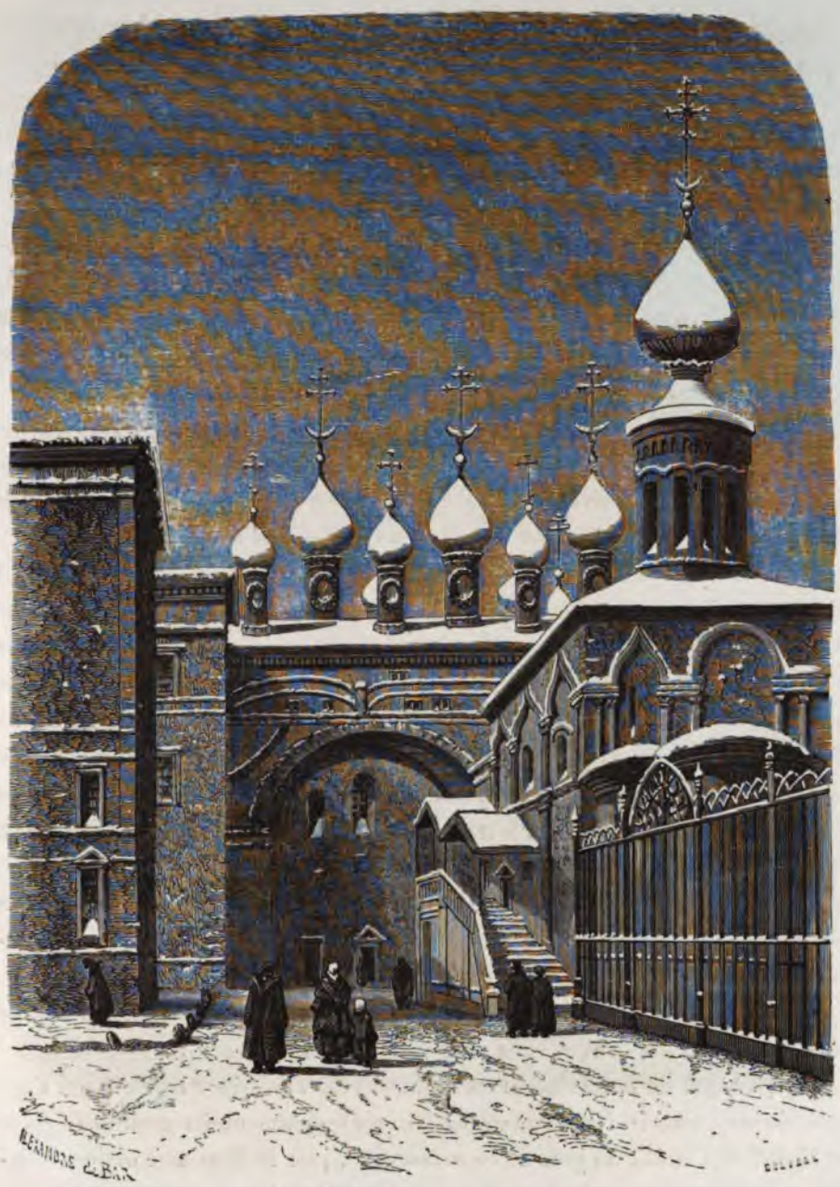
« Maintenant, il est impossible de rien distinguer de précis au milieu de ce fourmillement. Tout cela s'est enchevêtré et fondu : mais ce qui ressort de cet effroyable grouillement, c'est le plaisir que prennent ces hommes à se trouver là, avec le spectacle plein les yeux et de la mangeaille plein les

joues. Ils sont naïfs et neufs dans les joies publiques. On les amuse d'un rien, ils ont l'éclat de rire et les larmes faciles. Le Français est blasé; ici

Les églises du Kremlin.

c'est encore la nature; ici l'impression est fraîche — enfantine. Les foules russes sont incapables même d'un coup de tête, inoffensives et calmes; le Tzar les possède et elles l'aiment, telle est la vérité. »

L'Empereur, pendant toute la durée de ces fêtes, n'a cessé de se montrer en public, de se promener au milieu de la foule, de circuler dans les rues,



La cathédrale du Sauveur, au Kremlin.

comme pour braver les menaces qu'on lui avait faites. Partout sa présence a soulevé les hourras et l'enthousiasme du peuple. La grâce souveraine de

l'Impératrice, sa physionomie mignonne et charmante, son doux sourire, ont achevé de conquérir les cœurs.

La plus ancienne église du Kremlin est celle du Sauveur-dans-la-Forêt (*Spass na Borou*). Elle rappelle l'emplacement d'une petite église en bois élevée par le fondateur de Moscou, Georges Dolgorouki. Le Grand-Prince, venu dans la contrée pour châtier un boïar, fut si enchanté de la beauté du site qu'offrait la colline sur laquelle se dresse aujourd'hui le Kremlin, qu'il résolut d'y bâtir une ville.

Enfin, en 1330, sous le grand prince Kalita, Wladimir fut définitivement abandonnée pour Moscou, qui devint la capitale de la Grande Russie. Ivan Kalita[1], voulant enlever à Wladimir la suprématie religieuse, appela à Moscou le métropolite de l'Église orthodoxe, construisit de superbes églises, fonda un couvent et bâtit le Kremlin[2].

Ces églises se ressemblent presque toutes par leur profusion resplendissante d'images saintes, d'*icones* encadrées d'or; par leurs riches iconostases dressant leur paroi de vermeil incrustée de pierreries et par leurs murs enluminés de fresques archaïques aux longues légendes slavonnes.

Une autre église, également peuplée de souvenirs, est celle du Miracle ou *Tçhoudo-Sabor,* appartenant au monastère d'hommes du même nom. Des trophées de guerre sont suspendus à ses piliers qui s'allongent en longues files, comme les arbres d'une forêt qu'éclaire le crépuscule. Des drapeaux enlevés aux Persans pendent aux murailles, et des trousseaux de clefs rouillées rappellent des villes qui se sont livrées sans combat, ou qui ont été enlevées par un habile coup de main. La porte sainte de l'église du Miracle est un splendide travail d'orfévrerie byzantine en argent massif. Dans la profondeur mystique des ombres, aux lueurs discrètes et douces des cierges et des grandes lampes d'or aux reflets effacés, cette porte ressemble à la porte céleste qui s'ouvre devant les âmes admises aux récompenses glorieuses de l'autre vie.

Dans ses jours d'angoisse et de remords, Ivan le Terrible venait prier sous les voûtes sombres et silencieuses du Tchoudo-Sabor.

Sous le règne de Boris Godounof, qui avait fait assassiner Dmitri pour s'assurer le pouvoir, vivait au couvent du Miracle un jeune moine nommé Grégori Otrépief. Il s'enfuit un jour de ce monastère, jeta le froc aux orties, s'enrôla parmi les Kosaks Zaporogues, et se fit passer pour le tzarévitch Dmitri,

[1] Kalita est un surnom qui veut dire aumônière. Ce prince avait l'habitude d'en porter toujours une à sa ceinture.

[2] Le Kremlin ou plutôt le Kreml est un mot tartare qui signifie enceinte fortifiée.

échappé, disait-il, aux assassins envoyés pour le tuer. On avait enseveli un autre enfant à sa place. Le faux Dmitri, soutenu par les Kosaks, marcha

Croix pectorale de Monomaque.

sur Moscou et fut proclamé tzar. Mais l'ancien moine du Kremlin ne tarda pas à perdre l'affection du peuple et des boïars par le mépris qu'il affectait pour la religion orthodoxe et les mœurs russes. « Il mangeait du veau, ne dormait pas après dîner, dit un historien, ne se baignait pas, empruntait

de l'argent aux couvents, tournait les moines en ridicule, luttait à la chasse avec des ours, visitait familièrement les bijoutiers et les artisans étrangers, ne tenait aucun compte de la sévère étiquette du palais, pointait lui-même les canons, organisait de petites guerres entre les troupes nationales et les troupes étrangères, prenait plaisir à voir les Russes battus par les Allemands, s'entourait d'une garde européenne à la tête de laquelle on voyait les Margeret, les Knuters, les Van Denen. »

Un mois après son entrée au palais du Térem, Otrépief fut précipité d'une fenêtre et égorgé par les boïars. On exposa son cadavre sur la place Rouge avec un masque de bouffon sur la figure, puis on brûla son corps; et ses cendres, dont on chargea un canon, furent dispersées au vent.

Le métropolite Isidore, qui se rendit au concile de Florence et y reconnut la primauté du Pape, fut enfermé dans une cellule de ce couvent.

En 1812, Napoléon y installa son état-major, tandis que dans les faubourgs et les villages environnants la muse populaire, Euménide échevelée, improvisait ces strophes :

Avec notre mère Moscou, — ne badine pas, ouvre l'œil! — Tu es venu chez nous avec ta tête, — tu auras de la peine à en tirer tes talons. — La poigne russe n'est point tendre; — si elle t'attrappe à la nuque, — tu en auras de l'éblouissement, eusses-tu sept empans dans le front. — Elle ne te laissera ni peau, ni souffle; — elle secouera tes os comme dans un sac. — Tu verras trente-six chandelles, — les étincelles te jailliront des yeux, — quand le Russe, avec sa trique, — te renfoncera ton tricorne sur le front!

CHAPITRE VII

LES PALAIS DU KREMLIN.

Les palais du Kremlin.

Près du monastère du Miracle que nous venons de quitter s'élève le *Patriacchi-dvoron* ou cour des Patriarches, vaste palais, aujourd'hui maison du Synode, bâti par le réformateur Nikon. La sacristie renferme des richesses inestimables, des manuscrits byzantins du septième siècle et des manuscrits russes du onzième siècle, reliés de plaques d'argent incrustées de cabochons; une version grecque des Évangiles regardée comme la plus ancienne qui existe; des

écrits de saint Chrysostome, de saint Basile, etc. Les vêtements sacerdotaux, les dalmatiques, les chapes, les robes en drap d'or, resplendissent de broderies, de perles, de floraisons de pierres précieuses.

Les ornements d'église, les croix enrichies de figurines et d'émaux, les bonnets de métropolites et d'archimandrites, constellés de perles, de rubis et de lapis; les bâtons et les crosses sculptés, guillochés; les services et les surtouts de table des patriarches[1], en or et en argent ciselé, sont

Mitre, dite bonnet grec.

entassés dans cette sombre sacristie, comme le butin de dix cathédrales. On dirait les restes et les débris des sanctuaires de Byzance, après le pillage des Barbares. Parmi les objets les plus précieux, citons la mitre du patriarche Nikon, travail en vermeil du dix-septième siècle; un ciboire du temps du grand-duc Vassilievitch, fait sur le modèle des églises russes du quatorzième et du quinzième siècle; la croix pectorale de Monomaque; l'image de Notre-Dame, dite du patriarche Josaphat; une petite *panagia* représentant l'Incarnation gravée sur une agate, et qui appartenait au patriarche Philarète Romanoff, père du premier tzar de ce nom.

Mais le vrai trésor du Kremlin n'est pas ici; on l'a enfermé derrière des portes de bronze, dans une construction toute moderne, dans le palais qui

[1] Le patriarcat fut aboli en 1722 et remplacé par le Synode.

s'élève sur l'emplacement de la maison habitée jadis par Boris Godounof, avant qu'il fût élu tzar. A cette époque, le Kremlin était rempli de constructions de bois dans lesquelles logeaient les boïars, « seigneurs gras et puissants », comme dit la chronique. La maison d'un grand seigneur ne différait alors que par sa dimension de la maison d'un paysan. A l'étage supérieur, quelques pièces basses auxquelles on donnait le nom de *térem*, étaient spécialement réservées aux femmes, comme le harem en Orient. Dans la cour se trouvaient la cuisine, les habitations des gens de service, la salle de bain, les écuries. Les boïars aimaient beaucoup les chevaux; ils n'en attelaient jamais moins de six et les affublaient de harnais cramoisis; leurs voitures, tendues à l'intérieur de soie bariolée, garnies de coussins bleus, avaient les roues et le timon peints en rouge. C'était surtout dans les chasses à courre et les chasses au faucon que les nobles déployaient un luxe extraordinaire d'attelages richement harnachés.

La salle du trésor s'appelle en russe la salle d'armes (*Oroujeynaya palata*). Dans ces longues galeries, quel étincellement, quel éblouissement de pierreries! quel amas prodigieux de richesses féeriques! Les poëtes arabes n'ont pas vu, même chez le calife Haroun-al-Raschid, pareil entassement de saphirs, de diamants, d'émeraudes, de turquoises. Voici des grenats pâles et transparents, qui ont des douceurs roses et vivantes de chair. Des topazes brillent comme des gouttes de lumière cristallisées; des œils-de-chat ont des reflets fauves de prunelles en colère, tandis que les lapis-lazuli ont des regards chastes et innocents de vierges. Les améthystes rappellent les frais bouquets de violettes, et les rubis mettent des perles de sang sur le velours noir des écrins. On dirait qu'une vie mystérieuse circule dans toutes ces pierres, qui vous regardent et vous suivent comme des yeux.

Le trône du tzar Alexis Michaïlovich resplendit de 876 diamants et de 1,223 rubis. Le trône d'or envoyé à Ivan IV par le schah de Perse est constellé de 2,000 pierres précieuses, et celui du tzar Boris Godounof, présent d'un autre souverain oriental, est semé de 2,254 pierreries. Le double trône est en argent doré ciselé à jour; il a coûté 16 millions. La couronne de l'impératrice Anne Ivanovna est une couronne d'étoiles formée de 2,500 diamants et de quantité de rubis, dont le plus gros, celui qui surmonte la croix, est évalué à lui seul 60,000 roubles[1]. Dans le sceptre d'or de Wladimir Monomaque sont enchâssés 268 diamants,

[1] *Guide des voyageurs à Moscou.* — Ce petit livre est le plus véridique et le plus charmant qui ait été écrit sur les curiosités de Moscou. On l'attribue à S. A. le gouverneur Dolgoroukow, un des hommes les plus instruits et les plus aimables de la société moscovite.

300 rubis et 15 émeraudes. Et ces bonnets de tzar, ces calottes à fond d'or qu'on dirait couvertes d'une rosée de brillants, et ces colliers, ces

Ciboire du temps du grand-duc Vassilievitch.

chaînes ornés d'émaux cloisonnés du onzième et du douzième siècle, ces dentelles en or et en perles fines, ces cafetans, ces robes du sacre en brocart doublé de pourpre ou d'hermine, de quel luxe asiatique ils vous éblouissent! On se croirait chez le Grand Mogol, ou dans le palais de ces

gnomes du Rhin qui avaient volé le trésor des Niebelungen. La couronne dite Monomaque est la seule qui soit transmise par les tzars à leurs héritiers. Constantin dit Monomaque en avait fait cadeau au cinquième siècle à un grand prince de Kiew.

Une salle tout entière est remplie par l'ancienne vaisselle des tzars, entassée sur des bahuts et étalée sur des rayons et des estrades garnis de velours. L'archevêque Arsène, qui accompagna le patriarche de Constantinople à Moscou, vers la fin du seizième siècle, s'extasiait déjà sur le luxe

Mitre du patriarche Nikon.

des vaisselles d'or et d'argent du palais du Kremlin : « Je ne sais, écrivait ce prélat, comment décrire les richesses de cette cour. Figure-toi de superbes armoires remplies de plats, de coupes et d'autres vases en argent avec des bords et des ornements en or, et contenant les liqueurs les plus précieuses. Dans le grand nombre des vases d'or, de formes et de dimensions différentes, et d'un prix inimaginable, il s'en trouve un que vingt personnes peuvent à peine soulever. Le service de table représente toutes sortes d'animaux et d'oiseaux, tels que des lions, des ours, des chevaux, des lièvres, des cerfs, des poules, des paons avec des ailes en or, des grues, des cigognes, des canards, des oies, des pélicans, des autruches, des pigeons, des faisans, des perdrix et des tourterelles. Parmi ces objets, un

rhinocéros énorme mérite une attention particulière. » Et l'archevêque Arsène ne peut assez s'émerveiller sur les plats en or, remplis de diamants et de perles fines, que le Tzar donna en cadeau au patriarche et à sa suite !

Quand Boris Godounof entra en campagne contre les Tartares de Crimée et campa à Serpoukhoff, où il régala pendant six semaines magnifiquement son armée, tous les jours dix mille convives étaient servis, au commencement et à la fin du repas, dans de la vaisselle d'argent.

Quelle force de géant il fallait pour soulever ces pots, ces brocs, ces vidrecomes, ces hanaps, ces coupes, ces timbales et ces chopes d'or massif,

Panagia.

hauts de sept pieds et lourds de cinquante livres ! C'était dans ces énormes vases, autour desquels des bacchantes échevelées exécutent la ronde folle du vin, que les tzars buvaient « cette nectarique, délicieuse, précieuse, céleste, joyeuse, déifique liqueur » que Rabelais appelle le « piot » [1].

« Un festin, dit un historien russe, n'était gai et joyeux que lorsque tout le monde était ivre. »

Dans d'autres vitrines, on voit des ornements sacerdotaux et des objets précieux provenant des anciens tzars. L'encensoir en or de Théodore Alexiévitch est un chef-d'œuvre d'orfévrerie byzantine. Il a la forme d'un temple à coupole surmontée d'une croix grecque.

[1] La culture de la vigne était déjà très-développée en 1675 à Astrakan. Cette province fournissait chaque année deux cents tonneaux de vin et cinquante tonneaux d'eau-de-vie de marc et de raisin. On buvait aussi des vins grecs et des vins de Hongrie. Pierre Ier introduisit l'usage des vins français.

Mais on n'en finirait pas si l'on voulait tout décrire. Jetons encore un regard dans la salle des armures, décorée de panoplies d'armes bizarres : boucliers en jonc, fusils turcs et grecs, fusils du Caucase, arquebuses hollandaises, cottes de mailles, lances, sabres, arcs, carquois orientaux. L'armement des Russes était jadis complétement asiatique. Le Tzar partait en guerre armé de la lance, de l'arc et du carquois.

Le rez-de-chaussée du palais du Trésor renferme les anciens équipages de la cour, somptueuses et énormes voitures surmontées de panaches, aux parois tendues de velours, aux glaces d'amiante, avec des images saintes peintes sur les panneaux, des chasses au sanglier et des chasses à l'ours, des Amours tout roses, souriants et dodus comme ceux de Boucher, distri-

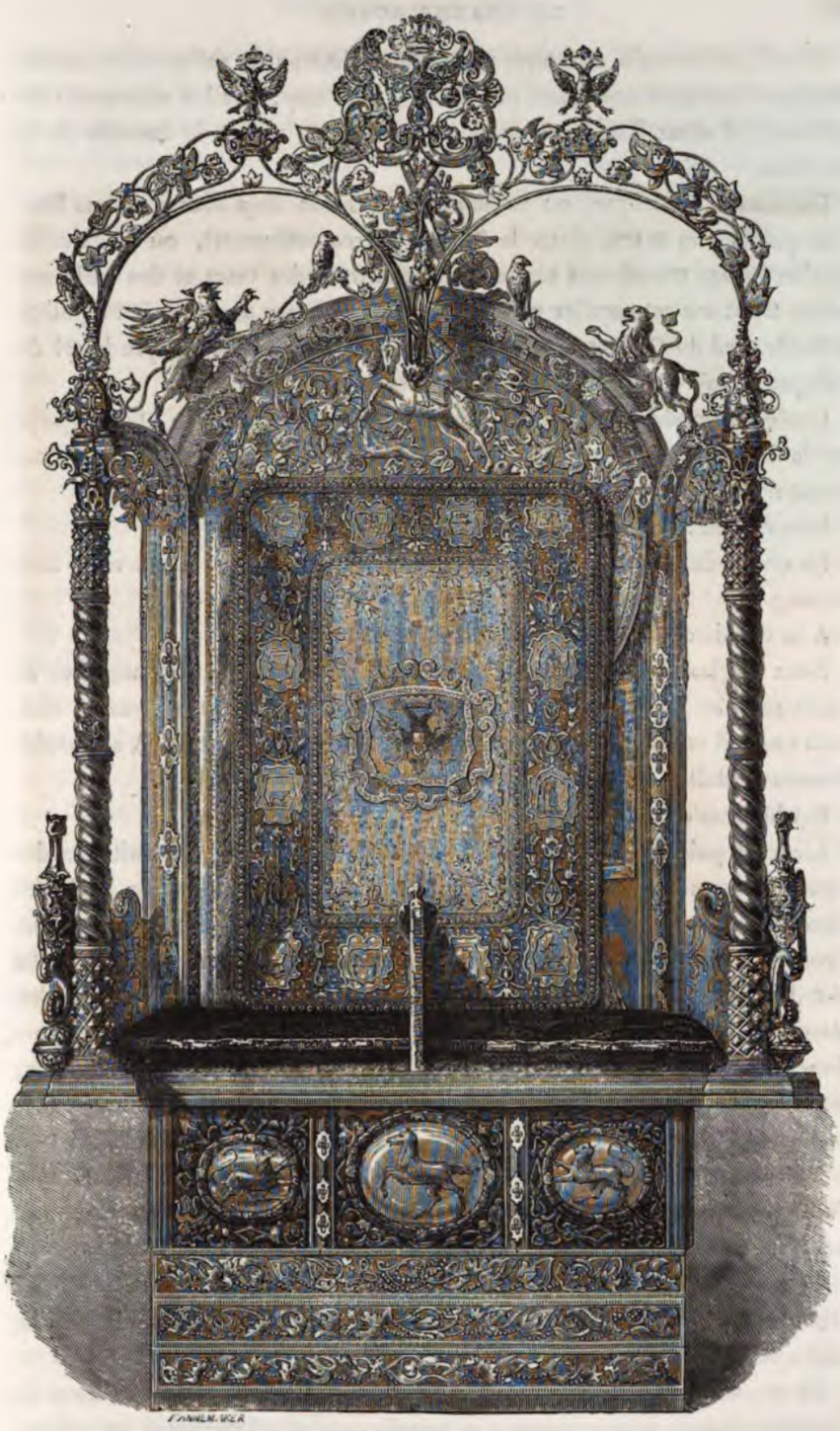
Mitre des premiers patriarches de Russie.

buant des couronnes aux dames ou décochant des flèches dont la blessure fait revivre les cœurs. Parmi ces légions d'Amours en costumes d'anges, il y en a un, casque en tête, armé d'une lance meurtrière, qui terrasse d'autres petits Amours à tête blonde et frisée, à mine espiègle et tout à fait charmant. On en voit d'autres, très-graves, avec des poses de ministres plénipotentiaires présidant une conférence. Les sculptures coloriées de la voiture qu'Élisabeth d'Angleterre envoya au tzar Boris Godounof reproduisent symboliquement la réponse de la Reine à l'appel du Tzar, qui lui demandait son alliance pour refouler les Turcs hors d'Europe. L'arrière de la voiture représente une grande bataille dans laquelle on ne voit que des Russes et des Turcs, et Boris qui provoque le sultan à un combat singulier. Sur le devant, le Tzar est représenté conduisant un char de triomphe, précédé d'une bannière ornée de l'aigle à deux têtes. C'était dire au Tzar : « Vous n'avez pas besoin de moi. »

Des voitures de voyage ressemblent à une chambre montée sur quatre roues : on y voit des glaces de Venise, des tables de toilette et de jeu, des poêles dorés en porcelaine de Saxe, des tapis de Smyrne.

Image de Notre-Dame, dite du patriarche Josaphat.

Et quelle admirable collection de traîneaux ! Il y en a qui ont la forme d'un cerf, d'un oiseau, d'un cygne. En voici un qui représente saint Georges terrassant le dragon. On s'assied dans l'intérieur du dragon. Un autre est orné de divers personnages sculptés.



Le double trône.

Dans la même salle se trouve une riche collection de selles et de harnais asiatiques envoyés aux tzars par les rois de Perse, par les empereurs de Byzance, et deux lits de camp de Napoléon Ier, pris à la bataille de la Bérésina.

Du musée historique, on passe sans transition trop brusque dans l'ancien palais des tzars, dans le Térem (*Teremnoïdvoretz*), où le fameux escalier Rouge servait aux sorties et aux entrées des tzars et des ambassadeurs. C'est sur cet escalier qu'Ivan le Terrible perça de son épieu à pointe de fer le pied de Chibanof, pendant qu'il lui lisait le message que le roi de Pologne l'avait chargé d'apporter à Moscou.

Quelques années après, un vieillard tremblant et malade était appuyé sur la rampe du même escalier. Anxieux, il regardait dans la nuit. Que voyait-il qui l'effrayait?

Une comète.

La queue de sang de l'étoile épouvantait cet homme qui avait versé tant de sang.

A la vue de cette comète, Ivan le Terrible mourut.

Deux siècles plus tard, un autre homme pâle de rage et d'angoisse se tenait aussi au haut de cet escalier. Il ne regardait cependant pas le ciel, mais ce qu'il voyait lui semblait également un présage de mort. A ses pieds, Moscou brûlait.

Cet homme était Napoléon.

L'ancien palais des tzars, avec ses petites fenêtres qu'on prendrait pour des meurtrières ou des soupiraux, avec son toit aux tuiles vernissées, bariolées de couleurs vives, surmonté de tout un bouquet de coupoles polychromes, a conservé son originalité tartare, sa physionomie de palais asiatique. Sa distribution intérieure tient encore du harem et du cloître. C'est un enchevêtrement bizarre et compliqué de couloirs, une enfilade de petites pièces sinueuses et tristement éclairées, aux piliers trapus, aux voûtes juxtaposées; tout cela construit sans plan, au gré d'une imagination folle, comme l'église de Vassili Blajennoï.

Ici, à côté d'un salon aux fenêtres coloriées, à croisillons de plomb, s'ouvre derrière une grille dorée une chapelle mystérieuse aux murailles entièrement peintes de grandes figures sur fond d'or. On dirait les juges de l'Inquisition orthodoxe, l'oratoire d'un Torquemada moscovite. Les tzars priaient beaucoup. Ils jeûnaient, ils faisaient pénitence, ils allaient chaque jour à la messe et aux vêpres. Il y avait en eux du pape et du pacha.

Ils ne se montraient que dans les grandes circonstances, au haut de l'escalier Rouge, pour permettre au peuple courbé et tremblant de contem-

pler « la lumière de leurs yeux ». En passant devant le palais du Térem, le bourgeois et le paysan qui ne se découvraient pas avec respect étaient fouettés jusqu'au sang. Les nobles et les seigneurs devaient faire arrêter leur voiture ou leur traîneau à une certaine distance de la demeure impériale, et quitter leurs armes avant d'entrer dans l'enceinte du palais. Admis en présence du maître des maîtres, ils n'osaient se présenter qu'en esclaves, en se prosternant et disant au Tzar : « N'ordonne pas de me châtier, ordonne-moi de dire un mot! »

Ivan le Terrible les frappait de son épieu de fer. Un boïar qui adressait une supplique ou une pétition devait la signer d'un nom de laquais, d'un diminutif servile : Venia ou Pétrouska [1].

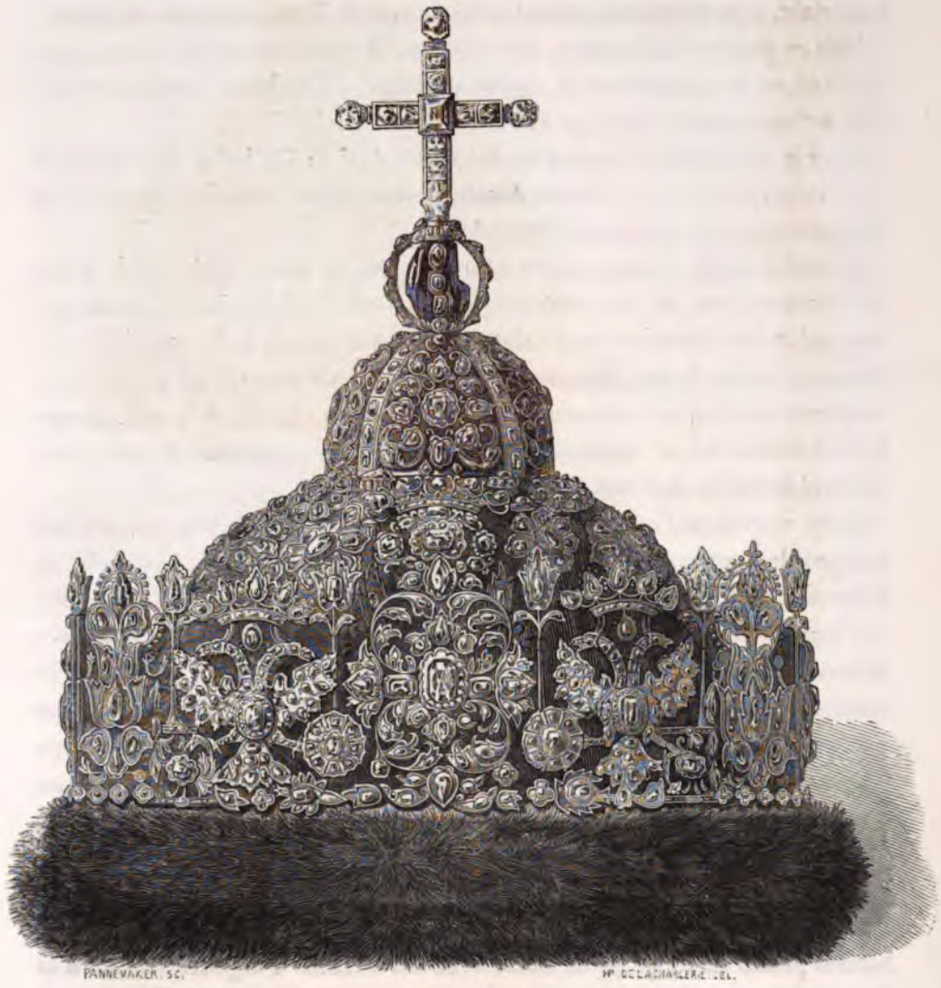
Quand le Tzar, « couronne en tête, sceptre en main, assis sur le trône de Salomon, dont les lions mécaniques faisaient entendre des rugissements, entouré de ses *sindis* en longs cafetans blancs et armés de la grande hache d'armes, de ses boïars somptueusement vêtus, de son clergé en costume sévère », recevait les ambassadeurs étrangers, on eût dit, à le voir immobile au milieu de ce cérémonial qui inspirait une religieuse terreur, une divinité farouche de l'Inde, une idole barbare.

Nous voici dans l'ancienne salle du trône, où a encore lieu aujourd'hui le repas du couronnement. Les murs sont tendus de velours. Un poêle en briques vernies et historié monte jusqu'au plafond. On nous montre la lucarne par laquelle les princesses du sang regardaient les ambassadeurs étrangers et assistaient, invisibles, aux fêtes des boïars. On nous fait voir aussi la fenêtre donnant sur la cour du palais, et par laquelle on descendait chaque matin la petite cassette dans laquelle le peuple pouvait déposer ses suppliques et ses pétitions. Le Tzar ouvrait lui-même cette petite boîte aux lettres de la poste impériale.

Réservés aux femmes, les appartements supérieurs du palais du Térem étaient meublés, avec un luxe tout oriental, de tapis persans, de portières de Boukharie, d'émaux byzantins. Le long des murs étaient rangés de grands coffres peints en rouge et en bleu, avec des ferrures d'argent, servant à la fois de siéges, de lits et de garde-robes. Dans ces coffres, les belles tzarines renfermaient leurs fourrures précieuses de renard bleu et de zibeline, leurs sarafanes rouges étincelantes de perles, leurs robes de drap d'or, leurs longs voiles de mousseline qui s'attachaient à la tresse et retombaient en larges plis sur les épaules, descendant jusqu'au-dessous des genoux. Elles serraient aussi dans ce meuble leurs bonnets fourrés de zibeline au fond

[1] Rambaud, *Histoire de Russie.*

brodé de perles et de pierreries, leur coiffure de cérémonie, le *kokochnik*, et leurs colliers, leurs bracelets, leurs agrafes de diamants. Sur des étagères, on voyait des livres de piété richement reliés, et quantité d'objets de toilette,



Couronne en diamants du tzar Alexiévitch.

miroirs, peignes de bois ou d'ivoire, pinceaux, houppettes, pots de blanc et de rouge, toutes les armes de la coquetterie féminine. Dans le gynécée moscovite, la toilette des tzarines et des boïarines se rapprochait de la toilette des odalisques. Elles passaient plusieurs heures à se peindre, à se farder. « Elles sont extrêmement belles, écrivait Pétrei, qui visita Moscou au seizième siècle; elles ont une haute stature, de grands yeux noirs, des

Sceptre de cérémonie.

Couronne en drap, dite bonnet de Sibérie.

Couronne dite bonnet Monomaque.

mains exquises et des doigts fins; par malheur, elles se peignent de toutes sortes de couleurs non-seulement le visage, mais les yeux, le cou et les mains. Elles mettent du blanc, du rouge, du bleu, du noir. Les cils noirs, elles les teignent en blanc, les blonds en noir ou autre couleur sombre. Elles s'appliquent le fard d'une telle épaisseur et si maladroitement que cela saute aux yeux de tout le monde. »

Si encore elles s'en étaient tenues là! Mais pour s'embellir davantage, elles se noircissaient les dents avec des préparations mercurielles, elles avaient même découvert le secret de se noircir le blanc des yeux; elles s'imposaient le sommeil et le repos forcé, et ne se nourrissaient que de choses grasses, de pâtes, afin de prendre un embonpoint énorme qui était pour elles l'idéal de la beauté!

Cette vie des tzarines et des boïarines était fort triste et monotone; il fallait bien que les pauvres recluses eussent quelques occupations et quelques divertissements.

La cour féminine était complétement séparée de celle du Tzar. Au seizième siècle, la maison de l'épouse d'Alexis se composait d'environ trois cents femmes.

Parmi les boïarines de souche noble, dames d'honneur de la souveraine, il y avait de jeunes campagnardes que la Tzarine appelait « ses cousines » ou « ses sœurs »; il y avait aussi des folles, des nains, des naines, des bouffons, des nègres et des négresses, de jeunes Kalmoucks « aux yeux bridés, au nez retroussé », des vieillards aveugles qui chantaient les poëmes épiques de la Russie légendaire, ou contaient des histoires de princes amoureux, de sorciers, d'enchanteurs et de vampires.

Il était défendu à la Tzarine et à ses boïarines de se laisser voir en public. Quand la souveraine sortait dans l'intérieur du palais, ce n'était qu'à la nuit tombante; et l'on avait soin de l'entourer d'écrans ou de pièces de toile qui la cachaient aux yeux des profanes. Malheur à celui qui eût osé la regarder! Un pareil crime était toujours puni sévèrement.

Cependant, à l'époque du carnaval, on permettait à la Tzarine et à ses femmes de se dissimuler derrière les jalousies du Térem, pour assister aux jeux et aux divertissements populaires qui avaient lieu sur la Moskwa. Tantôt c'était un ours blanc qu'on faisait attaquer sur la glace glissante par une meute de chiens; tantôt c'étaient des hommes, parfois « des dignitaires auliques qui descendaient dans l'arène pour amuser le Tzar ». Si l'homme tuait l'ours d'un coup d'épieu au cœur, on le menait, écrit un chroniqueur, dans les caves impériales, et on le faisait boire à la santé du souverain jusqu'à ce qu'il tombât ivre-mort.

Les tzars avaient emprunté à Byzance les anciennes coutumes des empereurs; et de même que ceux-ci, ils s'étaient réservé le droit de choisir leur femme parmi les plus belles de l'Empire.

Quand un souverain russe voulait se marier, il envoyait des agents courir les provinces, avec pleins pouvoirs « pour se faire montrer toutes les jeunes filles riches ou pauvres, nobles ou non nobles ». Une circulaire adressée d'abord aux boïars leur enjoignait de ne pas cacher leurs filles [1].

Couronne en diamants du tzar Pierre Ier.

Ces courtiers faisaient un premier triage, et la fleur du panier était dirigée sur Moscou. Quand Vassili Ivanovitch se maria, quinze cents jeunes filles furent amenées au Kremlin. Ivan le Terrible choisit sa deuxième femme parmi deux mille jeunes filles qu'on avait logées dans une grande maison où elles dormaient, dit un contemporain, par dortoirs ou chambres de

[1] Dans sa très-intéressante étude, d'après des publications russes récentes, sur les *Tzarines de Moscou*, M. A. Rambaud cite l'exemplaire de la circulaire rédigée en 1536 sous Ivan le Terrible, et destinée à la province de Novgorod :

« De la part d'Ivan Vassiliévitch, grand-prince de toutes les Russies, à la ville de Novgorod la Grande, notre patrimoine, aux princes et enfants boïars habitant à 50 et à 200 verstes de Novgorod, j'ai envoyé N... et N..., et je les ai chargés d'examiner toutes les demoiselles vos filles qui sont des fiancées pour nous. Quand cette lettre vous parviendra, ceux qui ont des filles non mariées partiront immédiatement avec elles pour Novgorod la Grande. Ceux d'entre vous qui cacheraient leurs filles et ne les amèneraient pas à nos boïars s'attireraient une grande disgrâce et un terrible châtiment. Faites circuler ma lettre entre vous, sans la garder même une heure dans vos mains. »

douze lits. Dans chaque chambrée, il y avait un trône où le Tzar venait s'asseoir; chaque jeune fille s'agenouillait devant lui, et, quand il l'avait

Encensoir en or du tzar Théodore Alexiévitch.

regardée tout à son aise, elle jetait à ses pieds un mouchoir brodé de perles et se relevait [1].

[1] A. Rambaud, *les Tzarines de Moscou.*

Ivan fit d'abord un triage de trois cents, puis de deux cents, puis de cent, puis de douze seulement, qui furent minutieusement examinées par des sages-femmes et des médecins, et son dévolu tomba sur une barbare, la tcherkesse Marie. Il n'était pas rare que des jeunes filles de la plus humble origine devinssent l'épouse du Tzar : « Nous n'avons pas une souveraine qui vaut bien cher, disaient de la femme de Michel Romanof ses cham-

Arquebuse.

Encrier.

Porte-mèche.

bellans : elle portait autrefois des bottes jaunes comme les paysannes; maintenant Dieu l'a élevée! » Alexis avait épousé en premières noces la fille d'un domestique; sa seconde femme avait été recueillie par charité dans la maison d'un boïar.

La fiancée impériale recevait de nouveau le baptême et changeait de nom; puis on coiffait sa tête d'une couronne, et on la confiait aux soins de la mère, des sœurs, des parents du Tzar, ou de femmes nobles, de boïarines. Les mémoires du temps racontent les angoisses des jeunes filles que leur beauté avait élevées jusqu'au trône. Leur vie n'était plus qu'un long sup-

plice. Elles étaient en butte aux jalousies féroces, aux haines sourdes et furieuses des anciens proches du Tzar, qui craignaient d'être dépossédés par l'avénement de la nouvelle famille du souverain, par les « hommes du moment ». Comme on peut le penser, le poison jouait un rôle actif dans la Russie d'alors.

Ivan dénonça à l'assemblée des évêques l'empoisonnement de ses deux

Pertuisane.

Masse d'armes.

Djesid.

Masse d'armes.

premières femmes, et parlant de la troisième : « La haine de nos ennemis, dit-il, a excité plusieurs de nos proches à attenter à la vie de la tzarine Marfa, lorsqu'elle était encore vierge, et qu'elle n'était tzarine que de nom. On lui a donné du poison. Alors le Tzar orthodoxe, mettant sa confiance en Dieu, qui seul peut guérir, a pris avec lui Marfa; mais leur union n'a duré que deux semaines. »

On tenta aussi d'empoisonner la femme de Michel Romanof. Elle guérit en buvant de « l'eau bénite dans laquelle on avait trempé des reliques ».

Quand le poison ne réussissait pas, on avait recours aux sortiléges et aux maléfices [1].

Aussi le boïar Kokoref ne disait pas sans raison « qu'il n'était pas bon de conduire ses filles au concours de beauté du Tzar, et qu'il valait mieux les jeter à l'eau que de les faire entrer dans l'*appartement supérieur* ».

Si, par malheur, celle que le Tzar avait choisie pour lui donner un héritier restait stérile, c'était la répudiation, l'exil à perpétuité au fond d'un couvent! Le Tzar pouvait du reste toujours user de ce droit de faire de la Tzarine une nonne, pour prendre une autre femme.

Oh! qu'elles sont touchantes et tristes, dans les vieilles chansons populaires, les plaintes des tzarines chassées du palais et envoyées dans la mort du cloître!

Écoutez les *bylines* que chantent les paysannes en regardant de loin, de bien loin, les murailles blanches du palais des tzars s'ensanglanter sous les feux du soleil couchant :

« Tout est triste chez nous dans Moscou; — tristement sonne la grande cloche. — Le Tzar s'est irrité contre la Tzarine, — il envoie la Tzarine loin de ses yeux, — là-bas dans la ville de Sousdal, — là-bas au monastère de Petrowski!

« Comme la Tzarine se promenait dans le palais — et murmurait plaintivement : — « Vous, palais de pierre, palais de pierre blanche, palais de pourpre! — Est-ce que vraiment je ne me promènerai plus ici! — Je ne m'assiérai plus aux tables de cyprès, — je ne goûterai plus les mets sucrés, — je ne mangerai plus le cygne blanc, — je n'entendrai plus les douces paroles de mon Tzar! »

« Elle sortit alors, la Tzarine, sur l'escalier, — elle dit à haute voix, de sa petite voix : — « O vous, mes petits écuyers, — petits écuyers, coureurs à cheval, — chargez le chariot, mais... ne vous hâtez pas, — sortez de Moscou, mais ne vous hâtez pas! — Peut-être notre seigneur le Tzar s'adoucira, — peut-être il ordonnera de revenir? » — Et que répondent les jeunes écuyers? — « O toi, notre mère la Tzarine, — Marfa Matféevna, — peut-être bien le Tzar s'adoucira, — peut-être bien reviendrez-vous [2]! »

Mais le Tzar a un cœur semblable aux murs de son palais, qui est de pierre. Il ne rappelle pas sa femme, il la laisse, lentement et pleurant, s'acheminer vers le couvent aux hautes et froides murailles de prison. Quel est ce bruit? On dirait les cloches du monastère qui sonnent... Hélas! elles sonnent pour annoncer l'arrivée de la Tzarine répudiée. Voici une longue

[1] Voici la curieuse formule de serment que Boris Godounof imposa à ses sujets : « En ce qui regarde notre souverain le grand-prince et tzar de toutes les Russies, Boris Feodorovitch, et notre tzarine et grande-princesse Marfa et leurs enfants, le tzarévitch Feodor et la tzarevna Axinie, nous jurons de ne rien attenter ni mal faire à leur nourriture, à leur boisson, à leurs vêtements, à n'importe quelle chose qui leur appartienne, de ne pas leur donner d'herbe ou de racine malfaisante, de ne pas leur en faire donner par d'autres, de ne pas écouter ceux qui nous engageraient à leur en donner, de ne point permettre à nos gens la recherche des herbes ou racines malfaisantes, de ne point recourir aux sorciers, aux sorcières, ou à tout autre moyen qui puisse nuire au Tzar, à sa tzarine ou à ses enfants, de ne pas faire de conjurations avec la trace de leurs pas ou de leur voiture... »

[2] A. Rambaud, *la Russie épique.*

procession noire qui s'avance. C'est l'abbesse qui vient avec toutes ses reli-

Jean IV, dit le Terrible.

gieuses au-devant de Marfa Matféevna. L'abbesse et les religieuses prennent la Tzarine par ses mains blanches et la conduisent dans sa cellule, « non

pour une heure, non pour un jour, dit la chanson, mais pour le reste de sa vie... »

Sortir du Térem pour visiter le Palais-Neuf ou le Grand-Palais, c'est passer de la Russie moscovite dans la Russie européenne, c'est quitter Moscou pour Saint-Pétersbourg.

La façade classique et bourgeoise du Palais-Neuf, construit de 1838 à 1848 par ordre de Nicolas, détonne et jure au milieu de ces édifices et de

Térem des tzarines.

ces églises, de ces tours et de ces clochers, de ces portes et de ces remparts si pittoresquement asiatiques du Kremlin. On croit avoir devant soi l'honnête et tranquille palais d'un roi à parapluie et à bonnet de coton. Mais ceux qui aiment les beaux marbres polis et neufs, les belles dorures, les beaux parquets luisants, les grandes fenêtres claires, seront séduits et enchantés. En traversant ces enfilades de salles, de chambres, de salons, ils pourront admirer des tentures en damas broché, des tables en lapis-lazuli ou en argent massif, de grandes cheminées en malachite, des meubles recouverts de brocart, et des pendules, oh! de superbes pendules, — comme si l'on était à Berlin.

L'escalier d'honneur, tout en marbre, est coupé par cinq plates-formes, et orné d'un tableau d'Ivon : *la Bataille de Koulikovski,* gagnée sur les Tar-

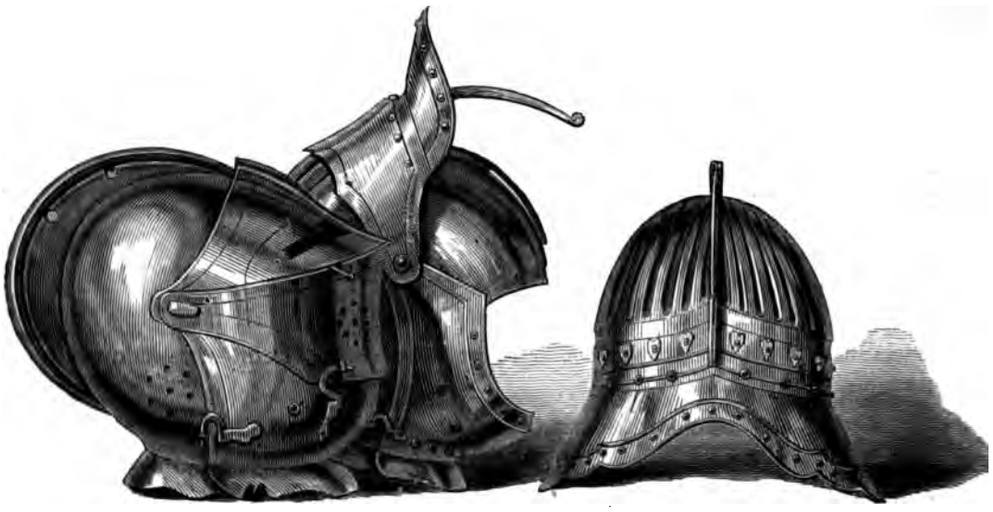
tarés par le tzar Dmitri. La salle Saint-Georges, la plus vaste du palais, est entièrement tapissée de plaques de marbre sur lesquelles resplendissent, gravés en grandes lettres, les noms de tous les chevaliers de Saint-Georges, avec la date de leur admission. Le livre de l'ordre est enfermé dans un coffret de bronze posé sur un socle de marbre blanc; et sur dix-huit autres colonnes de marbre se dressent des figures allégoriques, rappelant des victoires et des conquêtes de l'armée russe.

Dans la salle Saint-André, bleu et or, au-dessus du trône impérial en or massif, on voit un aigle aux ailes déployées, et un œil entouré de rayons, comme celui du Père Éternel dans nos églises catholiques.

Le trône de l'Impératrice se trouve dans la salle Sainte-Catherine. On sait que l'ordre de Sainte-Catherine, fondé en 1714, n'admet que des dames. La Tzarine en est la grande maîtresse.

Toutes ces salles sont séparées par des portes de cuivre doré et ciselé, véritables merveilles de l'orfévrerie russe.

Après son couronnement, pour se conformer à une vieille coutume, le Tzar donne au Palais-Neuf un grand bal populaire appelé « mascarade ». Toutes les classes de la société, les nobles comme les moujiks, sont admises ce soir-là dans ces salles et ces salons brillamment illuminés. Aux fêtes du sacre d'Alexandre II, plus de vingt mille personnes circulèrent sous les yeux du couple impérial et de la cour.



Casques lithuaniens et livoniens.

CHAPITRE VIII

LE CLOCHER D'IVAN VELIKOI.

La *tzar Kolokol.*

Et maintenant, si nous voulons avoir une vue générale de Moscou, montons sur le clocher d'Ivan Velikoï, au pied duquel on a placé, depuis qu'on l'a retirée des fossés du Kremlin, la fameuse *tzar Kolokol,* ou reine des cloches. Toute blanche de neige, on dirait la coupole de marbre d'un temple effondré. La cloche géante mesure plus de 20 pieds de haut. Elle pèse 150,000 kilogrammes. Un jour, on y donna, comme sous une tente, un repas de vingt couverts. Des gens qui avaient déjà dîné dans un canon pouvaient bien dîner sous une cloche.

Que de légendes ont couru sur la *tzar Kolokol!* Si elle n'a jamais sonné, elle n'en a pas moins rempli le monde de bruit. Les moujiks se signent quand ils approchent d'elle : ils lui attribuent une origine sainte et l'appellent « la cloche éternelle ». On raconte qu'au moment de sa fonte, en 1733, sous l'impératrice Anne, les boïars jetèrent toute leur vaisselle plate dans le fourneau de fusion, de sorte que la cloche d'airain a des muscles d'argent et des veines d'or.

Élevé en souvenir des calamités nationales qui attristèrent le règne de Boris Godounof, le campanile d'Ivan Velikoï est un des plus hauts clochers de l'Europe.

Avec une hardiesse superbe, il s'élance dans les airs et porte jusqu'aux nues ses trois étages d'arcatures aux cloches de bronze suspendues et groupées en lourdes grappes. Parmi ces cloches se trouvent, pauvre oiseau prisonnier, l'ancien beffroi de la ville républicaine de Novgorod. Il n'appelle plus les citoyens à leurs libres réunions! Jadis, quand il sonnait, les bourgeois quittaient hâtivement leurs affaires et s'assemblaient en conseil. A Novgorod, les décisions importantes ne pouvaient être prises qu'en assemblée générale de tous les habitants.

La grande cloche de Moscou.

A mesure que l'on monte, la vue se déroule plus splendide, plus féerique, le panorama se développe, prenant des proportions plus vastes, plus grandioses. Moscou, à vos pieds, entasse et étale ses magnificences et ses merveilles. Il semble qu'on s'élève lentement au-dessus de la ville, comme dans un ballon captif. Du haut de la dernière plate-forme, l'œil plane sur l'immense capitale, élargie et superbement assise sur les gradins en amphithéâtre de ses sept collines. L'imagination d'un poëte n'a jamais rêvé tableau plus merveilleux, spectacle plus magnifique, décor plus original. De toutes parts, par centaines, par milliers, sous la traînée d'or du soleil, les clochers luisent rouges, bleus, argentés, comme des diamants, des sa-

phirs et des rubis; ils montent et s'épanouissent comme des œillets tachetés, comme des tulipes, comme des dahlias, ou éclatent en longues fusées multicolores. Et, dans le champ du regard, plus de trois cent cinquante églises

La porte Rouge.

arrondissent leurs dômes, qui miroitent et brillent comme des fragments d'or détachés du soleil. Dans des lointains de brume rose, des tours se profilent légèrement avec des blancheurs et des sveltesses de minarets. Et les maisons! quelle gaieté bariolée de façades peintes, où se mêlent toutes les couleurs et tous les reflets de l'arc-en-ciel, depuis le violet nacré jusqu'au

jaune pâle! Cela rappelle la bigarrure charmante des palais de Venise. La neige qui décore les toits de ses grandes draperies blanches à franges d'argent fait encore mieux ressortir, par son opposition tranchée, ce bruyant coloriage de ville asiatique et byzantine.

Et les jours de grande fête, toutes les cloches de ces milliers de clochers tintent, sonnent, carillonnent, s'appellent et se répondent, et chantent à la fois. Le signal part du haut de la tour d'Ivan Velikoï. Toutes les autres cloches, qui attendent et qui sont prêtes, ouvrent en même temps leur bouche de bronze et entonnent leur chant aérien. C'est un concert splendide, qu'on croirait exécuté par d'invisibles esprits dont les légions planeraient sur la ville sainte. Il semble que sur toutes ces églises, ces campaniles et ces tours qui tressaillent, passe un ouragan d'harmonie allant se perdre au loin, dans l'immensité des déserts, comme ces grandes vagues que soulève la tempête et qui vont expirer doucement sur des plages inconnues. Et à Pâques, comme un écho qui se répercute à l'infini, toutes les cloches de l'empire sonnent dès que celles du Kremlin et de Moscou ont entonné leur hymne de résurrection. De la Moskova, du Don au Dniéper et au Dniestr, de la Moskova au Volga, à la Dvina, à la Petchora et à l'Obi, c'est une envolée joyeuse de cloches, une vibration grossissante qui court de clocher en clocher, allumant un feu d'artifice de sonneries argentines, qui remplit bientôt la Russie d'un bout à l'autre! Et quand les bras des sonneurs tombent de fatigue, ce sont les gamins et les passants qui les remplacent et se suspendent aux cordes, heureux de faire volter et danser les cloches, de faire battre leur langue de fer contre leur palais de bronze.

La journée était belle à souhait. Le ciel bleu et profond avait une douceur rayonnante, une jeunesse gaie de printemps. Dans les pays froids, en plein novembre, le soleil vous fait de ces surprises. Éclairée par cette lumière de fête, la terre ne semble plus pâle de neige, mais toute blanche de fleurs d'amandiers et d'orangers. Et l'on dirait que, timide épouse, elle se cache sous sa couronne effeuillée et sous les dentelles de son lit défait. — Dans les évanouissements bleuâtres de l'horizon, de jolis nuages lilas, couleur de chair, s'envolaient comme des couples de petits amours échappés des plis des grands rideaux neigeux suspendus par l'hiver à l'entrée des parcs et des jardins. Quand on se penche pour regarder au-dessous de soi, le Kremlin apparaît comme au fond d'un précipice; et l'on a quelque peine à se reconnaître au milieu de ces églises, de ces clochers et de toutes ces tours qui jaillissent du sol comme les arbres d'une forêt enchantée. Avec ses murs roses, coiffée de son toit vert, la porte du Sauveur elle-même ressemble à un château de conte fantastique. Et au delà de ce merveilleux rempart du

Kremlin, qui étincelle comme une ceinture de pierreries et qu'on dirait taillé par des ciseaux mauresques, la bizarre et singulière église de Vassili Blajennoï, rapetissée par la distance, vous fait l'effet d'une chinoiserie d'étagère, d'un palais de kobold, d'un château royal de Lilliput. On songe au mariage de nains qui eut lieu sous le règne de Nathalie, sœur de Pierre Ier : on convia pour la circonstance tous les homoncules de l'empire ; on les affubla d'habits de cérémonie et on les conduisit à travers la ville dans quinze carrosses microscopiques, escortés de grenadiers géants. Et à ce souvenir, on se demande si cette église baroque, cette pagode en miniature, toute en pointe et toute en bosses, n'a pas été construite pour servir de palais à un peuple de nains. Sur la place Rouge, l'animation est grande ; au milieu des blancheurs de la neige, les passants se dessinent en noir comme de petites ombres chinoises ; et les traîneaux qui défilent et se croisent ressemblent à des coquilles de noix attelées de sauterelles.

Au delà de la Moskwa figée dans sa robe de glace, le dôme du temple du Sauveur resplendit comme une montagne d'or. Plus loin, dans les arrière-plans estompés et fondus, se montrent des casernes rouge sang, encapuchonnées d'un blanc burnous de neige ; des fabriques aux murailles enfumées dressent leurs hautes cheminées, roides et prosaïques comme des colonnes de chiffres ; puis des couvents déploient leur vaste enceinte crénelée, flanquée de tours étranges, aux toits verts et aux jolis béguins de neige posés sur le côté, « à la folle » ; derrière ce rempart guerrier, se dressent des clochers et des campaniles de différentes couleurs aux renflements bulbeux pointillés d'étoiles, des églises enluminées de fresques et coiffées de dômes dorés, comme de tiares resplendissantes. Et des bâtiments aux lignes correctes, des maisons et des maisonnettes où les moines vivent en un isolement de cellule, s'éparpillent dans la vaste enceinte où des arbres, tout chargés de givre, vous donnent l'illusion charmante de buissons d'aubépine en fleur. Plus loin, au fond du tableau, dans les derniers reculements du ciel, on voit comme un grand amas de roses blanches : c'est la montagne des Moineaux, d'où l'on embrasse un des plus beaux panoramas du monde. Quand le pèlerin russe découvre tout à coup de ce haut belvédère la ville de « pierre blanche », le Kremlin et la croix d'or du clocher d'Ivan Velikoï, il s'incline, tombe à genoux, et trois fois il frappe le sol de son front. Un saint respect emplit son âme, et son cœur ému d'amour ressemble à une coupe qui déborde. Ce fut de cette hauteur que l'armée française, venant de Smolensk, aperçut pour la première fois la capitale sainte. A la vue de tous ces dômes flamboyant comme des fournaises, de tous ces clochers aux orbes bleus scintillant de constellations, de ces tours dressant leur pyramide

rose, violette, blanche, de cette ville immense aux toits verts, aux maisons bariolées, entrecoupées de grands espaces vides, de jardins et de vergers, d'étangs et de parcs, de ces rues ébauchées, de ces chapelles aux formes tourmentées et contournées de chimères, à l'aspect de ce tableau bizarre et grandiose, ils durent se demander si, marchant sur les traces d'Alexandre, Napoléon ne les avait pas conduits à la conquête de l'Inde. Cette capitale qui venait de surgir à leurs yeux étonnés et éblouis ne pouvait appartenir à l'Europe; ce Kremlin qu'ils avaient à leurs pieds, c'était, bien sûr, la citadelle de quelque despote asiatique...

En se tournant vers l'occident, on a devant soi, sur la colline enneigée qui lui fait comme un piédestal de marbre, la maison Paschkoff, dont la belle colonnade se déploie avec la majesté tranquille d'un portique de temple grec. Ce palais est aujourd'hui un musée [1]. Le manége où les troupes font l'exercice en hiver, les Archives avec leur façade monumentale [2], puis une quantité d'églises, de monastères, reculent, avec d'admirables gradations de teintes, dans les lointains vagues de l'horizon, et s'évanouissent graduellement comme des images de fantasmagorie.

Au nord-est, on aperçoit la frise du Grand-Théâtre; et au delà, au milieu d'un papillonnement de couleurs, d'un fouillis de dômes, de clochers, la tour de Souhareff superpose ses étages en autel gothique, ses galeries aériennes qui se découpent sur le ciel. Au sommet de sa haute tour octogone, l'aigle russe fait palpiter dans le soleil ses larges ailes d'or. La tour de Souhareff est toute violette. On dirait d'un palais d'améthyste ou de porcelaine. Construit de 1692 à 1695, en mémoire de la fidélité du stolnik Souhareff, cet édifice sert maintenant de réservoir d'eau.

De la plate-forme du clocher d'Ivan Velikoï, on embrasse d'un seul coup d'œil les différentes phases de développement et d'agrandissement de Moscou. La ville s'abrita d'abord tout entière derrière les murailles du Kremlin; puis, peu à peu, la ruche mère essaima, des maisons allèrent coquettement se mirer dans la rivière, le long des berges de la Moskwa. Une nouvelle enceinte fut alors nécessaire pour protéger la nouvelle ville, le *Kitaï-gorod* ou ville de refuge. Mais bientôt cette enceinte de pierre devint trop étroite, les maisons débordèrent dans la campagne et formèrent une troisième ville, le *Béloï-gorod* ou ville blanche. Un siècle plus tard,

[1] Ce beau musée renferme une bibliothèque de deux cent mille volumes, environ quatre mille anciens manuscrits, un salon de lecture ouvert gratuitement, une riche collection d'objets d'art, et la si curieuse galerie ethnographique qui figura à Paris, en 1867, dans la section russe de l'Exposition.

[2] La bibliothèque des Archives se compose de plus de vingt-cinq mille volumes et d'un millier de manuscrits très-rares. Magnifique collection d'elzevirs. Salles de lecture et de travail pour les visiteurs.

les maisons avaient de nouveau franchi les murs du Béloï-gorod, et formaient une quatrième ville qu'on appela le *Zemlenoï-gorod* ou ville de terre,

L'église de Saint-Nicolas de l'Ilinka.

tirant son nom du rempart de terre qui l'entourait et qui avait été élevé en 1591, après l'invasion des Tartares de Crimée. Enfin, au siècle dernier, de grands faubourgs s'allongèrent au dehors de la Ville de terre; Catherine II les fit entourer d'un rempart. Moscou s'étend sur une superficie de cent kilo-

mètres carrés; mais aujourd'hui encore la dixième partie de la ville est occupée par des jardins et des étangs. Et cependant, l'aspect général de cette ville, vu à vol d'oiseau du clocher d'Ivan Velikoï ou du sommet de la montagne des Moineaux, tient du rêve et de la féerie. Ceux qui ont été à Constantinople assurent même que le panorama de Stamboul, si vanté, n'est pas plus beau.

Par un doux coucher de soleil d'automne ou d'hiver, alors que tous ses dômes pailletés de frissons d'éclairs s'illuminent de flamboiements, que les croix de ses clochers apparaissent comme dans un nimbe miraculeux, que ses églises resplendissent comme de colossales mosaïques de marbre, et qu'au loin la mer houleuse des toitures, couvertes de neige comme d'une frange d'écume, se perd dans une poussière de pourpre violacée, alors Moscou est vraiment la grande capitale russe, la Jérusalem sainte de la terre slave, la « mère », la Moskwa Matouchka chantée par les anciennes épopées, la glorieuse « ville de pierre blanche » où le Tzar blanc, le Tzar orthodoxe règne joyeux, entouré de ses fidèles boïars à longue barbe, armés de grands sabres et coiffés de toques de zibeline.

Au moment où j'allais quitter la tour d'Ivan Velikoï, il y eut dans l'air, autour de moi, comme une tombée subite de neige, une descente serrée et palpitante de larges flocons blancs qui tourbillonnèrent et s'abattirent sur les clochers et les dômes du Kremlin. C'était un vol immense de pigeons. A Moscou, ils sont plus nombreux encore qu'à Venise. Aux yeux du Russe, le pigeon est un oiseau sacré : c'est l'emblème vivant du Saint-Esprit.

Le pigeon est un oiseau sacré.

CHAPITRE IX

LE GOSTINOI-DVOR[1]

Marchand russe.

A quelques pas du Kremlin, parallèlement à la place Rouge, le grand bazar de Moscou, le Gostinoï-dvor, entasse ses milliers de pittoresques boutiques, formant une ville à part aussi, mais qui n'a rien de monumental dans son aspect plein d'originalité. Figurez-vous une agglomération babylonienne de baraques, une immense foire couverte où un enchevêtrement de rues et de ruelles, de « lignes », comme on les appelle en russe, se croisent et s'entre-croisent, se coupent, se nouent et se dénouent en un véritable lacis de labyrinthe.

Chaque rue a sa spécialité. Nous voici dans la « ligne » des lapidaires et des joailliers. Quel amas fantastique de richesses! quel ruissellement de pierreries éblouissantes! Ces jolis petits cristaux que vous voyez empilés dans des sébiles de bois, sont des diamants de Sibérie. Il semble que dans ces boutiques on doive les remuer à la pelle. Et ces turquoises, d'un bleu vague et chatoyant comme l'œil des nymphes marines, ne méritent-elles pas toute votre admiration? Nulle part vous n'en trouverez d'aussi belles. Les marchands tartares vont les chercher jusqu'en Perse. Quant à ces grands blocs aux nœuds miroitants, ce sont des malachites; et ces pierres rouges, à l'état brut, des porphyres. Et que de colliers, de boucles

[1] C'est-à-dire la cour des étrangers. — Jadis, tous les marchands qui venaient en Russie étaient des étrangers.

d'oreilles, de bracelets, de chaînes d'or! L'art du joaillier russe est bien encore un peu primitif, un peu lourd; mais comme son travail est solide! Les bijoux qui sortent de sa main sont des bijoux de famille : ils sont faits pour être transmis de génération en génération.

Une odeur pénétrante, une odeur de fauve qui vous transporte en pleine forêt sibérienne, vous avertit que vous entrez dans la rue des pelleteries et des fourrures. La plupart viennent de Jakoutsk, où se tient chaque année une grande foire. Jakoutsk est le centre commercial du nord de la Sibérie. Dès que la Léna est débarrassée de ses glaces, les marchands d'Irkoutsk s'embarquent avec des cargaisons de tabac, de thé, de sucre, d'eau-de-vie, d'étoffes chinoises, d'ustensiles en cuivre et en fer, qu'ils viennent échanger contre les peaux de petits-gris, les peaux de martres, de renards polaires (isatis), d'hermines, de putois, de muscs, de zibelines, tués par les chasseurs jakoutes sur les rives boisées de la Kolyma et dans les déserts de neige qui se déroulent jusqu'à la mer Glaciale et jusqu'au détroit de Behring. — La peau du renard bleu est de toutes la plus recherchée et la plus chère [1]. Des voyageurs ont rencontré des femmes jakoutes qui nourrissaient à la mamelle de petits renards pris au terrier. Les Russes ne se servent que de la partie de la peau qui recouvre les pattes; et ce qui fait la valeur de ces fourrures, c'est l'énorme quantité de peaux qu'il faut pour une pelisse. Les quatre pattes d'un renard bleu valent autant que la peau de l'animal tout entier.

Les pelletiers russes sont, disons-le en passant, les plus habiles gens du monde. Ils ont poussé la falsification des fourrures beaucoup plus loin que M. de Bismarck n'a poussé celle des pièces diplomatiques. Ils vous vendent aujourd'hui une peau de martre ou de castor; et un an après, vous vous apercevez que c'est une peau de singe ou de lapin merveilleusement teinte. Ils poussent la supercherie jusqu'à inventer des fourrures d'animaux qui n'existent pas; et comme ces animaux sont des plus rares, ils en vendent la peau bien plus cher.

Les rues du Gostinoï-dvor sont couvertes d'une toiture en verre munie de gros entonnoirs par lesquels la pluie se déverse sur le sol. A chaque carrefour, ou devant la boutique des marchands qui doivent des grâces particulières au Ciel, sont suspendues de grandes images saintes : des madones roides et archaïques dans leur encadrement d'argent tout en relief.

Nous passons dans des rues où l'on ne vend que des bonnets de nourrice, des berceaux en forme de hamac qui se suspendent au plafond des isbas, des châles, des tapis aux vives couleurs que les istvoschiks jettent sur

[1] De cent à cent cinquante francs pièce.

leurs chevaux en guise de couverture, des coffres de bois peints en rouge, plaqués d'ornements argentés, dans lesquels les paysannes enferment leur trousseau de noce. Nous nous arrêtons un instant dans une buvette sombre et sale, pour regarder des marchands barbus, groupés autour de petites tables et mangeant des *piroghi* ou pâtés chauds à la viande et aux choux. La vente des liqueurs spiritueuses est interdite dans le Gostinoï-dvor. On

Marchands d'habits.

nous sert une bouteille de *kistlichi*, boisson rafraîchissante, point du tout désagréable, fabriquée avec de la farine fermentée, et qui mousse et petille comme de la limonade.

Des marchands d'éponges, des quêteurs d'église, tête nue, aux cheveux tombant sur le front, en cafetan bleu de ciel, circulent autour de nous. Les quêteurs, aussi bien que les marchands ambulants, doivent acheter un « diplôme ». Il y a des centaines de pieux quêteurs dans les rues de Moscou, sans compter les religieuses que les couvents envoient mendier dans les lieux publics, dans les restaurants populaires et de bas étage, où elles inspirent toute autre chose que le respect.

Nous reprenons notre promenade. Après avoir traversé la rue des samo-

vars, des casseroles, des clous, de la ferraille, des chaussures et des harnais, nous voici dans la « ligne » la plus curieuse de l'immense bazar : celle des marchands d'*icones*, de *bogs*, de *panagias*, c'est-à-dire d'images saintes. Ces noires boutiques, qui ressemblent à des antres creusés dans le roc, resplendissent comme des iconostases. Il y a là, pieusement exposées aux yeux des passants, des images de tous les prix, depuis 2 roubles jusqu'à 500 roubles : ces dernières incrustées de pierres précieuses, étoilées de topazes et de rubis. Les figures diffèrent aussi par le plus ou le moins de finesse de l'exécution; mais toutes sont invariablement peintes d'après le même modèle et selon les immuables traditions byzantines du mont Athos. On dirait des vierges du quinzième siècle ; et cependant elles datent d'hier.

Dans le fond de ces boutiques on vend en secret, aux vieux croyants et aux sectaires, les images saintes qu'ils emploient dans leur culte domestique. On évalue le nombre des dissidents russes à neuf ou dix millions. Ils forment plus de deux cents sectes. La plus nombreuse est celle des *raskolniks*, qui se séparèrent de l'Église orthodoxe en 1666, lors de la réforme du patriarche Nikon. Les raskolniks se subdivisent en *bespopowtchina* (sans prêtres) et en *popowtchina* (avec prêtres). Les premiers rejettent tout clergé et tout mariage. Aux seconds se rattachent les *starowierzi*, ou vieux croyants, qui ne vénèrent que les images peintes, ne coupent jamais ni leur chevelure ni leur barbe, conservent l'ancien costume russe et s'abstiennent de bière, d'eau-de-vie, de toute boisson fermentée. Répandus dans tout l'empire, ils sont particulièrement nombreux en Sibérie, sur les bords du Volga et dans les provinces de l'Ouest. Ils disposent de capitaux considérables, se secourent entre eux, et se livrent à un ardent prosélytisme.

Il y a encore les skopski qui se mutilent, les vagabonds qui meurent en plein air, les clystis qui prient et dansent tout nus, les napoleontschini, pour lesquels Napoléon est un saint, les vieux-ritualistes (staro-obriadtsi), qui sont opposés à tout progrès, à toute réforme; il y a des sectaires qui regardent la sainte Écriture comme la base de leur foi, d'autres qui la rejettent et se laissent guider par leurs chefs; il y en a encore qui croient à une nouvelle incarnation du Christ; enfin nous voyons des sectaires farouches qui confondent la religion avec leurs émotions nerveuses, et qui, dit-on, s'entre-tuent et égorgent leurs enfants, s'infligent des punitions corporelles et invoquent Dieu dans des orgies monstrueuses.

A côté des marchands d'images saintes se tiennent les marchands d'étoffes tissées d'or et d'argent, employées pour les ornements sacerdotaux, et qui

[illegible] OF THE.

[illegible], des [illegible], des clous, de la ferraille, des chaussures et des harnais, [illegible] la « ligne » la plus curieuse de l'immense bazar : celle des marchands d'icones, de *bogs*, de *panagias*, c'est-à-dire d'images saintes. Ces [illegible], qui ressemblent à des antres creusés dans le roc, [illegible] comme des iconostases. Il y a là, pieusement exposées aux yeux des passants, des images de tous les prix, depuis 2 roubles jusqu'à 500 roubles : ces dernières incrustées de pierres précieuses, étoilées de topazes et de rubis. Les figures diffèrent aussi par le plus ou le moins de finesse de l'exécution; mais toutes sont invariablement peintes d'après le même modèle et selon les immuables traditions byzantines du mont Athos. On dirait des vierges du [illegible] siècle; et cependant elles datent d'hier.

Dans le fond de ces [illegible] on vend en secret, aux vieux croyants et aux sectaires, les [illegible] qu'ils emploient dans leur culte domestique. On évalue le nombre des dissidents russes à neuf ou dix millions. Ils forment plus de [illegible] sectes. La plus nombreuse est celle des raskolniks, qui se séparèrent de l'Église orthodoxe en 1666, lors de la réforme du patriarche Nikon. Les raskolniks se subdivisent en *bespopowtchina* (sans prêtres) et en *popowtchina* (avec prêtres). Les premiers rejettent tout clergé et tout mariage. Aux seconds se rattachent les *starowierzi*, ou vieux croyants, qui ne vénèrent que les images peintes, ne coupent jamais ni leur chevelure ni leur barbe, conservent l'ancien costume russe et s'abstiennent de bière, d'eau-de-vie, de toute boisson fermentée. Répandus dans tout l'empire, ils sont particulièrement nombreux en Sibérie, sur les bords du Volga et dans les provinces de l'Ouest. Ils disposent de capitaux considérables, se secourent entre eux, et se livrent à un ardent prosélytisme.

Il y a encore les skopzi qui se mutilent, les vagabonds qui meurent en plein air, les chlysti qui prient et dansent tout nus, les napoleontschini, pour lesquels Napoléon est un saint, les vieux-ritualistes (staro-obriadtsi), qui sont opposés à tout progrès, à toute réforme; il y a des sectaires qui regardent la sainte Écriture comme la base de leur foi, d'autres qui la rejettent et se laissent guider par leurs chefs; il y en a encore qui croient à une nouvelle incarnation du Christ; enfin nous voyons des sectaires farouches qui confondent la religion avec leurs émotions nerveuses, et qui, dit-on, s'ensorcellent et égorgent leurs enfants, s'infligent des punitions corporelles et invoquent Dieu dans des orgies monstrueuses.

A côté des marchands d'images saintes se tiennent les marchands d'étoffes tissées d'or et d'argent, employées pour les ornements sacerdotaux, et qui

Page 346.

MARCHAND DE THÉ.

se fabriquent spécialement dans les environs de Moscou. En Perse, ces mêmes étoffes servent à faire des pantalons de femmes.

Plus loin, on voit les boutiques de soieries et de cachemires, de tapis du Caucase et de Perse, aux teintes vives et aux tons chauds. Ici, un marchand déballe des broderies arméniennes; là, un autre étale des broderies russes, des essuie-mains d'une fantaisie charmante, avec des dessins de fleurs qui rappellent les ornementations hindoues, des coqs, des oiseaux, et des devises de ce genre : « *Plus tu te laveras, plus tu seras jolie!* »

Si, dans tout le bazar, on ne trouve pas une seule femme qui vende, en revanche on en rencontre beaucoup qui achètent. L'après-midi, le Gostinoï-dvor est la promenade favorite des belles oisives, qui s'en vont de magasin en magasin flâner devant les étalages.

Les marchands russes sont d'humeur complaisante; ils prennent plaisir à faire admirer leurs marchandises de prix, à vous montrer les richesses qu'ils tiennent dans l'ombre, entassées sur les rayons ou cachées au fond des coffres.

Que d'heures intéressantes on peut passer dans ces « lignes », à étudier les produits de l'industrie locale! Et quand on a assez des marchandises, on regarde les marchands. Quels types originaux et curieux! La tête coiffée d'une casquette, la longue chevelure coupée en rond sur la nuque et dégageant le cou, la barbe étalée sur la poitrine, vêtus d'une longue redingote bleue ou d'un cafetan, ils jouent gravement aux dames et boivent du thé, tandis que leur commis se promène devant la boutique, guettant le client. Dès que celui-ci se montre, c'est avec mille gestes empressés, avec des révérences, des *pajal's* [1] pleins d'insinuation, qu'on l'invite à s'arrêter et à acheter.

Le patron interrompt alors sa partie et vous sert lui-même, en vantant sa marchandise dont il exagère la valeur, dont il enfle le prix d'une façon tout orientale. Quand il demande dix roubles, offrez-lui en cinq; il vous dira qu'il se ruine à vendre si bon marché, mais c'est en vendant ainsi qu'il s'enrichit. Les marchands qui gagnent 100,000 francs par an à se ruiner chaque jour ne sont pas rares dans le Gostinoï-dvor. Chaque marchand a à côté de lui sa « planche à calcul » — le *souan-pan* chinois, sur lequel, le long de tiges horizontales, on fait glisser plusieurs petites boules noires mobiles percées au centre. Les doigts des marchands russes opèrent avec une dextérité incroyable, sur ce simple instrument, les additions et les problèmes les plus compliqués.

[1] S'il vous plaît.

Quand c'est un confrère, un marchand en gros qui se présente, le maître de la boutique l'invite à venir prendre le thé au *traktir* [1]. En Russie, aucune affaire ne se conclut sans une tasse de thé en main. Chaque marchand a son traktir préféré. Quelquefois ce restaurant est très-éloigné du bazar, mais le « marchand à barbe » pour rien au monde n'irait autre part; là il est chez lui, il a son *polovoï* (garçon) attitré; on lui sert autant de « paires de théières » qu'il veut. Une « paire de théières » (*pari tchaïou*) se compose d'une théière de thé, d'une théière d'eau chaude, et de deux morceaux de sucre. Un morceau de sucre suffit à un marchand pour prendre dix à quinze tasses de thé. Il place son sucre au coin de la bouche, et le liquide passe en l'effleurant. Le marchand vide cinq ou six théières tout en causant; la sueur coule à grosses gouttes de sa figure; il s'essuie avec son mouchoir à carreaux et ne continue pas moins de boire la brûlante liqueur, jusqu'à ce qu'il ait enfin conclu son marché.

Il y a une quinzaine d'années, le marchand moscovite avait une manière à lui de se réjouir quand il avait fait une bonne affaire avec un étranger ou un Russe d'une autre partie de l'empire; il appelait le polovoï, le giflait et *lui crachait à la figure!* Le garçon souffrait ces insultes sans mot dire. Alors le marchand tirait de sa poche un billet de 25 ou de 50 roubles, le lui jetait et s'en allait en éclatant de rire. — En ce temps-là, on voyait aussi de malheureux employés de la Couronne qui s'attachaient comme de faméliques courtisans à la personne de ces marchands enrichis, mais sans éducation. Ils se prêtaient à tous leurs caprices, essuyaient tous leurs affronts. Le marchand crachait dans sa tasse et la passait à son familier, qui la buvait sans sourciller. Il lui donnait aussi des taloches, ou le bout de sa botte à baiser. Ces honnêtes marchands appelaient ces jeux de despotes asiatiques, « amuser leur âme », *raspotechit swoiou douchenkan!*

De même que les Juifs, les marchands russes se divisent en deux groupes ou deux classes : ceux qui n'ont pas changé leurs habitudes, qui sont restés fidèles aux vieilles traditions familiales, qui sont encore rivés à leur ancien costume et à leurs idées d'il y a cent ans, et ceux qui se sont émancipés et civilisés tout à fait en se modelant sur l'Europe.

Au coucher du soleil, vers les trois ou quatre heures en hiver, le marchand du vieux type ferme son magasin du Gostinoï-dvor [2] et rentre dans un quartier qui ne s'anime un peu qu'à ce moment. La longue rue de la Taganka, avec ses vastes cours et ses jardins, est habitée tout entière par les « marchands à barbe ». Aussitôt chez lui, Vassili Sokolof se met à table.

[1] Restaurant.
[2] Il est défendu d'y avoir de la lumière.

Il a bon appétit, car pendant toute la journée, dans sa boutique, il n'a pris que du thé et des piroghis; il mange de plusieurs soupes : du *tschi,* du *lapscha,* du *borsch,* et on lui sert deux ou trois sortes de viandes. Les jours maigres, le potage aux champignons est de rigueur, ainsi que le poisson frit à l'huile de tournesol. Quand Vassili a copieusement dîné, il fait lâcher les chiens, de sorte qu'en hiver à sept heures et en été à dix heures il n'est

Marchands de chaussures et de cuir.

plus possible de pénétrer chez lui. Dans toute la rue, on n'entend que des aboiements formidables, et l'on n'aperçoit pas l'ombre d'un passant. Vassili Sokolof, comme tous les marchands de l'ancien type, appartient à la secte des « vieux croyants » ; il ne fume pas, il fuit les divertissements, les théâtres, les jardins publics et les jeux de quilles, qu'il appelle des lieux de damnation éternelle. Quand il a mangé, il se couche. Il ne sort de chez lui, le soir, que la veille des grandes fêtes, pour aller à l'église avec toute sa famille. Le lendemain, il y retourne, puis il passe le reste de la journée dans sa chambre, à méditer des plans pour tromper son prochain, car s'il a beaucoup de religion, il a bien peu de probité. Pierre le Grand savait ce qu'il disait en répondant aux Juifs qui lui demandaient le droit de cité à

Moscou et à Saint-Pétersbourg : « J'ai déjà mes Juifs, ce sont mes marchands » ; et il savait ce qu'il faisait en interdisant à ses Russes la profession de pharmacien.

Le marchand du vieux type tient à la fois de l'Oriental et du moujik. Il règne dans sa famille comme un petit tyran dans ses États. Quand il a parlé, personne n'a le droit de réplique. Si par malheur sa femme dit un mot, il la bat impitoyablement; ce qui ne l'empêche point de l'appeler son « petit oiseau » et son « petit pigeon ». Il traite ses fils en mineurs jusqu'à l'âge de trente à quarante ans; et si l'un d'eux lui désobéit, il l'envoie dans quelque régiment, ce qui était une punition des plus humiliantes avant que le service militaire fût obligatoire. Quant à ses filles, elles sont une marchandise encombrante dont il a hâte de se débarrasser. Il remue ciel et terre pour leur trouver un mari. Une fille de marchand ne voit souvent son fiancé que le jour de la noce.

Le gendre a une si grande confiance en son beau-père qu'il ne manque jamais de faire, avant la cérémonie nuptiale, une révision très-minutieuse du trousseau de sa future. Il est arrivé plus d'une fois que le dessus des piles de linge seulement était marqué aux initiales de l'épouse; tout le reste avait été emprunté à des connaissances et à des amies. Un fiancé sérieux ne consentira jamais à marcher à l'église avant d'avoir palpé la dot. La précaution n'est point superflue; le marchand russe est Gascon de sa nature : pour lui, promettre et tenir sont deux.

Une fois mariée, la femme est reléguée dans sa chambre, qui ne devient pas même pour elle une cage dorée, car tout y est assez malpropre. Elle sort peu, donne son temps aux soins domestiques et à ses dévotions, et emploie ses loisirs à broder des images saintes pour sa paroisse. On ne la voit jamais dans la boutique de son mari; et quand celui-ci reçoit des étrangers chez lui, elle ne se montre pas. Aux heures de revers et de malheur, cette femme qui se cache, qu'on ignore, fait cependant preuve d'énergie et de vaillance. Si l'exil frappe son époux, elle saura l'accompagner courageusement en Sibérie. Elle pourrait rester chez elle, se remarier; mais elle serait montrée au doigt, et l'on ne manquerait pas de dire qu'elle s'est débarrassée elle-même de son mari pour légitimer une liaison coupable.

Les femmes ont en Russie une incontestable supériorité sur les hommes. Elles possèdent plus de force et de fermeté de caractère, elles montrent plus d'activité, de patience, d'abnégation; elles sont capables de pousser le dévouement et le courage jusqu'à l'héroïsme.

Les fils et les petits-fils de ces pères arriérés et avares, à longue cheve-

lure, à longue barbe et à grandes bottes, forment la classe toute nouvelle des marchands modernes. Complètement détachés des vieilles traditions de famille, ni orthodoxes farouches, ni sectaires fanatiques, s'ils vont encore à l'église et baisent les saintes images, c'est par un reste de superstition; ils n'ont conservé ni les idées, ni le costume du marchand du Gostinoï-dvor; ils se rasent le menton, se lavent tous les jours, portent des vêtements à l'européenne, vont à la Bourse, ont une écurie et une maison du dernier confortable dans le *Zamoskwo retchié,* ou quartier situé au delà de la rivière.

Le soir, on les rencontre en habit noir au théâtre, on les aperçoit dans les loges à demi fermées des *Variétés,* où ils boivent du champagne avec des chanteuses viennoises ou des danseuses espagnoles; on les trouve dans les cercles, assis à une table de jeu chargée de banknotes, et à Strelna au milieu des Bohémiennes. Au gros de l'hiver, ils poussent souvent une pointe hors des frontières; et on peut les voir, sceptiques et blasés, promener leur ennui sur le bitume humide de nos boulevards ou sous les orangers de Monte-Carlo. Une couronne à fleurons princiers surmonte leur nom de moujik, et ils étonnent Nice ou Paris par leur folle prodigalité. Ils déjeunent d'un bifteck de cent sous et d'une bouteille de vin de Champagne, et donnent cent francs de pourboire au garçon !

L'ostentation, l'amour de la montre et de l'apparat, ce défaut général des Russes, n'est nulle part plus développé que dans cette classe de marchands qui se croient civilisés parce qu'ils ont adopté toutes nos mauvaises mœurs. L'argent des « vieux » coule entre leurs doigts comme de l'eau. Ils dissipent en quelques années tout l'avoir paternel, fruit d'une vie entière de fourberie, de travail et de sordide économie.

Un jour que Nicolas recevait au Kremlin une députation de ces néo-marchands, il leur reprocha durement leur goût pour le luxe, la dépense et les modes nouvelles : « Vous coupez vos barbes, leur dit-il, vous vous habillez à la française, vos femmes reçoivent le *Journal des Modes,* vous vous promenez dans de belles calèches, vous allez au théâtre, vous buvez du vin de Champagne; si vous étiez comme vos pères, économes, modestes, tranquilles, il n'y aurait pas tant de banqueroutes! »

Mais entre ces deux types il y en a un autre, un type intermédiaire, véritable personnage de comédie. C'est le négociant enrichi, le marchand parvenu qui veut se donner des airs de civilisé, d'Européen, et dont la vanité et l'amour du luxe ne sont que grotesques et bouffons. Il achète le palais d'un noble ruiné ou se fait construire un hôtel somptueux qu'il remplit d'un bric-à-brac de mauvais goût. Ses salons sont dorés comme

des chapelles et encombrés de canapés, de fauteuils, de pianos comme un garde-meuble; mais il n'ouvre ces appartements de luxe qu'une ou deux fois par an, aux grandes occasions, pour un mariage ou un décès dans la famille, pour la fête de son patron ou pour celle de sa femme.

L'évêque des vieux-croyants (d'après une photographie).

Tout le reste de l'année, il vit au rez-de-chaussée, dans des pièces où les nobles ont l'habitude de loger leurs laquais. Il couche encore tout habillé sur son divan.

Un voyageur anglais, M. Herbert Barry, raconte qu'un jour un de ces marchands enrichis, mais mal dégrossis, lui faisait voir sa maison et admirer son coûteux mobilier. Enfin il l'introduisit dans sa chambre à coucher, ornée d'un lit magnifique. — « Comment trouvez-vous cela ? » demanda-

t-il à l'Anglais. Herbert Barry s'exclama; le lit était superbe, recouvert de soie bleue et de dentelles blanches. — « Cela coûte cher, ajouta le mar-

Femmes et enfants karaïtes.

chand en clignant de l'œil comme les Russes seuls savent le faire; aussi je ne couche pas *sur* ce lit; je couche *dessous!* »

Ces marchands-là poussent le goût du luxe jusqu'au ridicule. Donnent-ils un dîner? Ils dépensent des sommes folles pour se procurer, en plein hiver, toutes les primeurs des pays du soleil. Au mois de janvier, on voit chez eux des coupes garnies de grappes de raisin, d'ananas, de pêches, d'abricots. Et que de fleurs! On se croirait dans les jardins du Caire ou de Naples. Leur femme et leurs filles étincellent de diamants et de bijoux, comme des images saintes. Et pour éblouir leurs invités, pour leur faire croire qu'ils sont en relation d'intimité avec les tout-puissants du pouvoir, ils louent des « généraux [1] » qui viennent, en grand uniforme, avec leurs plaques et leurs cordons, parader à leur table et dans leur salon.

Mais, dans ces dîners d'apparat et de luxe, il n'est pas rare de voir maîtres et serviteurs rire et parler ensemble. Dernièrement, un de ces parvenus du négoce a donné dans un restaurant de Moscou, qu'il a loué tout entier pour la circonstance, une fête qui lui a coûté plus de vingt mille francs. Pendant tout le souper, des chœurs de chanteuses russes ont alterné avec des chœurs de Bohémiennes et un orchestre allemand; la salle avait été transformée en serre, et des hommes costumés en nègres, placés sur le marbre de la cheminée, tenaient des flambeaux.

La chronique scandaleuse de Moscou en sait long sur les aventures peu édifiantes des femmes de ces marchands. Vaniteuses et coquettes, elles cherchent à se faire remarquer en singeant les femmes du monde dans leurs modes et leurs toilettes. Mais elles forcent la note, et leurs costumes sont extravagants et criards. Les magasins qui ont la spécialité d'habiller ces marchandes font venir de l'étranger les étoffes les plus vives à l'œil.

Dans les familles, l'éducation des enfants est confiée à des bonnes et à des précepteurs étrangers.

Plus tard, ces fils de marchands se livrent aux orgies les plus extravagantes et les plus grossières. Quand ils vont dîner hors de Moscou, ils louent le restaurant tout entier pour eux seuls; s'il y a déjà des consommateurs, on leur offre une indemnité pour qu'ils se retirent. A la fin de ces « parties » très-peu fines, il est de bon ton de tout briser : la vaisselle, les verres, les bouteilles, les glaces, les chaises et les meubles. On débat et l'on paye d'avance le prix de la casse. J'ai vu un soir, à Strelna, un de ces jeunes marchands appeler « le patron » et lui demander ce que coûtait un de ses palmiers.

— Trois cents roubles, fit celui-ci.

— C'est bien, répondit le marchand... les voici...

[1] C'est-à-dire des personnages officiels ayant ce rang dans le *tchine*.

Et il demanda une hache pour abattre le palmier!

Amour de la destruction?

Non.

Amour de l'ostentation.

Un marchand donnera vingt-cinq roubles à un pauvre s'il voit qu'on le regarde; il le chasserait s'il était seul dans la rue.

Les marchands du vieux type et les marchands parvenus appartiennent presque tous à la secte des vieux ritualistes ou vieux croyants, dont

Juif karaïte.

Marchand tartare.

l'évêque réside sur les confins de la Petite-Russie, en Autriche, près de Cernowitz.

Les vieux ritualistes, qui sont au nombre de neuf millions, jouent parmi les Russes orthodoxes le rôle des Karaïtes parmi les Juifs.

Les Karaïtes prétendent descendre en ligne directe du roi David et avoir seuls conservé à la lettre la religion mosaïque. Ce sont les Juifs selon l'Ancien Testament, repoussant à la fois et le talmudisme et le rabbinisme. Ils se décernent le titre de « sages ». Et par leur probité, leur amour de la justice, ils méritent vraiment ce titre. Les Russes ont pour eux un respect profond. Jamais Juif karaïte ne fut molesté. Catherine II les prit sous sa protection. Tous les villages karaïtes de la Crimée prospèrent, car le Karaïte, loin de mépriser l'agriculture, s'y adonne et en retire de grands profits.

Aussi, chez les Karaïtes, les pauvres et les mendiants sont-ils inconnus.

CHAPITRE X

A TRAVERS LES RUES.

L'enterrement d'un pauvre.

Ce matin, un ami est venu me prendre pour me conduire en traîneau à travers les rues de Moscou. Il s'agit d'un vrai voyage d'exploration. Nous allons y consacrer toute la journée, et peut-être une partie de la nuit. Pour un touriste à la recherche du pittoresque comme moi, cette excursion en pays inconnu est une petite fête qui fait battre mon cœur.

Il est huit heures. Le ciel est d'un bleu tendre, un peu pâle, avec de petites rougeurs nacrées à l'horizon, indiquant la place où le soleil va se mettre bientôt à la fenêtre... Oh! ce soleil d'hiver, a-t-il l'air assez perruque, assez bourgeois? A le voir, on dirait un vieux célibataire coiffé d'un bonnet de coton et portant une large mentonnière...

Autour des coupoles et des campaniles dorés des églises, des pigeons volent en couronne et se détachent sur les profondeurs claires et azurées du ciel comme des guirlandes de roses trémières emportées par le vent. Les

cloches sonnent d'un air joyeux; elles chantent dans leur haute cage de pierre la gaie chanson du dimanche. Celles des couvents d'hommes font la

Femme kosaque du Don.

basse, tandis que celles des monastères de femmes, argentines et douces, ont une voix d'ange, un gazouillis d'oiseau.

Un caissier en vue de la Belgique ne va pas plus vite que notre traîneau. Rossinantes endormies et paresseuses de nos véhicules parisiens, que ne

vous envoie-t-on à l'école de diligence de ces chevaux russes pour apprendre à courir? Ils vous donneraient aussi des leçons de belles manières. Les chevaux russes savent se tenir comme des gens bien élevés; ils ont de fières et grandes allures qui leur donnent quelque chose de noble, d'aristocratique. Quant à notre istvoschik, c'est un petit amour d'istvoschik avec des joues roses, des yeux bleus, des cheveux blonds. Il n'a pas quinze ans, il est joli à croquer... sur un album, avec son cafetan bleu, serré aux hanches par une écharpe rouge qui flotte, et son haut bonnet d'astrakan penché sur l'oreille.

C'est un plaisir de circuler dans ces belles rues larges de Moscou, où dix traîneaux pourraient marcher de front. Dans une ville russe, notre avenue de l'Opéra risquerait fort de passer pour une ruelle. Et dans ces rues, que d'imprévu encore! Que de costumes caractéristiques et originaux! A Saint-Pétersbourg, les tailleurs français et allemands ont fait d'horribles ravages : ils achèvent leur œuvre de destruction. Voilà ceux qu'il faudrait expulser, et non pas ces pauvres Juifs, si pittoresques dans leur costume du moyen âge! Les moujiks de Moscou sont, heureusement, réfractaires aux grâces du gilet en cœur et du veston pet-en-l'air. Ils ne comprennent rien à la beauté de l'habit noir, qu'ils regardent comme le costume du diable. Dans les fresques des églises, messire Satanas est toujours habillé « à l'allemande », car l'Allemagne, dans l'esprit du peuple, c'est le « pays d'où vient le mal ».

Quelle joie pour l'œil de l'artiste de rencontrer encore à chaque pas ces moujiks barbus et chevelus, enveloppés dans leur touloupe graisseuse, coiffés de leur bonnet de peau de mouton, chaussés de leurs grandes bottes! Ils ont l'air du Bonhomme Hiver des légendes. Leurs yeux bleu faïence ont une douceur particulière, et leurs dents sont solides et blanches comme celles des fortes races.

Le costume des femmes, gracieux en été, est un peu lourd en hiver et ne diffère pas beaucoup de celui des hommes. Il se compose d'une pelisse en peau de mouton ou d'une redingote courte, ouverte par devant et garnie de fourrure; d'une jupe d'indienne et de hautes bottes. La coiffure nationale, le *povoïynik,* ne se voit plus guère dans les villes; les femmes le remplacent par un mouchoir de couleur noué autour de la tête, et cachant la chevelure.

Dans les provinces du Don, les femmes kosaques portent cependant encore une espèce de grand bonnet à poil qui s'harmonise très-bien avec leur grande pelisse toute ramagée de fleurs.

Des deux côtés, la rue est bordée de petits trottoirs, mais les passants sont rares. Rien qui rappelle l'animation pleine d'entrain et si charmante

Page 358.

LA FÊTE DES ROIS.

de mignardise du trottoir parisien, avec ses jolies modistes et autres jeunes princesses de l'aiguille et du comptoir, trottant menu, la robe coquettement relevée sur le bas bien tiré et la bottine bien cambrée. Le beau sexe qu'on voit défiler ici, à cette heure matinale, est emmitouflé dans des pelisses et chaussé d'énormes galoches. — Un *gardavoï*[1], les yeux brouillés de sommeil, la tête encapuchonnée dans son bachelik en poil de chameau, se tient immobile comme le mur contre lequel il est appuyé. Près de lui, un ouvrier en tablier répand avec une petite pelle de fer du sable sur la neige glacée. — Nous voici sur la place de l'Arbat, où se tient chaque matin un marché. Des vendeurs de saucisses chaudes, de harengs, de pommes, de citrons, des marchands de mitaines et de bas de couleur, de chapelets, de casquettes, circulent lentement parmi la foule. Un jeune garçon porte sur sa tête, entassés sur une planche, des pieds de veau et des pieds de bœuf. Des cuisinières croquent des carottes, comme nous croquerions des pommes. Un vieux soldat en capote mendie des navets.

Huit ou dix rues viennent déboucher sur cette place, et de tous côtés l'œil découvre, dans les perspectives bleuâtres et aplanies de l'hiver, des dômes d'or, des clochers bulbeux, des croix dont la neige transforme les chaînes de métal en longues dentelles blanches ou en filigranes d'argent.

Un carillon retentit à notre droite : c'est le tramway qui arrive. D'une main, le conducteur tient les rênes de ses chevaux, et de l'autre il agite une cloche. La grande voiture bariolée d'annonces est presque vide. — Nous enfilons une rue tirée au cordeau ; le Russe qui m'accompagne se détourne vivement et crache[2] : nous venons de croiser un pope en belle soutane bleu grenat sur laquelle brille une chaîne d'or. Ses cheveux sont pommadés, et ses mains gantées ; il appartient évidemment à la nouvelle école et doit savoir faire le bel esprit quand il cause avec une grande dame ou un jeune noble incrédule et sceptique. Plus loin, nous voyons un ramoneur, noir comme un nègre, en chapeau gibus, et une petite religieuse plus crottée qu'un barbet, sortant d'un *traktir* de mauvaise apparence, où elle est allée quêter.

La rue que nous suivons a cependant un certain cachet aristocratique, mais, comme toutes les rues de Moscou, elle est disparate, composite, et à côté des constructions les plus somptueuses, on aperçoit des cabanes, des isbas rustiques avec leurs petites fenêtres sans rideaux ; puis ce sont de longues clôtures en planches posées transversalement et peintes en jaune ; et de nouveau des isbas et des hôtels en briques.

[1] Sergent de ville.
[2] Rencontrer un pope est un mauvais présage ; le Russe crache pour le conjurer.

La vraie maison russe, celle qui convient au climat, est la maison de bois. Mais que d'artifices on emploie pour simuler la pierre! Car le grand luxe est d'avoir une maison à l'européenne. — Ceux qui sont assez riches pour se construire des hôtels particuliers bâtissent de véritables palais. Un

Vieux soldat mendiant.

large perron, recouvert d'une marquise, conduit à une porte vitrée qui s'ouvre sur un magnifique vestibule où des domestiques en livrée attendent le visiteur pour le débarrasser de sa pelisse et de ses galoches. Un escalier qu'ornent des fleurs et des plantes rares, et au pied duquel se tient debout un ours empaillé, vous conduit dans des salons étincelants de dorures, décorés de fresques et de tableaux signés des grands maîtres de l'art moderne. Et que de bibelots! On se croirait dans un musée. — Ces barbares

sont plus civilisés et plus raffinés que nous! Ce sont des jouisseurs gourmets et savants, des « extracteurs de quintessence ».

Monastère de Devitzchézé-Polé.

Dans les salons de ces confortables et luxueuses demeures, l'hiver est un véritable printemps, car l'hiver, en Russie, c'est la saison des fleurs, la saison des jolies femmes au teint mat comme la neige, aux yeux noirs

comme le jais, aux lèvres rouges comme le corail. — O belles filles du Nord, que vous êtes blanches, et comme l'hiver, en mettant autour de vous son grand cadre d'argent, fait ressortir votre blancheur de lys et votre grâce de cygne sauvage!

L'hiver russe n'est pas ce vieillard maussade et cacochyme qui nous visite et vient pleurer dans nos gouttières, tousser au coin de nos cheminées, souffler dans nos chambres le chaud et le froid.

L'hiver russe est d'une trempe vigoureuse.

C'est un jeune homme plein de séve et d'entrain, à qui il faut les fêtes, les bals, les dîners, les réceptions. Et c'est en hiver que sous ces zones d'apparence glacée, chante et fleurit le doux printemps d'amour! Dans les corsages de dentelles aussi blancs que les pommiers en fleur, les cœurs gazouillent comme les oiseaux dans les nids printaniers. Des camélias, des palmiers, des arbustes à l'arome subtil, ombragent les divans des salons; les chambres deviennent des serres et des jardins. Tandis qu'au dehors, tout est engourdi, tout semble mort, ici, dans ces chauds intérieurs, tout bourgeonne, verdit et s'épanouit, et les fenêtres se drapent de plantes grimpantes. Dans les plus pauvres auberges de campagne, on trouve des fleurs. La chambre où couchent les voyageurs est souvent tapissée de lierre cultivé dans des pots, et avant de s'endormir, les voyageurs peuvent répéter avec le poëte : « O enchantement aux doux frissons! L'hiver se transforme en mois de mai, la neige se change en fleurs printanières, et le cœur aime de nouveau! »

Notre traîneau nous a transportés hors des barrières; nous avons laissé derrière nous la Moskwa gelée et le pont Borodinski; nous sommes dans je ne sais quel faubourg, sur le chemin d'un cimetière et des abattoirs.

A la porte du cimetière, nous rejoignons un enterrement.

Le triste et funèbre convoi! D'un pauvre traîneau de paysans deux femmes vêtues de noir sont descendues, et elles suivent en sanglotant la bière accrochée à deux perches que quatre hommes soutiennent sur leurs épaules. Le cercueil est découvert. Un moujik marchant devant, précédé de quelques enfants avec des images saintes, porte le couvercle de la bière. Ce cimetière, vaste et mélodieuse forêt en été, montre ses allées d'arbres chauves et dépouillés qui ressemblent à de grands squelettes. Le cortége s'avance en mettant sur la neige comme une découpure grossière de figures noires, et les quatre porteurs, qui sont ivres, trébuchent et risquent de tomber à chaque pas avec le mort.

La scène est poignante.

Je verrai toujours, dans ce cimetière enseveli sous la neige, ces arbres sans feuilles se dresser lugubres comme des arbres de gibet, parmi ces tombes en ruine; ces quatre hommes ivres, aux cheveux dépeignés sur le front, vaciller dans leur marche sous le double faix du cercueil et de leur ivresse, et ces deux pauvres femmes ratatinées sous leur mantille, pleurant; et ces voraces corbeaux tourbillonnant en croassant au-dessus du mort, qui semblait grimacer d'effroi dans sa bière ouverte!

Le jour de la Saint-Pierre et de la Saint-Paul, la fête des morts se célèbre dans toute la Russie. Dans certaines provinces, les paysans se réunissent au milieu des tombes pour boire, pour jouer, pour danser et pour chanter. On prend le thé en famille, on s'enivre d'eau-de-vie, puis à la nuit, on repart, après s'être respectueusement prosterné devant les croix.

Au bout du cimetière, dans un enclos, un troupeau de bœufs blancs et maigres, la tête inquiète et tendue vers l'horizon, meuglent effarés, tandis que sur les toits de deux ou trois hangars peints en rouge, de gros corbeaux de Sibérie, à la collerette grise, le bec teint de sang, leur répondent par des cris rauques et féroces.

Ces hangars sont les abattoirs.

Pour les bien peindre, il faudrait l'art de Goya. Ils ont cette laideur repoussante, cet aspect sinistre d'écorcheries sauvages, qu'aimait le peintre espagnol. On y arrive par un chemin construit sur pilotis. Une barrière à claire-voie s'ouvre en criant comme une bête qu'on écorche vive; et une puanteur pestilentielle vous enveloppe et vous étouffe. Les bouchers à barbe rousse, dans leur chemise et leur pantalon de toile cirée, leur grand tablier de cuir tout gluant de taches et d'éclaboussures rouges, ont des figures sinistres de tortionnaires. Les bœufs sont amenés l'un après l'autre; on lie fortement leur tête, par les cornes, à un anneau de fer scellé dans une dalle. Alors ces inexorables tueurs tirent à la courte paille pour savoir lequel d'entre eux commencera la série. Celui que le sort a désigné s'arme de son long kandjar et en frappe l'animal dans la nuque; un flot de sang jaillit, et le bœuf s'affaisse lourdement comme une masse. En un tour de main sa tête est détachée du tronc, en moins de cinq minutes il est écorché, et bientôt un autre cadavre tombe à côté du sien.

En revenant par la barrière Sietounska, nous passâmes devant plusieurs couvents de femmes.

La plupart sont entourés, comme le Kremlin, de murailles dentelées à

l'asiatique et flanquées de tours polychromes; mais que ces remparts ont l'air peu rébarbatifs, et qu'ils sont de galantes couleurs!

On entre par la grande porte d'un haut campanile égayé de clochers et de clochetons bulbeux, argentés ou dorés. En hiver, c'est par un joli chemin ouaté de neige; en été, par une allée d'arbres ombreux, qu'on arrive à l'église dont le porche de bois, décoré d'enluminures, s'ouvre ordinairement au haut d'un escalier sur les marches duquel se tiennent des mendiants, des pauvres, des estropiés.

Tout autour de l'église, une multitude de tombes, comme des barques démâtées qui se presseraient autour d'un phare. On sait que les Russes aiment à se faire enterrer dans l'enceinte protectrice des monastères, et que ceux-ci se font de belles rentes en vendant des concessions aux riches marchands et aux familles de l'aristocratie.

Les religieuses orthodoxes ne vivent pas tout à fait en commun comme les religieuses catholiques : chacune d'elles a sa petite maison ou son appartement. Les novices servent de domestiques aux sœurs. Pas de vie cloîtrée. Les religieuses sortent quand bon leur semble et reçoivent chez elles qui elles veulent.

Une femme qui désire se retirer du monde donne une fois pour toutes cinq cents à mille roubles à un couvent; et, en échange, le monastère lui assure le logement jusqu'à la fin de ses jours; mais elle devra se nourrir et s'habiller elle-même. Aussi presque toutes les religieuses exercent-elles un petit métier : elles peignent des images saintes, elles fabriquent des chapelets, elles brodent des pantoufles, des essuie-mains; il y en a aussi qui écrivent et font des traductions de livres moraux à l'usage de la jeunesse. Dans le nombre, on rencontre quelques esprits cultivés. Les supérieures de tous les couvents que j'ai visités étaient des dames de grande distinction.

On chante fort bien dans les monastères de femmes. Il y en a plusieurs où les chœurs sont composés de cent à cent cinquante novices. Ces jeunes nonnes toutes roses et toutes fraîches dans leur longue robe noire, coiffées de leur bonnet conique qui rappelle l'ancien bonnet persan, ont un air vraiment gentil et des allures si naturelles et si franches, qu'on se sent bien vite à l'aise avec elles. La vue de l'homme ne les effarouche pas comme la vue du corbeau effarouche les colombes.

Un jour, dans un couvent de Moscou, je m'étais avancé jusqu'à la porte du réfectoire où les novices déjeunaient; je les regardais en curieux. Aussitôt l'une d'elles vint m'offrir le pain et le sel, et m'invita gracieusement à partager leur repas. Une autre fois, comme j'entrais accompagné de la

supérieure dans la salle où étaient réunies une centaine de jeunes novices, elles entonnèrent un chant de bienvenue en l'honneur du *gospodine* étranger.

Dans la rue Varvarka, notre traîneau s'arrêta un instant devant la maison des boïars Romanof, entièrement reconstruite en 1856. Cette restitution archéologique est fort curieuse et donne une idée de ce qu'é-

Une grande procession défilait en chantant.

taient au seizième siècle les maisons des seigneurs moscovites. Les pièces sont étroites comme des cabanons, éclairées de petites fenêtres en forme de soupirail; les portes sont si basses qu'il faut se plier en deux.

En revenant du côté du Kremlin, nous dûmes nous arrêter pour laisser passer une grande procession qui défilait en chantant, avec ses bannières, ses images saintes, ses reliques portées au bout de grandes perches par des moujiks à barbe de capucins et à prestance de sapeurs. La rue était pleine de gens qui se signaient et s'inclinaient dévotement.

— En l'honneur de quel saint fait-on cette procession? demandai-je à mon compagnon.

— Vous ne devinerez jamais!... En l'honneur des saints et des madones miraculeuses qui ont délivré Moscou de l'occupation française.

— Alors, ces vieux drapeaux déchirés ou à demi brûlés...

— Sont des drapeaux de 1812.

En tête du pieux défilé s'avançaient des femmes en pelisse, les mains cachées dans leur manchon; puis venaient les bannières, les oriflammes et les saintes images données aux églises du Kremlin en commémoration de la défaite des Français.

Plus de trois cents popes et diacres marchaient ensuite, tête chevelue, longue barbe, roides et solennels dans leurs chasubles de velours galonnées d'or, un cierge à la main; quelques-uns portaient une image sainte pendue au dos, comme une grande affiche enluminée.

Un groupe de moujiks soutenait une tapisserie ancienne représentant la Vierge entourée d'anges. Précédés d'enfants de chœur en rouge, venaient ensuite les archimandrites, les évêques avec leurs crosses et leurs mitres scintillantes de perles et de pierreries, quelques fonctionnaires, et la foule composée tout entière d'hommes à barbe, de marchands du vieux type et de moujiks des villes, de *metchané,* ou petits bourgeois.

Les cloches du Kremlin sonnaient dans une allégresse joyeuse, et les prêtres et le peuple, mêlant leurs voix à ces voix qui semblaient descendre du ciel, exaltaient la victoire de la sainte orthodoxie sur les hérétiques de l'Occident.

Dans ce grand décor d'hiver, en face de ce Kremlin dont les murs couverts de neige semblaient tendus de draps blancs, cette longue procession de prêtres à barbe, en chasuble d'or, d'évêques aux mitres étincelantes, semblait transporter dans une capitale de l'Asie la vieille pompe de Rome et de Byzance.

— Il est onze heures, me dit mon compagnon, allons voir la cuisine populaire sur la place Salienka.

Nous prenons une rue à gauche, et nous sortons de la Kitaï-Gorod [1] par une porte fortifiée près de laquelle stationnaient en longue file des traîneaux-omnibus attelés de deux chevaux, avec la *douga* arrondie en auréole au-dessus de leur tête. Peinturlurés de diverses couleurs, ces véhicules ressemblent à de vieilles barques. Pour la modique somme de dix kopecks, ils vous conduisent d'une extrémité de la ville à l'autre.

[1] C'est-à-dire Ville chinoise; mais il ne faut pas prendre ce nom dans son sens propre. Les Russes appellent la Chine : *Kitaï,* c'est-à-dire centre; et la ville chinoise de Moscou, où jamais n'a habité un Chinois, n'est pas autre chose que la « cité » ou centre de la ville.

Sur la place Salienka, où des moujiks et des femmes viennent chercher de l'eau avec des chars, s'élève un pavillon avec une galerie ouverte qui circule tout autour : c'est la cuisine populaire. Cette galerie, et l'escalier qui y donne accès, étaient encombrés de pauvres diables aux vêtements en loques, aux chapeaux défoncés, aux pieds lamentablement enveloppés de vieux linges ligotés avec des ficelles; quelques-uns avaient des pantalons de toile par douze degrés de froid! Dans ce pâle et maigre troupeau d'affamés, on voyait aussi des soldats en capote déchirée, la médaille militaire accrochée sur la poitrine, dans une attitude encore martiale, comme au port d'armes; tandis qu'à côté d'eux des femmes en robe d'indienne déteinte et sale, la figure bouffie, fripée de vice et hébétée d'alcool, laissaient couler sur la balustrade une masse de chair molle, un paquet de peau flasque et rougeâtre que leur corsage usé ne pouvait ni soutenir ni retenir. Tous ces gens attendaient qu'au coup de midi les portes du réfectoire s'ouvrissent.

On nous fit entrer par la cuisine, grande pièce où flottait une vague obscurité, éclairée seulement par de petites fenêtres aux vitres troubles; deux énormes chaudières y bouillaient sur un feu de bois. Une cuisinière en robe rose, la gorge décolletée, les bras nus, le tablier bleu coquettement retenu par des bretelles rouges, de longues boucles d'or aux oreilles et un joli bonnet de mousseline blanche sur la tête, nous offrit une *soudatchik*, c'est-à-dire un vase en fer-blanc divisé en deux compartiments contenant, l'un la soupe, l'autre le *cacha*.

Ce repas, accompagné d'un gros morceau de pain, coûte douze kopecks (40 centimes). L'année dernière, la cuisine populaire a distribué 58,189 dîners gratuits. Comme nous étions là, deux marchands du Gostinoï-dvor vinrent payer les cent repas de douze kopecks qu'ils avaient fait servir la veille aux pauvres.

Un peu plus loin, sur une autre place surnommée le *Hitri-Rynok* (marché de la tromperie), sont installés également, parmi de petites échoppes où l'on vend toutes sortes d'objets, des restaurants et des cuisines populaires en plein vent. C'est au Hitri-Rynok que s'assemblent les ouvriers sans travail, les bonnes et les domestiques sans place. Avez-vous besoin d'une cuisinière, d'un valet de pied ou d'un cocher pour la journée? Vous les trouverez au milieu de cette foule qui grouille comme un troupeau sur un champ de foire. Ces femmes qui portent un paquet de hardes enveloppées dans un mouchoir sont des bonnes qui iront, la nuit venue, coucher dans les asiles, et qui reviendront ici chaque matin, attendant un engagement. Ce gros homme barbu, en pelisse de peau de mouton, est un « loueur »

d'ouvriers : il en emmène chaque jour des escouades qu'il emploie à divers travaux exécutés à forfait.

Nous entrons dans un des *traktirs* qui bordent cette place. Ce restaurant est dans une cave. Une odeur nauséabonde nous prend à la gorge, une

Femme cherchant de l'eau sur la place Salienka.

buée humide et chaude de bain de vapeur nous enveloppe; dans le demi-jour blafard, dans l'effacement brouillé de la lumière à demi éteinte qui traîne dans ce trou, nous distinguons vaguement des têtes d'hommes et de femmes, des barbes rousses, des figures blêmes, des yeux hagards. L'atmosphère est suffocante; elle nous oblige à sortir.

Nous allons visiter un autre traktir au premier étage d'une vieille

maison. L'entrée en est humide et dégoûtante. Les escaliers sont gras de boue. Les salles, ornées d'images saintes, se succèdent en longue enfilade. Autour de petites tables, des groupes d'hommes en chemise rouge et de femmes en robe de cotonnade bleue à fleurs boivent des « paires de théière ». Ici, on mène un grand tapage, on chante, on rit; mais dès qu'on s'aperçoit que nous jetons à droite et à gauche des regards investigateurs, tout le monde se tait : on nous prend évidemment pour des gens de la police.

Le « Kitaï-Gorod », ou ville chinoise, à Moscou.

Une religieuse, tenant un livre[1] recouvert d'une serviette noire, avec une croix d'argent brodée au milieu, quête de table en table pour une église de Nijni-Novgorod. Elle vante fort habilement la puissance miraculeuse des saintes images de la nouvelle église, et promet leur protection spéciale à tous les pieux donateurs. La religieuse est à peine sortie qu'un autre quêteur se présente : c'est un beau et solide moujik en cafetan, portant suspendu à son cou le plan de l'église pour la construction de laquelle il sollicite le concours des âmes pieuses et charitables.

Nous revenons sur nos pas, et, après avoir déjeuné aux sons d'un orgue mécanique dans un restaurant russe, dans un traktir qui, celui-là, ne le

[1] Ce livre renferme l'autorisation de quêter; les donateurs peuvent aussi y inscrire leur nom et la somme donnée.

cède ni comme luxe ni comme cuisine à nos premiers restaurants parisiens, nous allons au quartier tartare, en attendant l'heure qui nous a été fixée pour visiter l'hospice des enfants trouvés.

La Tatarskaïa (rue Tartare) ne diffère pas beaucoup des autres rues. Elle

Femme du Hytri-Rynock, à Moscou.

est large comme une grande route, et les maisons y sont espacées comme des maisons de campagne : d'apparence modeste, en bois, on ne se douterait pas qu'elles sont habitées par des négociants millionnaires, et que chacune d'elles est un comptoir où se brassent des affaires colossales avec l'Europe et l'Asie.

Voici la maison d'un richissime marchand, nommé Ersine; entrons.

Nous sommes porteurs d'une lettre d'introduction de notre ami Huot, de la maison David et Huot, qui achète chaque année à ce Tartare pour plusieurs millions de cachemire, de laine et de bourre de soie. Ersine est en communication directe avec la Mantchourie, le Tibet, Kaboul et Boukhara; ses caravanes parcourent le Turkestan, des flottilles de bateaux-transports sont à ses ordres sur le Volga.

Ersine est un ancien *dvornik* (concierge). Il y a vingt ans, il montait la garde sur les trottoirs, vêtu d'une touloupe déchirée, et gagnait à peine dix roubles par mois. Aujourd'hui, il pourrait se promener en équipage à six chevaux; sa fortune est évaluée à douze millions de roubles. C'est un des plus gros négociants de la Tatarskaïa.

Il nous reçoit dans son comptoir, une petite pièce où trois employés travaillent derrière des tables de bois blanc, et où un immense coffre-fort corrige singulièrement la modestie, je devrais dire la pauvreté de l'ameublement.

Ersine est un homme de taille moyenne, large d'épaules, la figure ovale, le nez droit et fin, les yeux très-vifs et très-noirs, les pommettes saillantes, la barbe clair-semée. Une petite calotte brodée recouvre sa tête entièrement rasée. Il porte un vêtement très-ample à la mode orientale, un *khalat* sur lequel flotte une camisole de soie sans manches; ses bottes ont des talons verts. Sa fortune lui permettrait d'entretenir un harem, mais il n'a qu'une femme; il est vrai que celle-ci en vaut une demi-douzaine, puisqu'elle lui a coûté soixante mille roubles. Ceux qui ont eu le bonheur de la contempler affirment qu'elle représente cette grosse somme, car elle est énorme.

Ersine nous fait voir un magnifique étalon kirghis logé dans une épouvantable écurie. Pégase dans une étable à porcs! Il nous promène ensuite dans d'énormes magasins bondés de ballots de laine de chameau : il y en a là pour plus de trois millions de roubles. Une cigarette jetée négligemment suffirait pour détruire toutes ces richesses.

Ersine est un père, car Ersine a un fils et une fille; celle-ci est à la veille d'épouser un heureux Tartare de Kazan. Les préparatifs de la noce ont déjà commencé. Ersine a fait à cette occasion meubler ses appartements à l'européenne; il a acheté des chaises, des canapés recouverts de reps, des tables et une pendule.

Le mariage, chez les Tartares, se conclut ordinairement à l'aide d'une entremetteuse. La loi défend au fiancé de voir sa future avant qu'elle soit sa femme; cependant cette prescription n'est pas rigoureusement observée, et une entremetteuse un peu habile s'entend toujours à ménager une entrevue préalable aux deux fiancés. A la première visite du futur après sa

demande, on convient du prix (*kalym*) qu'il donnera de sa femme. La moitié de la somme est abandonnée à l'épouse pour s'acheter un trousseau, et l'autre moitié reste entre les mains des parents, en cas de divorce.

Après la lecture de divers passages du Coran et la bénédiction nuptiale donnée par le mollah (prêtre), les époux se retirent dans la pièce qui leur a été préparée, et ils y restent trois jours sans sortir.

Les femmes tartares aisées vivent tout à fait à l'orientale; elles passent leur journée accroupies sur les tapis de leur appartement, occupées à

Cuisine populaire, à Moscou.

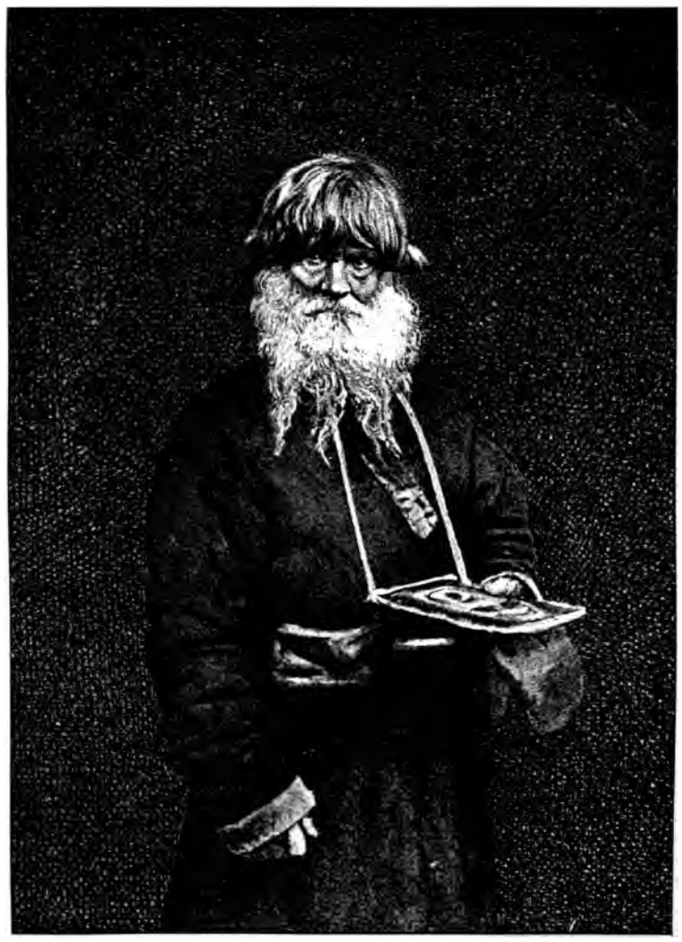
fumer, à boire du thé et à croquer des sucreries. Grâce à ce régime, elles deviennent d'un embonpoint de potiche. Les plus jolies se défigurent encore par l'usage du fard : elles se peignent les sourcils et les cils, se noircissent les dents et se teignent les ongles en jaune.

Les femmes riches sont très-coquettes; elles portent des turbans de soie et de velours, entrelacent les nattes de leurs cheveux de pièces d'or ou d'argent, se couvrent de bracelets, de colliers, de bijoux et de pierres précieuses : chacun de leurs doigts est orné d'une bague, et elles portent, dans la petite gaîne brodée de perles attachée à leur épaule gauche, une édition en miniature du Coran.

Leur vêtement habituel se compose d'une longue chemise de soie, d'un

corsage chamarré de broderies et de petites pièces de monnaie en argent, et d'un voile jeté sur la tête.

L'esprit d'économie est si inné chez les Tartares, que cet Ersine archimil-



Quêteur russe (d'après une photographie).

lionnaire ne se permet que de temps en temps, comme la plus folle de ses dépenses, une soirée passée au Cirque! Mais Ersine sait cependant se montrer magnifique quand il s'agit de glorifier le prophète. C'est lui qui a fait construire la nouvelle mosquée du quartier tarture. Elle élève presque en face de ses fenêtres son minaret blanc et sa coupole d'or. Chez les Tartares, il n'y a pas de mosquée sans école; le mollah est à la fois prêtre et instituteur; et sous le rapport de l'instruction, les Tartares sont bien plus avancés que les Russes : tous savent lire.

Comme les Juifs du vieux type, les Tartares sont de pieux observateurs de la loi. Leur grand jeûne, pendant lequel ils ne prennent pas de nourri-

Village tartare près de Kazan.

ture avant le coucher du soleil, dure quatre semaines. Et de même que les Juifs orthodoxes, ils ont su garder jusqu'ici leur caractère particulier. Ils vivent à l'écart des Russes et des autres races, conservant leurs mœurs, leurs usages et leurs anciennes traditions. Ils sont encore au nombre de

1,500,000 dispersés en Crimée, dans les steppes de l'est, dans les montagnes du sud-est; dans le gouvernement de Kazan, ils forment un groupe de près de 45,000 âmes. Ces petits-fils de Gengis-Khan se vouent généralement au commerce. A Moscou, tous les colporteurs qu'on rencontre courbés sous leur balle, les dvorniks qui veillent à la porte des maisons et les garçons qui servent en costume de moujik dans les traktirs russes, sont des Tartares. Ils sont recherchés pour leur sobriété, leur intelligence et leur probité. La plupart des grandes familles nobles de Moscou sont d'origine tartare. L'empereur Paul demanda un jour au comte Rostopschine pourquoi, étant d'origine tartare comme le prince Jouzoupoff, il n'avait pas le titre de prince. « Quand un chef tartare se faisait chrétien, répondit-il, le Tzar lui donnait à choisir entre une pelisse d'honneur et le titre de prince; mon grand-père vint en hiver, il aima mieux la pelisse. »

De la maison du Tartare Ersine, nous nous rendîmes à l'hospice des enfants trouvés, fondé par Catherine II. Cette construction grandiose a quelque ressemblance avec la caserne de la place de la République.

Dans le vestibule, deux suisses en tenue de parade nous débarrassent de nos pelisses.

Nous montons un large escalier de pierre, et nous sommes reçus par la sous-directrice de l'établissement.

Elle nous fait d'abord visiter la crèche. Nous traversons une longue enfilade de vastes salles, hautes et bien aérées, aux larges fenêtres claires, au parquet de chêne ciré, frotté, luisant comme une glace. Dans cette propreté exquise et souriante, au milieu de cette lumière gaie, des petits berceaux voilés de rideaux d'une blancheur d'ailes d'anges sont rangés à la file, comme les tentes d'un camp lilliputien. Une petite carte, verte pour les garçons et rose pour les filles, accrochée en haut de la couchette, indique le nom de baptême, le jour de naissance et la date de l'arrivée à l'hospice, ainsi que le poids de l'enfant. Dans cette immense cage de babys, pas un cri, pas un gazouillement! Un silence de cloître. On ne se croirait jamais dans une maison de nouveau-nés. Il est vrai que nous arrivons à l'heure de la sieste, et qu'ils dorment tous paisiblement.

A travers les transparences de la mousseline, on n'aperçoit que leurs petites frimousses, qui ressemblent, dans les blanches barcelonnettes, à des boutons de rose sur la neige.

Les nourrices, au nombre de six cents, se tiennent alignées devant les berceaux, comme des soldats au port d'armes.

Ce sont de robustes et fraîches campagnardes, au teint fleuri, pleines de

vigueur et de jeunesse, grandes, bien faites, charmantes sous leurs coiffes rouges ou jaunes, sous leur *kakochnik*, et dans leur belle chemise aux

Famille tartare en voyage.

manches bouffantes, avec leur corsage rouge à bretelles et leur jupe brodée. Autour du cou, retombant sur la gorge, un collier de grosses perles fausses au ton mat; sans ce collier, la *niania* ou nourrice russe ne serait

pas complète. Ce costume est si coquet, si joli, qu'il semble donner de la beauté même à celles qui n'en ont pas. Ces nourrices sont à demeure[1];

Tartares sortant de la mosquée.

elles nourrissent toutes deux enfants à la fois et couchent à terre, entre les berceaux de leurs nourrissons.

Quand le baby a trois semaines, on l'envoie à la campagne; si c'est un

[1] On les paye à raison de trois roubles par mois.

garçon, il revient à l'âge de dix ans à Moscou, et on lui apprend un métier; si c'est une fille, on lui donne une dot de soixante roubles, et on la marie à un paysan.

Mais nous voici dans la section des enfants nés avant terme; que de soins ingénieux, que d'efforts pour leur conserver la vie! Il y en a qui sont enveloppés dans de chaudes feuilles d'ouate; d'autres, couchés dans des chaudières, sont maintenus dans une sorte de bain-marie à une température de 33 degrés. On nous montre trois enfants nés à la fois, et qui se portent très-bien. Le même cas s'est présenté trois fois en quatre ans.

Les enfants de parents nobles, morts sans fortune, sont aussi recueillis dans l'établissement, qui les garde jusqu'à l'âge de six ans; puis on les place dans les gymnases de l'État. Nous avons vu une centaine de ces petits garçons, tout à fait gentils, dans leur blouse rouge et leur pantalon blanc. Mais au fond de leur regard, il y avait je ne sais quelle tristesse vague, quel souvenir lointain! Leurs yeux inquiets et attristés semblaient chercher quelqu'un, une mère qui ne reviendra jamais!

Nous descendons au rez-de-chaussée, à la salle de réception des enfants. A peine sommes-nous entrés qu'une femme du peuple, dont les vêtements fripés disent la détresse, se présente, tenant caché dans sa touloupe quelque chose qui ressemble à un paquet.

Ce paquet est un enfant.

Elle le déballe et remet le nouveau-né à une jeune dame qui attend, un mètre à la main. Tandis qu'elle couche l'enfant tout nu sur un coussin, qu'elle le mesure et vérifie son sexe, une autre dame, assise à une table, derrière un grand registre, procède à l'interrogatoire :

— Êtes-vous la mère?

— Non, je suis la marraine.

— L'enfant a-t-il un nom?

— Non.

— Eh bien! nous l'appellerons Léon.

— Le nom de la mère [1] ?

— Je ne sais pas.

— C'est bien; quand est né l'enfant?

— Avant-hier.

— C'est bien... N° 13456... Voici le reçu.

Le numéro inscrit dans le registre fut encore reporté sur une fiche fixée à un cordon qu'on noua autour du cou de l'enfant, que la jeune dame avait

[1] On ne demande jamais le nom du père.

déjà baigné et lavé. Puis le pauvre petit abandonné fut enveloppé dans un lange chaud et remis à une nourrice, qui lui donna aussitôt le sein.

La marraine jeta un dernier regard à l'enfant et sortit.

Quelquefois des scènes poignantes se passent, quand c'est la mère elle-même qui apporte son enfant. Au moment de l'abandon, elle se jette sur

Tartare de Crimée.

le pauvre petit être, elle le presse entre ses bras et le couvre de larmes et de baisers.

La moyenne des enfants qu'on recueille par jour est de 45 [1]. On les accepte jusqu'à l'âge d'un an. Le nombre des enfants reçus annuellement varie entre 14,000 et 15,000. Les trois quarts sont des enfants illégitimes. Un bon tiers meurt dans l'établissement.

En sortant, nous passons au milieu d'un groupe de paysannes qui viennent se présenter comme nourrices, ou demander un nourrisson à emporter. Leurs bottes sales, leur air de fatigue, indiquent qu'elles ont fait un

[1] Elle n'était que de 40 en 1860.

long chemin. Il en arrive de toutes les parties de l'empire. L'établissement paye pour la pension des enfants environ 9 francs par mois, pendant les trois premières années. La profession de nourrice est si lucrative qu'il y a des villages entiers qui se livrent à cette industrie. Les jeunes filles qui embrassent cette carrière ont soin de faire déposer leur propre enfant à l'hospice, et il arrive quelquefois qu'elles ont la chance de le ravoir et d'être payées pour le nourrir.

Chapelle de la Vierge d'Iverski.

Il est trois heures. Hâtons-nous d'aller voir sur la Strétinka le singulier et intéressant marché qui s'y tient chaque dimanche.

En chemin, nous croisons un grand carrosse doré dont les quatre chevaux sont conduits par un cocher tête nue; deux laquais se tiennent derrière, la tête nue; et tout le monde, au passage de la voiture, se découvre, se signe et s'incline. C'est l'équipage terrestre de la Vierge d'Iverski qui se rend, moyennant finance, au domicile des particuliers qui veulent faire bénir leur maison. A l'arrivée et au départ de l'image miraculeuse, on voit les servantes et les domestiques se jeter à plat ventre pour que l'icone passe sur leur corps. Deux moines en vêtements sacerdotaux accompagnent la sainte image, tout étincelante d'or et de pierreries.

La chapelle de la Vierge d'Iverski est adossée à une des portes du Krem-

lin. En arrivant à Moscou, le Tzar va tout d'abord se prosterner devant la célèbre icone. Toute la journée, qu'il neige ou qu'il pleuve, une foule com-

Le couvent de Troizka, près de Moscou.

pacte de fidèles assiége la porte du sanctuaire brillamment illuminé, et sur les marches duquel se tiennent continuellement, sur deux rangs, des religieuses quêteuses juchées sur des coussins pour n'avoir pas les pieds gelés.

De toutes les madones orthodoxes, celle d'Iverski est celle qui rapporte le plus. Et comme les bons moines n'entendent pas que la sainte image et la piété du peuple chôment un instant, quand la Vierge véritable va en ville, ils la remplacent par une copie.

De tous les moines du gouvernement de Moscou, les plus riches sont ceux du couvent de Troizka ou de la Trinité. Le chemin de fer vous y transporte en quelques heures. C'est un endroit de pieux pèlerinage; les grandes dames y vont même faire des retraites. Le monastère de Troizka est aussi considérable que la Lawra de Kiew. C'est une ville en miniature, avec ses églises, ses rues, ses places, ses jardins, ses promenades, ses boutiques et ses hôtels. Le trésor en est un des riches de la Russie, le pays des trésors merveilleux.

Celui qui n'a pas flâné dans les rues de Moscou ne comprendra jamais la Russie. Tout y est contraste, comme dans les costumes, dans les mœurs et l'histoire du peuple russe. L'Asie s'y rencontre face à face avec l'Europe, et parfois les éléments européen et asiatique se confondent et se mélangent. Une misérable téléga couverte de paille, conduite par un homme à longue barbe, vêtu d'une peau de bête, barre le passage à un élégant traîneau aux chevaux superbes, aux harnais sortant des premiers ateliers de sellerie parisienne. Une boutique où se débitent du pain noir, du kwass et des oignons, étale la saleté repoussante de sa devanture à côté d'un magasin aux grandes glaces claires, derrière lesquelles se montre, dans toute sa gloire de pacotille, l'article de Paris.

Les rues elles-mêmes, avec leurs irrégularités, leurs contours bizarres, leurs zigzags et leur horreur de la ligne droite, leurs maisons qui se débandent et jouent à l'école buissonnière au milieu de cours qui sont des jardins, et de jardins qui sont des parcs, ont conservé leur ancien caractère moscovite. On rencontre bien çà et là une grande maison qui avance sa façade à deux ou trois étages; mais cinquante pas plus loin, vous découvrez une isba, une cabane de bois qui se cache derrière une haie de planches, et qui « semble avoir été apportée là de la campagne à dos d'homme ».

La description du prince de Ligne est encore rigoureusement vraie aujourd'hui : « Moscou n'est pas une ville, écrivait-il; c'est un assemblage de quatre à cinq cents châteaux, entourés de leurs jardins et de leurs villages. »

Avant l'émancipation, il y a à peine vingt ans, les seigneurs vivaient encore ici comme autant de petits princes dans leurs propres États. L'église, les isbas des moujiks et des serfs, — de ceux-ci, ils avaient fait des artisans,

— formaient les dépendances de leur « palais ». Quelques boïars avaient leurs musiciens, leurs peintres, et jusqu'à leurs avocats. Et tout riche seigneur qui se respectait possédait son orchestre particulier, sa troupe de comédiens ordinaires et son corps de ballet, choisis parmi ses serfs et ses serves. Les théâtres les plus célèbres étaient ceux des comtes Chérémétieff, Mamonoff, Basounofsky et Apraxine. Ce dernier en avait deux, l'un dans sa propriété d'Olgowo, l'autre à Moscou, à la Snameka. On y jouait même l'opéra italien. Les théâtres du comte Chérémétieff étaient publics. A l'entrée d'un de ses châteaux, il avait fait placer une colonne de pierre avec cette inscription : « Que chacun entre ici et s'amuse comme il lui plaira! »

Ces anciens seigneurs étaient hospitaliers jusqu'à l'extravagance.

Le comte Basounofsky n'ouvrait pas seulement son théâtre au public, mais encore sa salle à manger. Deux fois par semaine, on pouvait venir s'attabler et manger chez lui comme à l'auberge. Chépelef, ce marchand anobli par Catherine II, avait aussi son théâtre; et tout étranger qui arrivait à Moscou trouvait dans son palais une royale hospitalité. Mais si par malheur cet hôte s'avisait de faire les yeux doux à une dame du corps de ballet, Chépelef le faisait, dit-on, murer la nuit dans sa chambre, et le laissait mourir de faim.

Presque tous ces hommes de l'ancienne noblesse étaient de haute stature et doués d'une force extraordinaire. Ils pliaient sans effort, entre le pouce et l'index, une pièce d'un rouble en argent. Le comte Panine allait à la chasse à l'ours armé d'un simple coutelas. Merline tranchait d'un coup de sabre le cou d'un gros veau. Galochvastoff et Bachmaninoff maintenaient deux chevaux poméraniens qu'ils faisaient fouetter jusqu'au sang.

Aujourd'hui, de toute cette grande vie, il ne reste que le souvenir!

Elles ont disparu aussi, ces belles voitures de gala, tout en or, tapissées de velours rouge, dans lesquelles les anciens boïars fainéants se prélassaient comme des rois gras et paresseux! L'attelage se composait de six chevaux harnachés à l'anglaise, avec un grand panache sur la tête. Les jours extraordinaires, on plaçait le « bouquet » derrière la voiture. Le « bouquet » consistait en trois laquais : le valet de pied en livrée aux couleurs du blason de son maître, poudré, en catogan et portant le tricorne; un heiduque tout de rouge habillé, et un nègre vêtu aux couleurs de la livrée, ayant un châle turc autour des reins et un turban blanc sur la tête. Deux coureurs en livrée et coiffés de chapeaux en forme de pain de sucre, retenus par une grande mentonnière, précédaient l'équipage.

Mais n'oublions pas que notre traîneau nous conduit dans la direction

de la Stretinka. Nous y voici. La tour Souharef, avec sa façade violette, se dresse devant nous. Sur la grande place, où se tient le marché dominical de bric-à-brac de Moscou, à perte de vue, s'étendent les étalages.

Quel entassement d'objets les plus disparates et les plus divers, depuis les fruits confits, les bottes, les foulards, jusqu'aux nattes de faux cheveux et aux tabatières enrichies de brillants et ornées de miniatures! Voici les bouquinistes : Voltaire écrase Bossuet sous la pile de ses quatre-vingts volumes; la Fontaine bâille près de Buffon; l'*Art d'aimer* est à côté

Boutique de fripier, à Moscou (d'après une photographie).

de l'*Art d'accommoder les restes*. Que de trouvailles les amateurs de beaux livres et d'éditions rares ont faites en parcourant les bancs de cette morgue littéraire et artistique! M. Gautier, l'érudit libraire français de Moscou, ne manque jamais, chaque dimanche matin, sa petite tournée sur la Stretinka. Il y a recueilli une bibliothèque qui renferme des trésors, et une collection de tabatières qui feraient la gloire d'un musée.

C'était autrefois, chez les seigneurs russes, un luxe obligé d'avoir une de ces tabatières diplomatiques encadrant d'une couronne de diamants une miniature de Petitot ou de Largillière, portrait d'une coquette et souriante marquise de la cour de France, ou d'une grave et impérieuse princesse d'une cour du Nord.

Quel tableau mouvementé et joli que celui de cet Hôtel des ventes en

plein vent! Le soleil, qui semble se fondre et se dissoudre dans un ciel devenu subitement opaque, accroche encore quelques paillettes d'or à ces mille bibelots artistiques qui font l'orgueil des étalages et la joie des amateurs : tabatières, bonbonnières, statuettes de Saxe et de bronze, chande-

Plus loin, c'est la vente lamentable des gilets, des jupons de toile, etc.

liers en cuivre ciselé, pendules de boudoir surmontées de colombes aux becs enlacés ou de petits Amours s'appuyant, fatigués, sur leur arc détendu. Et, sous un dernier rayon, les faïences anciennes épanouissent leurs belles fleurs rouges. On dirait que la pâte dure et luisante de ces encriers en vieux rouen, en forme de cœur, s'attendrit! — Par centaines, les samovars sont rangés à terre, comme des urnes de toutes dimensions. Autour d'eux, que de familles se sont réunies dans le rire ou dans les larmes! Ici s'entas-

sent des matelas, des édredons de couleur; là, ce sont d'antiques ferrailles, des coffres, des tapis, des bouteilles, de vieilles lampes et des entassements d'objets sans nom, ramassés dans les caisses aux ordures, on ne sait où.

Plus loin, c'est la vente lamentable des gilets, des redingotes, des fourrures, des robes d'indienne et des robes de soie, des jupons de toile et des peignoirs de dentelle. Fosse commune de la richesse et de la pauvreté, de la beauté et de la laideur! Cimetière où viennent finir toutes les vanités humaines!

Quelle mélancolie, quelle tristesse se dégage de toutes ces défroques, toilettes fanées dont quelques-unes ont peut-être paré des femmes de la plus noble naissance!

Les poëtes de Rome l'ont dit : les choses ont leurs sourires et leurs larmes. Toutes ces robes de bal, ces robes de soirée, ces robes de cour et ces robes de noce, semblent pleurer quelque chose, — des illusions perdues ou des souvenirs!

La foule chemine à petits pas, traînaillant son humeur de badauderie devant tous les étalages divers, bavardant et discutant, examinant d'un œil allumé la chose convoitée, et reprenant, après s'être tâté les poches, sa tranquille promenade du dimanche. Lentement, la nuit tombe comme une grise poussière qui couvrirait et ensevelirait les objets. Les vendeurs commencent à rassembler et à remporter leurs marchandises. La foule s'écoule dans les traktirs, les maisons de thé, ou disparaît dans les rues adjacentes.

Nous descendons vers le boulevard des Fleurs, sorte de Champs-Élysées et de Prater où quelques baraques de saltimbanques, des ménageries à perroquets et à crocodiles empaillés, des panoramas, attroupent le peuple, qui n'a pour ses plaisirs ni les musiques militaires, ni les fêtes aux environs de la capitale, ni même la danse dans les bals de banlieue.

Le peuple russe ne se divertit vraiment qu'une fois l'année, à Pâques. Alors les places se couvrent de montagnes russes, de théâtres populaires, et l'eau-de-vie et la joie coulent à flots. Ce peuple si bon est si facile à amuser! Ses sensations sont encore si neuves qu'il trahit publiquement par ses cris ou ses larmes sa satisfaction ou son émotion.....

En sortant du boulevard des Fleurs, nous lisons sur la façade d'une petite maison ces mots en français : « *Bains pour les deux sexes.* »

Chaque samedi, et la veille d'une fête, tout Russe orthodoxe qui ne va pas prendre son bain purificateur commet un péché. Autrefois, hommes, femmes, enfants, se mélangeaient dans la même salle, comme de purs

esprits. Aujourd'hui, la police exige que ceux qui tiennent à se laver en famille se retirent dans des cabines particulières.

Un bain populaire russe est un spectacle curieux et plein de couleur locale. Dans une atmosphère étouffante, à demi cachés par la buée bleue de la vapeur, s'agitent des centaines d'hommes et d'enfants tout nus, qui se fouettent le corps avec de petits balais de branches de bouleau, et qui se livrent à des frictions mutuelles.

En été, les bains se prennent en rivière et en commun. On voit, le samedi

Un marchand de la place Stretinka.

soir, au coucher du soleil, le village entier qui barbote dans l'eau comme une troupe de canards.

En face du boulevard des Fleurs se dresse une grande maison blanche, avec une enseigne en lettres slavonnes : c'est l'Ermitage, le Café Américain, le Brébant et le pavillon d'Ermenonville de Moscou. Ce restaurant fameux est tenu par un Français, M. Olivier, — le Moltke de la cuisine française en Russie. Secondé par Marius, chef aussi habile et audacieux que le vainqueur des Cimbres et des Teutons, M. Olivier fait chaque jour des merveilles comme l'ancien chassepot; seulement ses merveilles ne tuent pas, elles conservent et engraissent. En ville, dans un salon, on reconnaît à première vue à son teint fleuri, à son ventre prospère, à sa bonne humeur et à sa bonne santé, un habitué de l'Ermitage. Il semble que tout a été

combiné dans ce restaurant modèle dans un double but de plaisir et d'hygiène. Pendant que vous mangez, un orgue qui ne rappelle pas trop sa Barbarie vous réjouit ou vous calme l'âme en exécutant les mélodies les plus suaves ou les sérénades les plus entraînantes. Cet orgue a coûté

Jardin de l'Ermitage.

soixante-dix mille francs. Mais c'est une bagatelle pour un restaurateur comme M. Olivier, qui vous sert un thé de trente sous dans trois cents francs d'argenterie, et qui paye un service de quatre-vingts couverts quatre-vingt mille francs [1]. Le matériel seul du restaurant de l'Ermitage est estimé un million cinq cent mille francs. — Le service est fait par des garçons

[1] Chaque assiette représente le portrait d'une femme célèbre de l'histoire de France. Ce service a appartenu, je crois, à Napoléon III.

habillés à la russe : larges pantalons blancs et chemise blanche en forme de blouse, serrée à la taille. Ce costume, d'une propreté immaculée, est des plus appétissants. Au milieu des nuages bleuâtres et embaumés des havanes authentiques, on se croirait servis par des anges du Seigneur, revêtus de leur longue tunique de lin. Et pour jouir de toutes ces magnificences, il en coûte à peine un écu : M. Olivier a trouvé le moyen de faire oublier le souvenir de Balthazar avec des dîners à prix fixe : quatre francs ou huit francs par tête.

Traktir russe.

En été, l'Ermitage ouvre ses jardins, et ceux d'Armide, dit-on, n'étaient pas plus enchanteurs.

Dans le petit groupe des journalistes français partis pour assister aux fêtes du couronnement, on s'amusa beaucoup de la rencontre faite à ce restaurant, d'un Asiatique en costume particulièrement extravagant : robe de drap rouge, brodée d'or; coiffure très-élevée en cône, bottes aux broderies et aux dessins les plus capricieux.

On demanda à un Russe la nationalité de ce personnage.

— Ma foi, dit-il, je ne sais pas, mais on peut la lui demander.

Il aborde l'Asiatique et lui parle en russe. Il apprend qu'il vient du Kandja, province limitrophe de la Chine, et qu'il est le premier conseiller du khan de ce lointain pays.

Lointain! car pour venir à Moscou, il avait mis *quarante jours*.

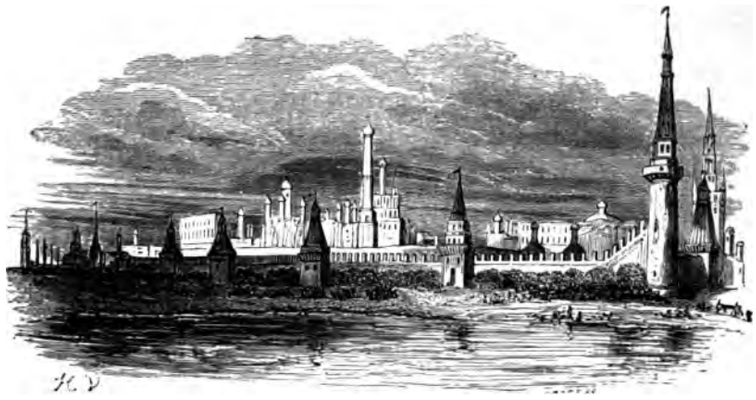
— Je vous ai fait ces questions, ajoute le Russe, sur la prière des correspondants français.

— Français! reprend le conseiller du Kandja, mais moi aussi, je suis Français!

La curiosité fut, comme on pense, vivement piquée.

On questionna l'Asiatique, et l'on apprit qu'il descendait d'une famille parisienne établie sur les limites de la Chine depuis quatre cents ans.

Il se nommait Bouchery. Il n'entendait pas, il est vrai, le français; mais il savait ce qu'est notre pays, par tradition, et il ajoutait ce détail, qui est vraiment joli : tandis que, dans la contrée qu'il habite, on se tourne pour les prières vers l'Orient, il se tourne, lui, vers l'Occident, comme par un souvenir pour la patrie de ses ancêtres, qu'il aime sans la connaître.



CHAPITRE XI

LE PONT DES MARÉCHAUX. — LA PRISON DE DÉPOT POUR LA SIBÉRIE. — LE BAGNE DE KARA.

Poursuite d'un fugitif en Sibérie.

Que de choses nous aurions encore à dire sur Moscou, sur ses musées, sur ses théâtres, sur ses écoles, sur ses institutions charitables [1], sur la vie des rues et des salons! — Moscou est le miroir de la Russie, comme Paris est le miroir du monde. Mais un livre a ses limites, et le vieux Boileau l'a dit même avant M. Sarcey :

Qui ne sut se borner ne sut [jamais écrire!

J'aurais voulu, pour votre plaisir peut-être, pour le mien certainement, vous promener une semaine de plus à travers ce Moscou qui transporte le Parisien dans un monde si nouveau et si original. On vous a dit que la Russie est un pays fermé; n'en croyez pas un mot. Je n'en sais pas de plus hospitalier ni de plus ouvert. Tout ce que j'ai désiré voir, je l'ai vu, et l'on m'en a même montré beaucoup plus que je n'en demandais.

J'ai employé les dernières journées de mon séjour à visiter les prisons.

[1] Elles sont très-nombreuses. J'ai pu les visiter en détail et les étudier de près, grâce à une femme d'autant de cœur que d'esprit, madame de Strekaloff.

La plus intéressante est celle qui sert de dépôt aux condamnés à la déportation. Je vais, si vous le voulez bien, vous y conduire, puisque j'en connais le chemin. N'ayez peur, je ne vous y laisserai pas.

Le Grand-Théâtre, dont les dimensions rappellent San Carlo et la Scala, est déjà loin derrière nous. Nous voici dans la rue des Maréchaux. C'est la rue parisienne et européenne, la plus vivante et la plus élégante de Moscou ; la rue des riches et des heureux, qui s'y croisent dans leurs fringants équipages. Les femmes qu'on y rencontre ont un air de haute distinction et d'aristocratie ; quelques-unes, « belles d'indolence », se tiennent comme renversées au milieu du voluptueux chiffonnage des chaudes fourrures de leur traîneau.

Aux devantures des magasins s'étale le luxe des civilisations vieillies et fatiguées : les meubles à forme molle et lascive, les chaises longues, les divans moelleux, et tout ce bric-à-brac d'inutilités et de futilités d'un jour, qui se fane et passe si vite aux capricieux et changeants étalages de la mode ! Les piétons qui suivent les trottoirs semblent tous avoir du foin dans leurs bottes : ils ne marchent point de ce pas accéléré des hommes d'affaires, ils vont de cette allure lente et douce du flâneur et du promeneur. Ils s'arrêtent devant les boutiques, en face des cols, des cravates, des tournures, des bas de soie de couleur déployés en arcs-en-ciel ; et, de tous leurs yeux, ils regardent les étoiles filantes de nos théâtres parisiens, épinglées là, en plein Moscou, comme si elles étaient des étoiles du Nord !

Et quel gai bariolage d'enseignes sur les façades de toutes ces maisons ! Sous ces grandes lettres slavonnes qui s'entre-croisent comme des jambes de clowns, quantité de noms en caractères latins indiquent des tailleurs, des coiffeurs, des modistes, des chapeliers, des fabricants de parapluies et de chocolat français. — La colonie française, assez nombreuse à Moscou, est très-estimée et très-aimée de la population russe. Le négociant et le commerçant français ont à l'étranger une réputation d'honnêteté et de loyauté qui les distingue entre tous [1].

L'église de la colonie française est à quelques pas de la rue des Maréchaux, et tout à côté s'élève l'école, dirigée par un homme de caractère, d'expérience et de savoir, M. Dousse. Et à la tête de cette petite France moscovite, on trouve M. Ed. de Lagrené, le plus aimable et le plus sympathique des consuls que j'aie jamais rencontrés. M. Ed. de Lagrené

[1] Beaucoup de militaires faits prisonniers lors de la guerre de Crimée sont restés dans le pays, se sont établis et sont devenus cuisiniers ou professeurs de français. Les étrangers sont en Russie favorisés sous bien des rapports. Pour ne parler que des impôts, ils n'y sont astreints que s'ils sont marchands ou propriétaires de maisons. En ce cas, ils sont traités comme les Russes; dans toute autre position, professeurs, artisans, etc., ils ne payent aucun impôt.

possède ces rares qualités de l'intelligence et du cœur qui faisaient des diplomates français du dix-huitième siècle les diplomates les plus séduisants du monde entier.

Le Grand-Théâtre impérial, à Moscou.

M. de Lagrené appartient à une très-ancienne famille, et il est, par sa mère, apparenté à la première noblesse de Russie. Il a beaucoup voyagé; il connaît la Chine, la Sibérie, et il a écrit des contes et des nouvelles qui, s'il les publiait, le mettraient au rang de nos plus charmants romanciers.

A mesure que nous nous éloignons du centre, cette physionomie gaie et animée des rues s'efface et se perd, les maisons deviennent petites et rares. Nous rencontrons un omnibus populaire. Oh! le drôle d'omnibus! Figurez-vous deux canapés juxtaposés dos à dos, avec une toile en forme de toit et une simple planche pour soutenir les pieds. Ces omnibus, — je veux dire ces canapés ambulants, — sont outrageusement coloriés en jaune, en bleu de Prusse, en rouge ponceau ou en orange.

Enfin, après une course d'une demi-heure, nous arrivons au pied de hautes murailles de briques qui cachent derrière elles un mystérieux édifice dont on ne voit que le toit.

C'est la *Perissilnii Zamok,* la prison de passage ou de dépôt pour la Sibérie, — la tête de ligne du chemin de l'exil.

Ceux qui sortent de cette prison prennent le « train des morts »; ils s'en vont au pays d'où l'on ne revient pas[1].

Les sentinelles nous laissent passer. Une porte massive, trapue, bardée de fer, encastrée dans un mur massif, s'ouvre devant nous. Nous sommes dans un vaste corridor, et le premier bruit qui frappe notre oreille est un bruit de chaînes! Soixante-dix condamnés viennent justement d'arriver de Saint-Pétersbourg. Ils attendent là, en rangs, dans un silence farouche de bêtes en cage. Uniformément habillés de gris, ils sont coiffés du petit chapeau noir traditionnel des forçats russes. Ceux qui sont condamnés aux travaux forcés dans les mines portent deux petits carrés de drap jaune dans le dos; les condamnés simples, envoyés comme colons, sont désignés par un seul carré. Les nobles sont exempts de tout signe distinctif. Autrefois la couleur du carré indiquait à quelle catégorie de criminels appartenait le prisonnier : le carré était en drap rouge pour les meurtriers et les condamnés politiques, en drap jaune pour les incendiaires et en drap noir pour les voleurs.

Le directeur de la prison, homme d'une stature imposante et superbe, vient à nous. Il est en uniforme militaire, avec un grand manteau à pèlerine et à collet de castor.

A son cou est suspendu un sifflet d'argent, et un revolver dans sa gaîne de cuir jaune est attaché à sa ceinture.

Il nous conduit d'abord au bureau des archives et nous donne quelques détails de statistique.

Depuis le mois de juillet dernier, c'est-à-dire en trois mois, neuf mille condamnés à la déportation ont passé par ici. Sur les trente-cinq à qua-

[1] Tout condamné à la déportation l'est à perpétuité.

[illegible] gnons du centre, cette physionomie [illegible] perd, les maisons deviennent petites et [illegible] populaire. Oh! le diable d'omnibus! [illegible] apposé [illegible] clos, avec une toile en forme [illegible] pour [illegible] les pieds. Ces omnibus, — je [illegible] sont outrageusement coloriés [illegible] pourpre ou en orange.

[illegible] heure, nous arrivons au pied de [illegible] de [illegible] elles un mystérieux édi-

[illegible] de passage ou de dépôt pour la [illegible]

[illegible] train des morts », ils s'en [illegible]

[illegible] porte massive, trapue, bardée [illegible] devant nous. Nous [illegible] frappe notre [illegible] venant [illegible] en rangs, dans un [illegible] gris, ils sont [illegible] ceux qui sont [illegible] petits cas [illegible]

[illegible]

[illegible] revol [illegible]

[illegible] ! [illegible] donc [illegible]

Page 394.

TRANSPORT DE PRISONNIERS.

rante mille que la prison de passage héberge chaque année, il y en a vingt mille au moins qui sont exilés par ordre du *mir*, c'est-à-dire de la commune. Celle-ci se débarrasse de la sorte des ivrognes, des paresseux, des mauvais sujets, de tous les gens qui l'embarrassent et qu'elle ne veut plus garder chez elle. Souvent des abus se produisent; mais, hélas! la commune est toute-puissante, et il est bien difficile à un pauvre diable de moujik de faire casser l'arrêt qui le frappe.

On nous montre les magasins d'habillements : des bottes s'entassent jusqu'au plafond; des piles de capotes de drap, de pantalons et de chemises en toile remplissent les rayons. Chaque déporté reçoit aussi une touloupe ou pelisse en peau de mouton.

Puis on nous mène au premier étage, dans les prisons.

Nous nous attendions à quelque chose de sinistre, mais les trousseaux de clefs ne carillonnèrent même pas dans la main des geôliers; les portes ne grincèrent pas non plus sur leurs gonds rouillés; les affreux cachots que nous pensions voir étaient de grandes salles bien aérées, bien éclairées et bien chauffées, de vastes chambrées, de spacieux dortoirs aux grandes fenêtres munies de barreaux. Gardés par une sentinelle, les prisonniers, à la vue du directeur, se levaient et se découvraient, en nous regardant de leurs yeux calmes et tranquilles.

Il y en avait de tout âge. Un garçon de quinze ans était là, en compagnie de son vieux père qu'il n'avait pas voulu quitter.

Une autre salle. Dans celle-ci les détenus sont enchaînés[1]. Ils ont la moitié de la tête rasée et portent dans le dos les deux carrés de drap jaune qui désignent les forçats. Parmi eux, un gamin de quinze ans; il a tué les deux enfants d'un garde-frontière. Les contrebandiers juifs, dit-il, lui avaient promis cinq roubles.

Nous entrons dans une troisième salle. Les types ne sont plus les mêmes. Les figures sont bronzées, le crâne est petit, étroit; les yeux largement fendus, très-noirs, ont un éclat tout oriental; ce sont des Tartares de Crimée, des Asiatiques du Caucase.

Les dernières chambrées sont réservées aux Juifs et aux Bohémiens. La plupart de ceux-ci sont condamnés pour vols. Ils ont dérobé un cheval. Dans les provinces du midi, le cheval est indispensable au paysan pour labourer sa terre, et lui enlever son cheval, c'est lui prendre presque toute sa fortune.

Ainsi s'explique la sévérité du châtiment.

[1] Cette chaîne pèse 8 livres.

On trouve jusque dans les prisons l'exemple de tolérance religieuse que donne la Russie : les Juifs ont leur petite synagogue; les musulmans, une salle que la présence du mollah transforme en mosquée; les catholiques et les luthériens ont leur chapelle. On ne force ni les israélites, ni les Tartares, à manger la cuisine russe; une certaine somme leur est allouée pour se nourrir selon les prescriptions de leur religion.

Nous voici dans la section des femmes. Le cœur se serre à la vue de tous ces enfants encore à la mamelle : il y a là trois cents malheureux petits innocents condamnés à partager le châtiment infligé à leurs pères! Bien peu supporteront les fatigues du voyage. Et de combien de tombes nouvelles sera marqué le triste chemin de la Sibérie! La plupart de ces femmes ne sont pas des condamnées; elles accompagnent volontairement leur mari en exil. Dans le nombre se trouvent beaucoup de femmes de détenus politiques.

Nous descendons un escalier fermé par une grille, et nous arrivons, au bout d'un long corridor voûté, aux cuisines, à la buanderie, aux salles de bain. Dans la cuisine, tous les détenus sont enchaînés et ont la moitié de la tête rasée.

La ration des prisonniers se compose, pour les jours ordinaires, d'un huitième de livre de viande, et d'un quart de livre pour les jours de fête, outre le tchi et le cacha. On leur fournit aussi de l'eau chaude pour faire leur thé. En liberté, le moujik est bien plus mal nourri qu'en prison.

On apprend un métier à tous ceux qui le désirent. On me fit voir les ateliers de menuiserie, de reliure, de cordonnerie; mais les apprentis étaient bien peu nombreux. Tant que le travail ne sera pas obligatoire pour tout détenu, il en sera ainsi. Le Russe ne parviendra pas à vaincre de lui-même sa propre apathie.

La prison de passage a aussi son école, fondée il y a sept ou huit ans par la princesse de Lieven, qui venait souvent faire la lecture à six cents forçats enchaînés. — Mademoiselle Agnof, aujourd'hui à la tête de cette école, met tout son dévouement et son savoir à élever le niveau moral et intellectuel des jeunes enfants de déportés, qui passent l'hiver à la prison.

Nous traversons une cour couverte de neige, et nous montons par un escalier de fer à une tour isolée gardée par des sentinelles.

La porte d'une cellule s'ouvre : une jeune fille de dix-huit à vingt ans, belle Juive à la chevelure et aux yeux noirs, bondit comme une lionne, et, se redressant devant le directeur, lui dit en le regardant fièrement :

— Veuillez me dire, monsieur, pourquoi je suis ici.

Un des gardiens la repousse doucement, et la porte se referme.

— Détenue politique, murmure le directeur.

— Qu'a-t-elle fait? D'où est-elle? Dans quel complot a-t-elle trempé? Autant de questions qui sont sur mes lèvres, mais que le mutisme du directeur de la prison ne me permet pas de lui faire.

Dans une autre cellule se trouvait un jeune homme, un avocat, qu'on tenait au secret. On y avait aussi enfermé un déporté qui avait dénoncé ses complices dans un projet d'évasion qu'ils méditaient.

— Nous serons obligés de l'envoyer séparément en Sibérie, me dit le directeur, car si nous le faisions voyager avec ses camarades, il serait assas-

Omnibus populaire.

siné avant d'arriver là-bas... Les déportés ont une justice occulte; pas un traître n'échappe!...

Quand arrive le printemps, on ouvre la grande cage de pierre, et c'est par troupes de quatre à cinq cents que les prisonniers sont envoyés de Moscou en Sibérie[1]. Le chemin de fer les conduit jusqu'à Nijni-Novgorod; là, on les embarque sur le Volga, et lorsqu'ils sont arrivés à Orenbourg, sur les confins de la Russie d'Asie, on les disperse aux quatre coins de la Sibérie.

A partir de cette ville, le voyage s'effectue à pied et dure souvent plus d'une année. Les fatigues, les privations, tuent les plus faibles. Une jeune fille envoyée récemment à Iredné-Kalymsk, à 11,163 kilomètres de Saint-Pétersbourg, près du Kamtschatka et de l'océan Glacial, au 67e degré de latitude, écrivait :

[1] Le premier lundi de chaque mois, à partir du 23 avril.

« Le voyage de Iakoutsk à Iredné-Kalymsk a été très-pénible. Nous avons parcouru ces 2,600 kilomètres en voyageant tantôt en voiture, tantôt à cheval, tantôt avec des traîneaux attelés de rennes ou de chiens, enfin à pied. Nous avons traversé quatre chaînes de montagnes dont les gorges ont de 30 à 40 kilomètres de longueur. Il nous a fallu marcher sur la glace. Nous avons traversé des glaciers entiers.

« Lorsqu'une tempête de neige s'élève ou quand la glace s'effondre et que l'eau se déverse à sa surface, on est obligé de voyager dans l'eau, car ce sont les fleuves qui servent de chemins. Mais quand l'inondation est considérable et que le froid est grand, le voyage est d'autant plus terrible qu'on ne peut ni se réchauffer, ni même sécher ses habits, les stations étant séparées entre elles par une distance de 90, 150 et même 300 kilomètres. Il est vrai que de misérables maisonnettes se trouvent entre les stations, à 50 kilomètres de distance; mais elles n'ont ni habitants, ni eau, ni poêles, ni bois. Dans le parcours des derniers 500 kilomètres, il nous a fallu traverser des lacs et des marais de 20 à 40 kilomètres de longueur. C'est là que commence le pays des chiens. On n'y voit d'autres bois que de petits bois, bas et pauvres, marquant les limites des lacs voisins.

« La ville d'Iredné-Kalymsk même présente un spectacle bien triste sous tous les rapports. On dirait un fumier à demi enfoncé dans la neige. Autrefois, Iredné-Kalymsk avait la réputation d'un endroit salubre; mais depuis quelques années, la fièvre typhoïde y exerce ses ravages. Le pain ne s'achète qu'une fois par an, au prix exorbitant de 25 kopecks (1 franc) la livre. C'est un ancien fonctionnaire du Trésor qui procède à cette vente, ainsi qu'à celle des autres denrées alimentaires.

« Si l'on a le malheur de laisser passer le jour de la vente, on peut s'attendre à la famine.

« Il n'y a qu'une seule chose à bon marché, c'est la viande de renne, à condition qu'on l'achète en hiver, quand les Tchouktches arrivent du Kamtschatka avec des troupeaux entiers de rennes... »

Les exilés d'Iredné-Kalymsk sont libres, comme la plupart des condamnés sibériens. Ils peuvent faire à peu près ce qu'ils veulent; ils ne travaillent que pour leur propre entretien. Beaucoup se font colons, chasseurs, chercheurs d'or, ou exercent des métiers; seuls, les criminels dangereux sont détenus dans les bagnes et astreints aux travaux forcés dans les mines.

Le plus célèbre, mais le moins connu de ces bagnes sibériens, est celui de Kara, à une quarantaine de lieues en aval de Stretinsk, sur la Chilka. —

Un de mes amis, qui occupe aujourd'hui une trop haute situation diplomatique pour que je puisse divulguer son nom, se trouvant en mars 1877 à Stretinsk, réussit à y pénétrer : la difficulté était grande, car l'entrée du bagne est aussi sévèrement interdite aux Russes qu'aux étrangers. Lorsque le grand-duc Alexis, en 1873, s'arrêta pour visiter Kara, il limita à deux le nombre des personnes autorisées à l'accompagner dans son inspection. Voici, d'après les notes manuscrites de mon ami, ce qu'est le bagne de Kara :

« Entouré d'une enceinte de palissades hautes de 20 pieds, faites d'arbres équarris et appointis du haut, il a la forme d'un grand carré. Aux quatre coins, ainsi qu'à la porte d'entrée de la première cour, se tiennent de nombreuses sentinelles armées de fusils et de revolvers. En entrant dans la cour, — une sorte de préau, — nous apercevons une dizaine d'individus en haillons, presque nus, vautrés au soleil; ils ont l'œil hagard, l'air hébété; leur maigreur et leur saleté sont extrêmes. Mon Kosak m'explique que ces forçats ne sont pas envoyés au travail journalier, soit parce qu'ils sont trop faibles, soit parce qu'ils n'ont pas de vêtements : aussi sont-ils privés de la paye qui permet aux condamnés d'améliorer leur nourriture et de se procurer les matériaux nécessaires pour faire leurs vêtements et leurs chaussures. Ce sont, je suppose, les viveurs de l'endroit : ils ont mangé leurs souliers! Quelques-uns se promènent à grands pas en parlant et en faisant des gestes désordonnés. L'un d'eux, aux yeux égarés, s'élance vers nous, tombe à genoux, lève des mains suppliantes et commence le récit de ses souffrances; deux gardiens l'enlèvent et l'emportent. D'autres, hâves, tremblant la fièvre, la figure hideusement ravagée par les horribles marques du scorbut, les yeux ardents, sont accroupis sur des monceaux d'ordures : ils balancent la tête ou poussent des éclats de rire stridents en faisant sonner leurs chaînes. Quelques-uns enfin, — ce sont les heureux, — arrivés au dernier degré de l'abrutissement, se pelotonnent au soleil.

« Ce préau ressemble à celui d'une maison de fous.

« Tous les forçats ont un côté de la tête rasé deux fois par mois.

« A gauche, dans une cabane en planches, nous voyons la cuisine, adossée à la palissade. C'est un établissement primitif contenant quatre grandes chaudières. La cuisine est faite par les forçats. La seule nourriture que l'État donne, une fois par jour, au condamné, à sept heures et demie du soir en été, à six heures en hiver, consiste en une soupe de gruau et en pain noir.

« Voici le règlement d'été du bagne : A quatre heures du matin, réveil.

Départ pour la mine à quatre heures et demie. Travail de cinq heures et demie à midi, sous la surveillance de soldats armés de fusils, de Kosaks, le sabre à la main, et des gardes-chiourme qui portent le revolver à la ceinture et une lourde canne à la main. De midi à une heure, repos. De une heure à six, travail. Puis, retour au bagne, souper et coucher. Deux jours de repos par mois, le 1er et le 15. Le dimanche, messe à quatre heures et demie du matin. Il est alloué au forçat, pour ce travail de douze heures, dix kopecks, avec lesquels il peut ne pas mourir de faim. Le gouverneur a droit de vie et de mort sur les condamnés. Les officiers subalternes infligent, à leur bon plaisir, le fouet, la prison, le cachot. Le forçat échappé et repris est condamné à recevoir deux cents coups de knout.

« Il faut un tempérament extraordinaire pour survivre à ce supplice. A la demande de mon Kosak, le bourreau du bagne voulut bien avoir la complaisance de me donner cette petite représentation. Il posa au milieu de la cour un escabeau en bois, à quatre pieds très-solides, reliés entre eux par des traverses en bois et soutenant une planche d'un demi-pouce d'épaisseur; puis, après m'avoir demandé, en homme d'ordre, si je payerais l'escabeau, d'un seul coup de son knout (manche en bois auquel sont fixées trois fines lanières de cuir détrempées dans du vinaigre et terminées par des boules de plomb), d'un seul coup, dis-je, il fendit l'escabeau en deux comme il l'aurait fait avec une hache. — Il est juste d'ajouter que le bourreau, surtout quand il y a deux cents coups à donner, n'emploie pas la dixième partie de la force à laquelle il avait eu recours pour faire sa passe d'armes devant nous.

« Au milieu de la cour s'élève un bâtiment carré à deux rangs superposés de hautes fenêtres grillées. Les barreaux sont des lattes en mauvais état, sans aucune solidité. Il serait dangereux de s'y appuyer. La porte franchie, on se trouve dans un petit vestibule absolument nu, sauf un cadre de bois suspendu au mur; le règlement intérieur y est affiché. Une grille en fer sépare ce vestibule, dans toute sa largeur, d'un vaste corridor sur lequel s'ouvrent des portes, percées chacune d'un guichet grillé.

« Ce sont les portes des chambrées de forçats.

« Elles sont au nombre de douze et contiennent chacune quarante-huit hommes. Au milieu, un poêle grossier en briques où les forçats brûlent en hiver le bois qu'ils vont couper dans la forêt et qu'ils rapportent sur leurs épaules. — Des deux côtés, contre les murs, un plan incliné en bois, le *tollar,* ou lit des forçats. Deux échelles mènent à deux rangées de tollars

semblables, placées à trois mètres au-dessus des deux premières. Quatre fenêtres de large dimension éclairent la pièce : deux à hauteur d'appui, les deux autres au-dessus des premières.

« C'est là qu'on enferme les forçats après le dur labeur de la journée. Ils y trouvent leur maigre pitance. A huit heures et demie, un roulement de tambour annonce l'extinction des feux. Le silence est de rigueur; le règlement dit que le forçat doit dormir.

« Mais vers onze heures du soir, paraît-il (je tiens ces détails d'un

Forçats dans les mines d'or de Kara.

ancien forçat, condamné politique, témoin oculaire de ces faits et digne de foi), vers onze heures du soir la scène change, les chambrées s'agitent sourdement, et une sentinelle attentive pourrait distinguer de fugitives lueurs qui filtrent entre les fentes des portes et les barreaux des fenêtres auxquels les forçats suspendent en guise de rideaux leurs vêtements troués et déchirés.

« C'est le jeu des forçats qui commence.

« L'eau-de-vie circule : elle est défendue au forçat sous les peines les plus sévères; les Juifs, les Kosaks la lui vendent au poids de l'or. Il

donnerait les dix doigts de ses mains pour dix bouteilles de wodka. Il tuerait son père pour lui en voler une demi-bouteille.

« Silencieusement on se passe de main en main la précieuse liqueur qui doit, comme la mort, faire oublier les chaînes, le bagne, le knout et l'infamie. On place à terre une chandelle fumeuse. Étouffant le bruit de leur voix, hideux dans leur sauvage nudité (leurs vêtements bouchent les fenêtres), exaltés par l'eau-de-vie, les forçats viennent s'accroupir alentour et jouent l'or qu'ils ont volé, dans la journée, à la mine. Cependant deux d'entre eux font faction à la porte. L'un, à plat ventre, l'oreille collée au sol, guette comme un sauvage l'arrivée d'une ronde de nuit ou le pas de la sentinelle qui se promène dans le corridor; l'autre a le doigt appuyé sur le guichet, de façon à sentir le moindre frôlement qui trahirait les intentions d'un gardien trop curieux.

« Alors se passent des scènes hideuses. Comment peindre ces faces de bandits et d'assassins penchés sur cet or brut que l'on vient de tirer des plus immondes cachettes?

« Ils sont là, muets, haletants; leurs poitrines nues se soulèvent, la sueur de leurs fronts penchés en avant arrose les horribles enjeux. Ils s'observent; la passion du jeu, les angoisses de la perte, l'ivresse du gain qui s'ajoute à celle du wodka, les dangers de cette partie, allument dans les yeux rougis des joueurs de sauvages éclairs, et la flamme de la chandelle qui vacille au souffle fiévreux de leur haleine, creuse des ombres ou allume de sinistres reflets sur ces visages ravagés.

« Ils ne craignent ni délation, ni trahison; le traître, le délateur est condamné à mort par le tribunal des forçats. Nul ne peut échapper à leur justice. Au besoin, ils tueraient le coupable aux pieds du gouverneur. Les forçats volent tout l'or qu'ils aperçoivent en extrayant le sable ou la terre aurifère. Il ne reste à la couronne que l'or qui apparaît après le broyage et le lavage des pierres ou du sable. Malgré toutes les précautions prises pour arriver à découvrir, à reprendre l'or volé et à punir voleurs et recéleurs, l'administration n'est arrivée à aucun résultat. Le forçat sibérien est passé maître dans l'art de cacher le produit de ses vols et de le faire vendre par des complices, pris parmi les gardiens du bagne, aux Juifs qui font métier d'acheter cet or, qu'ils vont revendre en Chine.

« Rien n'égale, par exemple, l'honnêteté qui préside aux transactions commerciales entre forçats et Juifs. Malheur au Juif qui tromperait ou volerait un forçat! Il serait, dans les vingt-quatre heures, dénoncé au tribunal des forçats, jugé, condamné et exécuté par eux.

« Les forçats ont leur code, leurs règlements particuliers, leurs mots

d'ordre, de passe et de ralliement, leur langue à eux. Un forçat veut-il s'échapper, il en prévient le comité supérieur des forçats près duquel il fait valoir ses raisons. Le comité donne ses ordres. Les forçats, prévenus, aident de tout leur pouvoir celui qui leur est ainsi recommandé. Tous s'unissent pour lui procurer ou lui faciliter l'évasion. Celle-ci, grâce à eux, réussit presque toujours.

« Le forçat s'échappe, soit la nuit par escalade, soit lorsqu'il fait la corvée du bois. Il a de l'argent, un couteau ou une hache ; il sait très-bien où retrouver, à peu de distance, les forçats évadés qui pullulent dans les forêts voisines ; il est sûr, grâce aux mots de passe qu'il connaît, d'être accueilli en frère. Il part donc le cœur léger. Mais qu'il craigne les forçats s'il se fait reprendre !

« Chaque évasion étant un motif dont l'administration s'empare pour redoubler de rigueur, les forçats qui veulent bien pâtir pour la délivrance d'un des leurs, se révoltent à l'idée de s'imposer des sacrifices pour un maladroit ou un lâche qui s'est laissé reprendre dans les environs. Les deux cents coups de fouet que lui alloue le règlement administratif ne sont rien en comparaison du châtiment que lui réserve le code des forçats, et auquel il survit rarement. Il est probable que le code des forçats a voulu prévenir les délations ou les aveux que le système russe sait très-bien arracher aux coupables, autrement que par la persuasion.

« L'administration est au courant de tous ces usages, mais elle se reconnaît impuissante à y mettre un terme. Elle sait que les forçats volent l'or, elle connaît les complices des voleurs, les recéleurs, les Juifs qui font ce commerce d'or prohibé en Russie, où la couronne en a le monopole. Un fonctionnaire de Kara m'a montré un sous-officier de Kosaks, à mine patibulaire, parent du mien sans doute, et me l'a désigné comme un des fournisseurs d'eau-de-vie des forçats, qui la payent plus cher que ne vaut le meilleur vin de France. Néanmoins cet homme n'était pas destitué, et comme j'en exprimai mon étonnement :

« — Que voulez-vous? me dit le fonctionnaire ; d'abord on n'a jamais « pu le prendre sur le fait ; puis celui que je mettrais à sa place ferait de « même. Ce ne sont pas les honnêtes gens qui acceptent des postes de « cette espèce. »

« Je demandais à ce même employé pourquoi le gouvernement n'en finissait pas une bonne fois avec ces hordes de forçats échappés qui infestent les environs de Kara : « Nous serions battus, me répondit-il ; « nous n'avons ici que huit cents Kosaks de troupes, et il nous faudrait « aller livrer bataille à douze ou quinze cents bandits cantonnés dans les

« forêts, dont ils connaissent tous les détours, et dans lesquels nous ne « nous sommes jamais aventurés! »

« J'avais passé une heure entière dans l'enceinte du bagne, non sans que ma présence eût étonné profondément les gardiens.

« Je voulais voir encore les travaux des mines, le trésor et la chapelle. Je suivis une escouade de forçats qui était venue chercher quelques outils et qui retournait à la mine. La moitié d'entre eux étaient enchaînés. A la mine qui n'est qu'à fleur de terre, ils travaillent sous la surveillance d'une nombreuse escouade de gardiens; ils sont entourés d'un cordon de soldats dont les fusils sont chargés. Ils recueillent le sable, la terre et les pierres dans des brouettes qu'ils amènent, par un plan incliné, à l'un des moulins disposés pour laver l'or. A chaque pas, ils sont accompagnés par des gardiens et des soldats. Les moyens employés pour laver la terre et les pierres aurifères sont primitifs. Les Russes n'appliquent aucune des merveilleuses inventions américaines, ils s'en tiennent au système le plus élémentaire et le moins productif. — La nuit, les forçats qui vivent dans les forêts viennent travailler pour leur compte et trouvent une ample moisson dans les résidus de la trituration et du lavage des pierres que l'on jette dans les environs. Des inspecteurs, ayant à la main un sac en cuir, surveillent l'opération du lavage et s'emparent immédiatement des pépites ou des morceaux d'or qui apparaissent. Ils apportent leur trouvaille à l'inspecteur en chef, qui centralise toute la récolte dans un sac plus grand, dont le contenu est soumis à une opération chimique, afin de séparer le plomb de l'or pur. Puis on envoie, sous bonne escorte, le produit de la journée à la « chambre d'or ».

« C'est un petit pavillon cuirassé. Il est en pierres de taille reliées entre elles par d'énormes crampons de fer. Le toit, qui est plat, le plancher, la première porte, sont en plaques de fer de quatre centimètres d'épaisseur. Le pavillon est revêtu à l'intérieur d'une cuirasse en fer. Au milieu se trouve une caisse monumentale, toujours en fer. La porte en est machinée comme celle d'un coffre-fort.

« A l'intérieur, où un homme de haute taille peut facilement se tenir debout, on voit deux grands coffres en fer, garnis de clous gros comme la tête d'un enfant de quinze jours. Il faut deux personnes pour soulever les couvercles de ces coffres. Ils renferment l'or qui, après avoir été pesé, est versé dans des sacs en cuir scellés aux armes impériales.

« Tant de précautions prises contre les voleurs ne sont pas superflues. Les forçats ont plus d'une fois déjà essayé de s'emparer du trésor, que l'on

n'expédie que tous les trois mois à Saint-Pétersbourg dans un traîneau surmonté d'un drapeau et escorté d'une douzaine de Kosaks. Les forçats ont eu recours à tous les moyens : l'effraction, l'incendie et la mine. Ils ont échoué, grâce à la masse de fer et de pierre qui protége la « chambre d'or ».

« Aussitôt que le travail de la journée est terminé, des gardiens passent l'inspection des forçats, afin de découvrir et de reprendre l'or qu'ils ont dû

Convoi d'or en route pour Saint-Pétersbourg.

voler. Je pense que ces gardiens ont un gros supplément de solde, pour consentir à faire cet abominable métier, dans les détails duquel je ne pourrais entrer.

« La chapelle des forçats est une misérable grange à peu près en ruine. On les parque au milieu d'un cercle de soldats et de baïonnettes. C'est un triste spectacle : beaucoup portent les fers aux jambes et aux bras, et comme, dans le rite grec, les signes de croix et les génuflexions se répètent une cinquantaine de fois par heure, on n'entend que le bruit des chaînes agitées par les forçats qui se signent ou qui se prosternent.

« Ce bruit lugubre, ces voix fortes et sauvages qui chantent des prières, ces têtes hideuses dont un côté est rasé, l'odeur repoussante qui s'exhale

de ces corps à l'état sauvage et des haillons qui les couvrent, tout cela ne peut s'oublier quand on l'a vu une fois.

« Néanmoins, au milieu de toutes ces horreurs, j'ai été frappé par l'expression, la tenue, la noblesse de certains forçats. Je me rappelle entre autres un Circassien de grande taille, qui, debout, la tête droite et le regard fier, semblait un roi d'Asie au milieu de ses esclaves.

« De la chapelle, je me rendis à la prison du bagne qui se trouve à quelques verstes de distance. C'est la reproduction en petit du bagne de Kara. Seulement la reproduction est souterraine. Les chambrées sont remplacées par des cachots enfouis à une profondeur de plusieurs mètres.

« J'y ai vu des infortunés lourdement enchaînés, croupissant dans une obscurité profonde sur des monceaux d'immondices, plus mal nourris que les chiens du bagne. Leurs jambes et leurs mains étaient reliées par des barres de fer s'attachant à des anneaux rivés aux jarrets et aux poignets, et reliés encore par de lourdes chaînes.

« Ceux qui subissent ce châtiment, qui est une variété de la torture, sont en général des condamnés dont on veut obtenir des aveux, ou des forçats repris en rupture de ban, et auxquels on cherche à arracher l'aveu de leur identité.

« L'énergie de ces hommes est parfois extraordinaire. On m'a montré l'un d'eux qui, depuis huit mois, était enchaîné par la ceinture au mur d'un de ces hideux cachots. Tous les deux jours il recevait dix coups de knout; il ne voyait d'autre lumière que celle que le bourreau apportait pour voir où il frappait. Eh bien, cet homme, depuis huit mois, n'avait pas eu une seconde de faiblesse ni de défaillance. Rien n'avait pu abattre son énergie et sa volonté. Tous les jours il bravait ses geôliers, et chaque fois que le gouverneur, dans sa tournée hebdomadaire d'inspection, venait lui demander s'il était enfin disposé à nommer ses complices dans je ne sais quel complot dont il avait fait partie, le prisonnier, tendant sa chaîne, se penchait en avant, regardait en face le gouverneur, puis, partant d'un éclat de rire, il l'insultait et le bafouait avec toute la verve et l'insolence d'un homme libre et fort!

« Il paraît qu'un peu au delà de Kara, il est un endroit plus terrible encore que cette prison. On y envoie les intraitables. Je n'ai appris l'existence de ce « carcere duro » qu'après mon départ de Kara. Rien ne m'aurait empêché de le visiter. Aucun des condamnés qui y ont été envoyés n'en est revenu.

« Si bien gardés que soient ces forçats, et malgré les meutes de chiens dressés à les poursuivre dans les forêts, il n'est pas rare qu'ils s'échappent.

Les condamnés politiques se réfugient en pays étrangers; les moujiks reviennent dans leur village, où ils ne tardent pas à être repris.

« Le directeur de la prison de dépôt de Moscou me montra une vingtaine de condamnés à la déportation qui refaisaient le voyage de Sibérie pour la cinquième ou la sixième fois.

« Quand on leur demande pourquoi ils se sont enfuis, ils répondent invariablement : — Nous avons voulu revoir *notre terre.* »

Soldats de la frontière asiatique.

CHAPITRE XII

LE BOURREAU. — MOSCOU LA NUIT.

Une exécution.

Frolof, le bourreau de toutes les Russies, n'est pas un monsieur comme le bourreau de Paris. C'est un ancien assassin, un meurtrier retiré des affaires, condamné à mort par les tribunaux, mais dont la peine a été commuée en détention perpétuelle, à condition qu'il continuât pour le compte de l'État le petit commerce entrepris jadis pour son compte particulier.

Frolof est enfermé depuis une quinzaine d'années dans la prison centrale de Moscou. Le besoin se fait-il sentir de pendre quelqu'un à Kiew, à Odessa ou à Saint-Pétersbourg, Frolof y est envoyé sous bonne escorte. Il adore, dit-on, ces petits déplacements, qui sont pour lui de véritables voyages de plaisir. Sa présence dans les buffets des gares fait toujours monter la recette, et tout ce qu'il boit, il le boit « à l'œil ».

On m'avait promis une entrevue avec Frolof. On m'avait même proposé de me l'envoyer à mon hôtel, accompagné de ses gendarmes! Mais je

tenais trop, dans la maison où j'étais descendu, à ma réputation d'homme aux relations avouables, pour accepter une semblable proposition, si remplie d'attention délicate qu'elle fût pour moi. Du reste, c'eût été sortir Frolof de son cadre ; un bourreau qui est un prisonnier doit être vu en prison.

Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la dépêche ci-après, que je conserve précieusement dans mes archives de voyage :

7 novembre.

Le bourreau est arrivé. Suis venu pour vous prendre et vous emmener à la prison. Vous ai pas trouvé. Faites-moi savoir quand pourrai passer demain pour vous chercher...

Je répondis que j'étais libre à partir de midi.

A trois heures, M. X... vint me prendre avec sa voiture. La neige tombait à flocons. Il faisait un temps lugubre, bien en harmonie avec les pensées qui doivent rouler dans la cervelle de celui qui s'en va chez le bourreau.

Les mains de Frolof étaient chaudes encore de sa dernière exécution ; il revenait de Saint-Pétersbourg, où il avait pendu deux nihilistes : Pressniakoff et Kiwatkowski.

La prison centrale, la maison du bourreau, est située dans les faubourgs. Son aspect extérieur n'a rien de bien romantique. Représentez-vous un vaste enclos entouré d'une palissade haute de douze pieds, et gardée par des sentinelles en capote grise, la baïonnette au fusil. On dirait un blockhaus. A l'entrée, dans la première cour, une masure : c'est là qu'habite Frolof, au sous-sol, dans une espèce de cave.

Nous descendons un escalier boueux, gluant, et nous pénétrons dans une pièce toute noire, qui ressemble à une caverne, à un repaire de fauve. Une femme vient au-devant de nous, traînant un enfant en chemise, accroché à sa jupe.

— Où est Frolof? lui demanda mon introducteur.

— Il est sorti... Il est allé faire quelques emplettes... Mais dans cinq minutes il sera de retour... Vous venez peut-être pour acheter de la corde ?...

— Non.

— Ah!... c'est que jamais on n'en a tant demandé... Asseyez-vous, mon mari va rentrer...

C'était la femme du bourreau.

Elle avait la voix douce, les yeux bleus, le teint rose.

Elle portait le costume des paysannes : la chemise à manches bouffantes, la rouge sarafane et le tablier attaché au-dessus des seins.

Sur une table crasseuse chantait un samovar au gros ventre de cuivre.

Aux murs pendaient des vêtements fripés, de vieilles touloupes : on eût dit des dépouilles d'exécutés. Et dans un coin, la petite lampe au verre rouge, qui brûlait devant une image de la Vierge, mettait dans la pénombre comme une tache de sang.

Un bruit de pas résonna dans la cour, au-dessus de nous.

— Voici Frolof, nous dit la femme. Les gendarmes qui l'ont accompagné viennent de rentrer.

Quelques instants après, il parut, tenant tout le cadre de la porte avec ses larges épaules, sa forte carrure, et sa grosse tête à crinière noire. Son costume ne différait pas de celui de l'homme du peuple : il portait un petit chapeau, une chemise rouge sous sa touloupe; ses pantalons de drap sombre étaient rentrés dans ses bottes. Cet infatigable tueur d'hommes n'a pas l'aspect terrible que les âmes sentimentalistes pourraient s'imaginer. Il ne diffère des autres moujiks que par la force bestiale ramassée dans sa nuque épaisse et dans ses gros bras musculeux et courts. Frolof vaut à lui seul vingt gendarmes. Quand, dans la prison, les détenus menacent de sortir de leur tranquillité de bêtes encagées, la porte de Frolof s'ouvre; il se montre, armé d'un fouet ou d'un gourdin, et aussitôt tout rentre dans l'ordre et le silence. Il assomma un jour, d'un simple coup de poing, deux ou trois prisonniers mutinés. La légende de la prison a conservé le souvenir de cet exploit.

Frolof nous invita à nous asseoir; puis, sur notre demande, il nous raconta l'exécution qu'il venait de faire à Saint-Pétersbourg... Les choses se passent promptement. On dresse de bon matin l'échafaud à 250 mètres de la prison. Les condamnés, revêtus d'une longue chemise blanche, les mains liées derrière le dos, portant sur la poitrine un écriteau avec ces mots : « *Condamné pour crime politique* », sont conduits en voiture, entre une double haie de gendarmes à pied et à cheval. On leur fait gravir un petit escalier de quatre marches; en un tour de main on passe le nœud coulant à leur cou, et l'on retire brusquement l'escalier. Le corps tombe dans le vide... Il se balance et gigote cinq minutes, puis tout est fini.

— Quand Pressniakoff, du haut de la voiture, aperçut les deux potences, nous dit Frolof, un sourire plissa ses lèvres, et il promena un regard plein de fierté et de défi sur son escorte; Kiwiatkowski se montrait, au contraire, très-abattu; il était plus pâle qu'un mort, et sa tête retombait, ballante et comme vide, sur sa poitrine... Lorsque je les pris pour les conduire à l'échafaud, j'entendis Pressniakoff dire à son compagnon : « Courage, frère, n'aie pas peur! » Avant de mourir, tous deux ont fait le signe de la croix et embrassé le crucifix. Kiwiatkowski avait trente ans; Pressniakoff, vingt-cinq.

Frolof nous donnait ces détails avec la simplicité et la bonhomie d'un moujik qui raconterait un conte de fée à ses enfants. Il était évident que pour lui, pendre, c'était maintenant comme pour un violoncelliste jouer du violoncelle. Il nous dit qu'il en était à sa vingt-cinquième exécution, et qu'il espérait des temps meilleurs...

Il nous offrit à chacun un bout de corde « authentique », car s'il ne substituait pas de temps en temps une fausse corde à la vraie, il nous avoua ingénument qu'il ne pourrait pas la faire durer. Les cordes de pendus, c'est son petit bénéfice. Les joueurs — et quel Russe ne l'est pas? — se disputent à coups de roubles la possession de ce lugubre porte-veine.

Frolof nous accompagna jusqu'au haut de l'escalier de sa cave. Et quand il redescendit, un gendarme vint fermer la grosse porte rouge qui fait de la maison du bourreau une véritable prison.

J'avais pris rendez-vous avec deux amis au restaurant Lopachef, à sept heures. Nous devions passer la nuit à courir les rues et les ruelles, à explorer le Moscou peu connu, excentrique et nocturne.

Mais avant de nous mettre en route, disons un mot du traktir Lopachef, qui est aussi une des curiosités de Moscou.

Lopachef est un richard qui, par fantaisie archéologique et gastronomique, a fait construire un superbe restaurant dans le vieux style russe.

On éprouve une impression d'émerveillement quand on passe de la rue sombre et froide dans ces salles à manger aux belles boiseries sculptées, aux vieilles tapisseries à fond d'or, et dont les tables étincellent, chargées d'ancienne argenterie du seizième siècle, de brocs d'or et d'argent ciselés, de grands vases en cuivre aux ornements en relief, où des roses s'épanouissent, fraîches et rouges, comme des lèvres de jeunes filles.

Je ne pourrais mieux vous donner une idée d'un dîner russe, qu'en vous racontant celui que nous venons de faire.

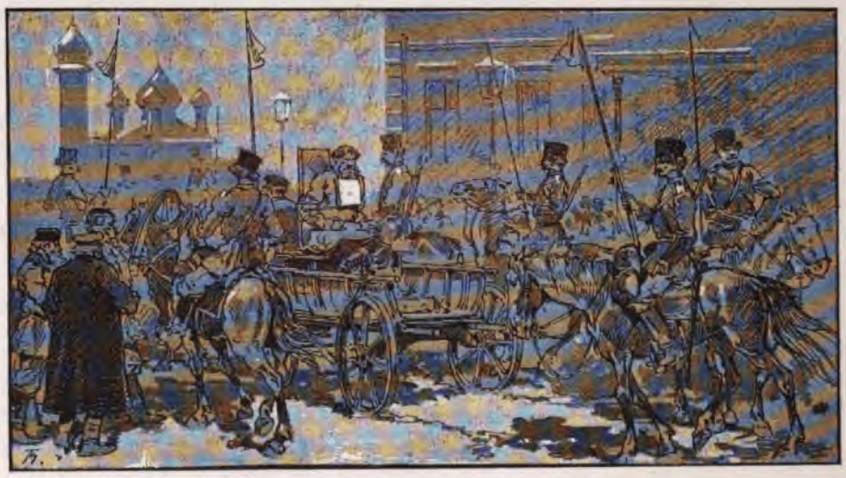
En Russie, tout repas sérieux est précédé, comme un grand opéra, d'une « ouverture ».

Pour s'ouvrir l'appétit, on se réunit debout autour d'un petit guéridon couvert d'une mosaïque de hors-d'œuvre, ou *zakouski* : caviar, radis, beurre, anchois, saucissons, saumon fumé, harengs à la livonienne, ierchis, écrevisses farcies, croûtes chaudes d'oie fumée, éperlans marinés, olives farcies et glacées, tranches d'ananas, etc. Des bouteilles d'eau-de-vie font la haie tout autour de la petite table, cherchant à attirer l'attention et à exciter la soif, par les couleurs multicolores de leurs étiquettes, par leurs noms ronflants et les formes ingénieuses de leurs verres. Vous n'avez que l'embarras du choix. Il y a là de l'eau-de-vie de froment, de sorbier, de

cassis, de groseilles rouges, de chêne, de l'eau-de-vie du Passage du Danube, de Pouschkine, de Bulgarie, de Pierre le Grand, de Nordenskiold, avec des glaçons qui miroitent dans un flacon de cristal givré, etc.

On compte plus de cent espèces d'eaux-de-vie! Et celles qui cessent d'obtenir les faveurs du public renaissent sous de nouveaux noms!

Après ce petit repas préparatoire, on se met à table; et comme le fond de la cuisine russe est l'abondance et la variété, on vous offre plusieurs potages. Les Russes ont inventé le potage de sterlet aux foies de lotte, qui est un régal de dieux, le potage aux choux farcis, à la grecque, aux orties,



Les condamnés sont conduits en voiture, entre une double haie de gendarmes.

aux kloskis, aux biscottes varsoviennes, aux canetons, aux champignons, le potage purée de jambon, purée de lièvre à la petite russienne, le consommé au gruau de sarrasin, le potage au cochon de lait, le potage de nouilles à la russe, le potage esclavon, le tchi à la paresseuse, le borsch petit russien, le potage à la Pojarski, aux rognons de veau, le bouillon de gribouis, que sais-je encore! Et les petits pâtés, les fameux *piroghi* russes, quelle variété aussi! Pâtés polonais, petits pâtés de blenis aux truffes, petits pâtés de Visiga, petits pâtés aux carottes, aux choux aigres, petits pâtés caucasiens, livoniens, moscovites, moldaves, à l'oignon, au riz, au gribouis (champignons secs)!

Après le potage national et traditionnel au sterlet (oukha), après les piroghis obligés, on nous donna un autre plat essentiellement russe : un cochon de lait au *cacha;* puis notre repas fut couronné par un gruau aux fruits et

un punch à la russe[1]. — Notre repas était des plus modestes. Les marchands qui viennent « se régaler » chez Lopachef ne commandent jamais moins de douze plats de résistance!

J'oubliais un détail qui a sa valeur pour l'observateur : la grande quantité de verres se déployant en tirailleurs autour de chaque assiette. Il y en a de gros, de moyens, de longs, de carrés, de ronds, de biscornus. Et comme

Combat de coqs.

les sentences, les devises et les légendes dont ils sont ornés sont bien faites et bien choisies pour entretenir le feu sacré de la soif chez les convives! Jugez-en plutôt. Voici les maximes de « beuverie » qui enroulaient leur gracieuse calligraphie dorée autour des verres que j'avais devant moi : « Pour un homme robuste, tout est sain. — L'âme connaît la mesure. — L'eau-de-vie est la tante du vin. — Ne pas boire, c'est ne pas vivre. —

[1] On le prépare dans un bol d'argent, dans lequel on verse deux bouteilles de champagne; on ajoute des tranches d'ananas, une livre de sucre raffiné, et un demi-verre ordinaire de kirsch. Ce punch peut se servir froid, — ou chaud, en y mettant le feu.

Eau-de-vie, ma mignonne, eau-de-vie, mon petit soleil rouge, coule dans mon gosier! — A l'homme libre la liberté! A l'ivrogne le paradis! »

Neuf heures. Il est temps de nous lever de table et d'aller au quartier juif, chez Danielhsohn, où les mardi, jeudi et dimanche de chaque semaine, ont lieu des combats de coqs.

La gargote de Danielhsohn est un long boyau enfumé où nous trouvons une quarantaine d'habitués, la pipe à la bouche, assis derrière des tables recouvertes de nappes sales, et buvant du thé. Sur le papier à carreaux rouges qui recouvre les murs, trois images saintes se détachent dans leur encadrement argenté. Danielhsohn est Juif, et il s'est mis sous la protection de la Sainte Vierge.

La réunion se compose de marchands de chevaux, de cuisiniers, de petits rentiers et de ces individus qu'on rencontre un peu partout, sans métier avoué, vivant d'expédients et de jeu.

Nous nous attablons et causons avec nos voisins. Ils nous apprennent que c'est le prince Orlof et le général Sewsevolotsky qui, les premiers, ont introduit les combats de coqs en Russie. A Moscou, une société s'est fondée, avec l'autorisation du ministère, « pour l'amélioration de la race des coqs russes ». Cette société se compose de 400 membres. Le vice-président nous dit que l'année dernière, avec ses cinq coqs, il a gagné 1,300 roubles. Un soir, un de ses coqs en tua trois l'un après l'autre. Les coqs battus étaient de race anglaise. Ceux de Russie leur sont maintenant supérieurs. Deux Juifs entrent avec chacun un coq sous le bras. Ils les présentent de table en table, en vantant leur force. Les paris s'engagent. Un de ces coqs s'appelle Kalmouck, l'autre Corbeau. Nous mettons notre fortune sur la tête du premier.

Le combat va commencer. Nous traversons une cour, nous nous enfonçons dans un étroit couloir, et nous entrons dans une salle basse, au milieu de laquelle se dresse une petite arène qu'entoure une barrière de toile maculée de sang, accrochée à des piquets. Deux lampes à pétrole descendent du plafond, et quelques bancs sont disposés pour les spectateurs.

La salle est glaciale.

Les coqs ne se battent pas bien quand il fait chaud. Le vice-président nous explique qu'ils ont cinq manières de combattre : poitrine contre poitrine, en se portant des coups droits; en tournant l'un autour de l'autre, en rusant, en « faisant les diplomates »; en fuyant, en s'esquivant et fatiguant leur adversaire; en parant l'attaque et en se tenant sur la défensive pour ne frapper qu'à coup sûr; enfin, en se précipitant l'un sur l'autre, en se battant avec rage, avec acharnement, comme « un Allemand et un Russe ».

En Russie, on n'arme pas les coqs de lancettes comme dans l'Amérique espagnole. On se contente d'aiguiser leurs éperons, qui sont pointus et tranchants comme des stylets.

Avant de le déposer dans l'arène, le propriétaire de Kalmouck lui baise longuement la crête et le prépare au combat par toutes sortes de caresses et d'excitations. Kalmouck dresse son bec d'un air belliqueux et cherche de l'œil son adversaire.

Les voici tous deux en présence. Ils se regardent d'abord et se saluent en chantant. Kalmouck agite sa crête rouge posée un peu de travers comme un bonnet phrygien. Haut sur pattes, fier, belliqueux, il ressemble au coq gaulois. Des reflets chatoyants courent sur son plumage bronze et or. Sa queue a des ondulations de panache.

Corbeau est aussi noir que l'oiseau qui lui a prêté son nom. Il est élégant et correct comme un gentleman en habit. Dans sa petite tête fine, ses yeux brillent semblables à deux rubis.

Les parieurs les encouragent de la voix : « Allez-y donc! Poltrons! Imbéciles! » Les deux coqs s'abordent, l'œil brillant de colère, en griffant le sol. Leurs becs et leurs poitrines se choquent; d'un coup d'aile, ils s'élèvent en l'air, se heurtent de nouveau, et retombent au milieu d'un nuage de plumes. Ils s'arrêtent, puis recommencent. Et à ce second choc en succède un troisième, puis un quatrième, plus acharnés. Aux coups de bec se joignent les coups d'éperon. Le sang coule. Ils se piquent les yeux, cherchant à s'aveugler. On les excite encore par des cris, par des appels, et en promenant des chandelles allumées autour d'eux. Cette fois c'est une lutte à mort qui s'engage. Leurs ailes traînent à terre; haletants, ils s'attaquent avec furie, ils se poursuivent, ils se serrent, ils se déchirent avec rage.

Le spectacle est fiévreux, plein d'émotion.

Corbeau commence à donner des signes de faiblesse; de petits filets rouges coulent sur son plumage noir; le nombre de ses blessures augmente, ses ripostes sont moins vives, et ses ailes alourdies ne lui servent plus qu'imparfaitement de bouclier. Kalmouck pousse un cri aigu, s'élance dans un dernier assaut, et, d'un coup d'éperon porté au cœur, il renverse son adversaire, qui ne se relève plus et expire mortellement frappé.

En sortant de cette espèce de hangar où l'on gelait, nous rencontrâmes le policier qui nous avait proposé de nous accompagner dans les quartiers mal famés.

Nous commençons par les asiles de nuit. Tout y est profondément endormi. On répond enfin à nos appels, et nous sommes introduits dans une

grande baraque noire, à deux étages, goudronnée du haut en bas, comme l'entre-pont d'un navire. Sur trois ou quatre rangées de planches superposées comme des rayons de bibliothèque, dorment, tout habillés, de longues files d'hommes, étendus dans une rigidité de cadavres. On dirait l'intérieur d'une nécropole, ou un vaste séchoir de noyés. — On ne voit que les chaussures qui enveloppent les pieds dépassant les planches. Mais que ces bottes déchirées, trouées, bâillant la faim et la misère, que ces souliers dont la semelle rongée tombe en décomposition, que ces laptis d'écorce de bouleau à moitié pourris en disent long sur ceux qui sont venus s'étendre là, dans un éreintement de bête! Quelles chroniques du ruisseau et du pavé racontent toutes ces chaussures!... Que de comédies, que de drames on découvrirait en les examinant d'un peu près! Quelles longues stations à la porte du riche! Que de pretantaines elles ont courues avant de se mettre en ce lamentable état! Salies de toutes les boues et de toutes les ordures de la grande ville, aux odeurs qu'elles dégagent, on pourrait connaître l'état social de leur propriétaire et écrire sa biographie!

Il se fait tard. Notre traîneau file maintenant dans des rues désertes et comme abandonnées. Un croissant de lune et la réverbération de la neige éclairent notre marche.

Nous ne retrouvons une apparence de vie qu'en nous enfonçant plus avant dans les quartiers excentriques. Arrivés à l'entrée d'une rue, nous descendons pour nous réchauffer en marchant. En passant, nous heurtons un sergent de ville, un *gardavoï* enfoncé dans son bachelik, et qui dort appuyé contre une palissade, le sabre à moitié sorti du fourreau. Il a probablement trop bu d'eau-de-vie et trop mangé de gâteaux de pavots. Des lampes à réflecteur éclairent les petites maisons de bois qui s'élèvent à droite et à gauche, et qui sont ouvertes comme des boutiques. On entend des bruits de voix, de rauques éclats de rire, des airs de musique aigres et discordants. Des gens à figure étrangement illuminée causent sur le seuil des portes. Nous regardons à travers les fenêtres brillamment éclairées et que garnit à peine un léger rideau de mousseline. Le spectacle est partout le même et se continue jusqu'à l'extrémité de la rue : dans une pièce où, le long des murs, des bancs sont disposés en divans, un jeune homme en habits râpés, aux traits faméliques, est assis devant un vieux piano malade; des femmes de pacotille, aux joues fardées, aux yeux caves, se trémoussent avec des hommes demi-ivres, portant la chemise du moujik ou la redingote et la casquette du petit commis et du petit marchand. Dans quelques-unes de ces auberges, où l'on se livre aux sauteries bizarres, aux piétine-

ments et aux contorsions de la kamarinsky, — danse nationale qui ressemble à la kosaque, — le pianiste est remplacé par un joueur d'accordéon.

Il est minuit passé.

« A Strelna, chez les Bohémiennes! » s'écrie l'ami qui m'accompagne.

Nous avons pris un petit salon pour entendre chanter la bande.

Mais ce n'est pas en simple traîneau, c'est en troïka que nous partons. La troïka est l'équipage le plus distingué, le plus élégant, le plus aristocratique de toutes les Russies. Les chevaux, au nombre de trois, sont attelés de front, en éventail; mais le timonier, sous la douga coloriée qui s'arrondit en forme de lyre au-dessus de son garot, tire seul. Ses deux compagnons ne sont là que pour la parade. Le corps nu, libres de tout enchevêtrement de harnais, retenus seulement par une courroie lâche et un trait extérieur, ils caracolent, cabriolent, se cabrent, s'arment en des semblants de révolte, d'un mouvement toujours mesuré et plein de grâce. Et chacun d'eux a son allure personnelle, sa manière à soi de simuler coquettement

les sauts et les écarts. Les bêtes qu'on choisit pour cet attelage national par excellence sont superbes. Leurs longues crinières et leurs longues queues flottent au vent comme celles de ces beaux coursiers de bataille peints par Van der Meulen et par Vanloo. Avec quelle noble fierté ils portent leur tête au chanfrein orné de glands multicolores, de pompons, de chaînettes d'argent! Et avec quel art ils font tinter leurs sonnettes et leurs grelots, dont la claire et joyeuse musique semble rhythmer le pas danseur et cadencé de leur galop!

Notre cocher en long cafetan fourré bleu foncé, serré à la taille par une écharpe rouge, coiffé d'un bonnet de velours cramoisi à ganse d'or et à pans coupés, assez semblable à un petit coussin, conduisait debout, tenant dans ses deux mains les rênes de maroquin rouge. Nous allions d'un train d'enfer. Le cocher d'une troïka doit être d'une habileté peu commune, car une troïka ne saurait aller qu'au grandissime galop. C'est son allure ordinaire.

Au bout de la Tverskaya, nous passâmes sous l'arc de triomphe érigé en souvenir des campagnes de 1812 et 1815.

La neige avait transformé son quadrige de bronze en quadrige de marbre.

Nous étions maintenant en rase campagne. Strelna est à quelques verstes de Moscou. La plaine toute blanche s'étendait autour de nous comme une mer couverte d'écume. Soulevée par les pieds des chevaux, la neige nous éclaboussait de sa poussière argentée. Et il nous semblait que c'étaient des coursiers marins qui nous emportaient dans une grande conque en forme de chariot. L'endroit vers lequel nous nous dirigions est bien un peu mythologique.

Devant nous, sur le ciel incrusté d'étoiles aux reflets de topazes, des arbres découpaient les fines arabesques de leurs branches givrées et dénudées. C'était le Parc, la promenade d'été des Moscovites, leur bois de Boulogne. Dès que les bourgeons éclatent, cette solitude se peuple de théâtres populaires, de cafés-concerts, de restaurants. Strelna se trouve à l'entrée du Parc, mais Strelna, de même que son concurrent Yard, reste ouvert toute l'année. C'est le restaurant de nuit le plus couru de Moscou.

Après les descriptions lyriques et hyperboliques de Théophile Gautier et de Fervacques, je m'attendais à des merveilles, à des splendeurs et à des sensations inconnues, à quelque chose de féerique. La déception a été profonde, complète. Figurez-vous un homme à qui l'on promet des montagnes d'or, et qui se trouve en présence de monceaux de feuilles sèches.

Ah! qu'ils sont dangereux, tous ces poëtes qui voient dans leur imagination au lieu de voir dans la réalité!

Meublés avec le luxe commun et économique des hôtels de troisième classe, ces salons de Strelna, que je m'imaginais ruisselants de dorures, émaillés de belles fleurs, étaient noyés dans une atmosphère de malaria et d'ennui qui faisait pitié. Les garçons sommeillaient derrière des tables vides. Et de toutes ces vieilles chaises, de toutes ces vieilles femmes, de toutes ces banquettes aussi maigrement capitonnées que celles qui y étaient assises, de ce comptoir de foire de Saint-Cloud avec sa roulette muette, une odeur de débâcle, de mauvaises affaires et de mort semblait s'exhaler!

Et ce fameux jardin cité comme « un jardin d'Armide », ah! oui, parlons-en!

C'est une serre qui serait tout aussi gaie si elle était dans une cave.

Les arbustes des pays du soleil y ont un air piteux de condamnés à la déportation dans une mine de Sibérie.

Les palmiers ressemblent à de grands troncs de choux effeuillés.

Les autres arbres, on dirait qu'ils ont été faits à Nuremberg, à la mécanique. Au milieu de ces splendeurs, un jet d'eau pleure, avec mille grimaces, sur la tristesse du lieu qui ne l'a pas vu naître. Je vous jure qu'on n'éprouve pas la moindre « rêverie » en se promenant sous ces « bosquets » sans mystère, où le chant des oiseaux a été remplacé par le chantage des Bohémiens, hommes plus habiles encore à faire chanter les Russes que leurs brunes compagnes.

Celles-ci sont aussi une de ces mystifications colossales comme ne vous en réserve que l'Orient. Sauf deux ou trois, ces Bohémiennes sont toutes laides; elles n'ont même plus le type tzigane, ce sceau indélébile de leur race vagabonde et superbe. Parmi elles, j'en ai vu qui avaient les yeux et les cheveux pâles. Une Bohémienne blonde, c'est un corbeau blanc! Elles se sont si bien acoquinées avec la civilisation, qu'elles portent, — elles, les libres filles des steppes! — les toilettes ridicules que la mode nouvelle a jetées au rancart, et que Paris revend comme du neuf dans les régions lointaines.

Nous avons pris un petit salon particulier pour entendre chanter la bande. Elles sont venues, avec une douzaine d'hommes armés de guitares, se ranger devant la table où nous soupions en compagnie des bouteilles de Champagne de rigueur en Russie,— de ces flacons de pur cristal, au casque d'or, dans lesquels M. Th. Rœderer enferme la petillante verve française, pour l'exporter dans tous les pays du monde.

Les Bohémiennes exécutèrent tour à tour des chansons russes, mélopées

traînantes et mélancoliques comme les plaintes du vent dans les forêts de sapins, ou des chansons tziganes, folles d'entrain et toutes frémissantes de fougue sauvage. Ces airs conservés dans leur tribu ont un rhythme bizarre, un caractère étrange; ce sont des mélodies sans discipline, en dehors de toutes les règles et de toutes les conventions musicales. Elles ont bien l'excitation qu'il faut pour tirer le Russe de sa torpeur, pour le secouer, pour emporter son âme comme l'eau-de-vie emporte la bouche!

Et pour rendre l'impression plus profonde, pour doubler la sensation, les plus jeunes dansent et chantent!

Il y en a d'abord une qui commence, puis deux, puis trois, qui se détachent au fur et à mesure du groupe, comme prises de vertige, entraînées dans le tourbillon.

Quand nous quittâmes Strelna, le jour se levait; les dômes des églises de Moscou étincelaient comme les casques d'or de gigantesques guerriers dont les grands manteaux blancs traînaient sur la ville et la cachaient ainsi qu'un brouillard.

Effleurant à peine la neige de son vol silencieux, notre troïka nous emportait, et il nous semblait que nous rêvions.

Et machinalement mes lèvres à demi endormies murmuraient :

« Pays étrange, pays de réalité et de rêve, pays de contraste et de mystère! »

Une troïka.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA PETITE RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

La veille du départ. 1

CHAPITRE II

La frontière russe. 9

CHAPITRE III

Les deux popes. 21

CHAPITRE IV

Voyage nocturne. 35

CHAPITRE V

Juifs russes 52

CHAPITRE VI

Kilyna. 68

CHAPITRE VII

Fastow. 83

CHAPITRE VIII

Kosaks et Petits Russiens. 95

CHAPITRE IX

Vie de château. 109

CHAPITRE X

Kiew. 131

CHAPITRE XI

La ville religieuse. 153

CHAPITRE XII

A la recherche d'un nihiliste. 180

CHAPITRE XIII

Les pompiers. 213

DEUXIÈME PARTIE

LA GRANDE RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

De Kiew à Toula. 229

CHAPITRE II

Les Demidoff. 247

CHAPITRE III

Un village. — Le paysan. 255

CHAPITRE IV

Moscou. 277

CHAPITRE V

La Place Rouge. 287

CHAPITRE VI

Les églises du Kremlin. — Le sacre d'un tzar. 297

CHAPITRE VII

Les palais du Kremlin. 313

CHAPITRE VIII

Le clocher d'Ivan Velikoï. 335

CHAPITRE IX

Le Gostinoï-dvor. 343

CHAPITRE X

A travers les rues. 356

CHAPITRE XI

Le pont des Maréchaux. 391

CHAPITRE XII

Le bourreau. — Moscou la nuit. 408

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

DK 26 .T5
La Russie et les Russes,
Stanford University Libraries
3 6105 041 441 440

DK
26
T5

Stanford University Libraries
Stanford, California

DEC 15 '70 Return this book on or before date due.

JUN 1985

SPRING 1988

SPRING 1983